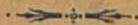


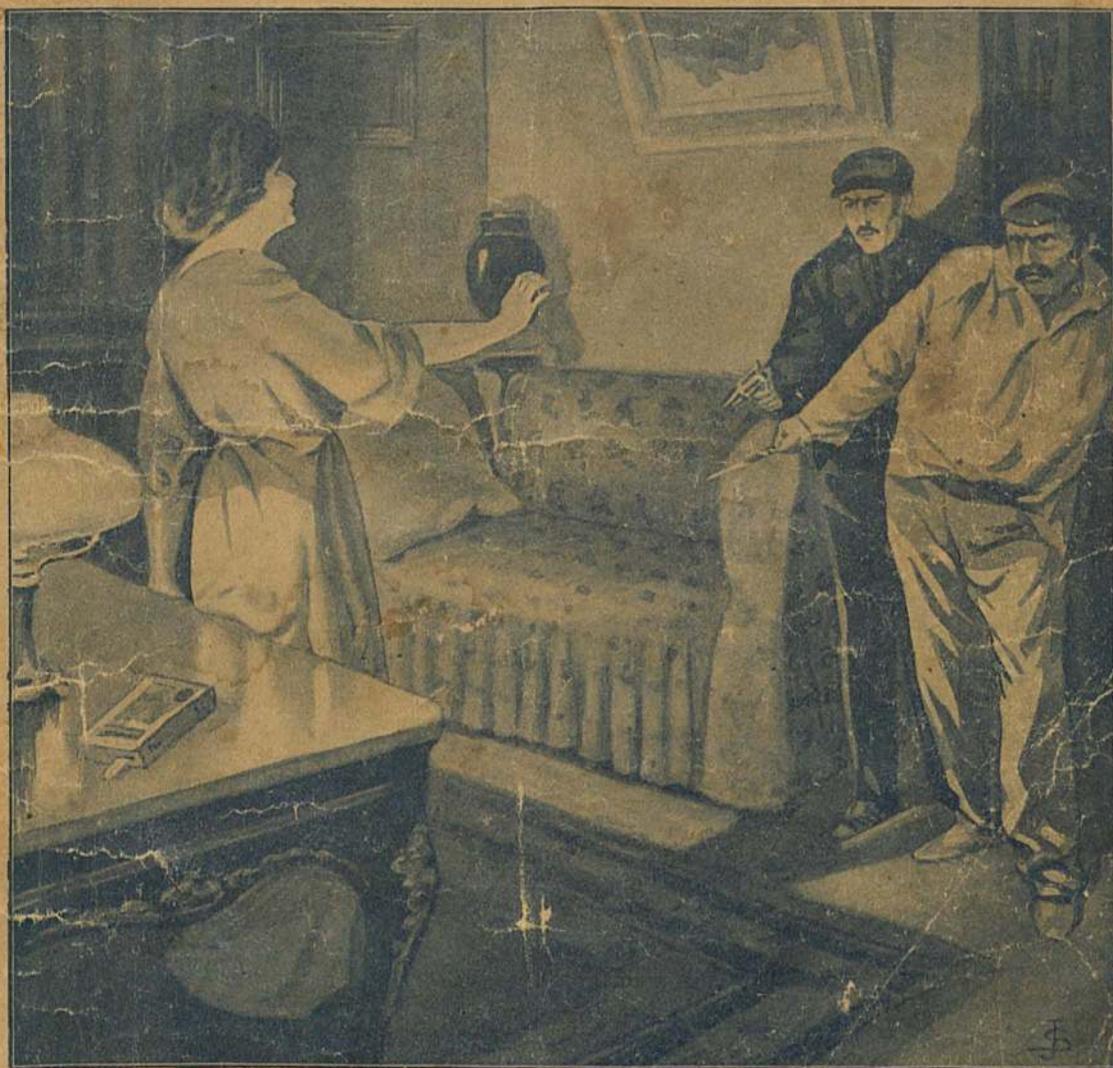
LE ROMAN COMPLET

30 centimes

JEAN ROCHON



# CALVAIRE D'AMANTE

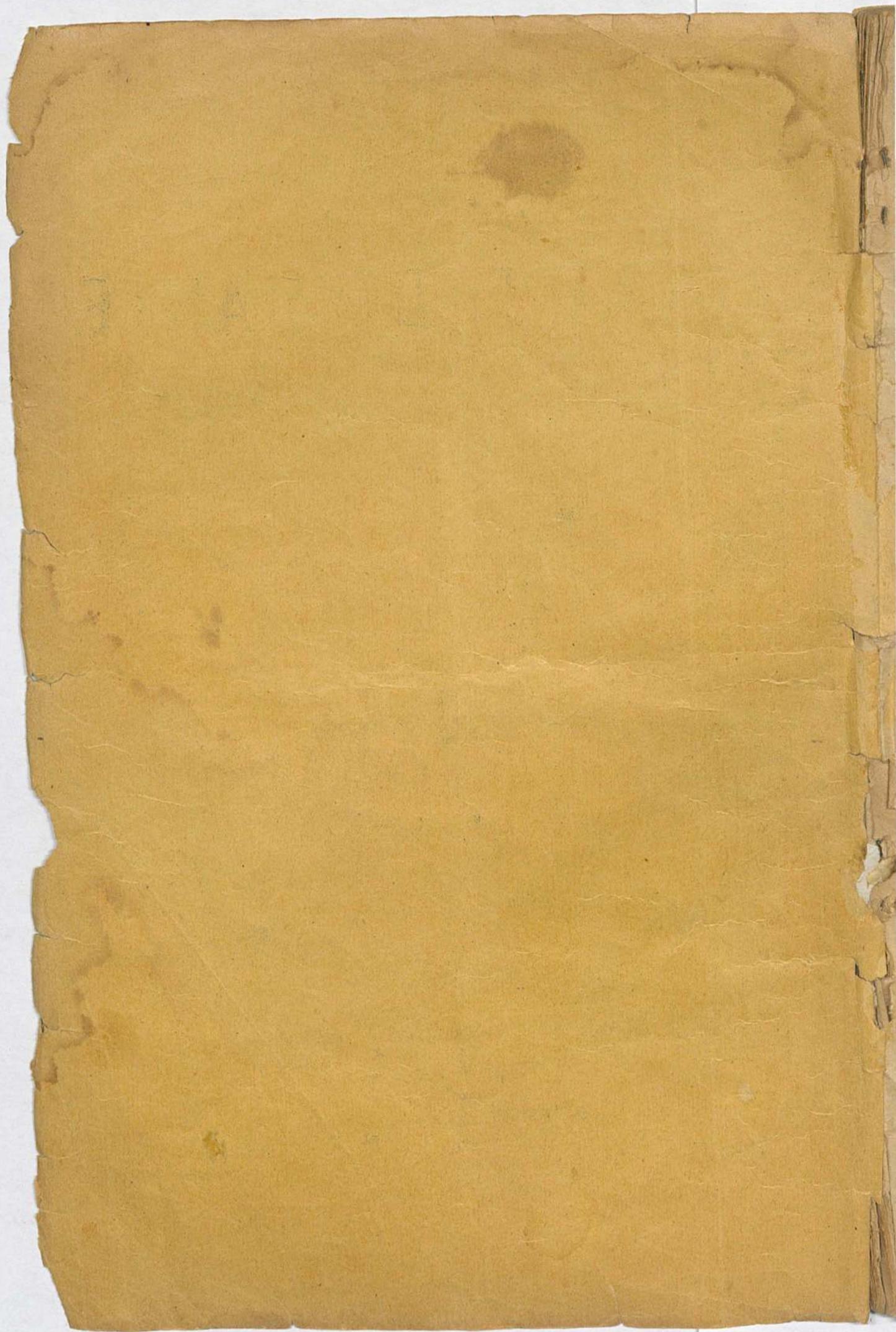


LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C<sup>ie</sup>

Editeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS



20692  
JEAN ROCHON



# CALVAIRE D'AMANTE



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C<sup>ie</sup>

Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays,  
y compris la Russie.*

Le 1<sup>er</sup> Septembre paraîtra :

# FLORAISON D'AMOURS

par

FERNAND-LAFARGUE

Le roman complet : 30 centimes

Volumes déjà parus :

**GRINGALETTE**

PAR JULES MARY

**L'ENFANT D'UNE VIERGE**

PAR PIERRE SALES

**UNE NUIT DE NOCES**

PAR CHARLES MÉROUVEL

**LA DAME AUX VIOLETTES**

PAR MICHEL MORPHY

**CHAINED MORTELLE**

PAR GEORGES MALDAGUE

**LA NUIT ROUGE**

PAR JULES DE GASTYNE

**LE CORPS D'ÉLISA**

PAR A. MATTHEY

**LE FILS DE JACQUES**

PAR RENÉ DE PONT-JEST

**LE COQ DU VILLAGE**

PAR LÉON MALICET

**RIVALITÉ D'AMOUR**

PAR HENRI GERMAIN

**MARIÉE A SON PATRON**

PAR MAXIME LATOUR

**L'AMOUR ET L'ARGENT**

PAR EDMOND LADoucETTE

Chaque Volume : 30 centimes



# CALVAIRE D'AMANTE

## PREMIÈRE PARTIE

### Le Droit d'Aimer

I

AU BOIS DE VINCENNES

La fraîcheur du crépuscule commençait à s'épan- dre sur le Bois de Vincennes. De loin en loin, se dessinait la silhouette d'un couple en promenade.

Des fourrés s'envolaient des susurrements d'oi- seaux, si harmonieux, si doux, qu'on aurait cru à des échos lointains de caresses chuchotées...

Assis sur un banc, dans le carrefour de l'allée et de la route carrossable qui longe le ruisseau de Gravelle, un jeune homme et une jeune femme s'en- tretenaient à voix basse.

Aucun contraste ne pouvait être plus frappant que leurs deux physionomies : lui, grand, élancé, com- plètement imberbe avec de longs cheveux d'un blond clair, une face ouverte sur un teint de cire, et éclairée par ces grands yeux au bleu glauque, à l'expression juvénile, qui caractérisent la race slave ; elle, de petite taille aux formes nettement accusées sous une toilette de foulard clair, appa- remment souple et vive, avec une chevelure d'ébè- ne, un teint mat, des yeux noirs à l'ovale accentu- é, et un profil qui décelait la descendance de la plus pure race latine.

— Pourquoi t'obstiner, suppliait tendrement la jeune femme, à me cacher ton nom ?

« Il me semble parfois que tu doutes de moi, que tes lèvres refusent de me livrer le secret de ton âme... ? Si tu savais comme j'en souffre !

— Mon nom ? répliqua-t-il, tu le connais...

— Paul Clausel... ce n'est pas ton vrai nom.

Il affecta de rire :

— Je l'assume...

— Ne m'assure rien, tu mentirais... Ton accent seul suffit à me convaincre de ton origine étran- gère.

— Bon ! voilà que tu échafaudes un roman.

— Non pas. J'ai surpris bien des fois une lueur dans tes yeux ou une ombre sur ton front ; et la lueur était si vive, l'ombre si brusque, que ta

pensée paraissait éloignée de moi à des distances prodigieuses...

— Oh ! que d'imagination !

— L'imagination d'une femme n'est souvent que l'instinct de son cœur... Avoue que je ne me trom- pe pas.

— Mais je n'ai rien à avouer, ma petite Clo...

— Tu as un gros secret, un secret très lourd à certaines heures, et tu crains de le confier à la fai- blesse imprudente d'une femme, même à celle qui a mis son honneur entre tes mains.

Le visage du jeune homme se contracta.

— Eh bien, oui, murmura-t-il, j'ai un secret que je ne puis trahir parce qu'il n'appartient pas à moi seul...

« La plus grande preuve d'amour que tu puisses me donner, Clo, c'est de ne jamais y faire d'allu- sion, jamais !

— Me donnes-tu ta parole de me divulguer ce secret dès l'instant...

— Où il n'y aura plus de danger ? Soit.

— De danger ? fit-elle en se levant frémissante...

« Mon Dieu, tu m'effraies !

— Rassure-toi... je me suis mal exprimé... J'ai voulu dire que, dès l'instant où il n'y aura plus d'inconvénient à te dévoiler la vérité, je te la dirai toute... tu peux me croire, Clo ; mon secret n'est pas de ceux qui peuvent faire baisser le front d'un homme ou rougir celui d'une femme...

— Je n'en ai jamais douté.

— Il est de ceux, au contraire, qui trempent prématurément le cerveau d'un être par l'évolution radicale des idées...

« Ceci dit, n'en parlons plus... causons de toi... nous avons si peu de temps...

« Quand te reverrai-je ?

— Mais je ne sais... je t'écrirai à « sa » première absence.

— Quand M. de Praslong doit-il rentrer ?

— Il m'a annoncé son retour pour demain.

Elle se suspendit à son bras.

— Marchons, veux-tu ?...

« La fraîcheur me pénètre... et puis l'appréhen- sion de te quitter me donne des frissons...

Paul Clausel passa son bras autour de la taille de sa maîtresse, et la serrant amoureusement contre lui :

— Voyons, tu ne vas pas t'attrister.

— Mais je suis toujours triste quand tu n'es pas là... Je ne voudrais pas que tu me confondes avec ces femmes superficielles qui prennent un amant par caprice ou par désœuvrement...

« Si je savais être dans ce nombre, je crois que la honte et le mépris de moi-même me tueraient...

« J'ai peut-être eu tort de me donner à toi, mais je sens bien que je t'aime de toutes mes forces...

« La sincérité du cœur doit excuser la faiblesse de l'acte, n'est-ce pas ?

— Oui, ma chérie.

— Puis quand tu m'as rencontrée pour la première fois... à ce bal de l'Opéra... où la curiosité m'avait entraînée... j'étais absolument ignorante... comme une jeune fille... je ne savais pas... je n'avais pas encore vécu.

« Je souffrais : voilà tout... et je n'étais pas malheureuse par l'idée de l'indifférence et de la conduite indigne de mon mari. Nullement.

« Au début de notre mariage, M. de Praslong m'a traitée comme une petite sotte, et mon âme s'est toujours repliée en sa présence. La fleur que garde en elle toute jeune fille n'a pu s'ouvrir entre ses mains.

« Donc, de ce côté, pas de souffrance... rien qu'un souffle de tristesse auquel on finit par s'habituer...

« Mon chagrin avait sa source dans ce besoin inconscient que l'on a d'aimer, de caresser, d'étreindre...

« Il me semblait qu'il existait dans la vie autre chose que les visites, les repas, les spectacles et les mille et une mondanités dans lesquelles le comte s'efforçait de m'entraîner...

« J'entraîrais dans le monde avec un masque sur le visage et j'en sortais avec le vide dans l'âme... Et c'est ce vide qui me faisait mal, horriblement mal.

« Je ne t'ennuie pas de te raconter toutes ces bêtises ?

— Au contraire... J'aime à t'entendre. Parle encore, je t'en prie.

— Oh ! je ne dis que ce que je sens, vois-tu...

« Je tremble à l'idée que tu ne me croies pas toute à toi, que je ne me sois pas suffisamment identifiée à ton être...

« Ainsi, si quelqu'un venait te dire demain : « J'ai rencontré le comte et la comtesse de Praslong. Ils se tenaient enlacés comme deux amoureux à leur lune de miel... » Eh bien, si on te disait cela, le croirais-tu ?

— Non, je ne le croirais pas.

— Vois-tu, je ne voudrais pas laisser prise à un brin de jalousie de ta part...

« Te souviens-tu ?... il y a six mois... quand tu fis allusion au partage... je ne crois pas avoir jamais souffert comme à cet instant.

« Oh ! mais c'était odieux : croire que la femme qui vous a donné son âme va se prostituer dans le lit d'un autre.

— Est-ce qu'on sait ?... les liens légaux ont de ces nécessités infâmes.

— Nécessité ?... Je préférerais mourir de la main même du comte de Praslong plutôt que de lui appartenir désormais !

— Allons, allons, ne t'énerve pas... Et ne parlons plus de ces choses-là...

— Tu as raison, cela vaut mieux.

Le soir était venu. L'allée était maintenant complètement déserte.

Ils marchaient doucement, étroitement serrés l'un près de l'autre, la main droite de la jeune femme blottie dans celle de son amant.

Un rossignol poussa au-dessus de leurs têtes deux ou trois notes isolées, puis se tut.

— Paul, reprit la comtesse sur un ton grave, t'es-tu demandé ce que serait notre union si elle se réalisait un jour ?

Elle le fixait de ses beaux yeux noirs, agrandis par la puissance de l'idéal qu'elle évoquait...

— Oui, répondit-il à mi-voix, j'ai fait ce rêve délicieux.

— Oh ! vivre à deux dans une maisonnette enclose, au fond d'un jardin, dans un endroit bien solitaire, combien ce serait exquis, divin presque !...

« Tiens, parfois, je vois ce nid modeste où nous

serions à l'abri de tout regard... Je vois le jardin avec des fleurs tout plein... les fleurs que tu préfères... couleur de neige, n'est-ce pas ?

« Tu me parlerais des heures entières... Tu m'expliquerais toutes ces grandes idées qui hantent ton esprit... tes utopies comme tu les qualifies...

« Et moi, je t'écouterais blottie à tes genoux...

« Oh ! le beau songe !... trop beau, hélas ! pour qu'il se réalise.

— Espère, ma Clo.

— J'espère auprès de toi, mais quand tu es parti, de découragement me reprend et m'abat...

— Nous nous appartiendrons librement un jour.

— Et ce jour est proche ?

— Je ne sais, ma chérie... certaines circonstances m'empêchent encore de l'entrevoir, mais il luira, j'en suis sûr.

— Ta parole me donne du courage.

— Maintenant, il faut nous séparer.

— Déjà !

— Oui... nous sommes presque au bout de l'allée... Il serait imprudent de te reconduire plus loin...

« D'ailleurs, la nuit descend vite ; tu n'as que juste le temps de rentrer à ta villa avant qu'elle ne soit tout à fait close... Au revoir, Clo.

La jeune femme sentit des larmes monter à ses paupières.

Elle posa sa main droite sur l'épaule de son amant, et d'une voix défaillante, brisée :

— Adieu ! murmura-t-elle en lui tendant ses lèvres.

Il l'étreignit passionnément en l'attirant près du tronc d'un sycomore qui faisait l'angle de l'allée et d'une route carrossable se dirigeant sur Saint-Maurice.

Soudain, le roulement sourd des roues caoutchoutées d'un fiacre vint brusquer leur baiser d'adieu et les rappeler à la triste réalité.

Mais en même temps qu'ils s'arrachaient des bras l'un de l'autre, une tête se penchait par la portière ouverte du fiacre.

La comtesse leva les yeux et poussa aussitôt un cri étouffé en devenant livide de terreur.

— Qu'as-tu donc, ma chérie ? interrogea Paul Clausel.

Elle ne répondit pas d'abord, les lèvres serrées, le visage décomposé, tout le corps secoué d'un tremblement.

— Qu'as-tu ? interrogea-t-il pour la seconde fois.

— Mon mari ! balbutia-t-elle.

— Ton mari !... Mais c'est impossible... puisqu'il ne t'a annoncé son retour que pour demain.

— Si, si, je l'ai vu.

— Tu t'es certainement trompée.

— Non, je ne me suis pas trompée... C'est lui.

— En tout cas, rien ne prouve qu'il t'ait recon-

nue.

— Il m'a reconnue... il s'est penché par la portière... La voiture a passé à deux mètres de nous.

— Il fait déjà nuit... il lui était bien difficile de te distinguer derrière cet arbre.

— Mon Dieu ! je tremble de frayeur...

« Si nous n'allions pas nous revoir, Paul ?

— Voyons, ma chérie, ne te crée pas de semblables peurs.

— Je t'assure que j'avais de funestes pressentiments en venant te retrouver ce soir... On devrait toujours écouter ces avertissements-là.

— Tu me fais de la peine de t'affoler ainsi...

« Veux-tu que je te reconduise jusqu'à la lisière du bois ?

— Non, non, va-t'en... va-t'en !... Embrasse-moi... là... et maintenant cours vite...

« Et si je meurs, ma dernière pensée sera pour toi, souviens-t'en !...

Et avant qu'il fût revenu de la stupéfaction provoquée par cette scène si courte, la comtesse se dégagea de ses bras et s'enfuit par l'allée.

## II

## UN DÉGÉNÉRÉ

Le comte de Praslong était le dernier descendant d'une ancienne famille d'Auvergne.

A trente ans, il avait dévoré l'héritage de son père et il tentait de dépouiller sa mère, mais celle-ci, réduite à la portion congrue, vivant chichement dans un vieux château délabré du revenu de quelques terres, n'avait pas tardé à mettre les débris du patrimoine à l'abri des mains rapaces de son prodigue héritier.

Alors, le comte de Praslong, à trente-trois ans, avait redoré son blason singulièrement pâli en épousant la fille d'un ancien armateur du Havre, Mlle Clotilde-Julienne Groslier, laquelle étant orpheline, lui avait apporté toute sa fortune en dot : douze cent mille francs environ.

Clotilde avait dix-huit ans à peine.

Ayant vécu depuis la mort de son père sous la tutelle rigide d'une vieille tante, imbue de principes religieux exagérés, la jeune fille ne connaissait rien de la vie. La belle prestance et les façons élégantes du comte de Praslong n'eurent pas de peine à la séduire.

Mais le désenchantement fut prompt.

Au bout de quelques mois de mariage, le comte reprenait sa vie échevelée de viveur noctambule, et délaissait complètement sa femme tout en dévorant àprement la dot.

La tante, en mourant quelque temps après leur mariage, brisa le seul obstacle qui s'opposait à ses dissipations effrénées.

Sous prétexte de virement de valeurs, ou pour tout autre motif invoqué par M. de Praslong, la comtesse donnait inconsciemment sa signature, sans se douter qu'une grosse parcelle de sa fortune s'envolait à chaque fois, et qu'une ruine complète la guettait à bref délai.

Aujourd'hui, M. de Praslong frisait la quarantaine ; son teint se bourgeonnait et se couperait visiblement ; ses yeux n'avaient plus la vivacité et la mobilité de jadis ; un embonpoint menaçant joint à la calvitie précoce le vieillissaient prématurément.

Il fréquentait moins les cercles dans lesquels il avait fait à la longue une réputation d'homme violent et brutal ; il s'était lancé dans les conseils d'administration de plusieurs Sociétés financières ou industrielles, dont la plupart étaient véreuses.

Six mois après leur mariage, toutes relations intimes avaient cessé d'exister entre la comtesse et lui.

Ils vivaient l'hiver dans un appartement du boulevard Haussmann, l'été dans une villa louée à Saint-Maurice, totalement indifférents l'un à l'autre.

Les absences prolongées de M. de Praslong favorisaient d'ailleurs ce genre d'existence, en accentuant l'éloignement moral qui les séparait, et leur inimitié allait d'autant plus croissante que les embarras financiers aigrissaient singulièrement le caractère de M. de Praslong.

En quittant Paul Clausel, la comtesse avait regagné à la hâte son logis.

C'était une de ces villas à deux étages fort spacieuses et précédées d'un vaste jardin, qui bordent la route du plateau de Gravelle.

En sonnant à la grille la comtesse sentait son cœur battre précipitamment.

Elle redoutait de la part de M. de Praslong une de ces colères brutales et terrifiantes dont il était coutumier.

La femme de chambre vint lui ouvrir.

— Monsieur est rentré, dit-elle à voix basse.

— Ah ! fit Mme de Praslong sur un ton évasif.

Elle franchit le perron, pénétra dans le vestibule, et, sur le seuil de la salle à manger, aperçut M. de Praslong assis devant la table servie.

Elle feignit un étonnement profond :

— Vous ! s'écria-t-elle.

Il se leva, offrit à la comtesse un visage d'apparence bienveillante, nuancée d'ironie, et lui tendant la main.

— Oui... je ne vous avais annoncé mon retour que pour demain, étant donné que l'affaire qui m'avait appelé à Lyon traînait en longueur... mais une nouvelle assez grave m'a fait devancer mon départ.

Elle se sentit rassurée.

— Et cette nouvelle ?

— Oh ! cette nouvelle ne doit pas vous inquiéter. Il s'agit simplement d'un déplacement de fonds...

Là-bas, à Lyon, un ami m'a communiqué un « tuyau » sur la compagnie des mines d'or de l'Arizona... Il paraît que la compagnie est à la veille de déposer son bilan et qu'un krach formidable va se produire en Bourse...

« Si vous voulez, nous allons dîner... Le voyage a excité mon appétit... »

La comtesse s'assit :

— Vous avez engagé beaucoup de capitaux dans ces mines ?

— Mon Dieu, j'avais engagé un chiffre assez important... Trois cent mille francs environ...

— Qu'allez-vous faire ?

— Ce que je vais faire ? liquider entièrement ma situation dans les mines de l'Arizona et reporter l'actif sur trois ou quatre Sociétés qui offrent toute sécurité... en attendant un placement plus avantageux. Vous voudrez bien me donner votre procuration pour cette liquidation ?

— Très volontiers.

— Il n'y a pas de temps à perdre, la débâcle peut se produire en Bourse d'un moment à l'autre.

La conversation tomba.

Le dîner se poursuivit dans un silence glacial, puis M. de Praslong interrogea :

— A propos, j'ai oublié de vous demander ce qui avait motivé votre sortie cet après-midi.

— Je me suis promenée une heure environ sur la lisière du bois... à peine le temps de me désennuyer.

Puis la comtesse monta dans sa chambre.

Elle avait hâte de ne plus se sentir exposée au regard de M. de Praslong.

Pourtant lorsqu'elle fut dévêtue et que sa tête put reposer sur l'oreiller, toute idée de frayeur se dissipa en elle : Paul Clausel avait raison ; le crépuscule devait avoir empêché le comte de distinguer la silhouette de sa femme par la portière du fiacre.

D'ailleurs, la façon dont M. de Praslong l'avait accueillie ne prouvait-elle pas qu'il fallait chasser toute crainte de son esprit ?

Le lendemain matin, à son réveil, le comte lui fit demander la procuration dont il l'avait entretenue la veille.

Elle la donna et M. de Praslong parti, elle en profita pour écrire une longue lettre à Paul, une lettre toute vibrante d'amour et qui le rassurait complètement sur la folle alarme dans laquelle elle l'avait jeté à leur séparation.

Dans l'après-midi, elle voulut porter elle-même la lettre à la poste.

A peine avait-elle mis le pied dans l'allée principale du jardin qui aboutissait à la grille, que le valet de chambre de son mari lui emboîta le pas.

Célestin était un gros rustre, d'une quarantaine d'années, entré au service de M. de Praslong bien longtemps avant son mariage.

Il ressemblait moralement à son maître, sur plusieurs points, et lui était fort attaché.

— Où allez-vous, Célestin ? demanda la comtesse en se retournant.

— J'accompagne madame.

— Mais, je n'ai nul besoin de vous.

Célestin fit une révérence et, s'avancant vers elle :

— Je le regrette, mais les ordres de monsieur sont formels... je n'ai qu'à les exécuter.

— Monsieur vous a dit de m'accompagner dans toutes mes sorties ?

— Oui, madame la comtesse.

— Je m'expliquerai avec monsieur de l'ordre singulier qu'il vous a donné ; pour aujourd'hui, allez faire votre service.

— Mon service est d'être auprès de madame.

— Allez-vous m'obéir ?

— Je ne puis.

Elle gagna la grille, puis la route.

Le drôle la suivit à quelques pas.

Elle parcourut ainsi une centaine de mètres sur la lisière du bois, puis, avançant un fiacre vide, elle héla le cocher et monta prestement en disant tout bas :

— Vite... n'importe où...

Aussi prompt qu'elle, Célestin en quelques enjambées avait rejoint le fiacre et grimpé sur le siège du cocher.

L'automédon se retourna pour interroger la comtesse du regard sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de l'intrus.

— Dans le bois... au pas... dit-elle tout haut.

Au bout d'une heure, Mme de Praslong descendit, régla la course et regagna à pied sa villa.

Célestin la suivait à vingt mètres d'intervalle. Rentrée, elle pénétra dans le salon et brûla la lettre. Son énervement et son angoisse étaient indescriptibles.

Qu'allait penser Paul de son silence ?

Dans son trouble, elle ne pensait qu'à lui, sans songer aux dangers qu'elle-même pouvait courir.

La surveillance rigide organisée dans cet après-midi, autour de sa personne, ne lui apportait-elle pas cependant la preuve flagrante que le comte l'avait aperçue la veille ?...

Quelles pouvaient être les intentions de son mari ? Voilà le point d'interrogation qu'elle aurait dû se poser et qui aurait pu l'effrayer.

Mais l'amour n'est-il pas l'abandon de soi-même ?...

A sept heures, un coup de timbre prolongé, qu'elle reconnut pour celui de M. de Praslong, retentit à la grille et la tira de sa douloureuse rêverie.

Elle parut sur le seuil du salon, et son visage mat resplendissant sous la pénombre du soir, les traits figés dans une expression de calme apparent, elle attendit...

— Je vous croyais déjà à table, dit le comte à son entrée dans le vestibule.

— J'ai à vous parler, fit-elle sèchement.

La porte du salon refermée sur eux, Mme de Praslong dit d'une voix blanche :

— De quel droit, monsieur, me faites-vous espionner par votre domestique ?

M. de Praslong ricana :

— Espionner !... vous exagérez... J'ai simplement recommandé à Célestin de vous suivre rigoureusement pas à pas dans toutes vos sorties... cela dans votre propre intérêt...

— Je veux que vous leviez cet ordre...

— Je n'en ferai rien.

— Votre conduite est indigne.

— Si ma conduite est indigne, que doit être la vôtre ?

— Que voulez-vous dire ?

M. de Praslong s'assit.

— Jouons cartes sur table, dit-il, ça vaut mieux... car nous connaissons réciproquement nos jeux...

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre. Un pur hasard

m'a révélé hier que je pouvais me ranger au nombre des maris... ridiculisés par Molière. Oh ! le coup n'a pas porté : il était prévu... D'ailleurs, la jalousie est tout à fait démodée... je ne l'arbore pas... c'est une simple question d'amour-propre qui m'a fait prendre des mesures en vue de conserver intact, aux yeux du monde, l'honneur de mon nom.

Un rire sec et convulsif fusa entre les lèvres décolorées de la comtesse.

— Votre nom ! Il n'est nul besoin de moi pour le salir... Vous l'avez traité suffisamment dans des tripots et des alcôves touchées pour qu'il soit désormais à l'abri de tout scandale.

M. de Praslong ne releva pas l'insulte.

— C'est pour un semblable entretien que vous m'avez appelé ?... Il serait superflu de le continuer.

— Je vous ai appelé pour vous demander si vous persistez à placer mes actes sous la tutelle d'un domestique.

— Naturellement, je persiste, et mes intentions sont bien simples, et surtout très logiques : je vous place désormais dans l'impossibilité de me trahir.

— Vous trahir ? Est-ce qu'il peut y avoir trahison entre vous et moi ?

— Oui, je sais fort bien qu'il n'y a plus rien de commun entre nous... Il est inutile de me le rappeler... Mais par cela même, vous m'avez donné le droit d'exiger que vous n'apparteniez à personne... personne, entendez-vous !

— Mais, nous n'avons dans ce cas qu'à reprendre notre liberté mutuelle.

— Le divorce... c'est vrai.

— Rien ne viendra contrarier notre séparation puisque... le ciel n'a pas béni notre union suivant l'expression consacrée.

— Vous êtes libre de demander le divorce, mais je vous préviens qu'il n'y aura pas consentement de ma part.

— Vous vous opposerez à ma demande ?

— Parfaitement.

— Vous avez peur de restituer ma dot.

Un rire grossier secoua M. de Praslong.

— Cela serait bien difficile.

— La loi vous contraindra.

— A l'impossible, nul n'est tenu.

— Cela veut dire ?

— Cela veut dire que j'ai suffisamment en ma possession de pouvoirs émanant de vous pour avoir le droit de gaspiller votre fortune.

— Mais vous me demandiez chaque fois ma signature sous des prétextes de virements avantageux... Vous m'avez donc menti !

— Mon Dieu, oui, je vous ai menti...

« Tenez, ce matin même, j'ai eu la prévoyance, avant d'engager les hostilités, de vous demander courtoisement la signature qui a fait évanouir définitivement les derniers trois cent mille francs que vous pouviez me réclamer sur votre apport.

— Alors je suis...

— Ruinée !... le mot était sur vos lèvres.

— Vous êtes lâche !... vous êtes odieux ! j'ai hâte de vous fuir...

Elle se dirigeait vers la porte.

— Prenez garde, railla M. de Praslong, vous oubliez qu'aux termes de la loi, je vous ferai réintégrer demain le domicile conjugal !

Et se levant, il gagna hautain, impassible, la porte du salon.

— Je me vengerai ! lui cria-t-elle au passage.

M. de Praslong haussa les épaules.

### III

#### QUATRE CAMBRIOLEURS

Au moment où se déroulaient les faits que nous venons de raconter, une bande de jeunes malfaiteurs terrorisait la banlieue Est de Paris.

Un reporter l'avait baptisée la « Bande des Crocheteurs », parce que dans les divers exploits qui l'avaient rendue célèbre, la chose la plus remarquable à constater était la dextérité inouïe avec laquelle les serrures étaient forcées.

Il ne se passait guère de semaine sans qu'une villa de Saint-Mandé, de Nogent, de Joinville ou de Charenton ne fût dévalisée de fond en comble.

Les agents de la sûreté étaient sur les dents, mais n'avaient pu réussir encore à capturer un seul de ces malfaiteurs, dont le signalement était pourtant vaguement connu, car ils avaient été parfois aperçus dans leurs opérations nocturnes.

Un matin d'août, à six heures, alors que le soleil commençait à chasser les légères brumes floconneuses de l'aurore, les acolytes de la fameuse bande étaient réunis dans l'un des chalets rustiques du jeu de boules de Charenton.

Il y avait là Cruchet, dit Planche-à-Pain, un grand blond sec, hâve et dont le buste semblait se désarticuler sur des jambes en échasses comme un mannequin sur son pivot.

Planche-à-Pain était admis comme chef de la bande. Il avait vingt-huit ans et sortait des compagnies de discipline.

Dans un angle, étaient accroupis deux voyous, un peu plus jeunes que lui, à figure bilieuse, aux yeux gris et ternes doués d'une mobilité de fouine à l'affût dans une basse-cour.

Ils étaient tous deux de petite taille, d'apparence débile, et n'avaient l'un et l'autre pas plus de vingt-cinq ans ; mais Blanquette portait une moustache assez accentuée, et Tintin était complètement imberbe.

Un quatrième personnage appuyait sa forte et précoce structure entre le pilier central du kiosque ; sa tête venait juste à hauteur d'un écriteau accroché à ce pilier, et portant les noms des administrateurs préposés à la surveillance et à l'entretien des jeux de boules.

On ne le connaissait que sous le nom de l'Albinos, en raison de la blancheur étiolée de son teint, de ses cheveux blancs et de ses yeux dont la pupille d'un rouge vif s'encerclait dans un iris tout rose.

L'Albinos avait une maîtresse surnommée la Rouquine, une pierreuse de vingt ans, au geste et à l'œil vicieux, rousse et blême, et qui faisait à cet instant le guet au dehors, assise sur le banc de bois adossé sur tout le pourtour du kiosque.

Planche-à-Pain parlait...

— A propos, les aminches, il s'agit de se dégourdir les pattes.

— Tu as un tuyau ? demanda Tintin.

— Oui, j'ai un tuyau, et un tuyau sérieux... qui ne crèvera pas...

« Il y a un coup épataut à faire, en toute tranquillité... pas la moindre crainte de rouspétance.

— La piaule est vide ? interrogea l'Albinos.

— Elle est vide depuis deux jours seulement...

« Hier, pendant que vous roupilliez sur l'herbe, j'ai fait le plombier.

« Mon patron ne m'avait pas donné le numéro de la maison, et j'avais oublié le nom des locataires... Alors un facteur qui passait m'a renseigné... Paraît que c'est un comte de Préloug.. Praslong...

— Un comte ! c'est du gibier bath !...

— Le facteur m'a dit que ce n'était sans doute pas au client en question que j'avais affaire, rapport qu'il n'était presque jamais chez lui et vivait les trois quarts du temps à Paris...

— Il doit y avoir une comtesse dans la thurne, interrompit Tintin.

— Sais pas... mais depuis deux jours la piaule est vide, puisque les volets sont clos...

« J'ai fait le guet tout l'après-midi, sans voir sortir ni entrer personne.

— Alors, c'est franc ! déclara Blanquette.

— Oui, c'est franc, et je crois qu'on va se r'acquiescer...

— Quand est-ce ?

— Ce soir... Rendez-vous au Nid-de-Lièvres, à dix heures précises.

— Compris.

La Rouquine rentra à cet instant :

— Voilà l'homme aux « botteux » qui s'amène.

— Décanillons, dit Planche-à-Pain.

Le balayeur des jeux de boules arrivait à travers bois. Les quatre acolytes, suivis de la fille, s'enfoncèrent dans les fourrés et disparurent.

Tintin et Blanquette se dirigèrent sur Charenton, pour se « nettoyer le bec » avec un verre de vin blanc.

Planche-à-Pain obliqua sur Saint-Mandé.

L'Albinos resta avec la Rouquine.

À dix heures sonnait, les quatre acolytes et la fille se trouvaient au Nid-de-Lièvres.

La nuit était obscure. Aucune étoile...

— C'est un chouette temps ! déclara Planche-à-Pain... il y aura peut-être un peu d'orage.

— Pour sûr, fit Tintin, en débraillant son bourgeron, comme s'il étouffait.

— S'il y a de l'orage, on tâchera de se mettre à Tabri chez le « bourgeois ».

Tous les cinq s'assirent en cercle sur le gazon râpé et se concertèrent à voix basse, une heure durant.

Puis ils se levèrent et s'acheminèrent vers la sortie du bois, en file indienne.

Arrivés sur la route de Gravelle, en face la villa de M. de Praslong, Planche-à-Pain donna ses dernières instructions.

— La Rouquine va faire le pied de grue ici sur le bord du bois... Blanquette se postera de l'autre côté de la route, face à la grille.

Blanquette se récria :

— Mince ! c'est toujours moi qui ai la sale corvée.

— La plus sale, mais la plus sûre, fit observer judicieusement l'Albinos.

— Toi, l'Albinos, viens avec nous...

La Rouquine et Blanquette prirent leur faction.

Les trois autres firent deux cents mètres sur le trottoir cavalier de la route, où la terre meuble amortissait complètement le bruit de leurs pas ; puis ils s'engagèrent derrière l'alignée des villas et parvinrent à celle de M. de Praslong.

Nous avons dit qu'un petit parc longeait ses dépendances. Ce parc était enclos d'un mur de trois mètres de haut.

Les malfaiteurs se couchèrent à plat ventre et observèrent la villa.

Soudain, un bruit léger attira leur attention, en même temps qu'une silhouette se profilait dans l'axe du mur.

Tous trois s'écrasèrent sur le sol.

Cela dura deux minutes, puis la silhouette s'éfafa dans la nuit.

— Mince ! dit Planche-à-Pain, nous l'avons échappé belle.

— Je te crois, soupira l'Albinos.

— Ce pantre-là avait l'air de sortir de la lune...

« Attendez-moi ici, les aminches.

Planche-à-Pain rasa le mur du parc et le suivit jusqu'à l'endroit où il avait aperçu la menaçante silhouette.

Une exclamation étouffée jaillit de ses lèvres.

— Chouette ! fit-il en revenant vers ses deux acolytes... Le pantre n'est pas tombé de la lune... Il est tout bêtement sorti par une petite porte qu'il a pris soin de refermer...

« Comprenez-vous ce qu'il en retourne ?

— Je crois saisir, dit Tintin... C'est le larbin auquel l'aristo a confié la garde de sa piaule...

« Alors, il joue la fille-de-l'air.

« Maintenant que le larbin est parti, on peut travailler sans fatigue.

A vingt mètres d'eux, un jeune sapin inclinait ses branches sur la crête du mur.

— Par ici l'entrée et par ici la sortie, dit Planche-à-Pain... Il faut songer à tout...

« Tintin, as-tu tes outils ?

— Te fais donc pas de bile...

— Avance, l'Albinos...

L'Albinos fit la courte-échelle à ses deux compagnons. Ceux-ci, une fois à l'intérieur du parc se dirigèrent rapidement vers la villa.

— Il n'y a pas de cabot, dit Tintin...

Les chiens, c'était la frayeur de Tintin.

On avait accès de l'intérieur de la villa dans le parc par une porte surmontée d'une légère véranda, et qui s'ouvrait sur un minuscule perron. A côté de ce perron était la porte de la cave.

Planche-à-Pain se dirigea vers celle-ci.

— Pourquoi pas l'autre ? dit Tintin.

— Tu vois pas qu'elle est vitrée par en haut ?...

« Faut jamais casser de la vaisselle quand on peut faire autrement. Approche ta pince.

En deux secondes, la serrure sauta.

Ils pénétrèrent dans la cave et allumèrent une lanterne de poche. Tintin s'extasia.

— Si qu'on déboucherait une bouteille pour se faire l'estomac...

Planche-à-Pain fit sauter un bouchon de champagne et but à la régélate.

Tintin suivit avec empressement son exemple, mais il avait bon cœur.

— Faut-il en passer quelques-unes aux aminches ?

— Tais ton bec... Le champagne c'est pour ceusses qui turbinent comme nous...

Tous deux montèrent l'escalier de la cave, pénétrèrent sans encombre dans le vestibule, puis dans la salle à manger... et de là dans le salon.

Planche-à-Pain avisa une petite vitrine qui contenait de l'argenterie, des bibelots d'art et quelques menus bijoux couchés dans des écrins.

Avec un de ces diamants dont se servent les ouvriers vitriers, il détacha sans bruit un panneau de la vitrine.

Pêle-mêle, il emplît ses poches de tout ce qui se trouva sous sa main.

— C'est de l'or en barre, ça, Tintin.

— Oui, mais si c'est matriculé ?

— On l'écoulera quand même... Te fais pas de bile...

Guidés par leur lanterne sourde, les deux scélérats montèrent au premier étage.

— Ce que c'est que d'avoir des tapis, murmurait Tintin en gravissant les marches de l'escalier... ça facilite bigrement la besogne.

Sur le palier, ils se consultèrent, toujours à voix très basse.

Quatre portes s'ouvraient sur ce palier, deux à droite, deux à gauche.

Tintin, du doigt, désignait celle de droite. Planche-à-Pain opina pour la gauche et poussa doucement une porte...

Il avait à peine franchi le seuil et dirigé sa lanterne de poche qu'un juron sourd s'échappa de ses lèvres. En même temps, il se penchait à l'oreille de Tintin.

— Nous sommes chauffés !

Dans la pénombre d'un boudoir attenant à la chambre à coucher, une jeune femme qui reposait sur un sofa, à l'entrée des deux misérables, venait de se lever.

Et, toute blanche, agitée d'un frisson d'horreur, les yeux agrandis par l'épouvante, la comtesse de Praslong allongea instinctivement les bras vers eux dans un geste tragique d'imploration et de terreur

## IV

## UNE DÉLIVRANCE INATTENDUE

Il y avait quatre jours que la comtesse était séquestrée.

Le lendemain de la scène violente qui s'était déroulée à la villa, Mme de Praslong avait écrit rapidement ce billet laconique :

« Ne t'inquiète pas. Aucun danger ne me menace, mais impossible de nous voir.

« Je t'expliquerai tout plus tard.

« Une fois ma liberté reconquise, je t'appartiendrai toute.

« Ta Clo. »

Puis, elle était sortie dans la certitude que Paul Clausel devait errer aux alentours de la villa et qu'elle parviendrait à tromper la surveillance de son garde du corps.

En effet, après avoir gagné la lisière du Bois, elle aperçut son amant assis sur le banc d'une allée latérale, et feignant de s'absorber dans la lecture d'un journal. Elle s'engagea dans l'allée, serrant dans ses doigts le précieux billet.

Célestin la suivait à quelques mètres.

Elle allait d'une allure lente qu'elle s'efforçait de rendre machinale, mais en se rapprochant de Paul, son cœur battait à se rompre.

De son côté, par dessus le journal déplié en éventail, il la fixait avec un sourire dans lequel l'émotion de la minute présente et les lourdes angoisses des jours précédents mettaient la nuée très apparente des larmes.

La comtesse suivait le bord de l'allée...

Par un geste imperceptible, elle lui fit comprendre qu'elle n'était pas seule, puis le bas de son manteau frôlant presque ses pieds, elle laissa tomber au passage le billet.

Célestin avait surpris le geste et pressenti l'acte. D'une enjambée, il se précipita sur le billet avant que Paul Clausel eût eu le temps d'esquisser un mouvement...

Toute tremblante de rage concentrée, la comtesse jeta un regard irrité sur le domestique :

— Vous venez de ramasser un papier que j'ai laissé tomber par mégarde, donnez-le-moi.

Célestin esquissa une grimace cynique, obséquieuse et goguenarde à la fois.

— Je le rendrai à M. le comte.

— Mais ce billet m'appartient...

— Possible... mais j'ai des ordres...

Paul Clausel, très pâle, se leva d'un mouvement impulsif :

— Rendez ce billet à madame.

Le commandement était bref, la voix incisive, saccadée. Célestin riposta :

— De quoi ça vous vous mêlez ?

— Je me mêle de défendre une femme que vous insultez.

— Quant à ça, mon petit... faudra rengainer ton boniment...

Paul Clausel, fou de colère, s'avança sur lui.

Célestin fit un moulinet du gros bâton noueux qui lui servait de canne.

— Halte ! ou je cogne, et s'il n'y a pas assez du bâton, il y a le « rigolo » au bout...

La main de Paul Clausel allait s'abattre sur la joue du misérable, lorsque la comtesse intervint, suppliante.

— Laisse ! s'écria-t-elle...

Superbe d'indignation, elle s'assit sur le banc et força Paul à s'asseoir à côté d'elle.

Célestin s'éloigna de quelques mètres.

Clotilde se pencha, expliqua à voix basse à Paul ce qui s'était passé depuis leur dernière entrevue.

— Il faut fuir... fuir tout de suite, lui dit-il.

— A quoi bon ? fit-elle en désignant du regard Célestin... Demain nous serions découverts.

— Alors !

— Alors, il faut attendre le moment propice pour s'évader... de façon à ce que personne ne puisse me retrouver.

« Le comte se fatiguera bientôt de cette surveillance étroite... Il n'a plus maintenant le moindre intérêt à me garder de force auprès de lui.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que M. de Praslong a eu le cynisme de m'apprendre qu'il avait gaspillé entièrement ma fortune...

— Pauvre amie !...

Ils restèrent une heure à s'entretenir ainsi, puis ils se séparèrent après avoir convenu d'un endroit pour se rencontrer.

Le soir même, Célestin rapportait les moindres détails de la promenade de la comtesse à M. de Praslong et lui remettait le billet destiné à Paul Clausel.

Une scène terrible s'ensuivit qui se passa dans la chambre à coucher de Mme de Praslong.

Le rustre se révélait tout entier sous le masque du clubman.

Les yeux injectés de sang, le visage cramoisi, broyant les mains de la comtesse dans sa rude poigne, il la somma de lui dire le nom de son amant.

— Jamais ! cria-t-elle.

— Je le saurai tôt ou tard.

La comtesse retint un cri de douleur.

— Lâchez-moi... Vous me faites horriblement mal.

L'étau se desserra, mais une poussée violente la fit chanceler et l'envoya rouler sur un divan voisin.

Elle se releva du divan et, la voix brisée, défaillante, presque implorante :

— Voyons, pourquoi me torturer ainsi ?... c'est odieux... N'est-ce pas votre abandon qui m'a jetée dans les bras d'un autre ?... Je ne demandais qu'à vous aimer... J'étais sincère lorsque je vous ai épousé.

« Mais vous avez repris votre vie d'orgie...

« Vous avez même eu le cynisme de laisser traîner sur votre bureau des lettres de vos maîtresses...

« Oh ! je ne les ai pas lues... elles ne m'intéressaient pas.

« Vous me reprochez d'avoir un amant... Je l'avoue... Pour cet homme, je suis prête à sacrifier ma vie... Je vous le dis tout haut... Je vous dirai même que la mort seule pourra nous désunir... Oui, la mort, vous m'entendez...

« Eh bien, pour mettre fin à cette fausse situation, il n'y a qu'un moyen : c'est de nous séparer... Je demanderai le divorce... ou demandez-le vous-même...

« Peu m'importe qu'il soit prononcé à mes torts et à vos griefs... Je ne demande qu'une chose : ma liberté... En échange, je ne vous réclamerai rien, rien !...

« Vos dissipations ont englouti totalement ma fortune ; je ne vous en fais même pas le reproche.

« Je serai heureuse d'être pauvre, pourvu que je sois libre.

M. de Praslong eut un léger ricanement.

— En attendant que vous soyez libre, vous ne franchirez plus le seuil de cette villa.

— Vous voulez me séquestrer ?

— Parfaitement.

— J'appellerai... je crierai... Au besoin j'allumerai moi-même l'incendie pour me délivrer.

— Vous ferez ce qu'il vous plaira... A partir de cet instant, vous êtes ma prisonnière...

« ... Avant de pénétrer chez vous, j'ai renvoyé la cuisinière et la femme de chambre. Vos repas vous seront apportés deux fois par jour du dehors...

« Quant à Célestin, il a l'ordre au moindre appel, au moindre cri, à la moindre tentative de fuite de votre part, de vous mettre dans l'impuissance de...

— Ce domestique aurait l'audace de me toucher.

— Parfaitement, dès l'instant où il en a l'ordre.

« Subissez donc votre captivité patiemment, jusqu'à ce qu'il me plaise de la faire cesser.

— Lâche !

— Le mot ne me touche pas... mais n'en abusez pas, car la colère pourrait m'entraîner plus loin que vous ne le voudriez...

Et sur cette menace, M. de Praslong sortit de la chambre...

Le lendemain la comtesse voulut sortir : elle trouva la grille fermée.

Enervée, à bout de forces, hagarde, sentant sa raison complètement ébranlée, elle voulut crier.

Par deux fois, au passage d'une voiture, elle appela : Au secours !

Le second cri s'étouffa dans sa bouche. Célestin venait de la prendre à bras le corps... Il la souleva, et quoiqu'elle se débattit, il l'emporta dans sa chambre où il l'enferma.

Les jours suivants, elle ne put franchir le perron de la villa. Elle était définitivement séquestrée.

.....  
— Nous sommes chauffés ! avait murmuré Planche-à-Pain à l'oreille de Tintin.

En même temps, sa main droite serrait dans sa poche le manche d'un couteau à virole.

Le bandit avait du sang-froid. Archouté contre le chambranle de la porte, il ne songeait pas à se retirer, mais à faire face au danger.

Le cambrioleur, pour la première fois, envisageait la nécessité d'un assassinat.

Folle de peur, la comtesse murmura :

— Que me voulez-vous ?

Planche-à-Pain fit alors un pas.

— On veut te clouer la langue, la belle...

Elle s'effondra sur le tapis.

— Oh ! par pitié... ne me faites pas de mal... Je ne dirai rien... je ne vous dénoncerai pas... Mais laissez-moi la vie... je vous en supplie !

Planche-à-Pain comprit qu'en présence de cette femme aucun danger imminent ne le menaçait.

Sa main se desserra sur le manche du couteau à virole.

— Es-tu seule ? demanda-t-il.

— Il doit y avoir le domestique ici.

Le cerveau du bandit s'éclaira d'une subite lueur. Il ricana :

— Le larbin a filé par la porte de derrière pour aller conter des histoires à la lune...

« Alors c'est vous qui êtes la patronne ?... Comment... déjà votre nom ?

— Comtesse de Praslong.

Dans la pénombre de la chambre, sous son peignoir blanc, la comtesse apparaissait comme une statue de neige. Un léger parfum d'iris se dégageait de son corps frémissant...

Les deux malandrins la fixaient extasiés, mus à leur insu par un sentiment de respect et d'admiration.

Au bout de quelques secondes, Planche-à-Pain fit décrire à son corps désossé une vaste courbe qu'on aurait pu considérer à la rigueur comme une révérence d'ancien régime.

— On est aux ordres de madame la comtesse...

Une idée germa, impérieuse, dans l'esprit de Mme de Praslong.

— Par où avez-vous pénétré ici ? demanda-t-elle.

— Par le...

Tintin allait parler : Planche-à-Pain, d'une poussée, lui imposa le silence :

— Ferme !...

« Madame la comtesse, qu'on soit rentré par les toits, par la cave ou par la cheminée, ça ne peut vous intéresser... Nous sommes chez vous : voilà le fait certain.

— Pourriez-vous me faire sortir ?

Les yeux de Planche-à-Pain s'écarquillèrent.

— A cette heure ?

— Oui, à cette heure... C'est un service que je vous demande.

— C'est-y pour aller nous dénoncer ?

— Non... je vous le jure ! Ecoutez : je suis une pauvre femme séquestrée ici par un misérable... Sauvez-moi, vous le pouvez... Je vous en supplie, sauvez-moi !

Mme de Praslong joignait les mains dans un geste implorateur.

Planche-à-Pain, interdit par l'ardeur et la sincérité de cette prière, demeurait devant elle, se caudrin, et dans une attitude embarrassée.

— Du moment que c'est pas pour aller nous dénoncer... fit-il au bout d'un instant.

— Puisque je vous le promets, répéta Clotilde. Et, soulevant le couvercle d'un coffret de marqueterie, elle en tira une petite bourse au fond de laquelle tintaient des pièces d'or.

— Voilà tout ce que je possède, dit-elle.

« Prenez... mais par grâce, rendez-moi le service que je vous demande, et donnez-moi le moyen de gagner Paris.

Planche-à-Pain engloutit la bourse dans sa poche, après l'avoir préalablement soupesée.

— Madame la comtesse est généreuse. On ne saurait rien lui refuser... Nous sommes à ses ordres.

— Voulez-vous me laisser le temps de m'habiller ?

— Parfaitement... En attendant, nous allons faire une petite visite dans les pièces voisines...

« Lorsque madame sera prête, elle n'aura qu'à tousser légèrement... nous viendrons la prendre aussitôt.

Discrètement, les deux bandits refermèrent la porte de la chambre.

Tintin croyait vivre un premier acte d'Ambigu.

Planche-à-Pain, avec son rat-de-cave, ouvrit la marche et visita successivement toutes les pièces du premier étage :

— Tintin, déclara-t-il, voilà le plus beau jour de ma vie... Jusqu'ici nous n'avons fait que de la besogne d'apprentis...

« Une pendule et quelques thunes par ci par là... le jeu n'en valait pas la chandelle...

« Une villa de comte, avec une comtesse dedans, à la bonne heure !... Ça fait date...

— Pour sûr ! opina Tintin.

Tout en continuant leur visite silencieuse, la conversation se poursuivait à voix basse.

— Il y a une anguille sous roche... dit Planche-à-Pain...

« Du moment que la comtesse se fait la paire, c'est qu'il y a de la brouille dans le ménage...

« Notre affaire aura du retentissement, mais nous n'avons rien à craindre... Les riches, ça n'aime pas mettre le nez de la police dans leur linge sale... Nous sommes garantis...

Une petite toux se fit entendre sur le palier.

— On y va, madame la comtesse... on y va.

Et, précédant Mme de Praslong, les deux bandits sortirent de la villa par l'escalier de la cave.

— Nous allons être obligés de faire la courte échelle à madame la comtesse, dit Tintin en songeant au mur du parc.

— Imbécile ! répliqua Planche-à-Pain. Est-ce que c'est convenable de faire la courte échelle à une comtesse ?... Moi, je suis pour le grand genre... Madame va sortir par la grille d'honneur.

Ils contournerent la villa, traversèrent le jardin et, arrivés à la grille :

— Je vous demande une minute, madame... une minute de serrurier.

Le pince-monsieur s'engagea sous le pêne de la serrure et le fit sauter d'embée.

Planche-à-Pain s'effaça.

— Madame, vous êtes libre comme l'air de la nuit...

La Rouquine et Blanquette, postés l'un sur la lisière du bois, l'autre à la grille, s'étaient empressés de fuir en entendant du bruit dans le jardin.

Un coup de sifflet les rappela et Planche-à-Pain dicta ses ordres :

— Toi, Blanquette, va chercher l'Albinos... Rendez-vous ici... à cette place... On va vous dédommager de vos pieds de grue...

Blanquette parta, Planche-à-Pain se tourna vers la Rouquine :

— Toi, tu vas reconduire madame la comtesse...

« Tu prendras au plus court par le bois jusqu'à la gare de Saint-Mandé... Là, tu la salueras... et tu reviendras nous rejoindre...

« Tâche d'être polie... ou tu auras affaire à moi... Je veux que Mme la comtesse soit traitée avec tous les égards dus à son rang... Tu m'entends ?

— C'est bon... c'est bon, murmura la Rouquine...

La comtesse et sa singulière compagne disparurent dans la nuit.

Cinq minutes après, les quatre cambrioleurs pénétraient ensemble dans la villa.

Au matin, M. de Praslong descendait d'un fiacre devant la grille.

Il apercevait aussitôt les traces d'effraction et pénétrait précipitamment chez lui.

Au milieu de la salle à manger, parmi des débris de victuailles, de verres brisés et de bouteilles étranglées, restes d'un festin improvisé, M. de Praslong trouvait, étendu sur le dos, Césaire qui râlait sous l'impuissance de ses efforts à se dégager de ses liens...

Et la villa était dévalisée de fond en comble.

#### IV

#### CABINET D'AFFAIRES

— Monsieur Boijeau.

— Escalier C... À l'entresol, la porte en face.

— Merci, madame.

M. de Praslong traversa la cour d'un ancien hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau, prit l'escalier désigné, puis arrivé sur le palier, il distingua vaguement un rectangle de cuivre sur lequel étaient gravés ces mots :

A. BOLJEAU

Avocat consultant

CABINET D'AFFAIRES

M. de Praslong poussa la porte et tendit sa carte à un tout jeune homme.

Quelques secondes d'attente, et il était introduit dans un vaste bureau.

Aux murs étaient accrochés des cadres d'or dans lesquels achevaient de se craqueler des peintures à l'huile.

Dans le fond, une bibliothèque Henri II débordait de livres aux reliures disparates.

Au milieu, sur une immense table de même style que la bibliothèque, s'empilaient des dossiers, des papperasses en désordre.

M. Boijeau décrochait à cet instant sa correspondance.

C'était un gros homme court d'une quarantaine d'années, dont la vie sédentaire dépouillait prématurément le crâne et ballonnait le ventre.

À l'entrée de M. de Praslong, l'avocat consultant

se souleva de son fauteuil ministre, au cuir vert sombre râpé, et s'inclinant obséquieusement, lui désigna le siège voisin.

M. de Praslong s'assit et fixant M. Boijeau d'un regard pénétrant, où on aurait pu lire à la rigueur un peu de méfiance :

— Votre cabinet, dit-il, m'a été recommandé par un ami de cercle, M. de Boissang.

— Parfaitement... j'ai l'honneur de le connaître.

— L'affaire qui m'amène est de nature essentiellement délicate. Avant de vous en référer, je désirerais avoir la certitude que je puis compter sur une discrétion absolue de votre part.

— Je n'ai pas besoin de vous donner une semblable affirmation. Vous devez comprendre que la discrétion est la seule règle qui ne souffre pas d'exception dans le cabinet d'un avocat.

— Bien. J'aborde donc l'objet de ma visite.

« J'occupais à Saint-Maurice une villa...

— Qui a été cambriolée...

— Vous le savez ?

— Je l'ai lu ce matin.

— J'ai déposé une plainte. Les cambrioleurs sont activement recherchés. C'est le côté officiel de l'aventure... Passons au côté privé.

— Je vous écoute.

— Mme la comtesse de Praslong et moi vivions depuis quelque temps en fort mauvaise intelligence.

— Ah !

— Oui... elle avait un amant.

Les yeux de M. Boijeau s'agrandirent derrière les lorgnons sous une expression sévère.

M. de Praslong poursuivit :

— Je l'avais mise dans l'impossibilité de voir cet amant lorsqu'en rentrant chez moi, avant-hier matin, je constatai qu'elle avait fui.

— Voyez-vous une coïncidence dans la visite des cambrioleurs et la fuite de Mme la comtesse ?

— Parfaitement.

« Ce sont messieurs les cambrioleurs qui ont procuré la clef des champs à ma femme...

— Et vous désirez retrouver Mme de Praslong ?

— Naturellement... Vous m'avez bien compris...

Pouvez-vous vous charger de cette mission confidentielle ?

— A merveille... Avez-vous un indice quelconque qui puisse nous mettre sur les traces de la fugitive ?

— Aucun.

— Vous savez le nom de l'amant ?

— Je ne le sais pas.

— Vous n'avez aucun renseignement sur sa profession ou sa résidence ?

— J'ignore tout de lui... Je l'ai aperçu seulement par la portière d'un fiacre, le soir...

« Le signalement que je vous donnerais serait si imprécis qu'il vous desservirait plutôt dans vos recherches, comme toute indication erronée...

« Mon domestique seul pourrait vous révéler sa physionomie exacte.

— Envoyez-le-moi.

— Impossible... je l'ai remercié.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il s'absentait la nuit à mon insu.

— C'est ce qui explique que les cambrioleurs ont eu beau jeu. J'ai lu que votre villa a été entièrement dévalisée...

— C'est exact... Les bandits ont escaladé le mur du parc et pénétré par la cave à l'intérieur de la maison...

— Ils étaient nombreux ?

— Quatre...

— Comment le savez-vous ?

— Parblen ! ils ont ligoté mon domestique dans la salle à manger.

— Quelle audace !

— Le drôle m'a tout avoué...

« Il s'absentait trois fois par semaine pour aller retrouver une servante d'auberge à Charenton...

« Cette nuit-là, il est rentré à trois heures du ma-

tin. Il a été surpris à l'improviste par les malandrins qui l'ont terrassé, ligoté et bâillonné convenablement.

— Voyons, résumons-nous, sans nous occuper du cambriolage... Votre femme est partie... vous ne savez où... Elle avait un amant... Vous supposez qu'elle est allée le retrouver, n'est-ce pas ?...

« Vous venez chercher ici sa nouvelle adresse.

— Le résumé est parfait.

— Eh bien, si monsieur le comte veut bien mettre sur sa carte l'indication exacte de la villa de Saint-Maurice, je vais m'occuper de suite de son affaire.

M. de Praslong griffonna au crayon quelques mots sur sa carte et la tendit ensuite à M. Boijeau.

— Merci, fit celui-ci... J'espère que nos démarches aboutiront rapidement...

« Monsieur le comte veut bien me laisser une petite provision.

— Comment donc !

M. de Praslong sortit un billet de cinq cents francs et le remit à l'homme d'affaires.

— J'ai à ma disposition, expliqua M. Boijeau, un homme très habile, un limier des plus adroits dans ce genre de recherches. C'est un ancien inspecteur de la Sûreté. Son flair est merveilleux... Dans dix minutes, il sera ici...

Le comte prit congé de l'homme d'affaires et sortit hautain.

M. Boijeau ayant refermé la porte sur lui se retourna vers son tout jeune garçon de bureau.

— Va chercher Felodias... et dis-lui de venir me trouver immédiatement.

— Bien, monsieur.

Avant qu'un quart d'heure se fût écoulé, Felodias pénétrait dans le cabinet de Boijeau.

Imaginez un grand gaillard, à la figure colorée comme un carreau de Beauvais, aux pommettes saillantes, au front tapi étroitement sous une ligne de cheveux épais et fortement comprimé à l'arcade des tempes, avec un menton glabre et saillant sous lequel retombait un excédent de graisse, deux poils de moustache brune sur l'argile rouge du teint et un nez ressemblant vaguement à une verrue poussée sur une tomate, vous aurez le portrait de Felodias.

Il était aussi scrupuleux qu'ivrogne.

Plusieurs agences louches se partageaient ses services et il repoussait franchement les propositions qui lui étaient faites s'il n'entrevoit pas la possibilité d'aboutir.

Ses salaires n'étaient pas bien définis.

Quand il n'avait plus d'argent en poche, il passait à la caisse de l'une des cinq ou six maisons qui l'employaient à tour de rôle, et sollicitait une ouverture de crédit qui ne lui était jamais refusée.

Parfois un particulier s'adressait directement à lui et le payait de la main à la main.

C'était son genre d'affaires le plus rémunérateur, car en traitant de gré à gré, il obtenait inévitablement de meilleures conditions qu'à l'agence.

En moyenne, il touchait bon an - mal an une somme quadruple de celle que lui octroyait jadis la Préfecture, d'où il s'était fait révoquer pour ivresse.

— Eh bien Felodias, ça va ? demanda Boijeau en lui tendant la main.

— Ça va... comme un homme à jeun.

(C'était une de ses manies d'ivrogne de se prétendre toujours à jeun.)

— A jeun ! s'exclama Boijeau... Tu n'as pas déjeuné à trois heures de l'après-midi.

— Les fonds sont en baisse.

— J'ai de la besogne pour toi.

— Tant mieux !

En quelques mots, Boijeau le mit au courant de l'affaire.

Mais Felodias rechigna. Il n'aimait pas travailler

dans le grand monde, rapport aux ennuis qu'on peut se créer.

— Et puis, ajouta-t-il, vous n'avez « aucun tuyau ».

— Que t'importe.

— On n'a pas de cœur à la besogne, s'il n'y a aucun espoir de réussite.

— Bah ! essaie toujours... le client n'a pas la bourse plate... Voici cinquante francs et mets-toi en route.

La vue du billet bleu décida le policier et courut à ses objections.

Après avoir fait un copieux déjeuner froid dans un restaurant de la rue Coquillière, il traversa le pont des Arts et rentra chez lui dans une mansarde qu'il occupait, à un cinquième étage de la rue Bonaparte.

Felodias y couchait d'ailleurs rarement.

Pourtant cette mansarde cachait un coin pittoresque, celui que Felodias avait dénommé « la loge de l'artiste ».

C'était un vaste placard, très profond, dans lequel un homme de sa taille pouvait se tenir debout, et qui renfermait, accrochées à une multitude de pitons, une collection de nippes des plus étranges.

Cottes, bourgerons, casquettes, chapeaux hauts de forme, bottines, godillots, cravates s'y entassaient en désordre, dans la bigarrure des nuances et la variété de leurs degrés d'usure.

Une fois la loge ouverte, deux minutes suffisaient à Felodias pour se travestir en « Anglais qui voyage » ou en charpentier de lundi de paie.

Cette fois, Felodias préféra se déguiser en plombier sans travail, vêtu d'une belle cotte et d'un bourgeron de toile bleue, il prit au Louvre le tramway de Louvres-Vincennes.

À la Bastille, il descendit et prit avec sa correspondance le tramway de Charenton.

Il était six heures du soir, lorsqu'il s'aventura par les ruelles de Saint-Maurice en quête de la villa du comte de Praslong.

Il l'entrevit à la brume, procéda à un examen des plus sommaires, sans interrompre son allure de flâneur, et entra ensuite chez un marchand de vin où il se grisa abominablement.

Une fois sorti de l'estaminet, il se frotta les yeux et considéra le ciel avec une satisfaction béate.

La lune battait son plein avec un cortège d'étoiles à incendier les champs célestes.

— Soir de lune, soir de fortune ! grogna-t-il.

Alors commença ce monologue mental :

— Un homme a perdu sa femme... Pourquoi cet homme veut-il retrouver sa femme ?...

« Probablement parce que ça lui platt... »

« Je n'ai pas à rechercher le motif... j'ai à rechercher la femme !... »

« Tout chemin mène à Rome et la femme est au bout... Aie ! la voici sur mon passage... »

(Une branche de pin rabougri venait de le cingler en plein visage.)

— Sacristi ! il y a des aiguilles dans ce pays...

« Plus j'avance, plus je suis gris... Oui, Felodias, tu es gris et la comtesse de Praslong t'attend... »

Soudain, un fourré remua devant lui, à une vingtaine de mètres.

Felodias s'arrêta net et se coucha à plat ventre.

Impossible de rien distinguer... mais le bruit des branches foulées ou écartées lui parvenait très distinctement.

Felodias supputa quel pouvait être le singulier habitant du fourré :

— Les vagabonds, se dit-il, quand ils couchent à la belle étoile, ont, au Bois de Vincennes, des bancs disposés *ad hoc* pour les recevoir...

Au bout d'un quart d'heure d'immobilité, il rampa à plat ventre jusqu'au fourré mystérieux.

Etroitement serré entre des tiges de fusain, la

tête sur un amas de feuilles et les pieds dans un rosier sauvage, un enfant dormait.

Rien de plus charmant que ce sommeil d'enfant dans un creux de verdure.

Felodias se fit mentalement cette réflexion qu'il n'y a à Paris que deux sortes d'enfants pour dédaigner les draps de lit et se couvrir avec la gaze lunaire ; les petits vagabonds et les petits martyrs.

Il opinait pour cette dernière hypothèse, quand un accès d'irritation provoqué par les libations précédentes, lui arracha malgré lui une toux sourde.

L'enfant s'éveilla en sursaut, aperçut à travers les branches une ombre gigantesque et se sauva avec la rapidité d'un jeune chevreuil.

Felodias se lança à sa poursuite, roula tête première dans un faisceau de ronces, et essoufflé, hagard, dégrisé complètement, parvint à le rejoindre.

Alors l'enfant eut une telle peur qu'il se mit à genoux, et sa pauvre petite gorge, crispée d'épouvante, hoqueta :

— Ne me... faites... pas de mal !

Felodias prit dans sa poigne les deux menottes tendues et de sa grosse voix avinée poussa ce cri :

— Ami !

VI

UN OISEAU TOMBÉ DU NID

L'enfant, timidement, releva la tête et bégaya :

— Lâchez-moi... Monsieur.

Felodias abandonna les deux petites mains qui tremblaient dans les siennes.

— Comment t'appelles-tu ?

Aucune réponse.

— Que faisais-tu dans le Bois à cette heure ?

— Je dormais.

— Tu n'as donc pas de parents ?

Nouveau mutisme.

Felodias s'assit lourdement au pied d'un acacia.

— Asseyons-nous... Nous serons mieux pour causer.. Veux-tu ?

L'enfant l'imita, craintif.

— Vous ne me ferez pas de mal ?

— N'aie donc pas peur, petit ! fit la voix chaleureuse de l'ivrogne...

« Tel que tu me vois, je suis un vagabond... un vieux vagabond qui a autant de péchés sur la conscience que de poils gris dans la barbe... Tu peux avoir confiance en moi, va !... »

« Je m'appelle Felodias... Et toi ? »

L'enfant, raffermi déjà par ce commencement de confession, répondit à mi-voix :

— Lulu.

— Lucien, sans doute.

— On m'a toujours appelé Lulu.

— Et tu habites ?

— Dans le Bois.

— Sapristi ! Il y a longtemps que tu as pris domicile dans ce patelin-là ?

Nouveau silence.

Felodias comprit cette fois qu'il fallait, avant d'interroger l'enfant, gagner pleinement sa confiance.

Il sortit un paquet de scaferlati, et tout en bourrant sa pipe :

— Moi, tel que tu me vois, j'ai fait douze métiers... et j'ai récolté trente-six misères... Bon sang de sort ! en ai-je eu de la guigne !...

— Qu'est-ce que vous faisiez ? hasarda Lulu.

— Toutes sortes de choses... j'ai été apprenti ébéniste... camelot... ouvreur de voitures (Felodias cherchait dans l'intervalle de deux mots un nouveau métier)... aide-jardinier... souffleur... manœuvre... marchand de bas de laine...

« Enfin, j'ai filé un coton... je ne te dis que ça !  
 — Et maintenant ?  
 — Maintenant, je tire le diable par la queue... Je suis sans travail...  
 Felodias alluma sa pipe :  
 — C'est égal, tu sais... au fond, je suis bien malheureux.  
 L'enfant, visiblement, s'attendrit :  
 — Moi aussi, fit-il.  
 — Bon ! pensa l'ivrogne, yeux mouillés, langue décrochée.  
 Et abordant l'interrogatoire sous une autre forme :  
 — Eh bien, mon vieux Lulu, si tu veux, nous allons coucher ensemble sur le lit du bon Dieu...  
 « T'es sans doute orphelin ?... Ah ! malheur !  
 — J'ai mon père et ma mère.  
 — Vraiment ? Ils t'ont peut-être chassé ?  
 — Non, c'est moi qui suis parti.  
 — Sans leur laisser ton adresse ?  
 — Ils me battaient tous les jours.  
 — Les brigands !  
 — Mon père m'attachait par les pieds dans la cuisine... juste au-dessus du fourneau...  
 « J'ai les deux joues qui sont brûlées... puis j' m'enfonçait des épingles dans les jambes... des épingles toutes rouges...  
 « Ma mère... elle... m'enfermait dans la cave... et quand elle m'avait assez frappé, elle ne me donnait ni à boire ni à manger...  
 Felodias, réellement, commençait à frémir d'indignation :  
 — Quels bourreaux ! fit-il.  
 — Je vous ferai voir demain matin... j'ai plein le corps de coups...  
 — Alors tu t'es sauvé... et tu as bien fait.  
 « Seulement, voilà !... faudrait pas que ton paternel te retrouve... ou la danse recommencerait.  
 — On ne me retrouvera pas.  
 — Ils sont riches, les parents ?  
 — Oui, on dit qu'ils sont riches.  
 — Et ils habitent loin ?  
 Lulu eut une seconde d'hésitation, puis il dit :  
 — Bien loin.  
 Felodias comprit qu'il mentait.  
 — Mais... avec un pareil train de vie... comment te procures-tu de quoi manger ?  
 — Je vais vous dire : le premier jour que j'ai fui, j'ai vu sur le bord du bois, à Saint-Mandé, une petite fille qui mangeait du pain et de la viande qu'on lui avait enfermés dans un journal... et qu'on lui avait mis sur le trottoir... à côté d'une boîte.  
 — D'une boîte à ordures ?  
 — C'est ça...  
 — Alors, elle est chiffonnière de son état ?  
 — Oui... et les bourgeois lui laissent... comme ça... les matins... ce qu'ils ont eu de reste... la veille.  
 — Et vous partagez ?  
 — Oui... mais je l'aide, moi !... je sais trier les papiers.  
 — Mâtin !... Alors ton déjeuner t'attend sur la Chaussée de l'Étang, à Saint-Mandé ?... Tu en as une chance !  
 — Je m'arrange toujours pour mettre dans mes poches un morceau de côté... pour le soir.  
 — Naturellement...  
 Un rayon de lune vint se poser à cet instant sur le visage de Lulu. Felodias distingua un petit visage pâle et souffreteux qui portait des traces d'écchymoses anciennes.  
 L'homme sentait son ivresse se dissiper. La pitié l'envahissait.  
 — Qu'est-ce que tu vas faire, mon petit ? demanda-t-il tout bas.  
 — Je vais dormir... j'ai sommeil.  
 Felodias ne voulut point contrarier une si belle insouciance. Mais il avait hâte de rentrer à Paris et de prendre un autre rendez-vous avec Lulu.

Le sort de cet enfant l'intéressait doublement, car derrière lui il voyait une affaire louche à éclaircir... Le policier flairait une piste...

Pour l'instant, il s'agissait de ne pas éveiller la défiance de Lulu et de lui faire promettre de se revoir entre amis...

Peu à peu, la vérité jaillirait de sa bouche...  
 — Mon petit Lulu, je vais te quitter... Mais on se reverra.

— Où allez-vous ?  
 — A Charenton.  
 — Chez qui ?  
 — Chez un ami.  
 — Qui doit vous donner du travail ?  
 — Il m'a promis un emploi dans une fabrique de... câbles.

Lulu renversa sa tête sur un lit de feuilles mortes qui jonchaient le pied de l'acacia :

— Moi aussi, je voudrais travailler.  
 — Tu es bien jeune.  
 — Oh ! non, j'ai six ans passés.  
 — Eh bien, quand je serai en place, je m'occuperai de toi... je te le promets...

« A propos, où peut-on te rencontrer demain ?

— A quelle heure ?  
 — A la tombée de la nuit... J'ai une course à faire à Paris dans l'après-midi...

« Ça me fait songer à une chose : as-tu de l'argent ?

— Non, fit Lulu étonné, en relevant légèrement la tête.

Felodias tourna et retourna entre ses doigts, pour la faire miroiter, une pièce de cinq francs.

— Voilà une « thune », mon petit... en attendant mieux.

— Je n'en ai pas besoin, monsieur... Gardez-la, puisque vous êtes sans travail.

— Bast ! mon ami de Charenton m'en prêtera.

Il y avait deux hommes en Felodias : la brute incubée par l'ivresse, et l'être inoffensif, goguenard et humanitaire qu'enfantait l'éveil de son cerveau d'ivrogne.

Il mit la pièce dans la poche du paletot de l'enfant qui s'obstinait à la refuser.

— Maintenant... à demain !...

« Dis donc, Lulu, pas commode de se rencontrer dans ton patelin. Une idée : si demain soir, tu te promènes autour du lac de Saint-Mandé, en ayant l'air d'attraper des hannetons ?

— J'irai.

Soudain un bruit de pas attira leur attention. Lulu se souleva à demi, frémissant...

L'endroit où ils se trouvaient était à vingt mètres d'une allée.

Ils écoutèrent une minute... les pas se rapprochaient.

Soudain, Lulu se pencha vers Felodias :

— Ce sont les voleurs !

— Quels voleurs ?

— Ah ! ils sont quatre... puis il y a une femme...

« Une nuit que j'étais couché à côté du tir-à-l'arc... là-bas... vous savez, vers le Jeu de Boules... je les ai entendus...

— Qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Je ne comprenais pas... ils se partageaient de l'argent...

— Tu connais leurs noms ?

— Il y en a un que les autres appelaient Planche-à-Pain...

Felodias prit brusquement congé de Lulu en l'embrassant :

— Adieu !... à demain.

Et à pas de loup, il rejoignit l'allée.

Les silhouettes de Planche-à-Pain et de Blanquette se profilèrent dans l'ombre. Les deux acolytes marchaient rapidement et causaient à voix basse.

L'un et l'autre habitaient une mansarde d'hôtel louche à Charenton.

Après une journée passée à taquiner le goujon sur les bords de la Marne, ils allaient rejoindre Tintin et l'Albinos.

Leur conversation était fort animée, mais ne parvenait point aux oreilles de Felodias qui les pistait.

En débouchant du bois, ils prirent l'avenue Benoît-Lévy, la rue des Epinettes, traversèrent l'avenue Alphand, le boulevard Carnot et arrivés dans la zone des fortifications, ils pénétrèrent dans une maisonnette en planches, précédée d'un petit jardin, et recouverte de carton bitumé.

Tintin, l'Albinos et la Rouquine les attendaient autour d'une table garnie de victuailles et de bouteilles.

La fête commença. Puis à la fête succéda l'ivresse, l'hilarité bruyante, les chants et les cris...

Il était une heure du matin quand la porte de la maisonnette s'ouvrit brusquement.

La formidable carrure de Felodias se dressa au seuil.

A la première seconde de stupéfaction, succéda l'effroi et de l'effroi naquit instinctivement le geste de défense qui mit debout les quatre brigands face à Felodias.

Celui-ci, très calme devant les couteaux qui sortaient des poches, dit simplement :

— Bas les pattes !

Alors Planche-à-Pain fit décrire un moulinet à sa lame et se rua sur l'intrus.

Felodias recula d'un pas, et braquant un revolver de fort calibre sur son adversaire, prononça du ton martial d'un officier supérieur qui somme le commandant d'une place forte :

— Rendez-vous, mes agneaux... ou je crève toute la nichée !

VII

LE POLICIER SE RÉVÈLE

Une minute de silence succéda à cette sommation. La Rouquine s'était réfugiée derrière l'Albinos. Tintin, très grave, s'arcboutait, la main droite crispée sur un tiers-point, aux côtés de Planche-à-Pain.

Blanquette, affolé par la grandeur tragique de l'instant, renversait deux bouteilles sur la table.

En bon policier, Felodias attendit que l'émotion eût atteint son paroxysme.

L'émotion de quelque nature qu'elle soit aveuillit l'homme. Felodias n'ignorait point cette particularité. Le revolver en main, bien cambré, très posé, il attendait...

Ce fut Planche-à-Pain qui rompit le silence :

— Quoi que tu veux ?

Le regard de Felodias entra comme une vrille dans celui de Planche-à-Pain...

Son cerveau surchauffé par l'alcool était sous l'emprise d'une vague réminiscence.

Ce grand corps efflanqué et souple comme un fil de fer, le crâne déprimé et conique au sommet, cette physionomie gélatineuse de pandour en noce, ces lèvres exsangues décrivant une virgule à chaque commissure... toute la silhouette bien caractéristique du cambrioleur ne lui était point étrangère... On était de vieilles connaissances... le fait était certain... mais dans quelles conditions et à quelle date les relations s'étaient-elles nouées ?

Tout à coup, les traits de Felodias se détendirent : la lumière avait jailli.

— Ton matricule est connu... s'pèce de désossé.

Le désossé resta bouche bée.

— Est-ce qu'on ne se souvient plus de la bagarre des Becs-Salés ?... au onzième... Tu avais les dents pointues à cette époque : l'eus un pouce presque arraché.

Oui, Planche-à-Pain se souvenait de cette terrible bagarre pour laquelle il avait fait douze mois à l'ombre, et en se souvenant, il se crut perdu.

Il pensa qu'une souricière avait été organisée autour de la maisonnette de l'Albinos, et conclut à l'inutilité de la résistance.

— Combien êtes-vous de la Préfecture autour de la cambuse ? demanda-t-il à Felodias, avec l'air méprisant d'un héros succombant sous la force.

Puis se tournant crânement vers ses acolytes :

— Allons, les aminches, faudra finir la bombe au dépôt !

— Ne jaspine donc pas à tort et à travers, dit Felodias... Asseyez-vous d'abord, je m'expliquerai ensuite.

Off obéit.

— Je ne suis plus de la « boîte »... Je moucharde pour mon compte...

— Je préfère ça, interrompit l'Albinos.

— Si vous êtes gentils, il y aura moyen de s'arranger, et tout se passera en famille.

Les visages, sinistres, s'éclairèrent.

Alors Felodias frappa le coup décisif :

— Vous avez cambriolé la villa de Saint-Maurice, c'est connu, s'pas ?

Le silence des cinq bandits fut leur aveu.

Cette certitude acquise, Felodias continua :

— Il s'agit d'être francs et de ne pas ergoter sur les mots... Vos affaires sont vos affaires et ne me regardent pas... Mais j'ai les miennes aussi : il faut qu'elles aboutissent...

— De quoi qu'il s'agit ? questionna Planche-à-Pain... On ne demande pas mieux que de te rendre service.

— Il s'agit de me donner l'adresse de la comtesse de Praslong.

— Hein ? Quoi ?... Ah ! je comprends : tu veux parler de la gonzesse qui s'a trottée.

« C'est mézigue qui lui a ouvert la porte... »

« Alors tu mouchardes pour le compte du particulier ? »

— Parfaitement... Donne-moi l'adresse en question et je te jure que je tire le verrou sur la babillard.

— C'est pas facile, tu sais, de te donner cette indication-là...

« Figure-toi qu'on est entré à deux dans la piaule, moi et Tintin que voici... La Rouquine, Blanquette et l'Albinos étaient de planton... »

« Quand on a eu r'louqué le « ras-de-chaussée », on a grimpé par en haut... et en ouvrant une chambre, on a vu la princesse... »

« On l'a débarquée sur la route... puis la Rouquine l'a reconduite jusqu'à Saint-Mandé. »

Et se tournant vers la maîtresse de l'Albinos :

— Dis donc, la Rouquine, c'est à ton tour de jaspiner... Raconte à Monsieur ce que la princesse t'a dit en chemin.

D'une voix pâteuse, la fille bégaya :

— All' n'a rien dit.

« A la gare de Saint-Mandé, je l'ai lâchée ; all' m'a dit bonsoir... puis on s'a quitté. »

— T'as bu que j'te dis... Tu ne te souviens de rien.

L'Albinos s'interposa.

— Quoi ! quelle canule q'tu fais !... Puisqu'all' n'sait rien.

Planche-à-Pain se tourna vers Felodias.

— Mon colon, t'en es pour tes frais... Seulement je peux te donner un bon tuyau...

« Le particulier dont tu t'occupes avait un larbin qu'il a remercié... rapport qu'il courait la gueuse au lieu de faire son service... »

« Lorsqu'il est venu, on était à table... on l'a ficelé comme un saucisson... »

« Tintin et moi l'avons yeuté ce soir chez un bistrot de la rue de Paris... au 18 bis... à Charenton... Il raconte des douceurs à la bonne du bistrot... »

« Sûrement, en t'y prenant bien, tu lui tirerais les vers du nez à ce fiston-là. »

— Ça me suffit, dit Felodias...  
 — Au moins, ne vas pas babiller... On a été franc avec toi, s'pas ?  
 Felodias se rengorgea :  
 — Je n'ai qu'une parole.  
 Et il sortit.  
 Le lendemain soir, à neuf heures, Felodias, déguisé en maçon, pénétrait dans le débit de vins que lui avait indiqué Planche-à-Pain.  
 Il avait eu au préalable un court entretien avec Lulu, dont nous reparlerons.  
 Célestin faisait avec Bogros, le patron de l'établissement, une partie de piquet. Ernestine, la bonne, rinçait les verres au comptoir.  
 La salle était basse et mal éclairée.  
 Felodias s'assit à côté des deux joueurs, commanda un « vieux rhum » et prit l'attitude d'un homme puissamment ennuyé.  
 Au bout d'un instant, il demanda :  
 — Si qu'on ferait un piquet voleur ?  
 Le patron et Célestin le dévisagèrent à tour de rôle, indifféremment.  
 — C'est comme vous voudrez, fit le patron.  
 — C'est pas de refus, acquiesça Célestin.  
 — Ça me fait plaisir, déclara Felodias.  
 « Figurez-vous que j'ai passé à la paie ce soir... rapport à un mot que j'ai eu avec le chef de chantier... une rosse... qui me dégoutait...  
 « A qui la main ?  
 Il tourna un as.  
 — C'est à moi... Une tournée en cent cinquante...  
 Le preneur se retire à cent vingt... Ça vous va ?  
 — Ça va.  
 Et Felodias se mit consciencieusement en posture de perdre.  
 Ernestine versait tournée sur tournée, et Felodias, pour gagner la confiance de ses partenaires, soldait immédiatement la tournée versée.  
 A dix heures du soir, Felodias était à demi ivre et Célestin l'était tout à fait.  
 Le patron abandonna la partie.  
 Alors les coudes sur la table, les yeux dans le vide, Felodias s'épancha :  
 — C'est-y pas malheureux de se voir débaucher quand on a envie de travailler?... On vous renvoie pour un oui, pour un non... comme un chien !  
 — A qui le dis-tu ! s'exclama Célestin dont la tête décrivait des balancements rythmiques...  
 « Tiens, Ernestine peut te le dire : j'étais depuis dix ans chez un « bargeois »... Il m'a renvoyé comme un malpropre.  
 — Cré bon sang !  
 — Rapport que je me suis absenté une nuit...  
 « Le hasard a voulu qu'on cambrie la boîte en mon absence... Puis, tu sais, quand je suis rentré, à trois heures du matin, les cambrieurs m'ont sagement arrangé.  
 — Tu es pourtant de taille à leur donner la réplique.  
 — Ben oui... Seulement ils étaient quatre...  
 — Alors, le patron t'a remercié ?  
 — Sur le coup...  
 Felodias l'interrompit d'un ton de commandement.  
 — Une tournée !  
 Ernestine emplit de nouveau les verres dont la vue humecta les yeux de Célestin.  
 — Je peux bien te dire à toi le fin fond de l'affaire... Eh bien ! si je voulais jacasser, le comte de Praslong serait dans la mélasse.  
 — Bah !  
 — Parfaitement : il séquestrait sa femme... C'est puni par les lois, mon vieux frangin... Et je peux le prouver, puisque c'est moi qui étais chargé de la corvée.  
 — Vrai ?  
 — Comme je te le dis... J'avais ordre de la suivre partout, d'abord... puis ensuite de ne pas la laisser sortir... et si elle criait de lui fermer la

bouche... Alors, tu comprends, la nuit que les cambrieurs sont venus, elle s'est débinée.

Felodias eut un gros rire.

— Pas bête, ça.

— Alors, le bonhomme se fendrait volontiers d'une liasse de fafiots pour la retrouver... mais il perdrait son temps et son argent...

« Bibi seul sait la cachette à la bourgeoise... Mais Bibi ne dira rien.

— Vide donc ton verre... On va boire le coup de l'étrier... puis on ira donner à manger aux puces.

Célestin avala son verre. Il était atrocement gris.

Ernestine refusa de lui verser une nouvelle tournée...

— De quoi qu'tu te mêles ! fit Célestin, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Ernestine s'exécuta par peur.

— Tu sais, c'est pas des menteries, continua Célestin décidément en veine de confiance...

« Et la preuve, c'est que je le connais le nom de l'amant de Mme de Praslong... »

« Dans le commencement elle me donnait ses lettres à porter par la poste... C'est un nommé Paul Clausel... Tu vois que je ne mens pas... »

— Sûrement.

— Une autre preuve, c'est qu'y reste 25 bis, rue Rousselet...

— T'es bien renseigné, fit Felodias exultant.

— Mais le « bargeois » il peut se taper... Du moment qu'il a agi comme un malpropre...

Felodias se leva, titubant autant de joie que d'ivresse.

— Au revoir, mon Colon... et n'fais pas de bile.

Et après une chaleureuse poignée de main le policier prenait congé de celui qui lui avait si bénévolement fourni l'adresse de Mme de Praslong.

Le lendemain, à dix heures, Felodias, vêtu d'un complet marron râpé, achetait la *Revue Esthétique* et se rendait au 25 bis de la rue Rousselet.

— M. Paul Clausel ? demandait-il à la concierge.

— Au second... dans le couloir de gauche... la deuxième porte de face.

Felodias, la *Revue Esthétique* sous le bras, sonnait à la porte désignée.

Paul Clausel était sorti. Mme de Praslong vint lui ouvrir.

Un simple coup d'œil suffit à convaincre le policier de l'identité de la personne avec la photographie que M. de Praslong avait remis à Boijeau pour faciliter les recherches.

La comtesse était en négligé du matin, vêtue simplement d'un peignoir de flanelle blanche.

Felodias s'inclina devant elle :

— Excusez-moi, madame, de vous déranger ; je venais solliciter la faveur d'un abonnement à cette *Revue* dont je suis le représentant. Toutes les questions intéressant la vie mondaine y sont traitées sans que la famille soit négligée, bien entendu...

— Je regrette, monsieur, interrompit Mme de Praslong, de ne pouvoir accepter vos offres et services...

— Pardon, madame...

Felodias tira sa révérence et courut chez Boijeau.

— Patron, fit-il, j'ai l'adresse de votre cliente.

— Parfait !..

Et prenant un block-notes, Boijeau s'apprêta à inscrire :

— Nous disons...

— Doucement, dit Felodias... Régions d'abord : « Vous m'avez donné un acompte de cinquante francs : donnez-m'en autant et je vous signe un reçu pour solde.

— Ta demande est exagérée.

— Allons, aboulez le fafiot et je dégoiserais.  
 Boijeau s'exécuta et lui tendit un billet de cinquante francs.

— La ci-devant comtesse de Praslong, sans domicile connu, de par la grâce, l'esprit et le plein

pouvoir de Felodias, actuellement retrouvée sous le nom de Mme Paul Clausel, 25 bis, rue Rousselet...

Boijeau inscrivit sous sa dictée.

## VIII

## UN DRAME AUTOUR D'UN ENFANT

Avant d'aller rejoindre Célestin, Felodias avait eu quelques minutes d'entretien avec Lulu.

Il avait trouvé l'enfant, au rendez-vous qu'il lui avait fixé la veille, flânant sur les bords du lac de Saint-Mandé.

Felodias, pour ne pas attirer l'attention, avait entraîné Lulu dans une allée déserte et tous deux s'étaient assis sur un banc.

Là, le policier s'était livré, tout en causant, à un examen minutieux sur la personne de son jeune protégé.

Lulu était vêtu d'un complet marron qui ne semblait point provenir d'un magasin de confections à prix réduits. Le drap, quoique élimé et maculé à certains endroits, par suite de la vie de vagabondage que menait Lulu depuis quinze jours, n'en était pas moins souple et de très belle apparence.

Cela déconcerta Felodias qui s'attendait à voir des haillons recouvrant cette petite chair souffreteuse.

Les enfants martyrs se rencontrent presque toujours dans les milieux de misère...

Mais Lulu ne lui avait-il pas dit que ses parents étaient riches?... Autre énigme...

La figure de Lulu était toute blême avec des traits fins et émaciés.

De belles boucles, d'une nuance châtain vif, encadraient ses tempes et débordaient sur son front par-dessous un chapeau de feutre mou.

Deux grands yeux éclairaient la pâleur de ce visage de fillette, et l'éclat en était si vif, si perçant que toute la vie semblait s'être réfugiée dans le regard.

Deux balafres à peine cicatrisées couvraient ses joues.

— *Matin !* s'exclama Felodias, tu as là un vêtement d'une coupe épatante.

— Mes parents m'habillaient toujours bien... parce que le « vieux Monsieur » les grondait quand j'étais mal mis.

Le policier dressa l'oreille :

— Un vieux monsieur?... répéta-t-il en interrogeant Lulu.

— Oui, un monsieur qui venait quelquefois à la maison... les dimanches... Quand on savait qu'il devait venir, on me faisait beau...

« Puis, je récitais à père ce que je devais lui dire... toujours que j'étais très content, que je m'amusais beaucoup, que je travaillais bien en classe... »

— Il restait longtemps à la maison, le vieux monsieur ?

— Oh ! non... Une heure, rarement deux... Puis, il reprenait le train pour Paris.

— Et quand il voyait des balafres comme celles que tu as en ce moment sur les joues ?

— Alors maman lui disait que j'étais tombé... ou bien que mes camarades m'avaient égratigné en jouant.

— Et il était bon pour toi, le vieux monsieur ?

— Oh ! oui... seulement on ne me laissait jamais seul avec lui... Une fois, il m'a rencontré vers la Marne... Il s'est approché de moi et m'a embrassé bien fort... mais maman est tout de suite venue.

— Sur les bords de la Marne... répéta mentalement Felodias.

L'enfant venait inconsciemment de se trahir.

Il est vrai que la Marne a un cours de 525 kilomètres et que des milliers d'enfants s'amuse sur ses bords ; mais Lulu n'avait nullement l'accent champenois. Son langage révélait plutôt une origine de la banlieue proche de Paris.

Cela était déjà un point acquis.

Felodias essaya cependant une dernière tentative pour lui faire avouer son identité, elle resta vaine et Felodias n'insista pas ; il se sépara de Lulu en lui promettant de s'occuper de lui.

Le policier sentait une irrésistible sympathie le lier à cet enfant de rencontre, sympathie toute naturelle, car lui-même n'avait jamais eu de famille.

Son père à lui, Felodias, s'appelait monsieur Onnesait et sa mère madame Anonyme.

Il avait été déposé à la brune dans le tourniquet des Enfants Assistés de la rue de l'Oratoire ; puis une nourrice bretonne était venue le chercher, et son enfance s'était écoulée, misérable et triste, sur la plage de Saint-Malo.

À dix-huit ans, Felodias s'était engagé au 3<sup>e</sup> zouaves et avait fait la campagne de 1870.

Prisonnier de guerre et enfermé provisoirement à l'hôpital militaire de Remiremont, en attendant son transfert dans une forteresse allemande, il s'était évadé et avait rejoint un corps de francs-tireurs de l'armée de Garibaldi.

Sorti du régiment, il s'était enrôlé dans les cadres de la Préfecture où il avait contracté les habitudes d'intempérance qui le conduisirent à la révocation pure et simple.

Aujourd'hui, Felodias avait trente-trois ans.

Tout au fond de son cœur, entre deux relents d'absinthe, flottait un vague parfum de pitié qui avait sa source probablement dans les réminiscences de sa jeunesse d'orphelin et ses souffrances pendant la guerre.

Cette pitié venait d'éclorre en faveur de Lulu.

Jusqu'ici elle n'avait pas eu l'occasion de se manifester ; à présent, elle serrait Felodias à la gorge.

Quand Boijeau l'eut réglé, il s'en fut au *Petit Journal*, et demanda à consulter la collection du dernier mois. Il en feuilleta attentivement une douzaine de numéros jusqu'à ce qu'il eut trouvé le fait divers que voici :

« Un jeune garçon, Lucien Meulder, domicilié chez ses parents, 6 bis, rue du Parc, à Nogent-sur-Marne, a disparu depuis deux jours.

« Toutes les tentatives faites en vue de retrouver sa trace sont restées vaines.

« Les parents ne s'expliquent point cette étrange disparition et sont plongés dans un désespoir navrant. Ils craignent que l'enfant se soit noyé dans la Marne en jouant sur ses bords.

« Voici son signalement :

« Cheveux blond cendré, yeux bleu clair, teint pâle. De taille élancée, l'enfant paraît huit ou neuf ans, alors qu'il n'en a que six.

« Il est vêtu d'un complet marron à col de veilleurs, coiffé d'un chapeau de feutre de même couleur et porte une cravate blanche à pois noirs dite « Lavallière ».

Felodias était satisfait.

Il rentra dans sa mansarde de la rue Bonaparte.

Une lettre de l'agence Vupry l'y attendait qui le pria de passer d'urgence à ses bureaux.

L'agence Vupry — Renseignements confidentiels et discrétion absolue — était la seule maison qui appointait Felodias.

Il touchait régulièrement et mensuellement à sa caisse la somme de cent cinquante francs, plus une prime sur chaque affaire menée à bonne fin.

Le policier passa à l'agence.

Il s'agissait d'un commerçant parisien qui avait

de fortes raisons de croire que sa femme le trompait, tandis que sur les comptoirs de la rue Saint-Denis, il étalait des rouleaux de papiers peints sous les yeux de ses clients.

Le commerçant avait son domicile au Perreux.

Il désirait qu'une surveillance fût organisée sur les allées et venues de sa femme en son absence, de façon à ce qu'une fois bien renseigné, un constat de flagrant délit en bonne et due forme vint lui procurer matière à divorce.

— Coup double ! pensa Felodias.

Il se déplacerait à la fois pour le compte du client et pour celui de Lulu.

Dans l'après-midi, il débarquait à la gare de Nogent-sur-Marne et se mettait en quête du 6 bis de la rue du Parc.

Décidément Lulu avait la priorité sur le commerçant.

La rue du Parc est une de ces petites voies qui dévalent perpendiculairement au cours de la Marne. Le 6 bis était une maison à un seul étage et grenier, assez coquettement construite.

Toute la largeur du rez-de-chaussée était prise par une vaste devanture peinte en bleu sombre qui portait l'enseigne suivante écrite sur un seul plan :

MEULDER, Plombier

EAU ET GAZ

Felodias passait sur le trottoir opposé, quand il remarqua une petite allée qui longeait le pignon Est de la maison du plombier.

Au fond de l'allée, il y avait un beau et vaste pavillon, et à l'entrée cet écriteau :

Pavillon à louer

— Voici mon affaire, murmura Felodias.

Et il pénétra dans l'allée.

Ce fut un jardinier qui le reçut.

— Faites excuse, mon brave homme...

« Un ami qui désire s'installer aux environs du Parc, après fortune faite, m'a chargé de lui trouver le pavillon idéal. Pourrait-on visiter le vôtre ?

Le jardinier était un petit vieillard au visage tanné et jauni, mais au regard droit, à l'expression franche.

— Entrez donc, monsieur... Je vais vous faire visiter la maison de la cave au grenier.

Felodias déclara nettement que la maison lui convenait, puis sur le perron, avisant le mur qui bordait le jardin :

— C'est un mur mitoyen ?

— Oui, avec la propriété du 6 bis de la rue du Parc.

— 6 bis rue du Parc... répéta machinalement Felodias... Il me semble que ça me dit quelque chose.

— Vous aurez peut-être lu dans les journaux...

— Ah ! parfaitement, fit Felodias se frappant le front... Attendez donc... je crois qu'il s'agit d'un enfant disparu.

— Vous y êtes.

— On l'a retrouvé cet enfant ?

Le vieux jardinier eut un clignement d'yeux très significatif.

— Ma foi, je crois bien qu'on ne le retrouvera jamais.

— Bah !

— C'est quasi comme moi si je cherchais ma bêche, et que je ferme les yeux pour la retrouver.

— Ça arrive ces choses-là, mon brave ?

— Si ça arrive ?...

— Il est bien certain qu'un enfant ne disparaît pas sans raison.

— Turllement. Et il en avait des raisons ce petit-là... Il n'y avait pas une place sur tout son corps qui ne soit crevassée par les coups... C'est entre nous, n'est-ce pas, ce que je vous dis là ?

— Bien entendu... Mais la police ?

— La police ne verra goutte dans l'affaire... La vérité, c'est que ce gosse-là était un petit martyr... Là, me comprenez-vous ?

— Parfaitement.

— Ah ! j'en ai entendu derrière ce mur des histoires... Et je pourrais en dire long...

— Pourquoi ces monstres martyrisaient-ils leur enfant ?

— Des monstres ! Oui, monsieur, des monstres !... La femme boit... et le mari ne travaille point... Il boit aussi...

« Et quand ils sont pris de boisson, ils ne font que se disputer et laver leur linge sale à tue-tête...

« La preuve, c'est que je sais de quoi il retourne... Le plombier a épousé cette femme-là quand elle était grosse... pas de lui... d'un autre... qui venait voir l'enfant de temps en temps...

« Et le vrai père... il doit être riche.

« La femme était servante chez lui.

« Alors, vous voyez le pot-aux-roses.

— Mais je ne vois rien du tout.

— Matin !... C'est pourtant bien clair.

« Le monsieur a doté la femme à condition que le plombier l'épouse et qu'il adopte l'enfant...

« C'est son argent qui les a établis.

— Je commence à comprendre.

— Puis il y a encore une autre affaire là-dessous...

« Le Monsieur, ou le vrai père, comme vous voudrez, a placé cinquante mille francs sur la tête de l'enfant... Alors, si l'enfant meurt, la monnaie s'en va dans la poche des deux gredins.

— Je comprends tout à fait...

« Sapristi ! dit Felodias en serrant la main au jardinier, y a-t-il de sales gens sur terre !

— Oh ! oui, vous pouvez le dire... Tout de même, si la police retrouvait un jour le cadavre, ils seraient bien punis.

— Le cadavre ?... Jamais ils n'auraient osé...

— Que voulez-vous ? C'est une idée à moi... Sur-tout, gardez ça pour vous, hein ?...

« Tenez, voilà justement le Monsieur qui s'en va... Au revoir.

Au bout de l'allée, Felodias avait distingué la silhouette d'un homme de haute taille, au visage glabre, coiffé d'un chapeau haut de forme et vêtu de noir.

Une demi-heure après, l'homme et le policier sautaient sur le quai de la gare de la Bastille.

Le premier montait dans un fiacre de l'Urbaine.

Felodias avisait aussitôt une voiture de la Compagnie Générale, et désignant au cocher le premier sapin qui partait à grande allure :

— Suivez de près cette Urbaine.

Puis il grimpa sur le siège, pour plus de sûreté.

Devant le numéro 62 de la rue de Douai, le premier fiacre s'arrêtait et le second stoppait aussitôt.

Felodias tendait une pièce de deux francs au cocher et s'engouffrait sous la porte cochère de l'immeuble.

Une seconde pièce déliait généreusement la langue d'une grasse commère de concierge, et le policier apprenait que le personnage pisté n'était autre que M. Jaudin, conseiller à la Cour d'appel.

Sur le trottoir, Felodias resta perplexe.

— Conseiller à la Cour d'appel... répétait-il mentalement. L'intrigue est brillante... Le dénouement sera palpitant...

## IX

### UN POINT DOULOUREUX AU FOND D'UNE CONSCIENCE

Si Felodias ne manquait point de quelques vertus morales, il en était une d'ordre purement physique, qu'il ignorait complètement : la sobriété.

Le lendemain était un samedi de fin de mois. Il passa à la caisse de l'agence Vupry et toucha ses appointements.

Ensuite, il prit son plus beau costume de gentleman et se saoula huit jours consécutifs.

Cela ne changeait en rien ses habitudes : c'était le temps normal qu'il lui fallait pour absorber en libations copieuses, en déjeuners et dîners à la fourchette, la somme de cent cinquante francs.

Nul n'était son égal à ces moments-là.

Ceux qui l'employaient connaissaient ces extravagances mensuelles et n'avaient garde de lui demander un service pendant cette période critique.

A deux heures du matin environ, il rentrait rue Bonaparte et se plongeait dans un sommeil comateux qui se prolongeait parfois jusqu'à midi.

Il lui fallait généralement vingt-quatre heures de jeûne pour rassembler ses idées et coordonner les faits antérieurs à sa léthargie alcoolique.

Donc, Felodias dégrisé se souvint vaguement que, la semaine précédente, il avait eu des rapports avec des personnages épisodiques dont les noms lui revenaient peu à peu à la mémoire : Lulu, Planche-à-Pain, un jardinier de Nogent, une comtesse, etc.

Il oubliait le plus grave : le conseiller à la Cour d'appel.

Lorsqu'il en eut souvenir, il griffonna ces mots sur une feuille de papier :

*Monsieur le conseiller,*

*J'aurais à vous entretenir d'une affaire se rattachant directement à la disparition du jeune Lucien Meulder, précédemment domicilié 6 bis, rue du Parc, à Nogent-sur-Marne.*

*Pouvez-vous m'accorder un entretien dans ce but ?*

*Veuillez agréer, monsieur le conseiller, l'assurance de ma haute considération.*

FELODIAS,

*Ex-inspecteur de la Sûreté.*

La réponse lui parvint courrier par courrier. Sur un carré de bristol, il lut :

*Monsieur,*

*M. le conseiller Jaudin vous recevra en son domicile, 62, rue de Douai, cet après-midi, de 2 à 4 heures.*

A 2 heures, Felodias sonnait à l'appartement du magistrat.

Un valet de chambre l'introduisait aussitôt dans un cabinet de travail meublé avec un luxe sévère, et presque aussitôt son entrée M. le conseiller Jaudin faisait son apparition.

D'un geste, le magistrat invita Felodias à prendre possession d'un fauteuil.

M. le conseiller Jaudin s'assit à son tour, et dit de la voix solennelle dont trente ans d'exercice de magistrature l'avaient doté :

— Je vous écoute.

Felodias, nullement intimidé par le ton grave et la froide attitude de M. Jaudin :

— Monsieur le conseiller, je vais tâcher d'être bref.

« Vous vous intéressez tout particulièrement au jeune Lucien Meulder au sujet duquel je vous ai demandé audience.

— Comment savez-vous que je m'intéresse à lui ?

— Ce serait trop long à vous expliquer...

— Pardon, je tiens à ce que ce point soit éclairci.

— Votre insistance me met dans un grand em-

barras... Vous devez savoir, vous, magistrat, qu'il est des secrets qu'on ne confie que sous le sceau de la discrétion la plus absolue...

« J'ai promis à la personne qui m'a donné les renseignements que je vais vous communiquer de taire son nom : je le tairai.

— Soit... Continuez.

— Je continuerai donc et je vous dirai toute la vérité parce que je la sais toute... Mais, avant de poursuivre, il importe qu'il n'y ait pas d'équivoque entre nous et que je puisse m'expliquer en toute franchise.

— Parlez.

— Monsieur le conseiller, j'ai appris que le jeune Lucien était votre fils !

M. Jaudin se leva, horriblement pâle :

— Sortez !

Et comme Felodias restait tranquillement assis, le conseiller clama :

— Sortez, monsieur... sortez !

Le geste était aussi impératif que le verbe.

Le policier ne bougeait toujours pas.

— Vous venez ici faire du chantage...

« Je vais vous faire arrêter.

— Que vous me fassiez chasser par votre domestique, c'est chose possible... Quant à me faire arrêter, cela n'est pas en votre pouvoir...

« D'ailleurs, vous n'avez nul besoin de recourir à ces procédés de rigueur ; je puis vous en dispenser en me retirant...

« Seulement, je vous prévins que ni vous, ni la police, ne retrouverez le jeune Lucien.

Felodias, sur ces derniers mots, se leva et fit mine de gagner la porte.

— Restez, fit le magistrat subitement radouci.

Felodias se rassit.

— Vous avez connu l'enfant dont vous m'entretenez ?

— Je le connais, rectifia le policier.

Le visage de M. Jaudin s'éclaira.

On eût dit qu'une flambée de soleil, pénétrant soudain par la fenêtre, lui avait inondé le visage.

— Alors, il vit ?

— Il n'a jamais demandé à mourir... La meilleure preuve est qu'il a fui le domicile de ses parents dans le but de se soustraire au cercueil qui l'attendait.

— Que me dites-vous là ?

— Je dis la vérité... Vous me menaciez à l'instant de me faire arrêter sous l'inculpation de chantage...

« Il me serait très facile en revanche de faire procéder immédiatement à l'incarcération de ces deux bourreaux qui sont domiciliés au 6 bis de la rue du Parc, à Nogent.

— Quoi ! Meulder et sa femme ?

— Deux misérables, qui martyrisaient un enfant dans l'espoir de le faire mourir et de toucher les cinquante mille francs que vous avez eu la générosité de placer sur sa tête.

— Vous me stupéfiez !

— Je vous stupéfierai bien davantage en vous disant que votre fils porte les traces très apparentes des odieux traitements qu'on lui a infligés...

« Vous avez été bien aveugle, monsieur Jaudin... Tenez, depuis sa disparition, vous avez fait tous les jours le voyage de Paris à Nogent... Eh bien, je parie que M. et Mme Meulder se sont lamentés, ont versé des pleurs sans que vous ayez conçu le moindre doute sur leur conduite.

— Si j'ai eu des soupçons... mais trop tard !

— Il n'est pas trop tard... Le jeune Lucien est en lieu sûr...

« L'essentiel est qu'il ne revolve jamais ses parents... Vous entendez bien, jamais !...

« Il faut classer l'affaire, comme on dit au Palais, et placer vous-même l'enfant chez d'honnêtes gens qui en feront un homme...

« Voilà ce que je suis venu vous demander... non pas pour faire du chantage... mais bien parce que la sympathie que j'éprouve pour votre fils m'a poussé à vous rendre visite.

M. Jaudin se promenait, les mains entrelacées sur les pans de sa redingote.

Par deux fois il répéta à mi-voix :

— Mon fils !... Mon fils !...

Puis, brusquement, il se tourna vers Felodias :

— Voulez-vous me donner la main ?

— Volontiers.

Felodias mit sa main dans celle que lui offrait le magistrat.

Alors, celui-ci, essayant de dominer son trouble, s'assit.

— C'est vrai, dit-il, j'ai commis une faute en ma vie... une seule...

« Vous avez été franc, je vais l'être à mon tour... Vous ne savez pas quel soulagement vous m'avez procuré en m'apprenant que mon fils vivait...

« Ma carrière publique est au-dessus de tout reproche... Je n'ai jamais prononcé un jugement que d'accord avec ma conscience... L'intégrité a toujours été ma ligne de conduite... mais ma vie privée porte une tache.

« Cette tache, vous me l'avez rappelée à votre entrée.

Felodias, attentif, eut le geste d'excuse voulu.

— C'est une confession sommaire que je vous fais là...

« A trente ans, je me suis marié avec une jeune fille que j'adorais... Je l'ai gardée exactement dix-sept jours... puis la mort l'a fauchée...

« Depuis, j'ai vécu dans son souvenir...

« Il a fallu cette heure néfaste, cette crise bestiale pour compromettre la sainteté de ce souvenir et le prostituer dans les bras d'une fille de service !

« La faute commise, j'ai essayé de la réparer... Mais il est des situations où le devoir est matériellement impossible à accomplir dans son intégralité...

« Je remis à cette femme trente mille francs pour réparer dans la mesure du possible le dommage que je lui causais, et je plaçai cinquante mille francs sur la tête de l'enfant qui allait naître...

« Eh bien, tout cela, ce sont de piètres accommodements avec sa conscience.

« La mienne crie encore et criera toujours.

Felodias se leva.

Cette conversation le gênait, car il y avait dans l'émotion de M. Jaudin une sincérité poignante qui faisait trembler ses lèvres, et Felodias n'était point exempt de sensibilité.

— Voyons, dit-il, que décidez-vous ?

— Amenez-moi d'abord l'enfant...

— Vous le voulez ?

— Oui, et je vous donne l'assurance formelle que l'affaire en restera là...

« En raison même de la situation que j'occupe, il est indispensable que le crime de ces monstres reste impuni... dans un sens, parce que d'autre part, il leur sera impossible, malgré leurs prévisions, de toucher à la donation, puisqu'ils ne seront pas en possession de l'acte de décès de l'intéressé. A présent, j'espère, monsieur, que vous apporterez à mon égard une loyauté pareille à celle dont j'ai fait preuve vis-à-vis de vous.

— Monsieur le conseiller, je vous assure de mon silence.

— Merci... Si je puis vous être utile...

— Pas pour l'instant...

— A propos, comment avez-vous rencontré Lucien ?

— Simple effet du hasard... je cherchais la piste d'une comtesse sous les feuilles du bois de Vincennes... J'ai rencontré Lucien dormant dans un fourré comme un petit chien égaré.

« Il est très intelligent, ce gosse-là...

« Croiriez-vous qu'il n'a jamais voulu m'avouer son nom et son ex-domestie...

« Il a fallu compulsier la collection du *Petit Journal* pour avoir son signalement et découvrir son identité.

— Qui vous a procuré les renseignements en ce qui me concerne ?

— Un brave homme... un voisin des époux Meulder...

« Savez-vous, monsieur le conseiller, que je vous pistais il y a une dizaine de jours, de Nogent jusqu'à la rue de Douai ?

— Je ne m'en serais jamais douté... Et pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

Felodias eut un court instant d'embarras, mais la franchise l'emporta.

— Je vais vous dire la raison, monsieur le juge... J'ai la fâcheuse manie de m'enivrer toute une semaine.

— Toutes les semaines ?

— Non, une semaine... Je dis une semaine par mois... C'est bien assez.

— Oui, fit M. Jaudin paternel.

— Alors, quand j'ai bu... faut point me causer d'affaires.

— Je comprends cela...

« Quand m'amènerez-vous l'enfant ?

— Demain.

— Tâchez de venir dans la matinée... je suis forcé de me rendre à la Cour l'après-midi...

« Mes domestiques seront prévenus : vous n'aurez rien à leur dire.

— J'ai l'honneur de vous saluer.

Et Felodias sortit.

A six heures du soir, il se promenait sur les bords du lac de Saint-Mandé, espérant y rencontrer Lucien. Il l'attendit vainement.

Alors, à la nuit close, il se répandit dans les alentours du lac, dans l'espoir de le découvrir.

Force lui fut de rentrer à Paris.

Au fond, il était angoissé.

Huit jours s'étaient écoulés depuis sa dernière rencontre avec Lucien.

Que s'était-il passé ?

Maintenant qu'il avait promis à M. Jaudin de lui ramener l'enfant, n'allait-il plus pouvoir le retrouver ?

Felodias dormit mal.

A huit heures du matin, il était à Saint-Mandé et se mettait en devoir d'explorer le bois, quand il croisa, sur la chaussée de l'étang, deux hommes qui le saluèrent ironiquement.

— Bonjour, Felodias.

Il se retourna et reconnut deux vieux limiers de la préfecture.

A la Demi-Lune, nouvelle rencontre de deux limiers, qu'il esquiva à temps.

— Ça y est ! dit mentalement Felodias, le bois sent aujourd'hui une odeur de préfecture... Je gagerais qu'une rafle se prépare... Il s'agit de presser le pas et d'empêcher que Lucien ne soit pris dans le filet.

Quatre heures durant, il explora le bois en tous sens.

Peine perdue : Lucien resta introuvable, et les tranches de Felodias s'aggravèrent.

Exténué, mourant de faim, il déjeuna sommairement dans un restaurant de la Grande Rue de Saint-Mandé, et il s'apprêtait à recommencer ses pégrinations quand, passant devant le poste de police, débouchèrent soudain à sa vue deux groupes composés chacun d'une dizaine de gardiens de la paix et de douze à quinze agents en bourgeois.

Felodias l'avait pressenti : la rafle allait s'opérer.

Il suivit à distance les groupes d'agents...

Si une seule chance s'offrait pour sauver Lucien, il la tenterait.

## X

## L' MAITRE CHANTEUR

Planche-à-Pain et ses acolytes, depuis le cambriolage de la villa du comte de Praslong, n'étaient pas restés inactifs.

Après avoir écoulé chez différents brocanteurs du quartier de la Roquette le produit de leurs vols, et s'être partagé consciencieusement le gain, ils avaient songé à de nouvelles combinaisons.

La visite impulsive de Felodias dans leur mesure des fortifs avait décidé l'Albinos et sa maîtresse à changer de domicile.

Le matin même de leur emménagement, Planche-à-Pain et Tintin opéraient un coup hardi à Saint-Mandé même.

Vêtus de neuf, coiffés de chapeaux de feutre mou « dernière création », les pieds dans d'élégants souliers découverts de cuir jaune, ils se présentèrent chez la concierge d'un vaste immeuble bâti à l'angle d'une avenue et de la chaussée de l'Etang. Le rez-de-chaussée de l'immeuble était à louer.

— Vous avez un appartement à louer ? interrogea Planche-à-Pain, avec l'air hautain d'un gentilhomme.

— Oui, dit la concierge.

— Voulez-vous nous le montrer ?

— Très volontiers...

Elle avait égaré son trousseau de clefs.

Elle le chercha trois minutes.

Enfin le trousseau de clefs fut retrouvé derrière un « Voltaire » délabré.

— C'est bien ennuyeux d'être seule, crut devoir expliquer la concierge...

« Chaque fois que je m'absente de la loge pour monter les lettres ou pour montrer un appartement je suis forcée de fermer soigneusement ma porte, rapport aux mauvaises gens... »

— Il y a des mauvaises gens partout, émit sentencieusement Planche-à-Pain.

— Surtout ici... C'est le Bois qui nous attire toute cette vermine.

Ils pénétrèrent dans l'appartement vide qui comportait cinq grandes pièces, une cuisine, deux cabinets de toilette... et le reste.

— C'est peut-être trop vaste pour vous ? demanda la concierge.

— Non pas, dit Planche-à-Pain. Ma femme va rentrer de la campagne d'ici une huitaine avec nos quatre enfants.

— Quatre enfants ! fit la pauvre femme, extasiée, qui en était à son premier.

— Quel est le prix de location ?

— Douze cents francs.

— Bigre !...

« Enfin, nous tâcherons de nous entendre... Mais, sapristi ! je ne vois pas beaucoup de cabinets de débarras dans votre immeuble... »

— Ce n'est pas ce qui manque. Seulement, le papier de tenture cache les portes...

Et introduisant une clef dans la serrure d'une porte, au fond d'un large couloir qui formait antichambre :

— Voyez comme...

Elle n'eut pas le temps de continuer.

Planche-à-Pain venait de l'empoigner au cou et de la renverser. Tintin lui passa un bâillon qu'il noua solidement derrière la tête.

Cela avait demandé vingt secondes.

En se sentant appréhendée, la malheureuse concierge s'était de suite évanouie de terreur.

Planche-à-Pain prit rapidement son trousseau de clefs, et les deux malfaiteurs pénétrèrent dans la loge.

— Par ici, murmura Planche-à-Pain, en se di-

rigeant droit vers l'armoire qui, par surcroît de bonheur pour eux, n'était pas fermée à clef.

Tintin s'acharnait aux tiroirs.

— S'pèce de paquet ! grommela Planche-à-Pain... C'est toujours sous le linge que ça se trouve les Rafiots.

L'expérience du bandit lui donna raison.

Sous une pile de draps, il trouva cinq billets de cent francs et quatre pièces d'or de vingt francs.

Le temps de les englober dans la poche de son paletot, de jeter la clef sur un guéridon, de refermer l'armoire, et Planche-à-Pain dit simplement :

— Hop !

Les deux bandits sortirent tranquillement, sans se hâter, de la maison et s'enfoncèrent sous bois.

Deux heures après un locataire, puis deux, puis trois, inquiets de ne pas voir la concierge dans sa loge se mirent à sa recherche et la trouvèrent dans un cabinet de débarras de l'appartement à louer. Elle n'était pas encore revenue de sa syncope.

On lui retira en hâte le bâillon.

Un médecin appelé jugea son état très grave.

Ce crime venant s'ajouter au cambriolage de la villa du comte de Praslong et à plusieurs autres antérieurs, la police avait décidé une battue générale.

L'opinion de M. le commissaire de Vincennes était, en effet, que la bande qui terrorisait sa circonscription devait avoir son repaire central dans le Bois... Et la rafle avait lieu...

Espacés d'une cinquantaine de mètres, agents en civil et en uniforme s'avançaient subrepticement à travers bois, cueillant indifféremment au passage tout ce qui leur tombait sous la main.

Par cette fin de saison, la cueillette fut bonne : vagabonds, pierreuseux, vieux chevaux de retour de la correctionnelle, joueurs de bonneteau, jeunes apprentis en école buissonnière, arrivèrent successivement au poste de Vincennes où le commissaire procédait rapidement à un interrogatoire sommaire qui décidait du relâchement immédiat ou de l'envoi au Dépôt.

On arrêta au total trente-sept personnes, mais Planche-à-Pain et sa bande ne figuraient pas dans ce chiffre.

La presse s'était emparée de leur dernier exploit.

Chaque jour s'élevaient dans les journaux, sous ce titre sensationnel : « Une concierge bâillonnée », de nouveaux détails sur ce coup de main audacieux.

La concierge avait donné le signalement exact de ses agresseurs : la police, paraît-il, était sur la bonne piste.

Alors, Planche-à-Pain avait rassemblé ses trois acolytes et leur avait dit :

— Les aminches, le torchon brûle...

Les quatre bandits partirent pour Meaux et se livrèrent, quinze jours durant, aux douceurs de la pêche à la ligne.

La Rouquine était restée dans son taudis de Montreuil.

L'Albinos aurait bien voulu l'emmener, mais l'autorité de Planche-à-Pain avait prévalu. Et la fille, en exerçant chaque jour son triste métier dans les fourrés qui avoisinent la route de Gravelle, avait fait la rencontre de Lulu.

Celui-ci, visiblement, était las de sa vie de vagabondage. En perdant de vue Felodias, il avait éprouvé une véritable déception et un cruel chagrin.

La Rouquine le trouva dans cet état d'esprit voisin de l'abattement.

Et vingt-quatre heures suffirent pour faire de la prostituée la confidente de l'enfant.

La chose s'accomplit et fut toute naturelle.

Lucien ne pouvait voir en la personne de la

Rouquine qu'une femme, et aux yeux d'un enfant, la femme résume la mère.

Il n'avait connu jusqu'ici qu'une marâtre. La vraie mère se révéla à lui sous les traits d'une fille.

Le lendemain, la Rouquine revint avec un panier au bras.

Elle en tira un gros morceau de pâté froid, une petite bouteille de vin et tendit le tout à l'enfant.

Alors Lulu pleura d'attendrissement.

Le soir même, il suivait la fille dans son taudis.

Disons-le tout de suite à la louange de la Rouquine, l'enfant n'eut pas à subir de promiscuités repoussantes... Au contraire, il fut caressé, choyé ; il sentit une affection réelle l'entourer.

Ce que Lulu n'avait pas voulu dire à Felodias, il le raconta à sa mère adoptive.

Il commit l'étourderie de révéler le nom et le domicile de ses parents.

L'étourderie devait avoir des conséquences terribles.

Aussitôt de retour de Meaux, l'Albinos apprenait le roman de l'enfant et en faisait part à Planche-à-Pain.

Celui-ci décidait immédiatement le jeu des représentations.

Les malfaiteurs s'érigeaient en moralistes, ou plutôt en redresseurs de torts.

Le chef de la bande, suivi de Tintin, pénétra un beau matin dans la boutique du plombier et demanda à acheter un robinet à vis.

Meulder lui montra plusieurs modèles.

Planche-à-Pain mit un quart d'heure à faire son choix, le temps strictement nécessaire pour dresser un examen mental des lieux...

Ensuite il paya, serra la main au plombier et sortit.

Dès cet instant, le cambriolage était arrêté.

Pendant Felodias se démenait toujours à la recherche de Lulu.

La raffe terminée, il était rentré atterré dans sa mansarde... Qu'allait-il faire maintenant ?

Un sentiment d'amour-propre se mêlait à ses angoisses. Il avait promis à M. Jaudin de lui ramener l'enfant. Allait-il manquer de parole ?

Le magistrat peut-être le qualifierait de menteur, lui, Felodias, l'ivrogne intègre.

Le lendemain matin, avant de se remettre en campagne, il songea que la vérité est toujours bonne à dire.

Il se rendit rue de Douai et mit M. Jaudin au courant des moindres détails qui avaient précédé la disparition de Lulu.

M. Jaudin fut évidemment affecté, mais il ne se montra point courroucé.

Il glissa deux cents francs dans les mains du policier en lui recommandant bien de se vouer exclusivement à la recherche du jeune Lucien.

— Vous m'adresserez chaque jour un rapport...

— C'est entendu. Comptez sur moi.

Et Felodias était parti.

Il fouilla à nouveau le Bois sans succès, rôda des heures entières aux environs de la rue du Parc à Nogent, et en désespoir de cause, s'engouffra dans la boutique du plombier, avec le catalogue d'une maison tenant les articles pour éclairage.

Le policier fit ses offres de service. Puis, il offrit une tournée au plombier qui accepta.

Ils s'installèrent dans un estaminet de la Grande-Rue, et la conversation ne tarda point à rouler sur la disparition de Lulu.

Le plombier se montrait peu loquace.

Il fallut une deuxième tournée pour lui délier la langue.

— C'est un grand malheur qui nous est arrivé... car on ne m'ôtera pas de l'idée que le petit s'est noyé...

Meulder écrivait à l'angle de ses paupières des larmes imaginaires.

— Vous ne l'avez jamais revu ?

— Jamais. Voilà trois semaines qu'on n'en a aucune nouvelle.

« Le chagrin nous aura bientôt tués.

— A moins que l'hypocrisie l'étouffe, pensait Felodias.

Voyant qu'il n'y avait rien à tirer de ce parfait scélérat, le policier prit congé de lui.

Huit jours se passèrent et n'amenèrent aucun résultat. Lulu restait introuvable pour Felodias.

Jamais celui-ci n'avait tant maudit la sottise habitude qu'il avait contractée de se gêner à chaque fin de mois...

Un soir, en rentrant exténué, rue Bonaparte, il trouva un mot de Boijeau qui le priait de passer d'urgence à son bureau.

Il s'y rendit. Boijeau lui dit :

— Mon cher Felodias, tout est à recommencer.

— Quoi ?

— La piste de Mme la comtesse de Praslong est perdue.

— Et vous voulez que je la retrouve ?

— Si c'est possible.

— Ah ça, que s'est-il donc passé ?

— Il s'est passé ceci : lorsque M. le comte de Praslong, nanti d'un mandat de M. le procureur de la République, s'est présenté, en la compagnie du commissaire de police, au 25 bis de la rue Rousselet, les oiseaux s'étaient enfuis.

— Ah ! fit évasivement Felodias.

Les sourcils du policier se froncèrent.

Sa physionomie exprima la plus vive déconvenue, en même temps qu'une colère froide concentrée.

Une minute il resta la tête penchée devant l'homme d'affaires. Il semblait réfléchir.

Puis, brusquement, dardant ses yeux de lynx sur ceux de Boijeau :

— Vous ne m'avez pas dit toute la vérité.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il y a autre chose que je vais vous dire : c'est que vous êtes un maître chanteur.

— Je ne comprends pas, fit-il.

— La comtesse de Praslong et son amant, reprit Felodias, n'ont point quitté la rue Rousselet sans motif, et c'est vous qui leur avez donné l'éveil.

— Moi ?

— Oui, vous... parfaitement ! Vous avez voulu toucher des deux mains.

« Quand vous avez eu l'adresse des deux tuteurs, vous avez jugé à propos de leur rendre visite... histoire de les faire chanter... et de recevoir une commission de la femme après en avoir reçu une du mari.

— J'ai fait ce que vous dites, avoua cyniquement Boijeau.

— Eh bien, tant pis pour vous... La comtesse de Praslong peut dormir tranquille.

« J'aime faire les affaires honnêtement, moi, tandis que vous avez agi comme un malpropre, oui... comme un malpropre...

Et Felodias, crânement, sortit du cabinet de Boijeau.

## XI

### LE DRAME DE NOCENT

Dans l'après-midi du 14 septembre 1885, il se passa d'étranges choses que nous allons raconter brièvement.

Felodias se promenait sur les bords de la Marne,

dans les parages du viaduc, quand il fit la rencontre de Meulder :

« Promener » est un mot impropre en la circonstance, car la promenade implique une certaine sérénité d'esprit, et Felodias marchait au contraire de l'allure d'un homme « vaincu par le Destin ».

Il en était à la période la plus critique de l'abattement et ne conservait plus aucun espoir de retrouver la piste de Lulu.

Tous les moyens d'action du policier étaient épuisés ; ruse, intelligence, flair, activité, autant de cordes qui avaient cassé.

Restait un hasard favorable, mais le hasard est si problématique que Felodias, au lieu de le supplier, préférerait contempler d'un œil morne l'attelage qui remorquait un chaland sur le chemin de halage de l'autre rive.

Meulder lui mit brusquement la main sur l'épaule :

— Est-ce que les goujons de la Marne seraient devenus vos clients par hasard ?

Felodias se souvint qu'il s'était présenté au plombier comme représentant d'appareils d'éclairage.

— Ma foi non, fit-il d'un air détaché... il y a des jours où la besogne ne vous dit rien du tout.

— Ça c'est vrai... Alors, on flâne ?

— Comme vous voyez.

— Moi, je viens de faire un branchement sur une conduite dans la boutique du Bal des Crevettes.

— Ça ne vous arrive pas souvent de travailler, remarqua Felodias.

— Je suis comme tant d'autres : j'aime assez le travail tout fait.

— C'est le plus sûr moyen de ne pas avoir de durillons aux mains.

— Je ne connais pas les durillons, mais j'ai un cor au pied droit qui me fait diablement souffrir... Si on allait boire un demi-setier, histoire de se reposer un brin ?

— C'est pas de refus.

Tous deux s'assirent sous la tente d'une guinguette : *A la Matelotte*.

L'heure de l'absinthe n'avait point encore sonné; la fille d'auberge mit sur une table un litre de piccolo.

— Eh bien, interrogea Felodias, avez-vous retrouvé votre garçonnet ?

Meulder avala une lampée, prit le temps de préparer un visage contrit, puis secouant la tête :

— Non... Je crois bien qu'il faudra en faire son deuil.

— Vraiment.

— Que voulez-vous ? on se rongerait les pouces que ça n'avancerait à rien...

« Sa mère et moi, nous avons pleuré toutes les larmes de notre corps.

— Je le crois facilement.

— C'est égal... quand on entend des mauvaises langues prétendre que Lucien était maltraité chez nous... ça vous fait bigrement mal au cœur.

— Il y a donc des mauvaises langues à Nogent ?

— Plus que des poissons dans la rivière...

« Ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'on ne se serait jamais douté des propos qu'on tenait sur notre compte... C'est un monsieur de la Préfecture qui nous a tout répété... »

— Alors la Préfecture recherche toujours l'enfant ?

— Parait que oui... seulement je n'ai guère confiance...

Cependant le temps passait et le piccolo s'écoulait dans le gosier des deux ivrognes... Le premier litre réglé par le plombier, Felodias en commanda un second, puis le plombier en redemanda un troisième.

La nuit les surprit sous la tente, ivres tout à fait. Bras dessus, bras dessous, ils remontèrent la rue du Parc, et arrivé à son domicile, Meulder, tenace, s'obstina à faire entrer Felodias.

Celui-ci, titubant presque, s'exécuta, présenta ses respects à Mme Meulder, et le trio, après s'être livré à des libations répétées de vermouth, s'assit à table pour dévorer les restes d'un gigot froid.

Le repas se poursuivit sans incident jusqu'à l'entrée d'un jeune télégraphiste qui, du seuil de la boutique, cria :

— Une dépêche !

Il était exactement neuf heures.

La mégère prit le télégramme, l'ouvrit et lut mentalement ce qui suit :

*Connais endroit où se cache Lucien. Venez me trouver ce soir à neuf heures et demie à la Porte Jaune. Vous reconnaitrai.*

CHANSOL.

— Ah ! par exemple, fit-elle en devenant cramoisie.

— Quoi qu'y a ? interrogea l'homme.

Elle lui tendit la dépêche que Meulder lut tout haut.

Cette lecture eut un double effet : celui d'abêtir d'effroi les deux époux et de dégriser Felodias.

Il supputa tout le parti qu'il pouvait tirer de ce télégramme...

Déjà il serrait Lucien dans ses bras...

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda Meulder à Felodias, le premier moment de stupeur passé... est-ce que ce ne serait pas une mauvaise blague ?

— Je ne crois pas... Vous connaissez ce Chansol ?

— C'est la première fois que je vois ce nom.

— Il vous est totalement inconnu ?

— Totalement.

Felodias se recueillit, évoquant ses souvenirs pour trouver trace d'un Chansol, si vague fût-il... Non, il n'avait jamais connu un individu de ce nom...

Mais cela importait peu : il s'agissait de ne pas perdre une minute : Le rendez-vous était fixé à neuf heures et demie.

— Vous venez ? dit Felodias.

— Qu'est-ce que j'irais faire à la Porte Jaune ?

— Ne sors pas, mon chéri, sanglofa la mégère.

La brute eut un hoquet :

— Pour sûr que je ne décanillerai pas d'ici... Je ne suis pas pressé d'aller me faire numéroter les os à la Porte Jaune à dix heures du soir.

Felodias savait par expérience qu'une résistance d'ivrogne est très difficile à vaincre.

Il résolut de frapper un grand coup :

— Voyons, Meulder, vous allez me faire croire que vous ne tenez nullement à retrouver votre enfant.

La face avinée du plombier se viola soudain.

— De quoi t'as-tu mêlé, l'Aristo !

Mais l'attitude de Meulder ne déconcerta nullement le policier... A tout prix, il fallait aller au rendez-vous indiqué.

Qui sait si le Chansol en question ne détenait pas la clé du mystère qui pesait sur la disparition de Lucien ?

Felodias, ainsi interpellé, se cambra.

— Je me mêle de ce qui me regarde, fit-il crânement.

Les yeux de Meulder papillotèrent au fond de leurs orbites, puis se fixèrent dans ceux de Felodias.

— Est-ce que tu serais une « casserole » ?

Le mot blessa Felodias.

— Une casserole, c'est un tartufe de ta sorte.

Meulder s'était levé : de la main droite il tenait le goulot d'une bouteille vide.

— Un tartufe !... un tartufe !... répète !...  
 Felodias fit trois pas en arrière, sortit son revolver, le braqua sur la face de l'ivrogne.

— Pas de menaces... pas de coups...  
 « Je veux la paix, tu m'entends ?  
 Devant le revolver, la colère de l'ivrogne sembla s'apaiser.

— C'est pas malheureux tout de même de se disputer de la sorte entre amis.  
 — C'est très bête en effet, riposta Felodias, on a chacun son tempérament...

« Oublions cela... et allons vite voir de quoi il retourne à la Porte Jaune.

— Puisque je te dis que je ne veux pas...  
 — C'est bien : j'irai à ta place au rendez-vous.  
 — Ça, je te le défends.  
 — De quel droit ?  
 — Mes affaires ne regardent personne.  
 — Excepté la police, dit Felodias à bout de patience.

Felodias se sentit soudain saisi à bras-le-corps.

Deux poignes lui broyèrent les flancs au point de lui faire perdre haleine.

— Je vais t'en donner de la police, s'pèce de mouchard...

« Ah ! t'es venu pour m'espionner avec ton air à deux fins... Eh ben, mon colon, tu ne sortiras pas vivant d'ici...

Et les poignes se resserraient.  
 Felodias, acculé à la cloison qui séparait la pièce de la boutique, devenait livide...

Ne pouvant remuer ni bras, ni jambes, il imprima à sa tête une violente secousse.

De son crâne, il heurta la face de Meulder avec une telle force qu'il lui cassa deux dents et déterminait chez lui une hémorragie nasale abondante.

Le plombier, étourdi par le coup, relâcha son étreinte : Felodias en profita pour se dégager et gagner la porte de sortie...

Tout au bas de la rue du Parc, Blanquette, posté là par les ordres de son chef, vit fuir le policier à pas précipités.

Il faisait le guet depuis une heure environ et commençait à s'impatienter.

Aussi rejoignit-il en courant ses trois acolytes.  
 — Le pantre a déguerpi, dit-il à mi-voix...

Or, Blanquette faisait confusion.

Après avoir expédié le télégramme, Planche-à-Pain lui avait donné l'ordre précis de se tenir aux abords du 6 bis de la rue du Parc et de l'avertir dès que le plombier serait sorti.

Mais Blanquette ne connaissait pas Meulder. De là son erreur.

Dans la nuit, une ombre en vaut une autre et le malandrin ne pouvait soupçonner que c'était Felodias qui détalait à la place du plombier.

Les conséquences de cette confusion devaient être tragiques.

À la communication de Blanquette, Planche-à-Pain se dressa sur son séant, radieux.

— Allons, les aminches, s'agit maintenant de se grouiller...

« Le bonhomme a mordu à l'hameçon...  
 « Il est allé à la porte Jaune... il y a plus de danger... On peut marcher franchement.

Tous quatre remontèrent la rue du Parc.

Le chef et Tintin précédaient l'Albinos et Blanquette d'une vingtaine de mètres.

Arrivés devant la boutique du plombier ils se concertèrent encore à voix basse, puis ils pénétrèrent dans l'allée qui conduisait au pavillon à louer.

Dix heures sonnaient. Nul bruit, nulle lumière...  
 Blanquette resta dans l'allée.

Les trois autres escaladèrent le mur, traversèrent le jardin du plombier et virent avec une joie inef-

nable que la fenêtre de la cuisine était entr'ouverte.

Ils l'escaladèrent.

De la cuisine, ils passèrent dans l'arrière-boutique où trois quarts d'heure auparavant avait eu lieu la terrible scène entre Meulder et le policier.

Planche-à-Pain alluma une bougie, pour reconnaître les lieux, et s'urut à pas de loup vers le tiroir-caisse qu'il fractura sans trop de difficultés.

Le tiroir renfermait soixante francs en or, une vingtaine de francs en billon, deux pièces de cinq francs et quelques menues pièces de cinquante centimes. Au total, cela représentait une somme de quatre-vingt-douze francs.

Devant une semblable pénurie monétaire, le Désossé fit une grimace de désappointement.

Il se pencha à l'oreille de ses coadjuteurs.

— Les fafiots sont par en haut...  
 « Il faut grimper dans les chambres...

— C'est pas prudent, objecta l'Albinos.  
 — Le premier qui flanche, je le crève !  
 — C'est bon... c'est bon... on te suit.

Soudain un bruit étrange parvint à leurs oreilles. Ils retinrent leur souffle, écoutèrent une minute.

Le bruit se renouvela, assourdi cette fois.  
 — C'est la vieille qui ronfle, murmura Planche-à-Pain.

— Je te dis que non, fit l'Albinos.  
 Tintin, toujours brave devant le danger, combattit la pusillanimité de l'Albinos.

— Puisqu'on te dit que le pantre est à la Porte Jaune...

Dans l'arrière-boutique était un escalier très raide qui conduisait au premier étage.

Ils s'y engagèrent dans l'ordre suivant : L'Albinos éclairant la troupe avec une bougie dont la cire chaude lui coulait sur les doigts ; derrière lui venait Planche-à-Pain ; Tintin fermait la ligne.

Arrivé au dernier échelon, l'Albinos n'eut que juste le temps de pousser une porte...

Un formidable coup de tête en pleine poitrine le fit rouler par-dessus la rampe.

— J'ai mon compte ! dit-il.

Son corps s'abattit lourdement au pied de l'escalier. Il vomit un flot de sang.

Planche-à-Pain esquiva le second coup de tête, prit en fourchette l'ossature de Meulder et la lutte s'engagea forcénée.

Cependant la femme Meulder, à demi-morte de frayeur dans son lit, appelait :

— Au secours ! au secours !

Tout en évitant un croc-en-jambe du plombier, Planche-à-Pain eut assez de sang-froid pour crier à son acolyte indemne :

— Qu'est-ce que t'attends pour la crever ?

Le pâle voyou, qui avait nom Tintin, s'approcha du lit, et sortant une corde de sa poche, il la jeta en lazzo au cou de la mégère.

Puis, de toutes ses forces, il tira sur l'extrémité du nœud coulant.

Elle râla une seconde et se tut tout à coup.

Tintin desserra le nœud coulant.

La femme demeura inerte.

— All' ne beuglera plus, dit le jeune voyou en chanté d'avoir mené sa tâche à bonne fin.

Planche-à-Pain et Meulder étaient toujours aux prises. Une rage féroce s'était emparée d'eux.

Le bandit sentait visiblement ses forces décroître ; il haletait, luttant en désespéré...

Soudain il poussa un cri terrible et s'écroula ; malgré les deux dents que lui avait brisées Felodias, l'ivrogne avait la mâchoire terrible : il venait de couper net entre deux incisives le pouce droit de Planche-à-Pain.

Et son ennemi à terre, il lui écrasa la face d'un coup de pied.

Un juron formidable s'échappa des lèvres ensanglantées du chef.

— Cette carne-là me laissera crever sans bouger.

Cette apostrophe était à l'adresse de Tintin, que l'inertie subite de la vieille avait paralysé.

L'appel suprême de Planche-à-Pain terrassé lui rendit sa présence d'esprit.

D'un mouvement nerveux, il sortit un tiers-point, long de dix centimètres, et en frappa Meulder en pleine poitrine.

L'ivrogne tourna sur lui-même en battant l'air de ses bras, puis s'affaissa en poussant un râle sourd, et ce fut tout...

Alors Planche-à-Pain et Tintin, sans plus se soucier de l'argent que pouvait recéler le premier étage du 6 bis de la rue du Parc, s'empressèrent de fuir.

Au pied de l'escalier, ils retrouvèrent l'Albinos à demi évanoui. Ils le soutinrent et l'aiderent à franchir le mur...

Blanquette, joyeux, accourut au-devant d'eux.

— Ça y est ?

— Ferme ! lui dit Tintin.

Les quatre bandits redescendirent vers la Marne et s'enfoncèrent dans la nuit.

Le cortège était lugubre : Blanquette n'osait même plus questionner ses acolytes.

L'Albinos vomissait par intervalles des caillots de sang et se plaignait de violentes douleurs dans la poitrine.

Planche-à-Pain étouffait des cris de bête blessée, en essuyant avec un mouchoir le sang qui ruisselait à la fois de sa face et de sa main mutilée.

Seul Tintin était sorti indemne de la terrible bagarre... mais il tremblait.

Si endormi que fût le jeune voyou, deux cadavres sur la même conscience constituaient un poids passablement lourd.

## XII

### FACHEUSES COINCIDENCES

Après la violente bagarre qui s'était produite entre Meulder et lui, Felodias avait remonté la Grande-Rue de Nogent et filé sur la Porte-Jaune, au rendez-vous désigné par la mystérieuse dépêche.

Là, il avait « poireauté » suivant sa propre expression, trois quarts d'heure durant, sans que la personnalité du mystérieux Chansol se révélât.

Puis il était rentré à Paris et avait rédigé ce billet laconique à l'adresse de M. Jaudin :

« Recherches encore vaines. Désespère de retrouver Lucien.

« FELODIAS. »

Ce billet dépeignait bien son état d'esprit. Ce qui le prouva davantage, ce fut un somme de quinze heures consécutives qu'il fit dans la mansarde de la rue Bonaparte.

Sorti du sommeil réparateur, il revêtit un complet gris, traversa le pont des Arts et s'attabla aux « Trois Bouteilles », à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue du Louvre.

Il commanda une « absinthe au sucre », et il avalait la première gorgée du précieux liquide quand un camelot déboucha de la Bourse du Commerce en annonçant un journal du soir.

Ce titre sensationnel s'étalait en gros caractères sur la manchette du journal :

*Le double crime de Nogent-sur-Marne. — Epouvantable assassinat. — La piste de l'assassin.*

Felodias acheta un numéro, et lut ce qui suit :

*Un crime inouï vient d'être découvert au cours de la matinée dans la coquette petite ville de Nogent-sur-Marne.*

Au numéro 6 bis de la rue du Parc est une maisonnette à un étage, assez spacieuse, dont le rez-de-chaussée est presque entièrement occupé par une boutique de plombier.

C'est là que vivaient les époux Meulder.

Ils étaient venus s'installer, il y a une dizaine d'années, dans cette rue en pente qui dévale vers la Marne, au milieu d'un quartier un peu désert, mais fort commerçant grâce à la clientèle de petits bourgeois aisés et de rentiers cossus qui le peuplent.

Leurs affaires semblaient prospères.

On les considérait même comme des gens possédant une certaine fortune.

Or, ce matin, à neuf heures, une fruitière, la veuve Crété, qui était leur voisine d'en face, étonnée de ne pas voir leur boutique ouverte, frappa à la porte et n'obtint aucune réponse.

Alarmée de ce silence, la veuve Crété alla prévenir le commissaire de police.

Celui-ci s'empressa d'accourir et requit immédiatement un serrurier pour ouvrir la porte d'entrée.

Dans le magasin, aucune trace suspecte ne frappa l'attention du magistrat.

Dans l'arrière-boutique, au contraire, tout était en désordre : des restes de victuailles étaient encore étalés sur la table, des débris de verre jonchaient le parquet, une chaise gisait renversée.

Au fond est un petit escalier en colimaçon qui conduit aux chambres du premier étage.

Le magistrat remarqua au pied de cet escalier une large flaque de sang ; mais il ne s'arrêta point à ce détail et monta résolument au premier.

Là un spectacle effrayant l'attendait.

Dans la chambre à coucher des époux Meulder, un corps à demi nu était renversé, la face contre le parquet, les traits épouvantablement convulsés. C'était le cadavre du plombier.

Un mince filet de sang avait coulé sur la chemise, vers la poitrine.

Le commissaire écarta la chemise et aperçut, à hauteur du sein gauche, une plaie de peu d'apparence formant séton et produite par un outil rond et effilé.

L'arme sans nul doute avait atteint le cœur et déterminé la mort immédiate.

Les témoins qui accompagnaient le commissaire avaient reculé instinctivement d'horreur...

Mais qu'on juge de leur effroi, lorsqu'on découvrit dans le lit en désordre un second cadavre dont la face était violacée et les membres contorsionnés, raidis dans les derniers spasmes de l'agonie atroce provoquée par la strangulation. Car il n'y avait aucun doute à avoir : Mme Meulder portait au cou l'empreinte très nette de la corde qui l'avait étranglée.

D'après le médecin légiste qui a accompagné le Parquet dans cette descente, et qui a fait transporter les corps à la morgue aux fins d'autopsie, le crime aurait été accompli hier soir vers neuf heures, peu de temps après le dîner des époux Meulder.

On suppose qu'ils étaient à peine endormis lorsque le ou les assassins ont pénétré dans leur chambre.

La Sûreté montre la plus grande discrétion, mais nous sommes fondés d'ores et déjà à annoncer qu'elle est actuellement sur la piste des coupables.

A cette heure, ceux-ci sont peut-être sous les verrous.

Ainsi les époux Meulder étaient assassinés.

Bon débarras, il est vrai, mais l'heure à laquelle le crime s'était accompli faisait naître à juste titre certaines inquiétudes dans l'esprit de Felodias.

Si l'on s'en rapportait à l'opinion du médecin légiste insérée dans l'article, il aurait été perpétré vers neuf heures du soir, c'est-à-dire au moment

précis où il s'était dégagé de la poigne du plombier et avait réussi à gagner la porte.

Voyons, il ne se trompait pas : il ne s'agissait pas de l'avant-veille ni du lendemain ?

Le journal du soir portait bien la date : 15 septembre. Et c'était bien la veille qu'il s'était rendu à Nogent. Donc, pas de doute possible.

Une fois cette certitude acquise, Felodias réfléchit à la façon d'un policier.

Qui pouvait bien avoir accompli ce double crime ? Et dans quelles circonstances avait-il eu lieu ?

La silhouette du Désossé, dit Planche-à-Pain, se présenta à son esprit, mais Felodias ne s'y arrêta pas.

La bande de Planche-à-Pain était bonne à cambrioler ; mais de trop petite envergure pour aller jusqu'au crime...

A l'absinthe en succéda une autre, puis un amer, puis un vermouth.

Bref, Felodias, complètement déséquilibré, rentra chez lui, et lorsqu'il fut allongé sur son matelas, il songea une dernière fois au crime de Nogent-sur-Marne.

Le lendemain matin, à dix heures, il ronflait encore quand il crut entendre un « toc-toc » impératif à sa porte qu'il ne fermait jamais, d'ailleurs.

D'une voix avinée et enrouée, il cria :

— Entrez !

La concierge parut, les yeux effarés.

C'était une vieille femme qui estimait beaucoup son locataire.

Elle avait été jadis victime d'un vol, et Felodias avait donné une sanction à sa plainte officielle déposée au commissariat en retrouvant ses voleurs.

De là, la source d'excellentes relations entre concierge et locataire.

— M'sieu Felodias...

— Qu'est-ce pour votre service ?

— Vous avez lu le journal ?

— Oui, hier soir.

— Celui de ce matin ?

— Pas encore.

— Vous connaissez le crime de Nogent ?

— Oui... après ?

— Lisez... tenez... à cet endroit.

De la poche de son tablier, la concierge sortit un journal, et du doigt lui désigna l'entrefilet en question.

Felodias lut mentalement :

*D'après des renseignements que nous tenons de source certaine, cet affreux crime serait l'œuvre d'un nommé Felodias qu'on a vu plusieurs fois rôder ces jours derniers dans les parages de Nogent.*

*Felodias a appartenu, il y a une dizaine d'années à la Sûreté. Il fut révoqué de son service pour ivresse.*

Felodias, arrivé à ce point culminant, éprouva le besoin de se dresser sur son séant.

A plusieurs reprises, des inspecteurs de la sûreté qui avaient mission de retrouver le jeune Lucien, l'enfant des malheureuses victimes, disparu dans les mystérieuses circonstances que nous avons relatées récemment, aperçurent ces temps derniers Felodias dans le Bois de Vincennes et ses confins.

De plus, chose plus grave, de nombreux témoins affirment avoir vu le plombier en compagnie de Felodias dans la soirée du crime.

Une photographie du meurtrier présumé, et qu'on a retrouvée dans les archives de la Sûreté, mise sous les yeux de témoins, a complètement édifié le Parquet à cet égard.

Un limonadier dont l'établissement est situé sur les berges de la Marne, affirme que le plombier et Felodias ont passé une grande partie de l'après-midi dans son établissement et sont partis à la

tombée de la nuit, dans un état d'ivresse manifeste.

Un autre témoin affirme les avoir vus remonter la rue du Parc et pénétrer dans la boutique du plombier.

La veuve Crété confirme pleinement la déclaration du témoin précédent.

Enfin, un fait précis, vient corroborer tous ces témoignages que le juge d'instruction n'a fait que recueillir en hâte.

A neuf heures et quart environ, heure à laquelle le médecin légiste (d'après l'autopsie qui a été pratiquée hier sur les deux cadavres) fait remonter le crime, une épicière, dont la boutique est attenante à celle des époux Meulder, a entendu une violente dispute s'élever chez ses voisins.

Elle a parfaitement entendu la femme Meulder crier à deux reprises :

Au secours ! au secours !...

Et tout se tut...

Depuis elle assure qu'aucun bruit ne s'est élevé dans la maison du crime.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons qu'un mandat d'arrestation sera délivré dans la matinée contre Felodias.

Felodias plia le journal, puis frotta lentement ses yeux... Ensuite il bailla à deux reprises et s'étira longuement.

— Eh bien, m'sieur Felodias ?

— Eh bien, madame Sangrue ?

— Ça serait-y possible que vous eussiez tué tout ce monde ?

— Madame Sangrue, vous voyez devant vous un homme qui croit avoir fait un mauvais rêve.

« Ma conscience est blanche comme un agneau qui vient de naître.

— Je n'en doute pas... Cependant...

— Quoi ?

— On va vous arrêter. Qu'allez-vous faire ?

— Gagner la rue d'abord, puis réfléchir ensuite...

En attendant, madame Sangrue, faites-moi le plaisir de descendre dans votre loge, et si un chapeau mou aux ailes inquiétantes de la préfecture vient me demander, vous lui direz que je suis parti respirer l'air pur du matin.

— Ah ! mon pauvre m'sieur Felodias, fit la concierge en s'éloignant.

— Voilà une brave femme convaincue de mon innocence, pensa Felodias.

Il s'habilla rapidement.

Passé l'Institut, il acheta un journal du matin pour s'édifier davantage. Il y trouva le même récit.

La première idée qui se présenta à son esprit fut de se constituer prisonnier et de raconter fidèlement, loyalement, tout ce qu'il savait sur cette étrange affaire.

Mais à cette idée en succéda une seconde toute différente.

Il connaissait par expérience les lenteurs, les ruses, les complications, qui s'échafaudent autour d'un prévenu.

Il calcula : trois mois passés en va-et-vient de la Conciergerie au cabinet du juge d'instruction vice versa...

Ensuite ? Ordonnance de non-lieu ? Qui sait ?

Les faits s'annonçaient si serrés, si vraisemblables, si précis contre lui dans ce crime mystérieux, qu'ils affectaient tout à fait la forme de la vérité, au point que Felodias en était à se demander si, réellement, il n'était pas l'assassin recherché.

A moins que la vérité jaillit d'un puits, il y avait beaucoup de chances pour que Felodias allât s'expliquer en Cour d'assises.

Encore trois mois de prévention.

Et au bout... quoi ?

Une condamnation éventuelle... Le bagne à perpétuité ou l'abbaye de Monte-à-Regret...

Tout en cheminant, il avait atteint le pont d'Aus-

terlitz quand il vit venir à lui deux messieurs qui paraissaient plongés dans une rêverie analogue à la sienne, mais dont le regard par intervalles convergeait vers lui.

— Je connais le matricule de ces gens-là, pensa Felodias.

Il avisa un fiacre, y sauta et dit au cocher à voix basse :

— Ventre-à-terre... le pourboire au bout.

— Où ?

— N'importe où... Filez.

Felodias brûlait la politesse aux deux limiers.

### XIII

#### SUR LA ROUTE

Dans la nuit du 15 septembre, Lulu sommeillait paisiblement quand des bruits de voix vinrent le réveiller.

La maisonnette louée par l'Albinos dans la zone de Montreuil possédait un jardinet de vingt mètres carrés, avec lequel on communiquait par une porte de bois blanc pourri dont un simple verrou composait tout le système de fermeture.

Le locataire précédent avait empiété sur la moitié du jardinet pour faire une sorte de hangar, fermé avec des planches d'emballage.

C'est dans ce réduit, qui faisait pour ainsi dire corps avec la maisonnette, que le grabat de Lulu était disposé.

Donc, dans la nuit du 15 septembre, Lulu s'éveilla et entendit le dialogue suivant :

— S'agit pas de faire des ragots, la Rouquine, à présent... On t'a tout dit...

« Si on t'interroge tu ne sais rien... »

« L'Albinos veut rester avec toi... C'est son affaire.

— Pour sûr !

— Mais si vous jasperez sur les aminches, on aura plus tard un compte à régler.

— Pour qui me prends-tu ? fit l'Albinos.

— Je te laisse... C'est bien différent...

« N'empêche que tu aurais bien pu nous suivre... puisque Tintin et Blanquette sont de mon avis... »

« J'ai un tuyau pour de la besogne... là-bas en Auvergne... »

« Parait qu'il y a un barrage épatant qui se construit sur une rivière en pleine montagne... »

« On prendrait le train, on se rendrait au barrage, et puis on resterait tranquille quelques mois... le temps que la préfectance classe l'affaire et ne lance plus ses chiens sur nos godillots. »

— Tu m'épates ! Planche-à-Pain... Est-ce que tu pourras turbiner avec le pouce coupé ?

— Sûrement... On se colle une poupée et ça fait le compte. Seulement, l'Albinos, toi, t'es douillet comme une chatte.

— Moi, j'ai craché du sang tout le temps en revenant.

— Prends garde de ne pas en cracher davantage sous le joujou à Deibler.

— Tais-toi !... Vous n'auriez pas dû estourbir ces gens-là...

« Moi, je veux bien faire de la braise par-ci par là, mais je ne suis pas du bois dont on fait les assassins. »

— On aurait bien voulu t'y voir !

— Sûrement que tu aurais fait comme nous...

« La vieille miaulait ferme... je l'ai étranglée sans le savoir... »

« Quant au pantre, il était en train d'esquinter Planche-à-Pain... je lui ai enfoncé le Lers-point dans la peau... »

Lulu n'entendit pas le reste de la conversation. Il était suffisamment édifié.

Ces voix lui étaient familières ; il les avait entendues autre part.

Une peur inouïe le gagna, sema le frisson par tout son corps.

Il s'habilla en hâte, sans bruit, et s'évada à la seconde précise où la conversation d'à côté devenait tellement violente qu'on allait passer des menaces à l'exécution.

Une fois la baie du jardin franchie, il respira et gagna le bois de Vincennes.

Une averse le surprit au moment où il s'asseyait épuisé sur un banc.

La nuit était couleur d'encre.

Le roulement des voitures de maraîchers sur une route voisine dominait par intervalles le bruit de l'averse.

Au bout d'un quart d'heure, l'enfant était mouillé comme s'il fût sorti d'un bain froid.

Il se prit à pleurer.

Pour la première fois, il eut nettement conscience de son abandon, de sa détresse.

Il ne pouvait songer à retourner chez la Rouquine ; ce qu'il venait d'entendre le paralysait d'effroi. Il savait ces gens-là des voleurs ; ils venaient de se révéler à lui comme des assassins.

Lulu se leva, gagna la route des maraîchers.

Sa peur se dissipa un peu, mais son chagrin ne s'atténuait point.

L'aurore le surprit au pont de Charenton. Il alla à Créteil, de là à Bonneuil, puis à Boissy-Saint-Léger.

Dans cette localité, un fait attira son attention ; un colleur posait une affiche concernant la représentation d'un drame par une troupe ambulante.

*Ce soir, 16 septembre 1885*

*Grande représentation*

#### LES PIRATES DE LA SAVANE

Il ne retint pas le titre de la pièce, mais il se souvint de la date.

Cela l'intéressait, parce que depuis le jour de sa fuite, il avait complètement perdu la notion du temps.

De Boissy-Saint-Léger, il passa à Brie-Comte-Robert et coucha dans une cabane de cantonnier, aux alentours de cette ville.

Depuis vingt-quatre heures, il n'avait pas mangé.

Or, la faim rendait son souffle haletant.

Il essaya de s'endormir pour oublier tout cela ; mais à peine eut-il fermé les yeux que la tête se mit à vaciller...

Tout tournait autour de lui dans une sarabande effrénée, et chose plus grave, la cabane du cantonnier semblait peuplée de gnomes, de farfadets, d'araignées, de crapauds hideux.

L'instinct avertit Lulu qu'il pouvait parvenir à sommeiller dans cette geôle, mais qu'il ne parviendrait jamais à se réveiller.

Il se leva, chancela à plusieurs reprises, puis se raidissant dans un dernier effort, il reprit sa route, et après avoir parcouru deux kilomètres, s'évanouit sur le talus tout près d'une petite ferme.

Ce fut là qu'on le trouva le lendemain matin.

Quand il ouvrit les yeux, il se vit environné d'un groupe assez nombreux de gens dont les voix bourdonnaient en lui comme des échos très lointains.

Un gros homme ventru, à face rougeaude, dit à l'entourage :

— Il faut le porter à la gendarmerie.

Une femme lui tendit une tasse de lait chaud qu'il avala d'un trait.

Puis on le hissa sur un de ces brancards à l'aide desquels on dépose de petits tas de fumier dans les champs.

Un quart d'heure après, il entra dans la grande cour sablée d'une gendarmerie, puis dans le bureau du brigadier.

Celui-ci commença de suite son interrogatoire :

— Ton nom ? Tes prénoms ?

— Ton âge ?

— Ton domicile ?

A toutes ces questions, Lulu secouait la tête.

Le brigadier s'obstina une heure durant sans résultat. Le mutisme de l'enfant était invincible.

— C'est bien, dit le brigadier, on va t'enfermer dans la chambre noire... et tu y resteras sans manger jusqu'à ce que tu sois décidé à parler.

Lulu pénétra donc dans la chambre de sûreté.

C'était un taudis infect, au rez-de-chaussée, ménagé à même le sol.

Au fond, il y avait une planche inclinée dans le genre de celles qui servent au repos dans les corps de garde, et au-dessus de cette planche un vasistas garni de deux barreaux.

Au bout d'une heure un gendarme entra.

— Eh bien, veux-tu parler ?

— Non, répondit sèchement Lulu.

Le gendarme pivota sur ses talons d'une façon toute militaire et referma la porte.

Il en fut ainsi dix fois consécutives dans la journée.

Le soir venu, le brigadier cédant aux sollicitations humanitaires de sa femme, lui fit apporter une gamelle de soupe avec un verre de vin.

— S'il ne parle pas demain, ajouta-t-il, on l'enverra à la maison d'arrêt, le Parquet s'en arrangera.

Lulu mangea la soupe, but le vin et à une dernière exhortation faite par le brigadier en personne, à une heure tardive, comprit que le couvre-feu avait sonné à la gendarmerie.

Il attendit encore une heure, puis se hissant doucement sur la planche inclinée, il atteignit la fenêtre.

O surprise ! elle n'était point fermée ; on estimait sans doute que les barreaux étaient suffisants pour empêcher toute évasion.

La nuit était claire.

Lulu enfonça sans bruit sa tête entre les deux barreaux.

L'intervalle était étroit, mais suffisant.

Une bouffée d'air frais et parfumé lui caressa le visage. Dans la chambre, au contraire, on respirait des émanations putrides, des relents de mois.

Le temps de compter jusqu'à dix, la résolution de Lulu était prise...

Où passe la tête, passe le corps...

Cet axiome est vrai pour les petits enfants.

Onze heures sonnaient au clocher de la petite bourgade quand Lulu franchit le vasistas qui le séparait de la terre libre.

Son cœur battait avec des mouvements précipités de balancier qui se détraqua.

L'enfant courut, sauta des haies, escalada des palissades et ne s'arrêta que dans un chemin creux, à une distance qu'il estimait convenable pour déjouer la poursuite des gendarmes.

Maintenant, il s'agissait de s'organiser, de ne pas marcher avec la même insouciance que la veille jusqu'à la seconde où l'on tombe exténué, inanimé... à la merci du passant qui vous relève et vous traîne à la gendarmerie la plus proche.

C'est alors que commença à s'échafauder, dans le cerveau de Lulu, le roman fantaisiste qui fit le plus grand honneur à son imagination et le préserva de la tutélaire administration des Enfants-Assistés.

L'expérience lui avait prouvé que trop parler nuit ; à l'heure actuelle, il regrettait infiniment d'avoir confié son secret à la Rouquine et s'effrayait des conséquences qui pouvaient en résulter...

Voilà pourquoi il cherchait à s'éloigner le plus possible de Paris

Ce n'est pas en faisant son nom et en gardant le silence sur son origine qu'il trouverait une âme charitable pour le recueillir.

Arrivé à cette réflexion, Lulu sentit instinctivement le besoin de mentir.

A Nogent, il avait connu un camarade de classe dont la mère était morte. Celui-là n'avait connu que sa mère ; son père n'existait point. Pourquoi ? Il l'ignorait.

Donc sa mère étant morte, une tante prit sa place dans le triste logis et le roua de coups, tout en le faisant pâtir au point qu'il dérobaît les croûtes de pain dans le cartable de ceux qui avaient du dessert pour la récréation.

Un jour, le camarade en question s'enfuit loin... bien loin... et quelques mois plus tard, on sut qu'il était gardien de troupeaux du côté de Langres.

Pourquoi Lucien ne s'approprierait-il pas le roman de son camarade et son nom même ?

L'idée était excellente, il se ferait gardeur de troupeaux, et il s'appellerait désormais Lucien Criquet.

Du chemin creux, il aboutit sur une grande route qui gravissait une côte assez escarpée en décrivant des lacets infinis...

Il la suivait depuis une demi-heure lorsqu'un bruit de grelots lui fit prêter l'oreille. Il se retourna et aperçut la clarté blanche des lanternes d'une voiture attelée à deux chevaux.

Il se dissimula dans le fossé de la route et attendit.

La voiture était une de ces berlines fermées dont la caisse s'ouvre par deux panneaux à l'arrière.

Lorsqu'elle eut dépassé l'endroit où il se cachait, Lucien se releva et la suivit jusqu'au haut de la côte.

Puis, à l'instant où les trotteurs allaient reprendre leur course, une idée tout à fait enfantine pénétra d'un trait dans son esprit.

Il sauta sur le marchepied, se tint debout en saisissant la poignée de la portière de la main droite et se sentit emporté dans l'espace comme un oiseau.

Il dévora ainsi des kilomètres sur ce marchepied pendant une heure, puis la vitesse de la voiture se ralentit brusquement et Lucien aperçut à sa droite une sorte de château dont les tourelles recouvertes d'ardoises brillaient dans l'ombre.

Un arrêt : Lucien sauta à terre vivement sans bruit, rampa jusque dans le fossé de la route, et de là se réfugia sur la listère d'un champ de maïs.

Le cocher, occupé à maltraiter ses bêtes, ne l'aperçut point ; mais il s'était à peine blotti dans les maïs que la portière s'ouvrait.

Un homme, dont la corpulence lui parut colossale dans la nuit, descendit lourdement de la berline et, tendant la main à une femme qui se penchait à son tour par la portière pour descendre :

— Voulez-vous me permettre de vous aider ?

La femme refusa la main tendue et sauta à terre.

## XIV

## FLAGRANT DÉLIT

Ainsi que Felodias l'avait pressenti, Boijean s'était rendu au 25 bis de la rue Rousselet.

En l'absence de Paul Clausel il avait tenu à Mme de Praslong le langage suivant

— Je suis chargé par votre mari de vous rechercher...

« Demain sur mes indications, il vous rendra une visite courtoise en compagnie du commissaire de police, et vous serez obligée, bon gré mal gré, de réintégrer le domicile conjugal... Croyez que je

suis désolé de vous desservir en une pareille circonstance... Mais les affaires sont les affaires...

« Peut-être avez-vous eu raison de quitter M. le comte de Praslong... c'est même certain puisque le fait existe... »

— Je vous en prie, monsieur, ne me perdez pas !

— Hélas ! à mon grand regret...

— C'est tout mon bonheur que vous allez m'arracher. Je préfère mourir plutôt que de vivre avec cet homme.

— Vous me faites pitié... Peut-être y aurait-il moyen de s'arranger.

— Parlez vite.

— Je vais être franc : votre mari m'a versé cinq cents francs pour parler... Versez-moi pareille somme pour me taire... et je vous donne la préférence.

La jeune femme ôta de son doigt une superbe bague qui valait au moins deux mille francs et la tendit à Boijeau.

Celui-ci se connaissait en bijoux ; il accepta l'offre d'emblée et se retira.

Dans l'après-midi, il écrivait au comte de Praslong pour le prier de passer à son bureau, ayant une communication urgente à lui faire...

On devine le sens de cette communication.

M. de Praslong courut chez le commissaire de police de la rue de Sèvres et exhiba le mandat que lui avait délivré le procureur de la République.

Il était trois heures de l'après-midi lorsqu'ils se présentèrent au 25 bis de la rue Rousselet.

Paul Clausel et sa maîtresse avaient déménagé dans la matinée.

Il ne restait plus à M. de Praslong qu'à s'excuser auprès du commissaire de l'avoir dérangé inutilement.

Puis il courut furieux chez l'homme d'affaires, lui reprocha en termes violents de l'avoir indignement trompé.

A la suite de cette scène, Boijeau avait mandé Felodias.

Paul Clausel loua un petit logement tout meublé dans une cour de la rue Saint-Jacques

Tous les jours, il allait à la Bibliothèque Nationale pour y chercher les matériaux nécessaires à un ouvrage qu'il préparait : « L'Evolution sociale en Russie ».

Les amants vivaient uniquement d'un envoi mystérieux qui arrivait à la fin de chaque mois à l'adresse de Paul.

La lettre portait le cachet d'un bureau de poste de Leipzig et renfermait un mandat de deux cents mark.

Mais ils se souciaient fort peu de leur pauvreté.

Clo resplendissait de joie.

Paul vivait dans un état permanent d'adoration.

Le soir même de leur emménagement rue Saint-Jacques, après un dîner frugal, elle dit d'une voix douce et profonde :

— Paul, dans quatre mois, je serai mère.

— Mère ! répéta-t-il.

En même temps, une lueur passait dans son regard, une lueur vaste et limpide comme la plus splendide aurore.

— Oui, poursuivit Clo... je la sens battre en moi cette âme nouvelle née de la nôtre... Je le vois déjà ce petit être... je vois une fillette blonde comme toi, elle a ton visage, ta bouche, tes yeux...

« Tu lui donneras ta bonté et je lui donnerai ma chair... et tout ce que tu aimes en moi... »

Il se pencha sur elle, la prit dans ses bras :

— Ma Clo !

Et ils restèrent longtemps ainsi, dans une étreinte muette.

Puis, leurs lèvres, longtemps jointes, se séparèrent lentement et Paul dit :

— Clo, le moment est venu où je veux te confier mon secret. Tu ignores qui je suis.

— Ai-je besoin de savoir ?... Tu m'aimes, cela me suffit.

— Qu'importe... maintenant que la maternité va sanctifier notre amour, rien ne doit exister entre nous que notre foi réciproque. Je me nomme Christian Ivanhoff.

— Joli nom ! je le préfère à l'autre...

— Et je suis un nihiliste.

— Un nihiliste ?... Oh ! l'étrange mot... Alors tu es né en Russie ?

— Oui, et je suis sous le coup d'un mandat d'extradition.

— Ce qui signifie ?...

— Que si l'on me découvrait, la police française m'enverrait à la police russe qui, à son tour, m'enverrait en Sibérie.

— Dieu ! Et quel crime as-tu commis ?

— J'ai commis le crime de me révolter contre l'iniquité d'un gouverneur dont les exactions, les caprices et la tyrannie pesaient sur toute une province... Nous étions six étudiants qui avions formé le complot de le tuer.

— Le complot a réussi ?

— A demi... Le gouverneur frappé par nous a survécu ; mais le tsar a fait une enquête et l'a destitué. M'aimes-tu moins à présent ?

— Davantage. Je sais que l'injustice te révolte comme tous ceux qui sont bons... Mais ta famille est restée là-bas ?

— Oui, on a confisqué ses biens. Mon père est négociant en fourrures. La mesure ne l'a pas atteint sensiblement...

« Il a excusé mon acte et m'envoie régulièrement une petite pension, par l'intermédiaire d'un ami de Leipzig.

— Pourquoi ne te l'envoie-t-il pas directement ?

— Ses lettres seraient décachetées sûrement et mon arrestation certaine.

— Alors, vivons en paix.

— Nous n'avons pas d'autre ressource, ma chérie.

Huit jours après cet entretien, Paul et Clotilde achevaient à peine de s'habiller lorsque le timbre de la porte d'entrée résonna.

Paul alla ouvrir et se trouva en présence d'un commissaire de police flanqué de deux agents.

La haute silhouette de M. de Praslong dominait le groupe des policiers.

Le hasard, aussi stupide en certaines circonstances qu'il est providentiel en d'autres, avait permis au mari de retrouver la piste de sa femme, que Felodias avait découverte, et que le mercantilisme de Boijeau avait fait égarer.

En se rendant en fiacre au siège social de la Société des Mines d'anthracite de l'Ardèche, dont il était l'un des administrateurs, M. de Praslong aperçut par la portière, sur un trottoir du boulevard Saint-Michel, la comtesse tendrement appuyée au bras de Paul Clausel.

Au lieu de se livrer à un éclat qui aurait pu occasionner un scandale public, le comte se pencha par la portière opposée au trottoir que suivaient les deux amants et dit simplement au cocher :

— Vous voyez, ce couple, à gauche... Le monsieur en veston clair et chapeau mou... La dame en toilette loutre !

« Arrangez-vous pour ne pas les perdre de vue.

— Bien, mon prince.

Le cocher ralentit son allure et mit son cheval au pas comme s'il était en maraude.

Au bout de cent mètres, Paul et Clo, mutuellement absorbés dans une causerie d'art, prirent une rue latérale et se dirigèrent vers la rue Saint-Jacques.

Le comte était édifié sur leur domicile...

Paul Clausel avait pâli en se trouvant en présence du commissaire.

Celui-ci s'inclina et interrogea :

— Est-ce ici que demeure Mme la comtesse de Praslong ?

— Parfaitement.

— C'est vous qui habitez avec elle ?

— C'est moi.

— Votre nom ?

— Paul Clausel.

— Eh bien, monsieur Paul Clausel, j'ai l'honneur de vous faire connaître que sur mandat de M. le procureur de la République délivré en conformité de la plainte de M. de Praslong que voici, j'ai pour mission de constater le flagrant délit d'adultère.

Ceci se passait sur le palier.

Le jeune Russe, très calme, très maître de lui, avec une imperceptible rougeur au front, répondit froidement :

— Monsieur le commissaire, le flagrant délit existe... Je l'avoue...

« Vous pouvez donc considérer votre mission comme terminée et vous retirer.

— Pardon, il ne s'agit pas pour moi de m'en rapporter à vos propres déclarations : il s'agit de constater personnellement le délit...

« Vous me permettez d'entrer ?

— Vous pouvez entrer... mais j'interdis à toute autre personne de vous suivre.

— Vous n'avez pas à dicter d'ordres en la circonstance : vous devez vous soumettre purement et simplement aux injonctions de la loi. Où se trouve Mme la comtesse de Praslong ?

Paul corrigea un mouvement nerveux.

L'imperceptible rougeur du front s'était accentuée. La pâleur du visage s'embrasait sous un afflux de sang.

À deux reprises, durant le cours de son dialogue avec le commissaire, son regard s'était arrêté sur celui de M. de Praslong qui, impassible, se contentait de sourire.

Enfin, après quelques secondes de réflexion, le jeune homme se décida à ouvrir la porte de la chambre à coucher.

Clotilde venait de passer en hâte un peignoir pour dissimuler le déshabillé dans lequel la visite du commissaire l'avait surprise.

Des manches très courtes émergeaient ses bras, éblouissants de blancheur.

En apercevant M. de Praslong derrière le commissaire qui s'avancait sur le seuil de la chambre, un tremblement convulsif la prit.

Le magistrat se tourna vers M. de Praslong :

— Reconnaissez-vous votre femme ?

— A merveille.

Puis s'adressant à Clotilde :

— Reconnaissez-vous M. de Praslong, votre mari ?

Elle se leva, indignée ; sa beauté encore accrue par la fulgurance des yeux et l'expression de mépris hautain épanchée sur sa figure de cire.

— Cet homme n'est pas mon mari... je ne le connais plus.

— Aux yeux de la loi, vous lui appartenez.

— Que m'importe la loi ! J'ai assez souffert pour avoir le droit de vivre librement.

M. de Praslong fit un pas :

— Vous faites erreur, madame...

« M. le commissaire va vous dire qu'il ne vous reste plus qu'à me suivre.

— Jamais !

Le commissaire entra résolument dans la chambre, s'avança tout près d'elle :

— Madame, je ne voudrais pas m'exposer au moindre reproche d'incivilité de votre part... mais la loi est formelle, vous le savez...

Clausel s'interposa :

— Monsieur le commissaire, dit-il, retirez-vous... je suis chez moi et madame ne sortira pas d'ici.

M. de Praslong répliqua :

— Vous êtes chez vous, c'est vrai, mais ma femme m'appartient.

Clotilde marcha sur lui, tragique et toute blême :  
— Vous oseriez m'emmener pour me séquestrer à nouveau ?...

« Vous oseriez, après tous les affronts, après toutes les injures, après l'inférial supplice moral que vous m'avez infligé, m'obliger à vivre auprès de vous ?...

« Vous m'avez ruinée, n'est-ce pas suffisant ? Voulez-vous prendre maintenant ma vie ?...

« Il faut que vous ayez perdu tout sentiment d'honneur, tout sens moral...

« Il faut que vos débauches et vos orgies vous aient faussé l'esprit au point de vous ravalier au-dessous d'un bandit !...

« Et vous croyez que la loi peut se prêter à un pareil crime !

« Si dix ans de tortures et de honte, et la perte de plus d'un million de fortune ne suffisent pas à rendre une femme libre, je ne reconnais plus d'autorité sur terre !

M. de Praslong s'adressa au commissaire :

— Monsieur le commissaire, tous ces pourparlers sont superflus... Veuillez faire le nécessaire pour que la loi soit respectée.

Le commissaire dit très courtoisement à Clotilde :

— Toute résistance de votre part est inutile...  
« Venez, madame, et suivez votre mari.

Clotilde bondit vers son amant, l'étreignit affolée de ses deux bras :

— Mon mari, le voici !

Le commissaire fit un geste aux deux agents, qui s'avancèrent.

Mais Paul Clausel, livide, la couvrit de son corps.

— Si vous mettez la main sur elle, je vous tue ! s'écria-t-il.

— Pas de menaces ! répliqua le commissaire.

« Allez ! fit-il en s'adressant aux deux agents... Force doit rester à la loi.

L'un des deux hommes se disposait à empoigner Clotilde, lorsqu'un coup de poing formidable le renversa en lui ensanglantant le visage...

Cinq minutes après, la jeune femme était descendue évanouie dans le fiacre qui stationnait devant la maison, et M. de Praslong prenait place à ses côtés.

Quant à Paul, maltrisé et ligoté, il était conduit au poste de police.

Ainsi, l'idylle avait fini.

## XV

## EXPLICATIONS CONJUGALES

Lorsque Mme de Praslong revint de sa syncope, le fiacre avait déjà traversé la Seine et s'acheminait rapidement, sur l'ordre du comte, vers la gare de l'Est.

Clotilde eut l'envie de se jeter par la portière, pour se faire écraser, mais l'atome de vie qui germait en elle l'arrêta. Elle demanda :

— Où m'emmenez-vous ?

— A la gare de l'Est.

— Et de là ?

— Dans une propriété de Seine-et-Marne, qu'un ami a mise à ma disposition.

— Mais c'est odieux ! odieux !...

« Oh ! si vous saviez combien je vous méprise, combien je vous hais !

— Que m'importe !

— Votre indifférence est celle d'un lâche.

— Et votre conduite est celle d'une fille... J'aurais pu vous tuer ; je n'en ai rien fait.

— Vous avez préféré requérir le commissaire...

— Oui, je tenais à ce que le constat fût établi

afin que vous ne puissiez jamais contracter une union légale avec votre amant.

— Si c'est là le but que vous avez visé, il est vraiment piètre... Je veux descendre.

— Vous ne descendrez pas.

— Je vais appeler, crier...

— Causer un scandale inutile.

— Inutile ? C'est ce que nous verrons.

— Croyez-moi... N'en faites rien.

« Je suis nanti des papiers nécessaires pour que la force publique m'aide à vous faire réintégrer le domicile conjugal.

— La loi est donc aussi lâche que vous ?

— Vos insultes sont aussi déplacées que le serait votre résistance...

— Prétendez-vous me séquestrer à nouveau ?

— Séquestrer n'est pas le mot qui convient à mes projets...

« Je veux simplement vous mettre dans l'impossibilité de salir le nom que vous portez et qui est le mien.

— Votre nom n'est pas celui d'un honnête homme.

— Prenez garde...

— Je ne crains plus rien.

— Je sais : la prostitution ne va pas sans un certain dédain de ce qui l'entoure.

— Si je me suis prostituée, Monsieur, je l'ai fait légalement, dans votre propre couche...

« L'avez-vous tenu vous, ce serment que vous me reprochez d'avoir trahi ?...

« Huit jours après notre mariage, une lettre s'échappait par hasard de vos vêtements ; un sentiment de curiosité qui ne pouvait avoir sa source que dans l'amour candide que je vous portais alors, me fit lire cette lettre...

« La vérité se fit jour en moi, malgré moi...

« Vos maîtresses... car elles étaient légion, ne se faisaient plus fi d'envoyer leurs billets parfumés à votre adresse, sans même daigner ajouter sur l'enveloppe la mention : Personnelle... A quoi bon, du reste, se cacher ?...

« Au début, vous vous étiez cru obligé de mentir, et Dieu sait si les mensonges s'entassaient...

« Vous ne rentriez à la maison qu'exténué, chancelant, blême, à demi ivre et à demi mort à la suite des débauches que ma pudeur de femme se refusait d'envisager...

« Quatre ans vous ont suffi pour dévorer la dot que je vous avais apportée... Vous m'avez souillée... vous avez fauché tout ce qu'il y avait de bon, de tendre, de saint en moi... vous m'avez tout pris. Que voulez-vous donc exiger encore ?

« Est-ce que dix ans de larmes, de hontes et de désespoir ne me donnent pas le droit d'aimer à mon tour comme la plus humble créature ?...

« Est-ce que j'ai absolument perdu le droit de vivre ?...

« Faites donc arrêter cette voiture... Faites arrêter, vous dis-je... ou je crie !...

— C'est inutile, madame, nous sommes arrivés à la gare de l'Est...

La voiture stoppa.

Le comte solda la course au cocher et rattrapa sur le trottoir sa femme qui s'éloignait à grands pas.

— Vous allez me suivre.

— Jamais !

M. de Praslong se pencha légèrement sur elle et radoucissant le ton :

— Voyons, ce n'est pas sérieux ce que vous me dites-là... Du moment que je vous affirme que la loi vous oblige à me suivre, vous pouvez me croire... Ma résolution est inébranlable ; toute tentative de fuite ou de résistance de votre part n'aboutirait qu'à un scandale ridicule pour nous deux.

— Mais enfin, que voulez-vous de moi ? Vous savez bien qu'il n'y a plus rien de commun entre nous, rien !...

— Le train direct ne part qu'à onze heures du matin...

« Nous avons une demi-heure à dépenser.

« Asseyons-nous à la terrasse d'un café et prenons un chocolat... à moins que vous ne préfériez déjeuner ?

— Je veux partir !

Une terrasse de café s'offrait.

M. de Praslong s'assit, et désignant une chaise à sa femme :

— Ecoutez-moi un instant.

« Votre nervosité est vraiment extraordinaire. Si vous m'aviez laissé parler, je vous aurais déjà fait connaître mes intentions.

Clotilde réprima un accès d'impatience ; elle s'assit.

— Quelles sont-elles ?

— Les voici :

« D'abord, permettez... j'ai l'estomac creux ; garçon, un chocolat bien chaud !

« Mon intention est de demander le divorce aussitôt mon arrivée à Fléchières...

« C'est le nom de notre nouvelle résidence...

« Comme ma demande sera accompagnée d'un constat de flagrant délit d'adultère en due forme, vous pensez bien qu'elle sera favorablement accueillie... L'affaire ne traînera pas...

« C'est deux mois, trois mois au plus à passer en tête-à-tête...

« Le divorce prononcé, je vous rendrai votre liberté... votre liberté définitive... mais à partir de cet instant-là seulement...

Clotilde réfléchit une minute, puis déclara :

— En attendant, j'introduirai une demande en séparation de corps pour abrégier le supplice que m'inflige votre compagnie.

— Vous êtes libre de le faire.

— C'est bien : je prends acte de vos paroles. Pour ne pas subir la poigne d'un agent de la force publique, je vous suis, contrainte... Mais retenez bien ceci : si dans le délai indiqué je n'ai pas recouvré ma liberté, entière, absolue, je vous jure qu'il n'existera plus entre nous qu'une question de vie ou de mort.

— Nous sommes d'accord.

— Il me reste à vous imposer une autre condition.

— Je crois que vous renversez les rôles.

— Que m'importe ! J'écrirai chaque jour à celui que j'aime et que je considère comme mon mari devant Dieu.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

« Vous voyez que je consens à toutes vos volontés.

« J'espère qu'en échange vous saurez attendre patiemment le jugement de divorce et que vous éviterez tout scandale.

Puis, tirant sa montre, M. de Praslong ajouta :

— Allons, nous n'avons plus que trois minutes.

Il paya le garçon, se leva et entraîna Clotilde. Elle le suivit chancelante.

M. de Praslong passa devant le guichet, prit deux billets de première classe à destination de La Ferté-sous-Jouarre.

Une fois confortablement installé sur les coussins à l'angle de droite du compartiment, sa femme assise à l'angle de gauche, le comte respira.

Clotilde sanglotait.

— Vous avez tort, lui dit-il, de vous alarmer...

« La propriété que M. de Seronches a mise à ma disposition n'est certainement pas une propriété princière... Elle consiste en un vieux castel bien endommagé, paraît-il, et en une ferme qui l'environne... mais le site est ravissant.

« Vos deux ou trois mois d'exil seront bien vite passés...

Le sifflet de la locomotive jeta le signal du départ.

Aucun mot ne fut échangé durant le trajet de Paris à la Ferté entre le comte et la comtesse.

Celle-ci oubliait sa souffrance propre pour ne songer qu'à celle que devait endurer Paul... Cette idée la paralysait.

A la Ferté, ils descendirent tous deux.

Fléchières, expliqua M. de Praslong, était situé sur la ligne de Rebais, et le train ne partait que dans deux heures pour cette direction.

— Allons à l'hôtel des Deux-Mappemondes... ajouta-t-il. Nous y déjeunerons en attendant.

Elle le suivit machinalement et déjeuna d'un œuf à la coque...

Ses forces l'abandonnaient. Elle en était arrivée à la période la plus critique d'abattement.

A cinq heures du soir, un train omnibus les déposa dans une petite gare à quelques lieues de Montmirail.

— Sommes-nous arrivés ? interrogea-t-elle.

— Pas encore, Madame. Je vais me mettre en quête d'une voiture pour nous conduire à Fléchières.

La seule calèche convenable dans la localité était en course.

Il fallut l'attendre très longtemps.

Enfin, à onze heures du soir, la calèche déposa M. le comte et Mme la comtesse de Praslong devant le castel de M. de Seronches...

Lulu, qui ainsi que nous l'avons vu, s'était juché sur le marchepied, s'en échappa comme un oiseau migrateur s'envole du mât qui l'a aidé dans sa traversée.

M. de Praslong sortit un trousseau de clés, ouvrit le portail et poussa légèrement la comtesse pour la décider à entrer. Puis, une fois dans le vestibule, il appela :

— Baptiste !

Un vieux domestique à figure glabre, à allure de paysan champenois, apparut, une bougie à la main.

— Voici notre seul serviteur... C'est lui qui a la garde du château depuis plus de vingt ans, n'est-ce pas, Baptiste ?

— J'ai cet honneur, Monsieur le comte.

— M. de Seronches vous a prévenu de notre arrivée ?

— Oui, il m'a télégraphié hier soir...

« Je suis aux ordres de M. le comte.

— Eh bien, conduisez-nous à nos chambres.

Le domestique, sa torche à la main, les précéda par un escalier aux marches de pierre et désignant deux portes grandes ouvertes.

— Voici... Les deux chambres communiquent par un couloir... Elles sont un peu humides, c'est pourquoi je les ai laissées ouvertes.

— Vous avez bien fait...

Maintenant, vous pouvez vous retirer.

— J'avais préparé le dîner.

— Au fait, je dînerai très volontiers. Les couverts sont mis ?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, vous pouvez servir... Je me sens en appétit... Madame la comtesse est-elle dans les mêmes dispositions ?

— Je n'ai pas faim, bégaya la malheureuse en pénétrant dans sa chambre et en s'affalant dans un fauteuil.

Dès que le domestique fut descendu dans la salle à manger du rez-de-chaussée, M. de Praslong s'avança sur le seuil de la chambre où avait pénétré Clotilde et hautain, glacial, la voix subitement métamorphosée, tranchante, comme un couperet, il dit :

— Maintenant, vous êtes ma prisonnière et je tiens ma vengeance...

## XVI

## PETIT OISEAU POSÉ SUR UNE VIEILLE BRANCHE

A travers les frondaisons de grands arbres, la silhouette du château de Fléchières, avec ses hautes toitures Louis XIII, apparaissait sombre et majestueuse.

L'avenue était plantée de beaux marronniers d'Inde alternant avec des chênes yeuses.

A mi-distance du château et du village, en retrait sur l'avenue, s'élevait une maisonnette très basse, recouverte de chaume, sur la façade de laquelle on distinguait encore les traces d'un cadran solaire.

L'unique pièce du rez-de-chaussée était en surélévation de dix centimètres sur le niveau du dallage de la porte et s'éclairait par une toute petite fenêtre percée à côté de celle-ci.

Au fond une autre porte, assez semblable à celle d'une cellule disciplinaire, percée à la partie supérieure d'un carreau rectangulaire.

Celle-là s'ouvrait sur un jardin assez spacieux qui prenait bordure sur un bois de thuyas et de sapins.

A côté de la maisonnette s'adossait une étable. C'est là qu'habitait la Fanchette. C'était une pauvre folle inoffensive qui vivait de peu et ne se souciait plus de rien.

Les Prussiens occupant Fléchières avaient, quinze ans auparavant, fusillé son mari dans une escarmouche de francs-tireurs.

A la même époque, une méningite lui avait enlevé son unique enfant à l'âge de dix ans.

De cette double perte était résultée la folie de la Fanchette, folie très douce, peu apparente, qui n'était même pas nettement caractérisée.

Au lieu de s'épancher, sa douleur s'était concentrée dans le mutisme du verbe et le vide du regard.

Les villageois de Fléchières avaient gardé pour elle la sympathie irrésistible qui s'attache au malheur.

Ils lui rentraient sa récolte de froment et son foin, bêchaient son coin de jardin, entretenaient son chaume, labouraient les quelques arpents de terre qu'elle possédait, tout cela « à temps perdu » comme on dit.

Avec tous ces menus services et beaucoup de privations, la Fanchette pouvait vivre...

En quittant le marchepied de la voiture qu'avait louée le comte de Praslong, Lulu avait suivi la lisière du champ de maïs, débouché dans l'allée droite qui conduisait du château au village et las, exténué, brisé, il songeait à se coucher sur la terre fraîche quand une petite clarté lui apparut, à droite de l'allée.

Le panneau supérieur de la porte était ouvert... Lulu se pencha sur le panneau inférieur et plongea sa tête pâlotte dans l'intérieur de la chaumière qu'une petite lampe de cuivre, posée à même la table, éclairait.

La Fanchette vit cette ombre humaine, s'approcha d'elle sans crainte, et distinguant un regard de détresse dans un visage de pitié, elle eut ce simple appel :

— Entre, petit.

Lulu entra.

— D'où viens-tu ?

Alors d'une voix très faible, dans laquelle on sentait passer l'imperceptible soubresaut provoqué par les sanglots que la fierté de l'enfant voulait contenir, Lulu débita le superbe roman édifié par sa précoce imagination.

La Fanchette l'écoutait.

Son front barré de rides s'élargissait aux tem-

pes, ses joues crevassées se creusaient aux pommettes sous le ricochet d'une sorte de rictus que la stupeur mettait à ses lèvres. Ses yeux s'effaieraient...

Quand Lulu eut fini de parler, elle lui dit :

— Voici une chaise.

Il s'assit et s'endormit aussitôt les coudes sur la table.

Au bout d'un quart d'heure, un murmure l'éveilla :

— Petit, mange, bois... tu dormiras ensuite.

Une omelette apaisa sa faim.

Une jatte de lait assouvit sa soif.

Un lit reçut sa fatigue.

Lulu pâlisait d'aise.

— Dors, mon petit.

En disant ces mots, la Fanchette s'inclina pour redresser l'oreiller...

Lulu appuya ses lèvres sur les siennes, et dans ce baiser coula brusquement une larme... Cette larme fut pour la pauvre femme la goutte d'eau qui tombe au fond d'un puits desséché.

Une minute, celle que les villageois de Fléchières considéraient comme folle, resta toute tremblante, immobile et penchée sur cette couche d'enfant ; les yeux en extase rivés à des paupières blondes que le sommeil fermait insensiblement...

Brusquement, elle s'agenouilla aux pieds du lit et des paroles de tendresse vagues, incohérentes, surrées plutôt que prononcées, glissèrent de ses lèvres dans la ferveur d'une prière...

Sa folie s'était subitement accrue, mais dans la folie comme dans la souffrance, certaines rechutes sont meilleures que des apparences de guérison.

La source de deuil que la Fanchette croyait avoir tarie venait de couler à son insu, elle rafraîchissait son cœur meurtri, elle éveillait en son cerveau de démente de chères images et des échos incommensurablement doux...

Dans cette couche blanche, celui que la mort lui avait ravi revivait sous les traits de Lucien... Et la Fanchette se prit à pleurer tout bas, de peur que l'ineffable vision s'envolât...

Lulu dormit dix heures consécutives.

Quand il s'éveilla, il eut l'impression de revêtir des vêtements neufs, tant les siens avaient été époussetés et nettoyés.

Une fois habillé, il interrogea, timide et honteux :

— Faut-il m'en aller ?

— Reste, dit la Fanchette.

— Vous voulez bien me garder ?

— Oui, puisque tu es mon fils...

— Je veux travailler.

— Plus tard... Mange ta soupe en attendant.

Lucien obéit.

Ensuite la Fanchette le prit par la main.

— Viens avec moi, petit.

— Où voulez-vous m'emmener ?

— A l'école.

Tous deux s'acheminèrent vers le village. Un paysan les rencontra à cent mètres de la chaumière et dit à la Fanchette :

— Qu'est-ce que c'est que ce p'tiot-là ?

— C'est mon fils... répondit-elle.

Il y avait un jeune instituteur installé récemment à Fléchières, et qui faisait la classe dans la salle de la justice de paix.

Les audiences du juge avaient lieu le jeudi. Les autres jours, l'instituteur prenait la place du juge à défaut d'autre local, car la commune avait déjà fait un grand sacrifice en prenant à sa charge les appointements annuels de cinq cents francs de M. Révin.

Donc, Lucien fut installé sur un banc de la classe.

Il se sentit tout de suite entouré de l'estime de ses jeunes confrères que son accent parisien, son esprit et son savoir avaient émerveillés de prime abord.

Car Lucien était extrêmement intelligent et stu-

dieux. Son maître de Nogent-sur-Marne le citait constamment en tête des compositions de fin de mois.

Celui de Fléchières se vit dans l'obligation, pour être juste, de le placer premier de sa division.

Lucien prit cette place d'honneur huit jours après son entrée.

La Fanchette apprit la nouvelle directement de la bouche de M. Révin.

Elle exultait. Son regard s'animait en même temps que son cœur se remettait à battre.

Lucien accepta avec enthousiasme ce bonheur qui lui était venu tout à coup.

Après avoir saigné, râlé sous les coups, pleuré sous l'épouvante, sangloté sur la faim ; après un mois de vagabondage, il lui semblait qu'il avait acquis tout ce bonheur-là.

Maintenant, il ne tressaillait plus à la vue d'un gendarme, il n'appréhendait plus le lendemain, son martyre avait pris fin.

Les dimanches et les jeudis, il n'y avait pas d'asse ; Lucien en profitait pour courir à travers les champs et les bois. Car la Fanchette s'irritait à le voir travailler :

— Tu es trop jeune... disait-elle, plus tard... Prends patience...

Mais Lulu n'abusait point de la liberté absolue qu'on lui laissait.

Parfois, il allait lire tout haut dans le bois de thuyas et de sapins qui bordait le courtil ; ou bien il descendait dans le vallon et laissait une ligne grossière avec un appât imaginaire flotter au gré de l'eau dormante.

Un dimanche soir, il surprit un écureuil qui semblait le narguer entre les branches d'un sycomore.

Il lui jeta une écorce de châtaigne ; l'écureuil s'enfuit et Lulu le poursuivit.

La chasse dura jusqu'à la nuit, et le chasseur perdit sa proie sous le mur qui entourait le parc du château de Fléchières.

Lulu s'imagina que l'écureuil avait fui dans le parc, à travers quelque fente de la muraille.

Précisément, en se baissant, il aperçut un petit trou rectangulaire à la base du mur, ménagé sans doute à cet endroit pour l'écoulement des eaux. De folles végétations avaient envahi l'ouverture.

Lucien arracha l'herbe et gratta longuement à l'aide d'un bâton dans la maçonnerie, puis le trou bien net, bien déblayé, il s'accroupit et regarda à l'intérieur du parc.

Tout à coup, il entendit un léger bruit...

En même temps un bout de papier froissé fut lancé par l'ouverture et lui tomba juste sur le bout du nez.

Lucien se releva, déplia le papier et lut cette ligne écrite au crayon, qu'il eut beaucoup de peine à déchiffrer, à cause du crépuscule :

*Je suis séquestrée. Prévenez les autorités.*

COMTESSE DE PRASLONG.

Lucien en oublia son écureuil.

## XVII

### SÉQUESTRÉE

— Maintenant, vous êtes ma prisonnière et je tiens ma vengeance...

Ces paroles menaçantes n'eurent pas d'écho ; broyée par la fatigue, terrassée par l'angoisse,

épuisée par l'inanition, Clotilde retira son peignoir et se coucha.

Lorsqu'elle s'éveilla très tard, la comtesse ouvrit la fenêtre.

Un vent aigre balayait les ramures du parc. Sous un ciel pâle qui présageait l'automne prochain, l'horizon s'ouvrait sur la perspective grisâtre des champs, des prairies et des villages mornes assis dans la vallée du Petit-Morin.

Les beaux yeux noirs, aux paupières tuméfiées de Clotilde errèrent un instant dans ce paysage, cependant que sa pensée se posait un point d'interrogation.

— Que fait-il à cette heure ?

La comtesse sortit de sa chambre, descendit au vestibule et voulut ouvrir la grande porte d'entrée. Elle réussit à tirer un énorme verrou, mais la serrure défendait la porte contre sa tentative.

Le bruit attira le valet.

— Ouvrez-moi cette porte, dit-elle.

Baptiste fit une révérence ironique :

— Monsieur a défendu d'ouvrir cette porte à quiconque.

— Même à moi ?

— Même à vous.

— Alors vous êtes ici pour prendre les ordres de monsieur et non les miens ?

— Parfaitement.

La scène de Saint-Maurice se renouvelait.

Mais Célestin, espèce de majordome brutal, esclave de la consigne reçue, était frotté de quelque civilité ; ses résistances et ses réparties se nuancèrent quand même de déférence et de soumission relative vis-à-vis de la comtesse, tandis que les réponses de celui-ci étaient frappées de la plus froide goguenardise et de la plus parfaite insolence...

A soixante ans, il était parvenu à acquérir la somme rondelette de quarante mille francs ; cela représentait beaucoup de gages et beaucoup de menues escroqueries d'office.

Mais son avarice n'était nullement satisfaite et exigeait davantage.

Si l'exécution d'un crime avait été jetée en regard d'un poids d'or assez considérable, Baptiste n'eût certainement pas hésité à le commettre.

Le comte de Praslong avait été renseigné à merveille sur le compte du rustre par son ami, M. de Seronches... qui avait mis ce château à sa disposition.

Aussi le soir même de son arrivée, Baptiste était à la merci absolue de M. de Praslong.

Clotilde traversa le vestibule et pénétra dans le parc. Le comte y lisait, assis sur un banc, au pied d'un sycamore.

Elle l'aperçut et alla vers lui.

— Monsieur, dit-elle, avez-vous eu réellement l'intention de me séquestrer en m'amenant ici ?

M. de Praslong leva la tête, dirigea sur elle un regard froid et ne répondit pas.

— J'ai manifesté le désir de sortir du château, reprit-elle...

« Le domestique a refusé de m'ouvrir la porte, sous prétexte qu'il avait reçu des ordres en conséquence de votre part.

— C'est exact.

— Est-ce que je ne suis plus maîtresse de mes actes ?

— Non madame.

— Vraiment ! Alors, c'est une nouvelle séquestration.

— Parfaitement.

— Je vais écrire au procureur de la République.

— Votre lettre n'arrivera pas à destination.

— Pourquoi ?

— Parce que je l'intercepterai, comme j'intercepterai toutes celles que vous auriez la fantaisie d'écrire...

« Vous ne pouvez pas même espérer que les cambrioleurs vous délivrent comme à Saint-Maurice.

— Il me reste un espoir qui, celui-là, ne faillira pas.

— Celui de votre amant, n'est-ce pas ?

« Vous auriez pu laisser cet espoir au seuil du château en entrant, car je défie bien votre complice de retrouver votre trace.

La réponse atterra la jeune femme, c'était une éventualité qu'elle n'avait pas prévue.

— Vous êtes un misérable ! dit-elle.

M. de Praslong se leva ; une lueur rouge cingla son regard :

— Madame, il faut que je vous mette en garde contre certains excès de langage qui pourraient vous nuire.

« Sachez que désormais je ne tolérerai plus aucun mot malsonnant de votre part, aucun... et s'il vous en échappait...

— S'il m'en échappait ?

— Vous pourriez les regretter vivement.

— Vous oseriez lever la main sur moi ?

La comtesse poussa aussitôt un effroyable cri de souffrance. Ses poignets étaient comme encerclés dans deux douilles d'acier qui allaient se rétrécissant au point de lui broyer la chair.

— Lâchez-moi, lâchez-moi... bandit !

Une gifle violente lui ensanglanta la joue et la renversa sur les feuilles mortes de l'allée.

Elle se releva, hagarde, chancelante :

— Vous avez voulu me tuer...

— Non. J'ai simplement voulu vous faire observer par la force, le respect que vous me devez. J'ai attendu patiemment cette heure, et maintenant que vous êtes en mon pouvoir, je n'aurai aucune pitié pour vous.

— Je sais que vous n'êtes pas capable de pitié...

Mais prenez garde : le divorce prononcé, vous aurez peut-être des comptes terribles à rendre.

— Le divorce ! ricana le comte... Attendez que la demande soit faite avant d'en parler.

— Vous m'avez promis hier de la faire aujourd'hui même ?

— Je ne la ferai ni aujourd'hui, ni demain...

« Je veux auparavant savourer les délices que procure le plaisir de torturer une femme qui vous a trahi.

— Votre rôle de bourreau sera de courte durée.

— Qu'en savez-vous ? Je ne le cesserai que lorsqu'il me plaira. Vous êtes dans un tombeau dont je suis le gardien.

— Je crois en une Providence, elle me délivrera.

— J'en doute.

— J'ai un dernier mot à vous dire, car le mutisme sera désormais la seule protestation de ma faiblesse contre votre brutalité... Vous m'avez conduite ici revêtue d'un simple peignoir...

— Je vais télégraphier à un ami qu'il veuille bien faire procéder au déménagement de notre villa et veiller à ce que tout soit remis en ordre au chemin de fer. Vos effets vous seront envoyés par grande vitesse.

Clotilde s'éloignait. Il la rappela :

— A propos, nous utiliserons ici les connaissances culinaires de Baptiste...

« Voulez-vous que nous prenions nos repas en tête à tête, ou préférez-vous être servie seule ?

— Seule... dit-elle.

Dès lors la vie de la malheureuse fut celle d'une recluse. Elle l'accepta sans défaillance, sans faiblesse soutenue par la foi invincible qu'elle puisait dans son amour même.

Toute sa pensée se concentra sur l'avenir, afin de mieux oublier les tristesses du présent. Quand son énergie faiblissait parfois, qu'elle sentait couler sur ses cils la première larme précurseur...

d'une crise, vite elle songeait au petit être qui tressaillait en ses flancs, à sa maternité qu'elle avait tant convoitée.

Un mois s'écoula qui lui parut odieusement long. Elle commença alors à s'impatienter réellement; des idées d'évasion la hantèrent. Elle voulut briser elle-même la lourde chaîne qui la retenait prisonnière dans ce castel délabré, et c'est dans cet état d'esprit qu'un soir elle aperçut de sa fenêtre Lulu à la poursuite d'un écureuil.

Sa décision fut vite prise.

Elle traça à la hâte quelques lignes, descendit et feignit de se promener en se dirigeant vers le fond du parc.

Le comte la vit passer, accoudé à une fenêtre du salon.

Une fois dans le fond du parc, entièrement dissimulée par d'épaisses charmillles, Clotilde chercha un caillou de façon à le rouler dans le papier et à le jeter par-dessus le mur.

Elle allait se baisser lorsqu'un léger bruit attira son attention...

Lulu grattait dans la fente ménagée dans le mur pour l'écoulement des eaux.

Un moyen plus sûr que celui qu'elle avait projeté s'offrait à elle pour faire tenir le billet à l'enfant...

Celui-ci ramassa le billet, l'ouvrit, le lut avec le plus profond étonnement et courut le montrer à la Fanchette.

— Tu montreras ça à ton maître demain, dit la vieille femme.

Lulu, très obéissant, s'empressa de remettre le billet à M. Révin qui, à son tour, le remit au maire de Fléchières.

Celui-ci fut fort embarrassé et ne sut à quoi se résoudre. Huit jours durant, il éprouva des perplexités mortelles.

« Je suis séquestrée. Prévenez les autorités.

« Comtesse de PRASLONG. »

Cette phrase finit par s'imprimer en caractères de feu dans son cerveau et lui ôta tout sommeil.

Que faire ? Frapper à la porte du château et procéder à une enquête ?

Sa longue carrière d'administrateur, son expérience de paysan madré, la prudence inhérente à son âge lui conseillaient de ne pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce.

Il y avait bien Baptiste qui aurait pu l'éclairer sur le sens mystérieux du billet, mais Baptiste était muet sur tout ce qui touchait à ses maîtres.

Enfin le maire s'arrêta à une solution tierce qui conciliait sa responsabilité avec sa prudence.

Il prit une feuille de papier à en-tête de la mairie et écrivit la lettre suivante :

*Monsieur le Procureur,*

*Le soussigné, maire de Fléchières, a l'honneur de vous envoyer ce billet qui lui a été remis, afin que vous en fassiez tel usage qu'il vous plaira.*

Joseph CIVAT.

Puis il prit une enveloppe, y renferma sa lettre et le billet, et écrivit :

*Monsieur le Procureur de la République,*

« A Coulommiers. »

Ceci fait, il estima son devoir accompli.

## XVIII

### VISITE INATTENDUE

Dans les premiers jours de novembre, au matin, un coupé s'arrêta devant le château de Fléchières.

Un homme, revêtu d'un marc-farlane gris, coiffé d'un chapeau mou, et qui paraissait avoir une trentaine d'années, descendit du coupé et tira la clochette du portail.

Une fois en présence de Baptiste, il lui remit sa carte et pénétra dans la cour.

— Je ne suis pas autorisé, dit le domestique, à laisser pénétrer quiconque ici. Voulez-vous me permettre d'aller présenter votre carte à M. le comte ? — Allez... et faites vite.

Une minute après, M. Gaston Sartol, procureur de la République, à Coulommiers, était introduit dans le salon auprès de M. de Praslong.

Celui-ci s'inclina à son entrée, lui désigna un siège, puis demanda :

— A quel sujet dois-je l'honneur de votre visite ? — J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de M. le maire de Fléchières...

— Le maire de Fléchières ? Je ne le connais pas.

— Cette lettre me remettait le billet que voici. Reconnaissez-vous l'écriture de ce billet comme authentique ?

M. de Praslong jeta les yeux sur le billet, sa figure s'empourpra soudain.

Une lueur de colère traversa ses yeux comme un éclair rouge.

— Certainement... balbutia-t-il... je reconnais l'écriture de la comtesse.

— Le fait qu'elle articule est-il exact ?

Le comte se leva, fébrile.

— Ce qui est exact, monsieur le procureur, je vais vous le dire en quelques mots...

Depuis deux mois environ, ma femme a donné des signes réellement trop manifestes de dérangement cérébral...

Au début, j'ai cru pouvoir enrayer moi-même la terrible maladie ; malheureusement elle n'a fait que s'accroître... les troubles sont devenus plus fréquents, plus accusés...

Vous comprenez que, dans ces conditions, j'aie tenu à étouffer le scandale...

La comtesse n'est nullement séquestrée : elle est ici par ordre d'un médecin de mes amis qui estime qu'une cure d'air, le repos absolu, la privation provisoire de tout contact extérieur amèneront sûrement sa guérison.

— Je vous remercie de ces explications qui me paraissent très plausibles.

« Il ne me reste plus qu'à vous prier de me mettre en présence de Mme la comtesse.

M. de Praslong fronça les sourcils :

— Je crains que votre vue ne provoque chez cette malheureuse une nouvelle crise...

— Oh ! rassurez-vous : je me retirerai aussitôt constatation...

— Cette constatation est-elle bien nécessaire, monsieur le procureur ?

— Elle est indispensable.

— C'est bien, répliqua froidement M. de Praslong. Veuillez me suivre.

Tous deux sortirent du salon et montèrent chez la comtesse, dont la chambre était entr'ouverte.

Elle lisait, assise dans un fauteuil.

A l'aspect du magistrat, elle eut un sursaut et se précipita vers lui.

— Oh ! monsieur... qui que vous soyez... ayez pitié de moi... délivrez-moi...

Le comte se pencha à l'oreille de M. Sartol :

— Sa folie dégénère en manie de la persécution.

M. Sartol ne sourcilla point et s'adressant à la comtesse, sur un ton extrêmement courtois :

— Je suis M. Sartol... procureur de la République à Coulommiers. Est-ce vous, madame, qui avez écrit ce billet ?

Un éclair de surprise et de joie brilla dans les yeux de Clotilde.

— Oui, c'est moi... qui l'ai jeté à un enfant lâbas... au fond du parc...

— Vous vous prétendez séquestrée..

— Je le suis. Depuis six semaines, je suis dans ce château, je n'ai pu en franchir le seuil.

« Toutes les portes sont verrouillées, ses issues fermées, M. de Praslong s'est improvisé garde-chiourme et il a un acolyte dans son valet...

— C'est faux, dit nettement M. de Praslong.

M. Sartol se retourna sévèrement vers lui :

— Je vous prie de me laisser poursuivre mon interrogatoire.

Clotilde avança une chaise au procureur qui s'assit en face d'elle.

— Ecoutez-moi un instant... je vous jure que je vous dirai toute la vérité, toute... et vous me croirez, car je n'ai jamais menti...

— Je vous écoute.

— J'avais dix-huit ans lorsque je me suis mariée... J'étais orpheline... je sortais à peine de pension et vivais chez ma tante...

Quoiqu'il me répugne de l'avouer, j'aimais cet homme...

Oui, j'ai été assez sotte, assez naïve, assez crédule pour croire en lui, pour avoir l'illusion d'aimer et être aimée...

Le rêve s'effondra au bout de quelques mois ; M. de Praslong me délaissa complètement ; les maîtresses, les tables de jeux, les restaurants de nuit, les tripots suffisaient à son existence.

Aux reproches que je lui faisais, il me répondait par le dédain ou bien par les injures... car M. de Praslong est doué d'une nature violente et brutale...

J'en porte la preuve sur moi : le lendemain de mon arrivée ici, il me gifla et me broya les poignets ; les ecchymoses subsistent encore.

M. Sartol se pencha et aperçut en effet, sur les poignets de Clotilde, des traces d'égratignures.

— Effectivement, dit-il.

— Je n'ai jamais levé la main sur vous, articula sèchement M. de Praslong.

— Vous osez nier cela ? cria Clo exaspérée...

« Vous osez nier la vérité ? Votre lâcheté ne vous suffit pas, vous avez le cynisme du mensonge...

« Après quatre ans de mariage, abreuvée de souffrances, lasse de sangloter en silence dans le vide de mon appartement, écœurée par l'indignité de celui que j'avais choisi pour mari, j'ai trouvé sur non chemin un jeune homme bon, sincère, passionnément épris de moi...

« Je me donnai à lui... Ce fut une révélation.

« Je croyais mon âme à jamais morte...

« Elle s'éveilla au contraire toute fraîche, enthousiaste, débordante de tendresse...

« J'essayai de résister d'abord à cette passion naissante... J'eus des scrupules... le scrupule de toute femme honnête... mais la passion triompha, m'emporta...

« Je fus la maîtresse de Paul Clausel...

« Qui donc oserait me reprocher d'avoir accepté le bonheur après quatre ans de tortures ?..

« Fallait-il, à vingt-deux ans, immoler, sacrifier toute mon existence ?

« Les enfants seuls peuvent décider une femme à ce sacrifice sublime ; mais je n'en ai jamais eu : la mère ne pouvait donc étouffer en moi la femme...

— Vous oubliez de dire, ricana sarcastiquement M. de Praslong, que vous avez été surprise en flagrant délit d'adultère et que vous aurez à répondre de ce délit, ainsi que votre complice, devant le tribunal.

— J'ai promis de tout dire...

« M. de Praslong me surprit un soir, en septembre dernier, au bras de mon amant... Il m'accueillit aimablement en rentrant... Il me laissa croire qu'il n'avait rien vu et profita de la crainte et de l'incertitude où j'étais plongée pour m'arracher ma signature, en raison d'un déplacement de trois cent mille francs, déplacement qu'il m'avouait le lendemain n'être qu'une pure extorsion de fonds.

« Or, ces trois cent mille francs constituaient le dernier vestige de la dot que je lui avais apportée.

M. Sartol fixa le comte : la confession de la jeune femme l'impressionnait et lui démontrait surabondamment qu'elle disait la vérité.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas à chercher où sont les torts...

« Mais je constate dès à présent que vous avez voulu m'induire en erreur en affirmant que Mme la comtesse était frappée d'aliénation mentale...

Clotilde se tordit les mains dans un geste de désespoir :

— Folle !... Mon Dieu ! ne le croyez pas, monsieur le procureur... La souffrance perpétuelle n'engendre point la folie...

« Après cette extorsion de signature, M. de Praslong me fit suivre pas à pas par son valet de chambre...

« La grille de notre villa de Saint-Maurice me fut interdite... la force brutale du maître et du valet m'ôta toute résistance... Il fallut le hasard providentiel d'une visite nocturne de cambrioleurs pour que je pusse m'évader.

— J'ai appris par les journaux ce fait divers...

— C'est alors que j'allai vivre avec M. Paul Clausel.

« Notez bien qu'au préalable, j'avais prié, supplié M. de Praslong de mettre fin à une situation grotesque, indigne de nous deux, et particulièrement odieuse pour moi.

« Je lui avais dit : Le divorce vient d'être voté, demandez-le. Qu'il soit prononcé en votre faveur, peu m'importe.

« Vous avez gaspillé entièrement ma dot, peu m'importe encore...

« Je ne vous demande aucun compte...

« Ce que je veux, c'est ma liberté...

« M. de Praslong préféra rechercher mes traces et me faire surprendre en flagrant délit par un commissaire...

— J'ai fait ce que la loi m'autorisait à faire, riposta sèchement le comte.

— Pardon, dit le procureur, la loi n'autorise la séquestration en aucun cas.

Clotilde reprit :

— Voulez-vous m'écouter encore un instant, monsieur ?

« Je fus expulsée par force de la chambre que j'occupais rue Saint-Jacques...

« On me transporta, évanouie, dans un fiacre qui roula vers la gare de l'Est...

« Là, M. de Praslong me déclara qu'il voulait me contraindre à vivre auprès de lui, dans la résidence qu'il avait choisie, jusqu'à ce que le divorce ait régularisé définitivement nos situations respectives, et ce divorce, il me promit de le demander immédiatement...

« Non seulement il n'a pas tenu sa parole, mais il m'a insultée, frappée, séquestrée de nouveau. Il m'a dit textuellement : Ma vengeance cessera le jour où il me plaira de la faire cesser.

La jeune femme s'arrêta un instant, à bout d'haleine.

Sa poitrine s'agitait convulsivement.

Des pleurs tremblaient sur ses cils.

Puis elle parut faire un effort et les mains jointes, tragique à force de sincérité vibrante, et, surhumainement belle, sous l'énergie poignante qu'accusait ses traits ciselés dans le marbre très pur de son teint :

— Oh ! par pitié, délivrez-moi...  
 « J'ai trop souffert... je n'en puis plus...  
 « Après avoir possédé plus d'un million de fortune, voyez où j'en suis réduite ; je n'ai même pas une femme de chambre à mon service, et je n'ai pas un sou vaillant...  
 « Ah ! elle avait raison la chère femme, qui vit tristement au fond de l'Auvergne, dans la douleur et le veuvage, et qui m'écrivait, en réponse à une lettre que je lui avais adressée pour me plaindre de la conduite odieuse de M. de Praslong :

*Mon fils gaspillera votre dot comme il a gaspillé la fortune de son père...*

« Sa mère l'a renié ; j'ai le droit de le flétrir !  
 Le visage de M. Sartol exprimait la plus vive émotion.

— Madame, dit-il, je me mets à vos ordres pour vous faire recouvrer la liberté dans le plus court délai possible...

« Veuillez rédiger votre demande en divorce : je la transmettrai moi-même à M. le président du tribunal de Coulommiers... à moins que M. de Praslong ne préfère faire élection de domicile à Paris.

— Non... ici.  
 Clotilde s'assit, fébrile, devant un guéridon et se disposa à écrire.

— Surtout, ajouta M. Sartol, ne craignez pas d'articuler nettement les faits.

— Oh ! combien je vous remercie, monsieur.  
 — Une fois votre demande achevée, vous voudrez bien me l'apporter...

« Je vous attendrai au salon. Voulez-vous m'accompagner, monsieur de Praslong.

Le comte, visiblement surexcité, conduisit M. Sartol au salon.

— Savez-vous, monsieur, ce que m'ordonne en cet instant mon devoir de magistrat ?

— Non.

— Il m'ordonne de procéder à votre arrestation. La figure couperosée de M. de Praslong pâlit atrocement.

— Oui, parfaitement... à votre arrestation immédiate.

« Je suis malheureusement trop convaincu que vous avez torturé cette malheureuse...

« Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez pu la torturer impunément aussi longtemps...

— Je vous en prie, monsieur le procureur, épargnez-moi la honte d'un scandale. J'appartiens à une très ancienne famille et mon nom...

— Que m'importe votre nom : vous l'avez déshonoré vous-même par votre conduite... La justice ne s'arrête pas aux noms ; elle touche seulement au fait et le fait existe, singulièrement odieux.

— J'ai cédé à un instinct de vengeance bien compréhensible en présence d'une femme qui m'a trahi...

M. Sartol se promena, nerveux, agité, durant dix minutes dans le salon.

M. de Praslong, comprenant que son sort se jouait à cet instant dans le cerveau du magistrat, gardait le silence.

Enfin, M. Sartol s'arrêta devant lui et prononça sa sentence.

— Je veux bien vous laisser en liberté, à la condition formelle que Mme la comtesse puisse vivre à sa guise ici dans ce château jusqu'à ce que le divorce ait été prononcé, et que vous lui versiez provisoirement une somme de cinq mille francs pour subvenir à ses besoins.

— Je prends l'engagement que vous me demandez...

« Voici les cinq mille francs. Ayez l'obligeance de les remettre vous-même entre les mains de Mme de Praslong.

Clotilde descendait...

Le magistrat lui remit la somme et prit la lettre qu'elle lui tendait.

— Madame, lui dit-il, à partir de ce jour, vous êtes libre, mais votre liberté n'est que relative et le sera tant que la loi ne vous aura pas délié de votre contrat...

« Je ferai les démarches nécessaires auprès du Tribunal pour hâter le plus possible la solution que vous attendez...

« En échange, promettez-moi de ne pas quitter Fléchières jusqu'à ce que cette solution soit intervenue.

— Je vous le promets.  
 — Ma mission est remplie... je n'ai plus qu'à me retirer...

« N'oubliez pas, monsieur de Praslong, que vous avez pris des engagements et que je veillerai à ce qu'ils soient tenus.

— Voulez-vous me permettre, demanda Clotilde, de vous accompagner ?

— Avec plaisir, madame.

Dans la cour, elle voulut remercier le magistrat, mais un sanglot refoula le mot qui venait à ses lèvres.

## XIX

## SUPREME ADIEU

Le soir même, M. de Praslong partait pour Paris et annonçait à Baptiste qu'il ne ferait désormais qu'une apparition hebdomadaire à Fléchières ; il viendrait coucher le samedi pour repartir le lundi matin.

Il lui donnait l'ordre en même temps de n'avoir plus à s'occuper du service de la comtesse.

Ce départ mit Clotilde en joie.

Vite, elle écrivit à Paul Clausel.

*Mon Paul,*

*Mes souffrances ont cessé. Je viens de recouvrer la liberté par un hasard providentiel que je t'expliquerai plus tard.*

*Je suis restée séquestrée six semaines pendant lesquelles rien ne m'a été épargné : humiliations, insultes, menaces, brutalités.*

*Sans l'étincelle de vie qui grandit dans mon sein, je n'aurais pas eu la force de supporter tant d'épreuves ; seule la pensée de notre enfant, de notre fille, car ce sera une fille, n'est-ce pas ? — seule cette pensée m'a soutenue, m'a relevée aux heures de crise.*

*Ah ! Paul, je voudrais déjà la voir dans son berceau, notre fille bien-aimée...*

*Le procureur de la République est venu dans la matinée, il a emporté lui-même la demande en divorce que j'ai faite, en me promettant d'en hâter par tous les moyens la solution, à la seule condition que je ne quitte pas Fléchières.*

*Deux mois, trois mois au plus se seront à peine écoulés que je serai définitivement libre, libre de l'appartenir tout entière, sans que la loi ni aucune puissance humaine puisse me séparer de toi.*

*Me pardonneras-tu, Paul, toutes les souffrances que je t'ai causées ?*

*Parfois, j'éprouve des remords...*

*Je me dis que je suis indigne de toi, que j'ai été égoïste et lâche en t'aimant, toi, si bon !...*

*Pourquoi m'as-tu connue ?*

*Pourquoi Dieu n'a-t-il pas mis sur ton chemin à ma place, une de ces virginales et pieuses créatures qui, seules, sont dignes de boire à la coupe sacrée ?*

*Pourquoi ne m'as-tu pas fuie en me laissant ache-*

ver tristement ma vie dans les larmes et dans le deuil ?

Oh ! Paul, je veux te voir, j'ai besoin de ton regard pour achever la dernière étape.

Viens ! Il n'y a aucun danger pour toi. Viens... que je t'aperçoive une seconde, rien qu'une seconde, et je serai forte ensuite.

A bientôt.

CLOTILDE.

Château de Fléchières,

Seine-et-Marne.

Elle mit sa lettre sous enveloppe et la porta elle-même au bureau de poste de Fléchières.

En revenant à la nuit close, elle vit une jeune fille à la sortie du village qui puisait de l'eau à une fontaine.

Elle l'aborda pour lui demander si elle ne connaissait pas une personne qui voudrait bien rester à son service pendant quelques mois.

La jeune fille s'appelait Marie. Elle était l'aînée de sept enfants. Elle accepta avec empressement la proposition de la comtesse de Praslong, et dès le lendemain matin, commença son service.

Clotilde fut joyeuse toute la journée. Elle calculait mentalement le nombre d'heures qui restaient à s'écouler avant la réception de la lettre de Paul.

L'après-midi, malgré un froid assez vif, elle revêtit un manteau et se promena par les sentiers, sous les arbres dénudés qui bordent les rives du Petit-Morin.

Au crépuscule, elle suivait l'allée de Fléchières pour rentrer au château lorsqu'elle aperçut Lulu sur le seuil de la Fanchette.

Elle reconnut vaguement les traits de l'enfant qu'elle avait vu de sa fenêtre jouer derrière le mur du parc.

C'était à lui qu'elle devait sa liberté et sa joie. C'était Lulu qui avait inconsciemment délivré la captive...

Elle s'approcha tout près de lui.  
— Comment t'appelles-tu, mon petit ?  
— Lucien.  
— Lucien... N'était-ce pas toi qui as ramassé l'autre jour le bout de papier que j'avais glissé dans le mur au fond du parc ?

— Si, madame.  
— Tu veux bien que je t'embrasse !  
— Oh ! oui.

Elle mit un baiser maternel sur le front de l'enfant, sortit un porte-monnaie minuscule et lui tendit une pièce d'or.

Lucien refusa énergiquement. Clotilde n'osa insister. Elle considéra quelques secondes le profil régulier et déjà viril de ses traits, la chaude expression de son regard, et sa sympathie alla droit vers lui.

— Voudras-tu venir me voir au château ?  
— Je vais en classe, madame.  
— Eh bien, tu viendras à ta sortie de classe. La Fanchette venait d'apparaître et surprit les derniers mots de la conversation.

Elle prit la tête de Lulu entre ses mains, et le considérant avec des yeux remplis d'un amour indicible :

— N'est-ce pas qu'il est beau, mon petit ?... Il ira vous voir, madame, un de ces jours...  
— Il me fera grand plaisir.

Clotilde s'éloigna et dina en hâte pour se coucher plus tôt.

— Demain matin, dit-elle à Marie, le facteur m'apportera une lettre. Vous voudrez bien me la monter aussitôt.

Quand elle s'éveilla, elle fut péniblement surprise de ne pas voir la lettre de Paul sur le guéridon.

Vite elle sonna.

— Marie, le facteur n'est pas venu ?  
— Non, madame.  
— A quelle heure fait-il sa première distribution ?  
— A huit heures.  
— Si Madame avait dû recevoir une lettre, elle serait déjà en sa possession.

Sa déception s'accrut, point trop vive cependant, car elle avait l'espoir que Paul viendrait à Fléchières.

— S'il ne m'a pas écrit, pensa-t-elle, c'est qu'il est en route... ou bien erre-t-il aux alentours du château dans l'espoir de me rencontrer.

La journée se passa en allées et venues continues aux abords du château. Clotilde, fébrile, énervée, de plus en plus angoissée, croyait toujours apercevoir au loin la silhouette aimée...

Hélas ! son attente fut déçue comme elle le fut les jours suivants.

Le comte arriva le samedi soir, comme il l'avait annoncé à Baptiste.

Aucun mot ne fut échangé entre la comtesse et lui, mais le matin, dans sa promenade à travers le parc, il surprit au passage Clotilde, dont la taille s'était sensiblement alourdie.

Ses sourcils se froncèrent, son front se barra d'une ride menaçante.

Il s'avança vers elle.  
— Il me semble, Madame, que votre taille s'épaissit...

Clotilde se cambra, hautaine, devant les allusions ironiques du comte.

— Vous avez mis longtemps à vous en apercevoir.

— Seriez-vous réellement ?...  
— En quoi cela peut-il vous intéresser ?  
— Mon rôle de mari...  
— Fictif.  
— Fictif, soit... mais légal.  
— Oh ! la légalité a peu de jours à vivre entre nous.

C'est possible... mais en attendant, si mon doute devenait certitude, je deviendrais père d'un enfant à la création duquel je suis complètement étranger.

— Ça me fait plaisir d'entendre tomber cet aveu de votre bouche.

— Alors vous avouez votre état ?... Une violente colère empoigna M. de Praslong, la brute se réveilla en lui.

Les paroles sifflèrent entre ses lèvres, hachées, sans suite : le sang-froid de Clotilde l'irritait au suprême degré.

— Alors... Madame... Vous allez être mère ? Tous mes compliments !...

« Je ne souhaitais pas une si grande joie. Indignée d'une telle ironie, qui était une insulte à sa maternité, Clotilde se redressa agressive.

— Taisez-vous !  
— Vous oubliez, Madame, que j'ai le droit de parler de « notre » enfant.

— Osez répéter ce que vous venez de dire !  
— Mais c'est l'exacte vérité...

« Même en admettant que le divorce soit prononcé avant votre délivrance, cet enfant portera mon nom...

Le comte tourna le dos et s'éloigna. Clotilde resta atterrée, en proie à une angoisse mortelle...

Ainsi l'enfant qu'elle mettrait au monde porterait le nom de l'être qu'elle abhorrait, qu'elle méprisait... Elle n'y avait pas songé jusqu'ici...

Maintenant, la terrible éventualité l'effrayait, lui mettait au front cette rougeur qui est comme le stigmate d'une honte secrète.

Ce fut désormais une obsession fixe, tenace, dans son cerveau déjà ébranlé par le silence de Paul.

Et ce silence se prolongeait.

M. de Praslong reparti, elle décida d'aller à Paris pour en avoir l'explication.

Sa décision fut pénible, car elle était contrariée par la promesse qu'elle avait faite à M. Sartol de ne pas quitter Fléchières. Mais ses inquiétudes grandissaient, elle ne pouvait plus vivre dans une telle anxiété.

Elle se fit conduire à la station la plus proche, distante de quinze kilomètres, et arriva à la gare de l'Est à trois heures de l'après-midi.

Un fiacre la déposa devant la maison de la rue Saint-Jacques.

La concierge la reconnut.

— M. Paul Clausel est chez lui, Madame ?

— M. Paul Clausel ?... Mais vous ne savez donc pas ce qui est arrivé après votre départ...

Le cœur de Clotilde se contracta : un terrible pressentiment l'envahit brusquement.

— Qu'est-il arrivé, mon Dieu ?

— M. Clausel a frappé le commissaire et l'agent parce qu'on vous emmenait... Alors on l'a conduit au poste.

— Au poste !

— Et là, il a été interrogé...

« Il paraît que c'était un repris de justice russe qui était sous le coup d'une demande en extra... extradition... c'est bien ça... de la part du gouvernement de son pays. Paraît qu'on avait même son portrait, son signalement, tout ce qui était nécessaire... et qu'il n'a pas pu nier longtemps...

« Moi, je vous dis ce que m'ont raconté ceux qui sont venus perquisitionner dans la chambre...

« Ah ! il peut dire qu'il m'en a créé des ennuis, ce locataire-là !... »

Clotilde s'éloigna, chancelante, et se dirigea vers le commissariat du Panthéon. Le magistrat était à son bureau. A son entrée, il se leva.

— Je venais solliciter de vous un renseignement confidentiel.

— Si je puis vous le donner, je le ferai avec plaisir.

— La concierge de la rue Saint-Jacques m'a dit que M. Paul Clausel avait été extradé. Est-ce vrai ?

La figure du commissaire se rembrunit.

— Oui, Madame, c'est malheureusement vrai. C'est moi-même qui procédai à son interrogatoire après l'acte de rébellion dont il s'était rendu coupable. Nous avons découvert ainsi sa véritable identité.

« Son accent étranger fut le point de départ de mes soupçons... qu'une perquisition immédiate confirma... »

« Nous rencontrons, Madame, dans notre carrière, des missions très pénibles, comme celles qui concernent l'arrestation de soi-disant malfaiteurs qui ne sont, en réalité, poursuivis que pour des délits politiques... »

« Je n'ai fait en cette circonstance que mon devoir, et je vous avoue que son accomplissement m'a été particulièrement désagréable... »

« Mais j'oubliais : M. Paul Clausel a confié aux agents chargés de le conduire à la frontière, pour le remettre entre les mains des autorités russes, une enveloppe à mon adresse, en me priant de bien vouloir vous faire parvenir la lettre qu'elle renfermait. Voici votre lettre. »

— Je vous remercie, monsieur.

Défaillante, les traits convulsés, le sang lui bourdonnant aux tempes, la malheureuse se jeta dans un fiacre, indiqua au cocher la gare de l'Est puis elle ouvrit la lettre et lut :

Clot,

*Je ne te reverrai plus. Je t'envoie mon dernier adieu au seuil de la frontière française. Le sacrifice de ma vie est fait.*

*Je tombe victime de mes idées, de mes utopies humanitaires, de ma marche précoce vers l'idéal.*

*Je ne me fais aucune illusion : aussitôt en Russie, je passerai en jugement et serai condamné aux travaux forcés à perpétuité.*

*Adieu, ma petite Clo, adieu, ô toi que j'ai tant aimée, toi pour qui j'ai tant souffert, tant pleuré...*

*Jusqu'à mon dernier souffle, tu ne seras pas absente; ma pensée te revivra chaque heure, chaque seconde, je conserverai la saveur de ta dernière caresse sur mes lèvres et l'écho de ta voix se répercutera doux et consolateur jusque dans le spasme de l'agonie suprême.*

*Souviens-toi, Clo, des heures trop courtes que nous avons passées ensemble.*

*Vis je le veux !...*

*Vis pour élever notre enfant...*

*Je te confie cette tâche...*

*A genoux, je te supplie de lui apprendre le nom de son père et d'en faire la créature d'élite que l'amour engendra dans son apothéose...*

*Adieu, Clo, adieu.*

*Je t'aime et t'aimerai dans l'au-delà.*

Christian IVANHOFF.

Jusqu'à sa délivrance, la malheureuse vécut désormais dans une prostration voisine de la folie.

## XX

### L'ENLÈVEMENT

Le 30 décembre 1885, le docteur Périer, de Fléchières, fut appelé en toute hâte auprès de Mme de Praslong.

Une fièvre puerpérale aiguë venait de se déclarer.

Le médecin prescrivit d'avoir à chercher immédiatement une nourrice pour élever la fille que la comtesse avait mise au monde, trois jours auparavant, et qui avait été inscrite sur les registres de l'état-civil sous les prénoms de Marie-Blanche.

M. de Praslong avait tout préparé en vue d'un rapt.

Ruiné totalement, harcelé par une multitude de créanciers, chassé de tous les cercles qu'il fréquentait pour dettes de jeux, il ne lui restait plus qu'une ressource de sortir honorablement de la vie ; mais le courage n'habitait pas dans son âme aveuillée.

Boijeau l'avait habilement décidé à entrer comme membre du conseil d'administration de la Société de Charbonnages de Villette-sur-Sambre, une société louche dont il était le fondateur, grâce à l'apport fictif d'une promesse de vente.

Il s'agissait d'exploiter des mines de houille sur un terrain belge qui avait été exploré en vain par un riche industriel de Mons, lequel avait englouti presque toute sa fortune en des fouilles et des puits aujourd'hui abandonnés.

Boijeau avait repris l'affaire, intéressé quelques gros personnages tarés à son succès et lancé une émission.

Une publicité retentissante avait rapidement attiré des milliers de souscripteurs, mais des bruits avaient couru en Bourse quand Boijeau avait demandé l'admission à la cote pour ses nouveaux titres.

On disait tout haut que l'entreprise était l'œuvre de quelques flibustiers et que la Société de Villette-sur-Sambre n'extrairait jamais une tonne de charbon de ses puits.

La vérité, en se faisant jour, émut le Parquet qui ordonna une enquête.

L'enquête fut tellement concluante qu'elle aboutit

à une perquisition pratiquée au siège social, chez Bojeau.

Le juge d'instruction n'avait pas encore statué, mais d'ores et déjà on parlait d'arrestations probables.

Le comte de Praslong serait-il compris dans les poursuites judiciaires ?

L'hypothèse commençait à faire courir sur son épiderme un frisson d'angoisse.

Et sa décision était irrémédiable, fuir, fuir... au delà des frontières, aller tenter la fortune sous un faux nom et recommencer une existence crapuleuse sous des dehors mondains.

Mais, auparavant, il voulait tirer une vengeance terrible de sa femme, une vengeance qu'il avait longuement perpétrée et qui jetait dans son regard la flamme de haine d'un assassin.

Le médecin, en ordonnant d'éloigner au plus tôt Marie-Blanche de sa mère ne faisait que favoriser inconsciemment le plan que M. de Praslong s'appropriait à exécuter la nuit suivante.

En effet, aux environs de neuf heures, le comte pénétra dans la chambre de Mme de Praslong qui dormait d'un sommeil agité et fiévreux.

La sage-femme, qui avait donné ses soins à la malade, veillait à son chevet.

M. de Praslong s'approcha d'elle sans bruit et lui dit à voix basse :

— Allez chercher l'enfant... La nourrice est là.

Sans défiance, marchant à pas de loup, la sage-femme prit Marie-Blanche dans son berceau, la couvrit soigneusement et la remit au comte dans le vestibule.

Là, dans un pan d'ombre, elle aperçut une silhouette de nourrice dont le visage se dissimulait sous une voilette.

— Partons, madame, dit vivement le comte à la nourrice en lui tendant Marie-Blanche.

Une voiture attendait dans la cour. Elle s'éloigna à grande allure et roula sur la route dans la direction de Joiselle, une petite station sur la ligne de Paris à Vitry par la Ferté-Gaucher.

A minuit moins le quart, un train omnibus s'arrêtait en gare de Joiselle.

Le comte et la nourrice montaient dans un compartiment de première classe, installaient Marie-Blanche sur un coussin, et la locomotive avait à peine lancé son sifflet de départ que la femme se débarrassait, d'un geste rageur, de sa coiffe, de son ruban, de ses épingles, de son châle ; elle retroussait une jupe claire qui découvrait des dessous élégants et parfumés, la face fardée et vicieuse d'une fille de joie apparaissait sous la voilette relevée et une voix autoritaire ordonnait :

— Adolphe, passe-moi donc mon chapeau... J'en ai assez de tes frusques de nourrice.

.....

C'était le premier acte de la tragédie... Le second se déroula trois semaines après par un froid crépuscule d'hiver.

Un télégramme venait de parvenir à M. de Praslong, laconique et gros d'épouvante :

*Mandat lancé.*

Cela signifiait que l'instruction des Charbonnages de Vilette-sur-Sambre se clôturait par une série de mandats d'arrêt contre les promoteurs d'une affaire louche destinée à exploiter la crédulité publique.

M. de Praslong envoya Baptiste et la femme de chambre à Fléchières sous des prétextes quelconques et pénétra dans la chambre de la comtesse.

Celle-ci, complètement guérie, venait de s'assoupir sur un canapé. A l'entrée de M. de Praslong, elle s'éveilla et dit sèchement :

— Pourquoi entrez-vous ici ?

— Je viens vous faire mes adieux...

Je viens de recevoir une dépêche de mon avoué à Coulommiers : notre divorce est prononcé.

— Tant mieux !

M. de Praslong s'assit sur le canapé.

Elle se recula, le dévisagea froidement.

— Que faites-vous ?

— Permettez... C'est le dernier entretien que nous avons ensemble...

« La minute de la séparation approche... Je n'aurais jamais cru qu'elle serait aussi douloureuse pour moi.

— Des remords ?

— Oui, parfaitement, des remords... J'ai eu de grands torts envers vous...

« Je me suis aperçu de l'indignité de ma conduite à votre égard trop tard... lorsqu'il n'était plus temps d'obtenir votre pardon.

— Que vous importe mon pardon ?

« Contentez-vous de mon mépris.

— Franchement, je ne le mérite pas...

« Depuis le jour où j'ai appris votre grossesse, vous ne pouvez rien me reprocher... Je vous ai laissée entièrement libre et j'ai entouré votre délivrance de tous les soins possibles...

« Comme je vous l'ai dit, j'ai pris votre enfant dans mes bras... oui, l'enfant qui n'est pas de moi et qui porte cependant mon nom... et je l'ai confié moi-même à une brave femme en laquelle vous pouvez avoir toute confiance. L'enfant, est chez Mme Brénet, 6, impasse des Trois-Sœurs, à Paris.

— Bien... c'est tout ce que je tiens à savoir... Maintenant, épargnez-moi le supplice de votre compagnie.

— Clotilde, fit-il d'une voix étrangement métamorphosée, qu'allez-vous faire à présent ?

— Ce que je vais faire ? Vous me le demandez ?

« Je vais tâcher de me procurer du pain.

— Misérable que je suis ! Oh ! si vous saviez quels remords cuisants j'éprouve à l'idée d'avoir gaspillé stupidement, lâchement votre fortune... et quels regrets j'ai de vous laisser ainsi dans la gêne.

— J'ai conservé quelques amies...

La chambre était plongée dans une sorte de pénombre diaphane.

L'exquise pâleur de la comtesse, encore accrue par ses couches récentes, prêtait à son visage et à ses mains la blancheur immaculée du marbre.

M. de Praslong feignit un soupir et s'approchant tout près d'elle :

— Clotilde, jamais je ne vous ai vue si belle !

Elle se leva, le rouge au front.

— Sortez ! dit-elle les lèvres serrées.

Il se leva, la rejoignit au milieu de la chambre, tenta de lui prendre la main en murmurant :

— Clotilde, j'attends un mot de pardon de vous...

Elle courut vers la fenêtre, les yeux dilatés par une subite épouvante.

— Mais... enfin... que me voulez-vous ?

— Ce que je veux... ce que je désire... vous le savez. Il me semble en cet instant que vous ne m'avez jamais appartenue...

« Dire que j'ai fait fi de tous les trésors que la nature vous a prodigués !...

« Dire que j'ai couru comme un fou à la recherche d'un idéal de beauté autre que la vôtre !...

— Assez !

— Oh ! je vous en supplie...

Il rampait vers elle, l'œil allumé par une flamme rouge, pourpre de convoitise :

— Vous m'avez aimé... Souvenez-vous...

Sa main effleura tout à coup celle de la jeune femme...

Le contact odieux souleva de dégoût le cœur de Clo. Crispée, haletante, elle s'enfuit, traversa la chambre éperdue...

L'image de Paul fulgurante traversa son esprit à cette seconde, comme pour lui reprocher d'avoir subi un commencement de profanation.

Le misérable l'avait rejointe et lui défendait la sortie.

Un souffle de brute passa sur son visage comme une haleine nauséabonde.

— Lâchez-moi... lâchez-moi !...

L'étreinte se resserrait... plus violente...

Alors elle eut l'énergie du désespoir, la colère farouche devant le danger mortel. D'un geste terrible, elle se dégagea, fit un bond... folle de haine, aveugle d'épouvante...

Sur un guéridon, il y avait un coupe-papier à lame effilée. L'arme arrêta net M. de Praslong au moment où il allait saisir pour la seconde fois sa victime.

## XXI

## DANS LE TRAIN

Pendant que le fiacre lancé à toute allure sur le pont d'Austerlitz brûlait la politesse aux deux policiers, Felodias réfléchissait.

Le pavé de Paris lui était désormais interdit ; il s'agissait de s'en éloigner dans le plus bref délai.

Son arrestation n'était plus qu'une question d'heures... Que faire ?

Prendre le premier train express à destination d'une frontière quelconque...

C'était sa seule ressource.

Il se livra à une vague rétrospection de l'Indicateur des chemins de fer qu'il avait tant de fois consulté jadis, pour le compte de l'Administration... Paris-Bruxelles... Paris-Cologne... Paris-Genève.

Il y avait bien un train P.-L.-M. sur la ligne de Bourgogne qui partait à 1 h. 30, mais il n'était express que jusqu'à Lyon...

Tant pis ! Felodias serait plus en sûreté dans un compartiment de wagon que dans une caisse de fiacre.

A la place de la République, il se pencha par la portière :

— Remontez le boulevard Voltaire jusqu'à la mairie du XI<sup>e</sup>, et de là filez à la gare de Lyon.

Le cocher fit tourner bride au cheval qui partit ventre à terre dans la direction indiquée.

Un quart d'heure après, on était dans la cour de départ. Felodias remit généreusement cinq francs au cocher et courut au guichet.

Il n'était que temps : au moment où il sautait dans un compartiment de seconde, le train s'ébranlait.

— Sapristi ! Vous avez de la veine.

Felodias se retourna et vit à l'autre bout du compartiment un gros homme ventripotent, d'aspect sanguin, à la figure trouée comme une écumoire par la petite vérole.

Le sang-froid n'abandonne jamais un policier de marque.

Coiffé d'un chapeau melon démodé, habillé d'un complet beige râpé, chaussé de bottines éculées, en un mot assez piètrement vêtu, Felodias comprit instantanément que sa mise pouvait paraître suspecte à son compagnon de voyage.

— Oui, dit-il en reprenant haleine, j'ai failli bel et bien rater le train.

« Figurez-vous que j'ai été avisé à la dernière minute d'une grosse affaire qui va se traiter en Suisse... »

Alors, j'ai rempli précipitamment ma valise, sans prendre le temps de m'habiller, et me voici !...

« Pourvu qu'on ait fait suivre ma valise, c'est l'essentiel.

— Alors, vous allez en Suisse ?

— Oui.

— Ne suis-je pas trop indiscret en vous deman-

dant à quelle industrie se rapporte votre genre d'affaires ?

Décidément le monsieur ventripotent était un bavard hors ligne...

Rien d'aussi ennuyeux que d'avoir un bavard à côté de soi qui vous questionne, alors que vous avez les meilleures raisons pour garder le silence...

Mais il n'était plus temps de reculer...

— Je suis ingénieur civil... Je m'occupe spécialement de la représentation des machines-outils.

— Pour travailler le bois ?

— Bois et fer. J'ai la représentation exclusive de la plus grosse maison américaine : Jassen et fils à Milwaukee.

— Tous mes compliments...

« Dites-moi, est-ce que vous avez beaucoup de relations en Suisse ? »

— Assez.

— Je suis précisément constructeur d'instruments de pesage à Lyon, faubourg de la Mutilière... Maison Vaudoit.

« J'avais concédé, il y a deux ans, l'agence de ma maison à un quincaillier de Genève... avec un minimum de cent mille francs comme chiffres d'affaires.

« Il est arrivé tout juste à la moitié, faute de s'en occuper... Le contrat est rompu de ce fait.

— Pourquoi n'établissez-vous pas plutôt une succursale ?

— Une succursale, mon cher Monsieur, c'est une affaire superbe quand elle est gérée par une personne honnête, intelligente et travailleuse...

« Dans le cas contraire, les frais généraux écrasent le peu de bénéfice que laisse une vente minime...

« Mon idée serait de mettre la main sur un ingénieur de votre trempe... »

« Voulez-vous un cigare ? »

— Bien volontiers.

Le constructeur-balancier profita de l'occasion pour s'asseoir juste en face de Felodias, et lui tendant un havane, il poursuivit :

— Oui, un ingénieur... capable... actif... au courant de la mécanique... qui sache pressentir les besoins de la clientèle... flairer les affaires... et lutter contre la concurrence... car dans notre article, la concurrence est inouïe depuis que les Allemands se sont mis de la partie.

— Je sais, opina gravement Felodias.

— A l'heure actuelle, ils fournissent en Suisse presque la totalité des instruments de pesage.

« Ils ont des prix ridicules... mais le client en a pour son argent... Ça manque de précision... et surtout de robustesse... »

« Un représentant français qui se mettrait résolument à l'œuvre leur enlèverait facilement la prédominance du marché... »

Felodias dès le début avait pressenti les intentions de M. Vaudoit...

Pourquoi refuserait-il les propositions ?

En acquittant le prix de son billet de seconde au guichet de la gare de Lyon, il s'était aperçu qu'il lui restait soixante francs et quelques centimes.

Une fois la frontière franchie, quelles ressources s'offrirait-il à lui ?

Comment résoudre-t-il en pays étranger le problème de l'existence ?

Le hasard du voyage lui en fournissait peut-être la solution.

Mieux valait écouter les offres de M. Vaudoit que de les écarter de parti pris.

Le front barré de cette ride transversale qui décele le souci chez les gens habitués à manier les affaires, Felodias crut bon d'articuler sentencieusement :

— Pour réussir dans une partie, il importe avant tout de la connaître. Or, je vous avoue que la balancerie m'est totalement inconnue.

— Qu'à cela ne tienne ! fit triomphalement M.

Vaudoit en ouvrant une volumineuse serviette de maroquin, voici mon catalogue...

« Si vous voulez bien, nous allons le parcourir ensemble, et avant d'arriver à Laroche, vous en saurez autant que moi.

— Je veux bien, dit Felodias, amusé.

Une heure durant, ils consultèrent le précieux catalogue.

Puis M. Vaudoit crut devoir donner quelques explications techniques, détailler une à une les pièces qui composent une balance : le socle, le fléau, le contre-fléau, le support, les pièces des bouts, les fenêtres, les chapeaux, les plateaux, les aiguilles, les index...

Sur ce, Felodias se déclara complètement édifié.

Il ne restait plus que la question financière à débattre.

On se mit d'accord sur le chiffre de 10 0/0 de courtage.

M. Vaudoit parlait de rédiger séance tenante au crayon un projet de contrat, mais Felodias qui eût été fort embarrassé de donner ses références d'ingénieur et qui ne se souciait nullement d'indiquer son nom et son adresse éluda adroitement le projet.

— Je vais d'abord, dit-il, me renseigner sur l'état général des balances en Suisse. Puis, si la représentation offre des chances de réussite, je vous écrirai immédiatement.

— C'est entendu, dit M. Vaudoit enchanté de la largesse de vues de son futur représentant. En attendant, voici mon catalogue et ma carte. Faites-en tel usage qu'il vous plaira.

La carte était ainsi libellée :

Fabrique de Balances  
et d'Instruments de Pesage

E. VAUDOIT

Faubourg de la Mulatière

LYON

Représentée par M...

Felodias eut peine à dissimuler sa joie : cette carte lui fournissait une preuve d'identité des plus respectables.

Représentée par M... Un nom quelconque sur la ligne de pointillés, ça suffisait pour dérouter les investigations policières...

Le train arrivait en gare de Laroche.

— Si nous descendions prendre un bock au buffet ? interrogea M. Vaudoit.

— Avec plaisir, fit Felodias qui n'avait pas encore déjeuné.

Tous deux s'acheminèrent vers le buffet à travers la cohue des voyageurs encombrant les quais.

Felodias s'octroya, en outre de son bock, deux sandwiches que son ventre affamé accueillit avec satisfaction.

Puis, une fois remontés dans leur compartiment, M. Vaudoit estimant sans doute que la conversation d'affaires avait assez duré, brandit un journal :

— Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ce crime ? Felodias ouvrit de grands yeux stupéfaits.

— Quel crime ? fit-il sur un ton apparemment évasif.

— Le crime de Nogent-sur-Marne.

— Ah ! oui... J'en ai entendu vaguement parler.

— Vous n'avez pas lu les détails donnés par les journaux ?

— Ma foi, non... Ça m'intéresse si peu.

— Oh ! je ne m'intéresse pas non plus énormément aux crimes, mais celui-ci dépasse vraiment en horreur toute imagination.

— Bah ?

— Savez-vous au juste de quoi il s'agit ?

— D'un assassinat, si je ne me trompe.

— D'un double assassinat !

— Allons donc !

— Et commis dans des circonstances absolument odieuses...

Un modeste ménage... quelques économies... le mari plombier... la femme tenant la boutique ouverte...

— Alors ?

— Alors le mari a été trouvé percé d'un coup de tiers-point au cœur... La femme a été étranglée.

— Et l'assassin ?

— On est sur ses traces... C'est un ancien limier de la Préfecture révoqué pour ivresse... un nommé Felodias.

Un frisson parcourut malgré lui le corps du pseudo-assassin.

D'une voix mal assurée, il interrogea :

— Est-on bien sûr que ce soit lui l'auteur du crime ?

— Parbleu ! Il y a des preuves accablantes contre lui...

La préméditation a été établie, d'après ce que mon journal raconte, par la déposition d'un vieux jardinier.

Felodias se souvint à ce moment de l'entretien qu'il avait eu avec le personnage susnommé, sous le fallacieux prétexte de louer le pavillon dont il avait la garde...

— En quoi consiste sa déposition ?

— Il paraît que l'assassin lui avait rendu visite quelques jours auparavant, dans le but apparent de visiter un pavillon à louer, mais en réalité pour se rendre compte de l'état des lieux.

— Votre journal donne le signalement de l'assassin ?

— Oui, on l'a envoyé à toutes les gares-frontières... Tenez, voulez-vous lire ?

— A quoi bon ? fit dédaigneusement Felodias, secoué d'un tremblement nerveux qu'il s'efforçait de réprimer.

— C'est égal, en présence de crimes semblables, on considère la guillotine comme la plus belle des inventions.

— Assurément... Vous êtes partisan de la peine de mort ?

— A outrance !... à outrance, monsieur... affirma M. Vaudoit.

« Je crois même que s'il m'était donné d'arrêter un assassin, je ne le remettrais pas vivant entre les mains de la police.

Entre temps l'ex-policier songeait...

Il pensait avec effroi à son arrestation éventuelle et même certaine si, comme le mentionnait le journal de M. Vaudoit, son signalement était parvenu par dépêches aux gares frontières.

Coûte que coûte, à tout prix, il fallait trouver un déguisement, inventer un maquillage... mais comment ?

Dans le désarroi de son esprit, Felodias cherchait, combinait, supputait toutes les hypothèses possibles qui pouvaient lui fournir l'occasion de se travestir.

Il regretta amèrement sa mansarde de la rue Bonaparte, sa chère « loge d'artiste » où vingt déguisements différents s'étaient à l'abri de la poussière.

Cinq minutes lui eussent suffi pour se grimer, se travestir et sortir méconnaissable à la vue du plus adroit limier.

Et l'express filait, filait par les plaines de la Bourgogne...

— Mâcon ! Mâcon !

Dans une heure à peine on aurait franchi les 512 kilomètres qui séparent Paris de la seconde ville de France...

Tout en poursuivant apparemment la conversation avec M. Vaudoit, Felodias se demandait avec

effroi comment il allait sortir de cette impasse ridicule mais dangereuse.

Qu'il fût innocent, cela ne faisait aucun doute pour sa conscience, mais celle du juge n'est pas celle de l'inculpé.

L'idée d'une détention possible, même provisoire, jetait dans ses veines le frisson de terreur du vrai coupable.

Il se pencha par la portière, aspira une grosse bouffée d'air frais pour calmer l'oppression lourde qui le gagnait...

Les faubourgs de Lyon commençaient à apparaître dans la trouée sombre, étoilée par les becs de gaz...

— Alors, c'est convenu ?...

« Vous m'écrirez de Genève ?

La voix grasse et sonore de M. Vaudoit le rapela à la réalité.

— Oui, oui, c'est convenu.

— Croyez-moi, il y a un gros chiffre d'affaires à traiter...

— Je n'en doute pas.

— Vos commissions seront payées rubis sur l'ongle. Je suis même à votre disposition au cas où vous auriez besoin d'une petite provision.

Le train stoppa en gare.

M. Vaudoit mit sa volumineuse serviette de maroquin sous le bras, serra énergiquement la main de Felodias et prit congé de lui en s'excusant de ne pas pouvoir rester plus longtemps en sa compagnie.

Il n'était peut-être pas sorti de la cour de la gare qu'une exclamation joyeuse déridait le front de Felodias.

Sur le filet, bien plié, tout reluisant de neuf, le superbe pardessus demi-saison de M. Vaudoit s'offrait à sa vue pour calmer son angoisse.

Ce que l'imagination lui avait refusé, le hasard venait de le lui fournir.

Avec soixante francs en poche, Felodias ne pouvait songer, en effet, à s'offrir le luxe d'un pardessus de si belle coupe... Un pardessus, ça vous pose un homme d'emblée...

L'ex-policier descendit à son tour de wagon, très correct, très crâne, le pardessus sous le bras gauche, et s'informa du premier train en partance pour Genève.

— A 10 h. 50, lui répondit un sous-chef de gare. Felodias, sans se presser, alla chez un coiffeur, se fit raser de très près, et une tondeuse coupa à ras ses cheveux que, par négligence, il portait très longs.

Il sortit de chez le coiffeur rajeuni de dix ans et endossa son pardessus sur le boulevard.

La longueur en était parfaite, mais son torse y flottait.

— Au diable ! les gens qui bedonnent, murmura Felodias.

Un kilogramme d'étoffe acheté chez un cordier donna à son buste l'ampleur rendue indispensable par le pardessus de M. Vaudoit. Un petit endroit discret, en forme de kiosque, servit à opérer déceamment cette transformation.

Puis, très tranquillement, il s'achemina vers un restaurant, y soupa de fort bon appétit et le train le déposait à Genève le lendemain matin sans autre incident.

## XXII

## A GENÈVE

Felodias se fit inscrire au bureau de l'hôtel de la Corne d'Or sous les nom et prénom de Jacques Cohn, qu'il avait préalablement écrits sur la carte de M. Vaudoit.

Après un déjeuner et un sommeil réparateurs, il s'éveilla, ouvrit la fenêtre toute grande.

Déjà le crépuscule estompait l'admirable perspective qui se déroulait à l'horizon des champs de neige, taillés par croupes irrégulières sur les flancs du mont Blanc.

Felodias fut brutalement tiré de cette contemplation magique par deux silhouettes de promeneurs.

L'un était grand et mince comme une échasse, avec un profil d'oiseau de proie ; l'autre, tout ratatiné et engoncé dans un pardessus mastic, avait une figure chafouine et fureteuse des plus caractéristiques.

— Saute-aux-Prunes et Rat-d'Eau ! s'exclama Felodias.

Il referma vivement la fenêtre, au moment précis où ces deux messieurs s'engouffraient sous le vestibule de l'hôtel.

Fini le panorama, adieu la rêverie !

La préfecture de police venait de lui déléguer deux de ses meilleurs limiers, deux anciens collègues, s'il vous plaît ! qui étaient sans doute arrivés à Genève dans le dessein de renouer connaissance, ce dont Felodias se souciait fort peu.

Sa première pensée fut de rechercher un moyen d'évasion.

La porte de sa chambre ouvrait sur un long corridor éclairé à chaque extrémité par deux larges baies, mais le moyen de se laisser glisser d'un second étage ?

Il éprouva un quart d'heure d'anxiété terrible.

Soudain, deux petits coups secs résonnèrent à la porte...

Pour la première fois de sa vie, peut-être, son sang-froid l'abandonnait à l'idée que Saute-aux-Prunes et Rat-d'Eau se concertaient à voix basse derrière la porte.

Deux petits coups secs résonnèrent de nouveau, puis une voix qu'il reconnut pour être celle du garçon de l'hôtel, articula nettement :

— Ouvrez, monsieur, je vous prie.

Rassuré provisoirement, Felodias ouvrit ; un homme d'une trentaine d'années, à la face pâle et glabre, avec des yeux d'un bleu glauque fréquents chez la race slave, pénétra sur la pointe des pieds dans la chambre, fit un signe mystérieux que Felodias ne put interpréter et ayant refermé prudemment la porte :

— Frère, dit-il, avec une pointe d'accent exotique, il faut partir.

— Partir ? fit l'ex-policier, interloqué.

— Oui, partir... de suite.

« Deux mouchards sont en bas.

« Ils ont consulté le registre de l'hôtel.

« Puis le patron leur a donné votre signalement, ce qui a paru les satisfaire.

« Pour le plus grand bien de notre cause il faut fuir.

Felodias devina instantanément le rébus : ce garçon, affilié sans doute à une société de nihilistes, soupçonnait en lui un frère de misère.

Il n'eut garde de l'en dissuader :

— Fuir ? Où et comment ?

Le garçon s'assit à une petite table et griffonna rapidement quelques mots au crayon :

— Nous allons descendre par l'escalier de service. Vous filerez par le jardin tandis que les mouchards guetteront votre sortie sur le boulevard...

« Le sifflet de Winkelried va résonner dans un quart d'heure. C'est le temps nécessaire pour gagner le ponton d'embarquement... en vous pressant un peu.

« Une fois à Ouchy, vous monterez à Lausanne.

« Vous demanderez la rue des Pâtres...

« C'est une petite rue, très étroite, qui n'a pas plus de vingt mètres de long, dans le voisinage du Château-Donjon...

« Tout à l'entrée, vous distinguerez une échoppe

avec une botte rouge pour enseigne. Yvan est mon ami ; vous lui remettrez cette lettre.

« C'est à peine s'il comprend quelques mots de français. Vous pourrez dormir sur vos deux oreilles ; la police n'ira pas vous chercher là.

Très ému, Felodias serra longuement la main du garçon.

— Votre nom, mon ami ? Vous venez de me rendre un service que je n'oublierai jamais.

— Si vous avez besoin de m'écrire, adressez la lettre aux initiales N. N. 113, poste restante, au Bureau central... J'y vais chaque semaine.

Felodias prit note :

— Merci, mon brave...

Ils descendirent au jardin.

Le garçon tira le verrou d'une petite porte dissimulée derrière un massif de rosiers :

— Allez... au revoir... Et bonne chance !

— Adieu, frère ! fit Felodias en lui remettant un louis pour acquitter sa note d'hôtel.

Felodias fut accueilli dans l'échope d'Yvan avec cette hospitalité touchante que recèlent au fond de leur cœur les natures trempées par l'amertume de l'exil.

Une jeune femme accorte, souriante, prépara un souper frugal qu'on arrosa d'un litre de bière.

Le repas terminé, comme toute conversation était impossible, Yvan tendit à son hôte une revue éditée à Bruxelles.

Le garçon de l'hôtel devait avoir présenté Felodias à son ami comme un révolutionnaire français traqué par la police, à en juger par la lecture offerte.

L'ex-policier parut se livrer consciencieusement aux joies des théories anarchistes et ne ferma la brochure que sur une mimique désordonnée d'Yvan.

Celui-ci lui demandait s'il était muni des papiers indispensables à sa sécurité.

Felodias montra sa carte de représentant.

Yvan eut un geste qui signifiait : « Ce n'est pas suffisant. »

Il alla ouvrir un coffre placé sous son établi et revint avec une volumineuse liasse de paperasses qu'il étala sur la table.

Il y avait là de quoi établir dix états civils au grand complet, actes de naissance, de mariage, de décès, certificats, reconnaissances, attestations, permis...

Beaucoup de ces pièces étaient authentiques ; un certain nombre constituaient des blancs-seings.

Tout policier qu'il fût, Felodias ne put s'empêcher de s'extasier devant ce monceau de pièces détachées.

Sur l'invitation d'Yvan, il prit un acte de naissance au nom de Arnel Lecomte, qui portait le timbre de la mairie de Bruges, et compléta deux blancs-seings à ce nom.

Cela fait, il gratta adroitement sur la carte de M. Vaudoit l'inscription de Jacques Cohn, et lui substitua celle d'Arnel Lecomte, substitution qui ne pouvait nuire qu'à la police puisqu'il n'avait pas déclaré son nom à M. Vaudoit.

Felodias, en effet, dans la courte traversée de Genève à Ouchy, avait réfléchi sur l'intérêt considérable attaché aux offres du balancier.

Une belle occasion s'offrait à lui de vivre honorablement et confortablement en Suisse : c'était d'accepter la représentation proposée et d'y consacrer toute son intelligence et tous ses efforts.

Aussi, le lendemain matin, en quittant l'échope d'Yvan, s'achemina-t-il vers un bureau de poste où il rédigea le télégramme suivant :

Vaudoit.

La Mulatière, Lyon.

Me suis renseigné. Succès certain.  
Partirai demain Zurich.

Prière envoyer ici, bureau restant Lausanne provision deux cents francs.

Vous retourne par postal pardessus oublié.

LECOMTE.

Le retour du pardessus était un moyen excellent de gagner la pleine confiance de l'industriel.

La réponse ne se fit pas attendre ; dans l'après-midi, Felodias recevait par voie télégraphique la provision demandée.

Il prit congé d'Yvan et de sa femme, les remercia de la bonté hospitalière qu'ils lui avaient témoignée, puis songea à de brillantes emplettes.

Il sortit d'un magasin de confections tout flamboyant neuf, et resta un quart d'heure dans une perplexité angoissante devant la boutique d'un perruquier...

— Allait-il faire subir à sa moustache le sort que ses cheveux avaient eu à Lyon ?

Il hésita longtemps... longtemps, puis la prudence l'emporta sur la coquetterie.

Une fois sorti de la boutique du perruquier, Felodias était méconnaissable ; l'œil le plus exercé n'eût pu reconnaître à quelques pas l'ex-policier de la rue Bonaparte.

Résolument, il se mit en campagne, battit les pavés des vieilles rues tortueuses de Lausanne, frappa à toutes les portes des quincaillers, des bazars, des commerçants susceptibles de consulter son catalogue de balances.

Admirablement servi par un aplomb à toute épreuve, le résultat dépassa ses espérances : en deux jours, il réalisa douze cents francs de commandes.

De Lausanne, il passa à Fribourg, de Fribourg à Berne, de Berne à Lucerne, s'arrêtant quelques semaines dans chacune de ces villes pour battre les alentours.

Il fréquentait les meilleurs hôtels, jetait son argent en grand seigneur, consacrait volontiers un jour plein pour visiter les curiosités archéologiques et historiques d'une ville, et savait conquérir la clientèle par son éloquence et sa courtoisie.

Au fond, sa vie nouvelle le grisait.

Hé ! quoi ! Felodias aurait végété toute sa vie dans les bas-fonds des agences touchées, des polices suspectes, des besognes viles, glissant d'une débâche à l'autre, perdant insensiblement jusqu'au dernier vestige de sens moral, alors qu'il avait l'étoffe d'un brasseur d'affaires ?...

Oui, sa véritable vocation le destinait aux affaires ; sa réussite aussi soudaine qu'imprévue en était la meilleure preuve...

De temps en temps, dans un journal français, il retrouvait un court écho du drame de Negent. Cela ne le passionnait plus, ne l'intéressait même pas.

Il se sentait si étranger à l'affaire et elle lui paraissait déjà si lointaine que l'idée de son arrestation éventuelle s'était complètement effacée de son esprit.

Pourtant, dans la première quinzaine de son séjour en Suisse, il avait eu une idée lumineuse pour égarer les policiers lancés sur sa piste.

Sur l'assurance que lui avait donnée le garçon de l'hôtel de la Corne-d'Or, il avait écrit et postdaté une lettre, laquelle envoyée en Amérique à un ami sûr devait faire retour en France à son adresse exacte.

Voici la teneur de cette lettre :

Monsieur le chef de la Sûreté, Paris,

Ne tenant nullement à subir quelques mois de prévention pour un crime auquel je suis complètement étranger, j'ai jugé bon de mettre l'Océan Atlantique entre votre police et moi.

Toutes recherches faites dans le but de me re-



trouver seront vaines, superflues et ne serviront qu'à grever les frais déjà considérables de votre administration.

Agrérez, monsieur le chef de la Sûreté, mes civilités empressées.

FELODIAS.

P.-S. — J'oublie, à dessein, de faire figurer en tête de cette lettre le lieu de ma nouvelle résidence.

XXIII

SUR LES BORDS DU RHIN

Le printemps suivant trouva Felodias, *alias* Armel Lecomte, à Zurich.

C'était son deuxième séjour dans cette ville industrielle et pittoresque à la fois.

On était à la fin du mois de mai.

Déjà les cortèges de sportsmen, de gentlemen, de langoureuses miss et d'excentriques millionnaires des deux sexes, qui avaient fui le spleen de leur patrie, erraient dans Bahnhof-Strasse, devant les étalages somptueux des magasins, les porches élégants des hôtels et les brasseries admirablement décorées.

Le hasard de la table d'hôte avait placé Felodias à côté d'une personne qui n'était plus de la première jeunesse, mais dont les plantureux appas, les réparties vives, les excentricités de costume, les allures libres et les joyeux propos déridaient à chaque instant les pensionnaires de l'hôtel Franco-Suisse.

Mistress Kate-Noé Frédy pouvait avoir trente-cinq ans.

Très blonde, du blond pâle des pays froids, les yeux bleus, les traits assez réguliers sur un teint lacté à peine défraîchi, la gorge ouvrant sur un buste massif, la taille non dépourvue d'élégance malgré des hanches un peu trop accusées sous la robe collante qui les moulait, mistress Kate était un de ces fruits d'été qui gardent encore la saveur et le parfum de la saison qui a vu éclore leurs bourgeons.

Un richissime éleveur des Etats-Unis l'avait laissée veuve et sans enfant au bout de quelques années de mariage.

Elle-même faisait parfois allusion à ses immenses vergers de Californie, — des milliers d'hectares — dont le revenu annuel s'élevait à plus de cinquante mille dollars.

Voyageant d'un bout de l'année à l'autre, sans dame de compagnie, toujours seule, elle connaissait par expérience les meilleurs hôtels du monde entier.

Deux passions la dominaient à travers ses pérégrinations : le tourisme et la botanique.

Trois fois de suite, elle avait tenté en vain l'ascension du mont Blanc ; il avait fallu que deux guides la retirassent évanouie du fond d'une crevasse proche des Grands-Mulets pour la faire renoncer à son projet téméraire.

Quant à sa science botanique, elle se réduisait à l'inoffensive manie de collectionner les fleurs des Alpes.

Deux grandes caisses trouées, renfermant chacune un volumineux herbier, la suivaient dans tous ses voyages.

Dès le premier jour, la conversation entre mistress Kate et Felodias avait roulé banale sur les curiosités de Zurich.

La richissime veuve s'exprimait d'ailleurs assez facilement en français.

— Vous aimez la perspective de l'Ulliberg ?

— Beaucoup... Un vrai paradis !

— Surtout sous l'éclat des girandoles électriques.

— Irez-vous ce soir à la fête sur le lac, milady ?

— Non, je crains la foule.

— Vous préférez les ascensions ?

— Je les adore.

Et le lendemain, la conversation reprenait, invariablement amenée par mistress Kate.

On quittait la féerique campagne de Zurich, pour planer sous l'azur pur au sommet de pics frangés de stalactites de glace.

— Vous connaissez le Righi, monsieur ?

— A merveille.

— Et le Pilate ?

— Aussi.

— Je ne trouve rien de plus exquis que cette excursion du Pilate, soupirait-elle.

De jour en jour, leur entretien devenait plus familier.

Felodias s'en amusait, d'autant plus que mistress Kate ayant su le nom de son voisin de table l'interpellait de façon tout à fait nobiliaire :

— Monsieur Le Comte !... Monsieur Le Comte !

Elle avait une intonation particulière qui coupait nettement le mot en deux, et ne permettait pas un seul instant à l'assemblée de douter de l'authenticité du blason.

Tout bas on chuchotait :

— Mistress Kate verse dans l'idylle.

Et de fait, avec ses mines langoureuses, ses rougeurs subites, ses regards furtifs et son parti pris d'accaparer Felodias à elle seule, l'Américaine autorisait les suppositions colportées à voix basse autour de la table d'hôte.

Qu'on ne se méprenne pas : il n'entraît dans la conduite de mistress Kate à l'égard de Felodias aucune intention inavouée, aucun calcul pervers, rien qui pût être suspecté et de nature à prêter à la médisance.

Tout au plus pouvait-on lui reprocher une sympathie trop apparente, trop accentuée que par ses mœurs d'Américaine elle ne se faisait aucun scrupule d'afficher.

Elle excita même, un soir, l'hilarité au salon dans une circonstance qui mérite d'être rappelée.

On causait psychologie.

La conversation roulait sur certaines affinités de caractère, sur ces vagues échos qui se répercutent d'un cœur à l'autre sans motif plausible.

— Savez-vous, monsieur le comte, la source de ma sympathie à votre égard ?

— Ma foi non, fit Felodias.

« En tout cas, je vous prie de croire qu'elle m'honore et que je la partage.

— Eh bien, moi, je la sais, minauda mistress Kate, c'est parce que vous ressemblez à défunt Frédy.

« Ah ! ce pauvre Hector ! Il avait votre physique et votre intelligence.

On rit sous cape, les éventails se déployèrent pour cacher des faces pudiques de miss, et Felodias, fort embarrassé, jugea bon d'annoncer à son indiscrete voisine de table son départ imminent.

— Où allez-vous.

— A Schaffouse.

— A Schaffouse ! J'ai déjà visité deux fois la chute du Rhin... Merveilleux !... Splendide !...

« Et à quel hôtel descendez-vous ?

— A l'hôtel de Bellevue.

Après dîner, Felodias prit, en effet, congé de mistress Kate et s'achemina vers la gare de Zurich pour aller coucher à Schaffouse.

Le lendemain était un dimanche.

Nul pays plus que la Suisse ne respecte le repos dominical.

Felodias en profita pour visiter dans la matinée le parc de Laufen dont les magnifiques ombrages se profilent sur les pentes abruptes du coteau qui dévale vers le Rhin.

Au bas de ce coteau, tout à fait au pied, est une plate-forme élevée sur le lit même du fleuve. Là, le touriste, éloigné de trente brasses de la chute, est bien placé pour jouir du merveilleux spectacle qui s'offre à sa vue.

Felodias était depuis dix minutes à peine sur la plate-forme, abîmé dans sa contemplation, lorsqu'une voix féminine le fit tressaillir.

— Bonjour, monsieur... monsieur le comte !

Il se retourna, vit mistress Kate, le sourire aux lèvres, la nuque blonde protégée par une ombrelle rose :

— C'est moi... Figurez-vous qu'après votre départ je n'ai pu résister à l'envie de revoir la chute de Schaffhausen...

« Aurai-je le plaisir de rester ici quelques jours en votre agréable compagnie ? »

— Mais, tout le plaisir sera pour moi, milady.

— Oh ! regardez... regardez !... Le bel arc-en-ciel !

Son index était tendu vers un angle de la chute où une masse liquide, bouillonnante et tumultueuse, en se brisant aux arêtes d'une roche, retombait en un brouillard d'écume que le soleil vaporisait de son prisme multicolore.

Un batelier la tira en mauvais français de sa contemplation.

— Une barque pour madame et monsieur ?

Et comme Felodias haussait les épaules :

— Aucun danger, aucun... Aller et retour au bas de la chute... sur toute la largeur de cent mètres... Je réponds de vous.

Mistress Kate se retournait vers son compagnon, les yeux émerillonnés soudain devant la perspective d'un danger quelconque.

— Venez !... Oh ! venez, supplia-t-elle.

Tout son corps frémissait à l'idée de la sensation de plaisir qui s'offrirait à son esprit avide d'imprévu.

Quoiqu'il s'en souciât fort peu, Felodias consentit à déférer au désir impatient de mistress Kate.

Deux minutes après, la barque était au large ; un coup maladroit de barre du nautonnier la précipitait brusquement de travers sous un jet.

Affolée, mistress Kate se levait, se penchait de droite à gauche et la faisait chavirer.

Ce fut vingt secondes de panique indescriptible parmi le monde de touristes accourus sur les bords de la chute...

Cependant on ne tarda pas à voir déborder deux têtes de l'écume blanche...

Felodias, soutenant sa compagne, nageait dans la direction de la rive.

Le batelier, voyant que le danger était passé, remontait dans sa barque...

Mistress Kate s'était évanouie. Elle reprit ses sens au bout d'une minute.

Une automobile la déposa à l'hôtel de Bellevue. Felodias l'y accompagna.

— Ah ! monsieur le comte, lui dit-elle à trois reprises dans le court trajet de la chute à l'hôtel, vous m'avez sauvé la vie !

Et, comme il se récriait par modestie, elle insistait, voulant à toutes forces lui prouver la lourde dette qu'elle avait contractée vis-à-vis de lui :

— Si, si !... Ne dites pas le contraire... Je sais ce que je vous dois... La vie, rien de plus.

Aussitôt arrivée à l'hôtel, on s'empressait autour d'elle, on lui offrait des vulnérinaires qu'elle refusait du geste.

— Non, non, fit-elle en femme pratique, mon émotion a été trop grande, ma faiblesse est extrême. Apportez-moi plutôt une côtelette !... côtelette saignante... et un bon verre de Chypre.

Et sa collation prise, elle montait dans la chambre qu'on lui avait préparée au premier.

Deux mois après, Felodias épousait mistress Kate-Noé Frédy.

## DEUXIÈME PARTIE

### Le Policier

#### FEMME DE CHAMBRE !

Sur le pont de Gournay, la jeune femme relut l'annonce :

« On demande demoiselle ou dame de compagnie, d'excellente tenue ; on accepterait volontiers personne de distinction déclassée à la suite de revers de fortune. S'adresser à Mme la comtesse Armel, à Gournay-en-Brie. »

La nuit tombait.

Elle demanda au péager de lui indiquer la demeure de la comtesse Armel.

— Ah ! vous allez sans doute lui proposer de rentrer à son service...

« Ça été un vrai défilé toute la journée.

« Autant j'ai vu passer de personnes, autant j'en ai vu revenir... »

« Ces gens-là, voyez-vous, c'est original en diable... »

« Enfin peut-être aurez-vous plus de chance, je vous le souhaite... »

« Traversez cette place et tournez à gauche... »

« Vous verrez une grande maison au fond d'une cour... Il y a un portail flanqué de deux petites tourelles.

— Merci, monsieur...

Cinq minutes après, elle frappait à la porte indiquée.

Un domestique lui ouvrit et la conduisit auprès de Mme la comtesse Armel, *alias* Kate-Noé Frédy, épouse de Jean-Baptiste Felodias.

Celle-ci la reçut dans son salon.

— Asseyez-vous... Mademoi... Madame ?

— Madame.

Avec un sans-gêne tout à fait américain, Kate devisageait l'inconnue ; elle lui trouvait fort grand air sous une toilette noire, très simple et un chapeau de paille léger relevé sur la nuque.

Quelques fils blancs émergeaient d'une chevelure noire, soyeuse, qui encadrait gracieusement les tempes et le front.

Le teint était mat, très pur et d'une pâleur extrême.

Les traits et la taille avaient la finesse d'une statuette de Tanagra.

De beaux yeux noirs, éclairaient une physionomie empreinte d'une dignité presque aristocratique, mais qui trahissait néanmoins la lassitude et la tristesse.

Les investigations visuelles de Kate ayant pris fin, l'inconnue dit doucement :

— Je n'ai pas de certificats, madame, à vous présenter... C'est la première fois que je sollicite un emploi...

— Les certificats ne signifient rien, déclara Kate. Chez moi, en Amérique, on juge les gens surtout à leur physionomie...

— Alors... Madame la comtesse ?

— Vous me plaisez beaucoup.

— J'espère ne pas vous faire revenir par la suite sur cette excellente impression.

— Etes-vous assez... instruite ?

— J'ai été jusqu'à dix-huit ans en pension... Ensuite...

Kate l'interrompt :

— Je n'ai pas besoin d'en savoir plus long... Je crois qu'on a en France la prétention de vouloir pénétrer dans la vie privée des gens que l'on emploie... C'est très fâcheux.

— Vous dites la vérité, madame.

— Oh ! j'ai eu beaucoup de peine à me faire aux mœurs d'ici...

« Je suis née à Minneapolis... aux Etats-Unis où je suis restée jusqu'au décès d'Hector, mon premier mari... Car il y a seulement quatre ans que je suis remariée avec Hector... Je vous demande pardon, j'appelle aussi le comte Armel de ce prénom... question d'habitude... Il ne s'en fâche pas... »

« Mon second mari est aussi charmant que le premier... »

« Puis, j'ai eu un baby, il y a six mois, un amour... Vous verrez ! Si vous saviez combien je suis heureuse !... Ma première union avait été stérile ; je n'espérais plus un tel miracle... Voulez-vous venir le voir, mon William adoré ? »

— Avec plaisir.

— Comment vous appelez-vous ?

— Julienne.

— Eh bien, venez, Julienne... Je vous appellerai ainsi désormais...

Julienne fit un pas dans le salon et chancela brusquement.

— Qu'avez-vous ? fit Kate, inquiète.

— Rien... un étourdissement... Ce n'est rien... c'est passé.

La haute stature de Felodias s'encadra à cet instant dans le fond...

— Hector, mon ami, voici la jeune personne que je viens d'engager.

« Si elle vous plaît autant qu'à moi, c'est un engagement pour sa vie entière qu'elle va contracter dès ce soir.

Felodias s'avança vers Julienne :

— Je ratifie toujours le choix de ma femme, dit-il galamment, mais cette fois je le ratifie doublement. Presque aussitôt il réprima un mouvement, dans le demi-jour du salon obscurci par le crépuscule, il lui avait semblé reconnaître la jeune femme.

Oui, cette belle figure, sévère par les traits et douce par l'expression, ne lui était pas étrangère...

Où l'avait-il vue ? Il chercha vainement dans ses souvenirs.

En sa carrière aventureuse de policier, il avait tant vu défiler de physionomies !

Pourtant celle-là l'avait frappé plus particulièrement, ses yeux devaient l'avoir retenue, fixée d'une façon immuable — peut-être en raison de sa beauté — dans le cadre de ses impressions cérébrales.

La voix de Kate vint à propos ramener Felodias à des choses plus réelles.

— Julienne est très fatiguée, mon ami...

— Eh bien, mettons-nous à table.

— C'est cela... Nous irons à la nursery après dîner.

On passa dans la salle à manger.

Kate ouvrit le buffet, en tira un flacon de vin de Johannesberg :

— Tenez, Julienne, buvez ce doigt de vin...

— Oh ! madame.

— Si, si ! Votre fatigue se dissipera...

— Vous êtes vraiment trop bonne, madame...

Une larme glissa des cils de Julienne, en même temps qu'elle approchait le verre de ses lèvres...

On faisait bonne chère chez Felodias, et encore ne dépensait-on pas entièrement les revenus des vergers de Californie.

Le repas fut ce qu'il était chaque jour : copieux et abondamment arrosé des meilleurs vins.

Par exemple, le service était fait dans des conditions déplorable.

Kate ne connaissait que le service de table d'hôte, qui varie dans chaque pays, et n'avait nulle idée de l'art de servir qui, seul, se déploie dans la société mondaine. Aussi le domestique en prenait-il à sa guise.

Julienne en parut surprise, mais elle ne jugea pas à propos de manifester son étonnement.

Le repas terminé, Kate la conduisit à la nursery.

Là, le désordre était poussé à son comble ; le linge de l'enfant y voisinait avec celui de la nourrice dans un pêle-mêle, qui ne laissait aucune place vacante ; pas même un siège disponible.

Un berceau en cuivre s'ornait de rideaux disparates, aux couleurs criardes ; une couverture de soie était maculée de taches graisseuses... désordre et malpropreté !

La nourrice, affalée dans un fauteuil, lisait un roman de Paul de Kock.

Quant au baby, il dormait, et Julienne l'embrassa doucement sur le front sans l'éveiller.

— A propos, lui dit Kate en sortant de la nursery, voulez-vous que nous causions de vos appointements dès à présent ?

— Oh ! madame, je suis déjà payée par le plaisir que vous m'avez fait de m'admettre auprès de vous.

— Eh bien, on en causera plus tard...

« Vous devez avoir besoin de repos et de sommeil... Je vais vous conduire à votre chambre... La mienne est sur le même palier.

Julienne fut introduite dans une grande pièce carrée, éclairée par une vaste baie.

Un grand lit de cuivre se prélassait dans l'angle de gauche, à l'entrée, face à la baie.

Une armoire en noyer, une table de nuit, un bureau-secrétaire, une liseuse, un sofa, des sièges, une garniture de cheminée superbe, le tout en style Premier Empire, composaient l'ameublement de la chambre.

— Vous voyez, dit Kate, c'est bien vide... mais je vous laisse le soin de meubler la chambre vous-même. Vous consulterez vos goûts, sans songer à la dépense...

— Oh ! madame, comme je vous suis reconnaissante...

— Ne me remerciez pas... Je veux que vous soyez tout à votre aise...

« Hector est un homme charmant qui n'a qu'un défaut, celui de me laisser seule trop fréquemment... »

« Il pêche, il chasse, il se promène... »

« J'espère que nous deviendrons de bonnes amies et que nous nous plairons dans la société l'une de l'autre.

« Allons, bonne nuit ! »

Felodias était rentré en France, sur les instances de Kate, après un séjour de quatre années à Zurich.

C'était une idée fixe chez l'Américaine de vivre désormais sur la terre française qu'elle ne connaissait que fort superficiellement.

Elle rêvait de Paris, mais Felodias s'était montré intraitable à ce sujet.

Il avait trouvé nombre de prétextes pour dissuader Kate de son désir et la décider à vivre dans la banlieue.

Au fond, et malgré le titre nobiliaire dont il s'était enrichi, malgré le faux état civil dont le savetier Yvan l'avait gratifié à Lausanne, Felodias ne se serait nullement senti en sécurité dans la capitale.

Personne ne s'aviserait de le découvrir dans cette demeure quasi princière, mais à Paris les hasards d'une rencontre sont vraiment trop grands et parfois trop funestes...

Secrètement, à l'insu de Kate, il travaillait dans l'intérêt de sa réhabilitation.

Ses pêches et ses chasses cachaient ses nom-

breux déplacements... car il se déplaçait beaucoup sur les bords de la Marne, de Gournay jusqu'au pont de Champigny à l'affût d'un indice, d'une piste, d'un mot qui pût le mettre sur une voie quelconque.

Jusqu'ici, en dépit de tous ses efforts, il n'avait pu parvenir à reconstituer le drame de Nogent.

Parfois une vague réminiscence venait à son esprit au sujet de Planche-à-Pain et ses acolytes ; mais ce n'était là qu'une réminiscence furtive, un pressentiment qui ne s'étayait sur aucune base sérieuse.

A ses yeux Planche-à-Pain et ses compères étaient de trop petite envergure pour avoir risqué un crime pareil.

En attendant, Felodias promenait chaque jour son oisiveté apparente, un fusil ou une ligne à la main...

Personne n'eût pu se douter que ce placide bourgeois était un contumax condamné par la Cour d'assises à la peine des travaux forcés à perpétuité..

Julienne, au matin, rentra doucement dans la chambre de Kate et trouva celle-ci occupée à sa coiffure.

— Oh ! les beaux cheveux que vous avez, Madame... C'est de l'or fin.

« Voulez-vous me permettre de vous coiffer ?

— Je veux bien... mais à une condition ; c'est que ma coiffure sera la copie de la vôtre.

— Vous me flattez, Madame...

Au bout d'une demi-heure de travail, un nuage blond et flou couronnait le visage un peu massif de Kate.

Celle-ci exultait, prenait des poses devant un psyché, se livrait à sa propre contemplation.

— Mais, c'est admirable, merveilleux !

— Vous sortez, Madame, ce matin ?

— Non. Le temps n'est pas très clair.

— En ce cas, voulez-vous me permettre d'aller à la nursery ? J'y mettrai un peu d'ordre.

— Faites comme si vous étiez chez vous.

— J'aurai sans doute besoin de quelques chiffons.

— Je vous montrerai la lingerie.

— Autre chose : Voulez-vous me faire le plaisir de me laisser servir à table, au déjeuner.

— Vous n'y songez pas ?

— Je vais vous dire : c'est dans le but de donner une leçon à votre domestique... Il ne sait pas... Ce n'est point de sa faute... Oh ! soyez tranquille, je ferai en sorte qu'il ne s'en formalise pas.

— Vous allez révolutionner ma maison..

— Non pas.

— J'ai confiance en vous... Allez.

Kate avait dit vrai.

Ce fut une révolution, mais une révolution accomplie avec tact, sans le moindre froissement d'amour-propre, sans le heurt d'aucune susceptibilité.

Au bout d'un mois, la maison était littéralement transformée.

Julienne avait trié, déplacé, rangé, mis de l'harmonie en toutes choses, substitué la simplicité élégante à l'entassement criard des objets ; sa main experte avait remplacé les étoffes trop voyantes par d'autres d'un ton plus doux, les décorations avaient changé d'aspect, le mobilier avait pris une esthétique de bon ton par des suppressions et des adjonctions indispensables ; rideaux, tentures et lambris s'accordaient ; le luxe trop cosu, trop lourd qui s'étalait auparavant dans la demeure, revêtait à présent de la discrétion ; la nursery était admirablement tenue, le berceau de William était un chef-d'œuvre de goût... ; partout, la baguette magique de la fée avait passé.

Et cette transformation s'était accomplie sans bruit, insensiblement, sous les yeux extasiés de Kate.

Bonne Kate ! loin de s'alarmer de la supériorité

de sa dame de compagnie et d'en éprouver une jalousie étroite, elle la comblait au contraire de prévenances, de soins, de délicatesses, lui abandonnant complètement ses prérogatives de maîtresse de maison.

L'ascendant de Julienne sur l'esprit et le cœur de Kate parvint en quelques semaines à son apogée.

Nature essentiellement impulsive et chaude, dépensant sans compter, dégagée de tous préjugés et de toute mesquinerie de caractère, l'Américaine tenait absolument à prouver à sa dame de compagnie toute la sympathie qu'elle lui portait.

Une seule chose la contrariait ; la mélancolie de Julienne s'accommodait mal avec sa gaieté exubérante.

Souvent à travers leurs promenades, dans l'intimité du moment, Kate surprenait une expression indicible de tristesse sur la figure de sa compagne.

— Qu'avez-vous, Julienne ?

— Oh ! rien, Madame..

— Si, vous avez du chagrin.

— Nullement.

L'entretien se bornait généralement là.

Pourtant, par une après-midi de juin, Kate, par la porte entre-bâillée de la maison, aperçut Julienne agenouillée auprès du berceau de William.

Kate entra.

La nourrice s'était absentée un instant.

Au bruit de ses pas, Julienne se releva vivement et détourna son visage inondé de larmes.

Si sincère était son affection que Kate en fut tout émue ; elle prit doucement sa compagne par la main, l'entraîna au salon :

— Julienne, dit-elle, vous souffrez...

« Ne niez pas plus longtemps...

« Le plus grand témoignage de confiance que vous puissiez me donner est de me l'avouer...

« Vous savez que je n'ai jamais été indiscret à votre égard...

« Racontez-moi seulement ce qui vous plaira, mais parlez-moi, je vous en prie...

Julienne, sanglotante, garda un instant le silence.

On devinait qu'un combat violent se livrait en elle, qu'elle était partagée entre la volonté de se taire et le besoin impérieux d'épancher sa souffrance.

— Parlez ! supplia Kate.

La poussée du cœur l'emporta.

— Vous avez raison, balbutia Julienne, je vous dois la vérité... à vous qui avez été si bonne !... à vous qui m'avez recueillie lorsque je mourais de faim.

— De faim !

— Oui... Vous vous souvenez du soir de mon entrée ?... Une syncope me prit, m'étourdit...

« Eh bien, madame, cette syncope-là provenait de ce que je n'avais pas mangé depuis vingt-quatre heures.

— Mon Dieu !

— Le journal qui renfermait votre annonce m'était tombé, par hasard, sous les yeux... la veille, dans une crémérie où je laissai mon dernier argent...

« Je vins ici à pied. Je n'en pouvais plus...

« Au moment de passer le pont de Gournay, je crus bien que je n'aurais pas la force de me présenter à vous...

« Enfin, il faut croire que la Providence veillait sur moi, puisqu'elle ne me laissa pas succomber tout à fait.

— Mais comment aviez-vous pu arriver à une telle indigence... car je suppose, à vous voir si intelligente, si bien éduquée, si instruite que vous appartenez à une excellente famille.

D'une voix secouée à chaque instant par les sanglots, la jeune femme fit à sa protectrice le récit

sincère de sa vie... Elle lui dit l'effroyable douleur que lui avait laissée l'enlèvement de sa fille, l'impuissance de la police à retrouver les traces du comte...

— Je vous ai fait ma confession, madame...

« La liquidation de mon contrat de mariage m'avait laissé une dizaine de mille francs qui ont été en partie absorbés par les frais de procédure de mon instance en divorce... Je me suis dépouillée de tout pour vivre...

« Vous m'avez recueillie à temps...

« Je ne sais si je dois m'en réjouir, s'il n'aurait pas mieux valu en finir avec l'existence... N'importe, je vous en remercie, du fond de mon cœur...

« Je suis bien sûre que vous me pardonneriez de m'être présentée à vous sous un faux nom...

« Je m'appelle Clotilde... Appelez-moi toujours Julienne, voulez-vous?... C'est mon second prénom... Il faut toujours se méfier du hasard...

« Le scélérat qui a brisé ma vie cherche peut-être encore à me broyer le cœur entre ses griffes?... S'il me retrouvait, sa vengeance serait terrible...

— Oh ! ma pauvre enfant... fit Kate, soyez sans inquiétude à cet égard...

« Je vous demande seulement la permission de raconter votre douloureux roman à Hector... Qui sait s'il ne pourra pas vous être de quelque utilité pour retrouver votre enfant ?...

« Il est très intelligent, Hector.

— Je le sais, madame, et je vous sais gré de votre aimable intention.

— Allons, ne désespérez pas...

— Le seul bonheur que je puisse espérer désormais est de faire passer le souffle de mon âme sur les lèvres de ma fille, en souvenir de celui qui dort son dernier sommeil au fond de la Sibérie.

## II

### EN CAMPAGNE

Le lendemain, Felodias aborda courtoisement Julienne.

— Ma femme, lui dit-il, m'a mis au courant de vos déboires...

« Je serais d'autant plus heureux d'y mettre fin que vous seriez deux à vous en réjouir... Je vais donc tâcher, comme on dit dans les romans, de dénouer le fil de l'intrigue...

« J'essaierai de retrouver la piste de l'enfant, et si j'échoue, je retrouverai sûrement celle de M. de Prasloug.

Julienne s'effara :

— Comment... vous savez ?

— Oui... les journaux en ont parlé dans le temps... J'ai bonne mémoire...

« Je ne me trompe point, n'est-ce pas ? Vous êtes bien l'ex-comtesse de Prasloug ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! je vais me mettre de suite en campagne...

« J'ai consulté l'indicateur des chemins de fer... et donné l'ordre d'atteler aussitôt après déjeuner... Je serai à Fléchières à 6 heures du soir...

« Connaissez-vous dans cette localité une personne susceptible de m'aider dans mes recherches.

— Non... hélas !

— On s'en passera.

— Vous pourriez, toutefois, voir Mme Blanchon, la sage-femme qui a remis ma fille entre les mains de la prétendue nourrice.

— Je la verrai.

— Il y a aussi Baptiste... le domestique du château...

« Mais il a refusé de parler devant le juge d'instruction ; il ne parlera pas davantage devant vous.

— Qui sait ?... En attendant, ayez confiance dans le succès de mes démarches.

— Je vous remercie, monsieur le comte, de ces bonnes paroles.

Felodias se retira.

Comme on vient de le voir, il ne s'était pas démasqué devant Julienne...

Celle-ci, de son côté, ne pouvait le reconnaître : on se souvient que Felodias, sous la forme d'un représentant de librairie, s'était présenté au 25 bis de la rue Rousselet, et avait sollicité de la comtesse de Prasloug un abonnement à la *Revue Esthétique*.

Le temps d'ouvrir et de fermer la porte, le policier s'était convaincu de l'identité véritable de la personne qu'il recherchait et avait couru porter son adresse à Boijeau...

Felodias se doutait-il à ce moment qu'il regretterait cinq ans plus tard l'indiscrétion commise au détriment d'une pauvre femme fuyant les violences d'un bandit de haute marque ?... car il la regrettait à présent cette indiscrétion...

A cette heure, il se sentait repris par l'amour de son ancien métier. Son inactivité commençait à lui peser lourdement...

Se lancer dans une aventure sans fin, abandonner une piste improbable pour en suivre une plus sérieuse, faire parler les gens à leur insu, cumuler les indices, recueillir les racontars, jouer au personnage de comédie pour mieux saisir les éléments du drame, paraître et disparaître, voyager, étudier, rapprocher les effets des causes et les causes des effets, arriver finalement à reconstituer le passé, voilà du moins de quoi remplir l'activité d'un tempérament.

Au bout de la perspicacité, de la ruse, du flair et de l'intelligente dépense par le policier, il y a généralement le succès qui, dans n'importe quelles circonstances, procure toujours à son auteur une fierté bien légitime...

A six heures, Felodias, vêtu d'une redingote noire impeccable, coiffé d'un huit-vestets, descendait de la diligence qui fait le service de la gare de Joiselle à Fléchières et s'acheminait vers le château dont les hautes toitures Louis XIII se proflaient au bout de l'avenue.

Sous quel prétexte allait-il pénétrer ?

Le front soucieux, la tête baissée, il creusait son imagination quand, arrivé vers le portail, il vit un écriteau en tôle accroché à la base de l'une des deux tourelles qui en étaient le plus bel ornement.

Il s'approcha, lut cette inscription :

#### CHATEAU A VENDRE OU A LOUER

— Le hasard a des inventions admirables, murmura Felodias.

Il sonna. Baptiste vint lui ouvrir :

— Monsieur désire ?

— Je désirerais visiter ce château.

— Monsieur est venu probablement de Paris ?

— Précisément.

— Donnez-vous donc la peine d'entrer... Je vais vous montrer le château en détail...

« Oh ! il n'est pas bien entretenu...

« Il y a si longtemps qu'il est inhabité.

« Mon maître y venait à peu près une fois l'an... son séjour ne durait jamais plus d'une semaine.

— Et pourquoi le vend-il ?

— Parce qu'il est ruiné... Je vous le dis confidentiellement.

— Bien entendu.

— Ah ! c'est un grand malheur pour moi... Il y a quarante et des années que je suis ici...

— Vous y resterez probablement encore.

— Je n'ose l'espérer... A mon âge, il y a peu de chances qu'un nouveau maître me garde à son service.

— Eh bien, mon ami, permettez-moi de vous dire que vous faites erreur.

« Si, comme je l'espère, je fais l'acquisition de ce domaine, vous pouvez compter sur moi... J'estime que les vieux serviteurs sont toujours les meilleurs.

— Si tout le monde raisonnait comme monsieur, il n'y aurait pas de domestiques malheureux...

La visite commença et dura une bonne heure au bout de laquelle Felodias n'était pas plus avancé qu'à son entrée...

Il jugea bon d'appâter le rustre :

— Eh bien, dit-il, la demeure me paraît bien vieillotte, bien délabrée... mais le paysage me plaît... C'est l'essentiel. J'en serai quitte à consacrer cinquante mille francs à des réparations vraiment urgentes...

« Voyons, est-ce que vous êtes le mandataire de votre maître ?

— Il m'a laissé pleins pouvoirs pour agir au mieux de ses intérêts.

— Et dans quelles conditions consentirait-il à traiter la vente ?

— A cent vingt mille... pas un sou en moins.

— Bigre !

— Songez, monsieur, que le château est entouré de vingt hectares de bois et de trente hectares de...

— Friches.

— Pas précisément : la terre est bonne à Fléchières. On n'a qu'à la cultiver.

— Je comprends... En tout cas, écrivez à votre maître que vous avez trouvé acquéreur à cent dix mille francs net... et s'il consent, la différence est pour vous.

Baptiste crut s'effondrer devant une telle générosité. On sait que l'avarice était le plus coquet de ses sentiments...

— Si monsieur veut se donner la peine de passer au salon ?...

« J'ai peu de chose à lui offrir... Il ne reste dans la cave que trois bouteilles de fine champagne... de 48... Si monsieur voulait me faire le plaisir d'y goûter ?

— Volontiers... Ah ! j'oubliais le petit cadeau d'entrée en relations.

Nonchalamment, avec un geste de grand seigneur, Felodias tendit un billet de cent francs au rustre qui remercia dans une attitude de profond respect et s'éclipsa pour aller à la cave.

Une fois revenu, Felodias, tout en dégustant la fine champagne de 48, saisit carrément le taureau par les cornes :

— Dites-moi, mon ami, j'ai lu dans le temps une assez singulière aventure arrivée au comte de Praslong... dans un château de Fléchières...

« Est-ce bien de celui-ci qu'il s'agit ?

Baptiste eut un clignement d'yeux qui prouvait qu'il en savait long sur l'aventure à laquelle Felodias faisait allusion.

— C'est bien ici, en effet, que l'affaire a eu lieu... M. de Praslong a séjourné quelques mois au château.

— Est-ce qu'il n'avait pas séquestré sa femme ?

— Si... Ah ! c'était un rude gaillard !

« Sans un méchant gamin... la comtesse était dans le sac.

Soit sous un pressentiment, soit sous l'influence d'un ricochet subtil de policier, Felodias dressa l'oreille : l'image de Lulu, fulgurante comme l'éclair, venait de passer devant ses yeux.

Il feignit un étonnement profond, et dans un hochement de tête :

— Ah ! par exemple... très drôle !... très drôle !... Alors, c'est ce méchant gamin qui a délivré la comtesse ?

— C'est-à-dire qu'il a ramassé le billet qu'elle lui avait lancé...

« Le billet a fait du bruit dans le pays, comme

monsieur s'en doute... et le parquet a été prévenu.

— Hé ! hé ! pour un gamin de village, le tour n'était pas mal joué.

— Oh ! il n'était pas de Fléchières...

« Il était bien trop vicieux... Ça devait être quelque petit voyou échappé de Paris. Il était déluré comme un écureuil...

« Si ça n'avait été de l'instituteur qui l'avait pris en affection, je vous jure bien que je l'aurais empêché de rôder autour du château.

— Je suppose qu'il ne vient plus se frotter autour de vous.

— Pour cause... La Fanchette qui l'avait recueilli est venue à mourir... Alors, l'instituteur l'a placé dans une ferme de Beauce...

« A propos, monsieur veut-il un autre verre de fine ?

— Non, merci, mon ami...

« Vous n'avez pas eu des ennuis au sujet de cette affaire de séquestration ?

— Des ennuis ! Monsieur ne peut pas s'en faire une idée...

« J'ai déposé au moins dix fois devant le juge d'instruction...

« Monsieur doit se rappeler que la comtesse avait pour ainsi dire blessé à mort son mari.

— Oui, il me semble...

— Puis, ç'a été la question de l'enfant...

— Ah ! oui... je crois me rappeler... un enlèvement, n'est-ce pas ?

— Un enlèvement dont on voulait me rendre complice.

— Bah ?

— Le juge tenait absolument à ce que j'aie été de moitié dans le complot...

« Or, j'étais justement à Fléchières ce soir-là.

— Mais M. de Praslong était à même de démontrer votre innocence ?

— M. de Praslong a fui... après sa guérison... Il a même oublié de payer le médecin de Fléchières qui l'avait soigné et de régler mes gages.

— C'était donc un sacrifiant ?

— Monsieur a dit le mot...

— En somme, l'enlèvement est toujours resté mystérieux ?...

« Tiens ! s'exclama Felodias en détournant brusquement la conversation, qu'est-ce que je vois là ?

« Une bonbonnière !... Ravissante !... mignonne !... Du pur Louis XV.

Il se leva, examina la bonbonnière de l'air d'un amateur dont l'intérêt est vivement sollicité.

— Si l'objet plaît à monsieur, je serai enchanté de le lui offrir en souvenir de sa visite...

« Mon maître a l'horreur de tous ces petits bibelots qui encombrant les pièces.

— Vous êtes trop aimable, mon ami...

« Je me permettrai d'accepter votre offre, qui fera le plus grand plaisir à ma femme.

Il prit délicatement la bonbonnière, la fourra dans une poche de sa redingote, puis, tendant un nouveau billet de cent francs au rustre :

— Voici.

— Je n'ose accepter...

« Monsieur est vraiment trop généreux.

— Acceptez donc... Je ne fais en somme que vous rembourser une faible partie de la valeur de l'objet. Baptiste s'empara dévotement du billet en se confondant en remerciements.

Felodias crut le moment opportun de reprendre l'entretien.

Il affecta un ton évasif, et tout en se dirigeant vers la porte du salon :

— Alors, en somme, qu'est-ce qu'il est résulté de cet enlèvement ?

— Rien.

— La police a été impuissante à découvrir l'enfant ?

— La police ! fit dédaigneusement Baptiste. Elle

ne serait pas fichue de trouver de l'eau dans la rivière.

— Cependant, le comte de Praslong a dû certainement avoir une complice... une femme quelconque... de quoi enfin donner l'illusion d'une nourrice et permettre de retirer l'enfant des bras de sa mère ?

— Certainement. Ça toujours été mon avis.

— Quelque maîtresse probablement ?

— Je n'aurais pas osé prononcer le mot devant monsieur... mais je ne me tromperais certainement pas sur le nom de celle qui a fait le coup.

— Ah ! ah !

— Quand M. de Praslong restait au château, il ne manquait pas un jour d'écrire à une nommée Lina Diézy...

« Je gagerais la fortune que je n'ai pas que cette particulière-là a été de moitié dans l'enlèvement.

— C'est bien possible...

« Allons, au revoir, mon ami... Je reviendrai dans huit jours pour avoir la réponse de votre maître...

« S'il se décide pour le prix que je vous ai fixé, je vous prierai de me mettre immédiatement en rapports avec lui.

— C'est entendu...

« Croyez bien que je souhaite de tout mon cœur que l'affaire réussisse...

« On ne rencontre pas tous les jours des gens aussi généreux que monsieur.

— Si je deviens propriétaire du château, comptez sur moi.

— Merci !

Felodias s'éloigna, prit l'avenue plantée de marronniers et de chênes-yeules qui montait au village.

— Lina Diézy... Lina Diézy, répétait-il mentalement.

Le nom était désormais gravé dans sa mémoire.

La silhouette austère de M. Jaudin le hantait de nouveau à cinq ans d'intervalle. Il se remémorait parfaitement le texte exact du dernier télégramme qu'il avait adressé au magistrat, l'avant-veille de sa fuite.

*Recherches encore vaines. Désespère littéralement de retrouver Lucien.*

*Votre dévoué,*

FELODIAS.

En somme, M. Jaudin lui avait remis de l'argent pour retrouver Lucien ; c'était une dette qu'il avait contractée.

Qui sait si le hasard ne lui fournissait pas présentement l'occasion de tenir ses engagements ?

Qui sait si Lucien ne serait pas pour lui la torche flamboyante qui le guiderait dans le ténébreux carrefour du drame de Nogent, où sa lucidité d'esprit avait échoué jusque-là ?

Les victimes ne pouvaient parler, l'enfant parlerait peut-être.

Et puis, Felodias n'éprouvait-il pas une secrète réminiscence de sympathie pour le pauvre petit être qu'il avait trouvé un soir, rêvant aux étoiles dans un fourré du Bois de Vincennes ?

Plusieurs fois, en parcourant dans les journaux les détails du crime de Nogent, il avait été frappé par ce fait que Lucien était resté introuvable... alors qu'il aurait pu sans doute guider la police sur une piste sérieuse.

Tout en se livrant à ces réflexions Felodias poursuivait son chemin.

Arrivé dans la grande rue qui montait à l'église, il se fit indiquer la maison d'école par un cafetier assis au seuil de sa porte.

L'instituteur sortait précisément à cet instant du café. Il aborda Felodias :

— A quel sujet demandez-vous la maison d'école ?

— Je désirerais causer une minute avec l'instituteur.

— C'est moi-même.

— Voici ce dont il s'agit :

« Je suis inspecteur de la Société pour le relèvement moral des enfants abandonnés.

« Nous avons reçu ces jours-ci, à notre siège social, une lettre anonyme nous disant qu'un de ces petits malheureux avait échoué dans votre village.

— Comment s'appelle l'enfant ?

— Lucien Meulder, répondit Felodias à tout hasard.

— Meulder... Non, je n'ai pas connu ce nom-là. J'ai eu dans ma classe effectivement un enfant abandonné... qu'une femme de Fléchières avait recueilli... Mais il s'appelait Lucien Criquet... Après tout... je me suis borné à la déclaration de l'enfant... attendu qu'il n'a jamais pu ou voulu me dire d'où il venait...

— Qu'est devenu l'enfant dont vous me parlez ?

— Je l'ai placé, il y a six mois, à la mort de sa mère adoptive, dans une ferme de Beauce, chez maître Corbin... à Prêcheuse...

« L'instituteur de cette localité est mon ami... Il a dû le recommander tout spécialement au fermier qui a pris l'enfant pour garder les bestiaux...

« D'ailleurs, si vous voulez m'accompagner jusqu'à l'école je vous montrerai sa photographie...

« J'affectionnais tout particulièrement ce gamin...

— Je ne vous dérange pas trop ?

— Pas le moins du monde.

Une fois à l'école, l'instituteur ouvrit un album :

— Voici le portrait en question.

Felodias eut beaucoup de difficulté à retenir une exclamation de joie : son pressentiment ne l'avait pas trompé, c'était bien Lulu... Lulu avec ses boucles sur le front, ses traits fins un peu émaciés, son visage si expressif et ses grands yeux vifs qui étaient le miroir de son intelligence.

— Eh bien, monsieur, je vous remercie de votre obligeance. Je vais aller à Prêcheuse et voir s'il y a lieu de nous occuper de cet enfant.

— Vous serez bien aimable de le prier de m'écrire...

« J'ai reçu de lui deux lettres fort gentilles... mais voilà trois mois qu'il n'a pas donné signe de vie. J'ai peur qu'on ne le mène un peu rudement là-bas...

— Rassurez-vous...

« Vous aurez bientôt de ses nouvelles...

« J'ai l'honneur de vous saluer.

— Au revoir, monsieur.

Il était huit heures du soir.

La diligence allait partir pour amener à la gare de Joiselle les voyageurs à destination de Paris.

Felodias prit le train et débarqua dans la soirée à la gare de l'Est.

En sautant du train, il se souvint que Julienne lui avait parlé d'une sage-femme de Fléchières, qui aurait peut-être pu lui donner des renseignements intéressants. La joie intense qu'il avait ressentie en retrouvant la trace de Lulu était la cause de cet oubli.

Qu'importe, il fallait courir au plus pressé...

Comme il avait prié Kate de ne pas s'inquiéter à son sujet si son absence se prolongeait, Felodias estima qu'il était préférable, au lieu de rentrer à Gournay, de coucher à Paris et de prendre le lendemain matin le premier train à destination d'Etampes.

Prêcheuse est distant de quatre lieues de cette ville ; le bourg est desservi par une petite gare sur la ligne d'Etampes à Chartres.

Sur les indications d'un chemineau, Felodias s'enfonça dans un chemin creux qui filait en droite ligne vers le bourg.

Felodias, à mi-chemin, avisa un paysan qui arra-

chait les mauvaises herbes d'un champ de blé et lui demanda de lui indiquer la ferme de maître Corbin.

— Maître Corbin ? fit le paysan gouailleur. C'est à lui-même que vous avez affaire ?

— Pas précisément.

— Tant mieux !... parce qu'il s'est levé de mauvaise humeur...

« On s'est encore disputé... il y a un quart d'heure... rapport à son champ qui est voisin du mien... Il prétend que ce gros noyer... que vous voyez là-bas... gâte la moitié de sa récolte... »

« Je ne peux pourtant pas l'arracher pour lui faire plaisir.

— Assurément.

— Ah ! c'est un fameux « coucheur », maître Corbin... On se blesse moins à manier un fagot d'épines qu'à l'approcher.

— Dites-moi... n'a-t-il pas à son service... depuis six mois environ... un gamin d'une douzaine d'années ?

— Parlez-m'en !...

« Une abomination !... un crime !... Oui, un crime le lui avoir confié cet enfant.

— Vraiment ?

— C'est la vérité même... Mais au fait, vous êtes peut-être son tuteur ?

— Effectivement.

— Alors, je retire ce que j'ai dit...

— Mais, au contraire, parlez... je vous en prie.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

« Maître Corbin avait pris cet enfant soi-disant pour garder les bestiaux... »

« Je t'en fiche !... Il se lève comme les domestiques, il se couche comme eux, il va au labour, il bine, il émotte, il sarcle... »

« L'année prochaine, il bêchera sans doute... à moins qu'il soit mort à la peine... Il n'a déjà plus que la peau sur les os.

« Oh ! quant à ça, il est courageux... sûrement ! Mais on ne peut pas demander à un gamin de douze ans la force d'un homme de trente, n'est-ce pas ?

— Certes !

— Encore s'il était bien nourri, ce ne serait que demi-mal... Mais basta !... Il vaut mieux ne pas en parler, tellement ça fait pitié.

— Il pâtit réellement ?

— S'il pâtit !...

« Ah ! le pauvre gamin peut vous dire s'il en a roqué de mon pain. Les croûtes les plus dures le lui faisaient pas peur, allez !

Les yeux de Felodias se dilataient.

— C'est donc une brute que ce fermier ?

— Une brute... vous l'avez dit, mon bon Monsieur. Je vous jure qu'on ne l'aime pas dans le pays. Et il a la main leste, le gaillard !

« Lucien en sait quelque chose... »

« Il a reçu plus de gifles qu'il n'a de cheveux sur la tête... Bon sang !

Le paysan cessa de fixer son interlocuteur, gêné dans la réflexion qu'il allait émettre :

— Le gamin ne vous écrivait pas ça ?

— Non, fit Felodias, très embarrassé.

— C'est qu'il a de l'amour-propre...

— Beaucoup.

— En tout cas, je ne vous conseille pas de le laisser plus longtemps chez maître Corbin... dans votre intérêt et dans le sien...

« Tenez, le voici qui vient avec une pioche sur l'épaule. Parlez-lui et s'il me dément, je veux trouver ma maison en flammes en rentrant.

— Merci, mon brave homme.

Lucien s'acheminait en effet par le chemin creux. Felodias fit une cinquantaine de pas vers lui...

L'enfant le dévisagea, le reconnut...

Il eut un sourire triste, résigné et, reposant sa pioche :

— C'est vous ?... Monsieur... fit-il d'un air étonné.

— Oui, c'est moi, Lulu... mon petit Lulu...

« Avance un peu que je t'embrasse... »

« Il y a si longtemps qu'on ne s'est vu.

— Oh ! oui... il y a bien longtemps... »

Des larmes scintillèrent brusquement dans ses yeux.

Felodias, aussi ému que lui, le prit dans ses bras de colosse, le souleva de terre et mit sur son front un baiser paternel.

— Oh ! j'ai souvent pensé à vous... Je... Je...

Il n'en put dire plus long ; les sanglots lui brisaient la voix.

Il s'affala à terre au pied d'un gros buisson qui surplombait le talus du chemin.

Felodias s'essuyait les yeux :

— Que c'est bête de pleurer... machonna-t-il entre ses dents.

Et, voulant mettre brusquement fin à cette émotion envahissante :

— Lucien, tu es malheureux ici... Je le sais... Je t'emmène.

— Où ?

— A Paris.

Le pauvre petit refoula ses larmes.

— Chez qui ? interrogea-t-il.

— Chez le bon monsieur qui t'attachonnait tant... celui qui venait te voir de temps à autre... les dimanches... à Nogent.

Lucien eut un sursaut :

— A Nogent !

— Oui, fit placidement Felodias, je sais tout... Ne t'effraie pas... J'ai même connu tes parents... les Meulder.

— Je préfère rester ici...

— Sois tranquille... tu ne reverras pas tes parents...

Felodias eut une hésitation...

— Ils sont morts !

Le visage de Lucien restait impassible. Cependant un léger doute subsistait dans son esprit :

— C'est bien sûr ce que vous me dites-là ?

— Je te le jure.

— Alors je veux bien vous suivre... n'importe où... je serai moins malheureux qu'ici.

— Eh bien, allons à la ferme...

« Je prévientrai ton maître.

— S'il ne me laissait pas partir ?

— Ne t'inquiète pas... Viens.

Tous deux s'acheminaient vers la ferme.

Maître Corbin était précisément dans sa cour.

Felodias, très hautain, s'avança vers lui et, sur un ton rogue :

— Pardon, Monsieur... Je suis le tuteur de cet enfant... Je désire l'emmener aujourd'hui même.

— Ah ! vous êtes son tuteur... Je ne vous en fais pas mes compliments.

— Peu m'importe !...

« Vous pouvez, d'ailleurs, ajouta sévèrement Felodias, vous dispenser de toute appréciation sur son compte.

« Les torts sont de votre côté, non du sien.

— Par exemple !

— Comptez-lui ses gages de six mois... et faites vite.

— Ses gages ! Pensez-vous que je vais donner des gages à un petit vaurien de sa sorte... Il peut se flatter celui-là de m'en avoir causé du mauvais sang !

— C'est pour les coups qu'il a reçus... Viens, petit !

Ils sortirent de la ferme.

Lucien chancelait de joie à l'idée d'être libre, de fuir un maître odieux et brutal.

Sa main droite frémissait dans la grosse poigne protectrice de Felodias.

Celui-ci l'encourageait, le reconfortait de sa voix mâle et rude qu'il savait rendre attendrissante à l'occasion.

— Le bonheur t'attend, mon petit Lulu... Tu peux

m'en croire. Désormais tu ne souffriras plus... tu ne feras plus de travaux au-dessus de tes forces.

« D'ailleurs, tu es trop intelligent pour gratter la terre. Le bon Monsieur t'attend... Il voudra sûrement que tu reprennes tes études.

« C'est une vie nouvelle qui s'ouvre à toi... les mauvais jours sont passés.

En reprenant le chemin creux, ils aperçurent le paysan toujours courbé sur son champ de blé :

— Il faut que j'aille l'embrasser avant de partir, dit Lucien. Il a été si bon pour moi !

— J'en profiterai pour lui serrer la main, riposta Felodias...

A la gare, Felodias s'informa ; le premier train pour Paris ne partait qu'à 1 heure 10.

— Nous avons largement le temps de déjeuner... Mon ventre hurle la faim... le tien aussi, sans doute...

Un hôtel unique était à proximité de la gare. Ils y entrèrent.

— Un menu copieux... et du bon vin, commanda Felodias...

— Monsieur sera servi à souhait, fit l'hôtelier.

Lucien ouvrait de grands yeux étonnés...

Il se rappelait vaguement quelle était la mise de Felodias lorsqu'il l'avait connu... Les vêtements qu'il portait aujourd'hui étaient si différents...

Felodias devina sa pensée :

— Ça t'étonne de me voir richement habillé, hein ?...

« Je t'expliquerai ça plus tard... A propos, dit Felodias en s'asseyant et revenant à des idées plus sérieuses, comment se fait-il que nous nous soyons perdus de vue ?...

— C'est une femme qui m'emmena avec elle... dans une bicoque... de la zone de Montreuil.

— Ah ! la mâtine ! c'est elle qui t'arracha à ton vieil ami ?

— Oui. Je n'allai plus ensuite dans le Bois.

— Et qu'est-ce qu'elle faisait, cette femme ?

— Je ne sais pas. Elle se promenait dans les allées...

— Tiens ! cette idée ! s'exclama Felodias qui flairait quelque chose d'intéressant. Tu es resté longtemps avec elle ?

— Non... quelques jours seulement.

— Elle t'a renvoyé ?

— C'est moi qui me suis sauvé.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai su que c'était une vilaine femme...

« Je couchais dans un hangar qui était appuyé à la cabane...

« Une nuit, je me suis réveillé...

« On se disputait...

« Je reconnus la voix des voleurs du Bois... vous savez bien... ceux qui ont passé à côté du fourré où je dormais lorsque vous m'avez rencontré.

— Et ? fit Felodias impatient.

— Et j'ai entendu des choses... des choses qui m'ont fait peur...

— Tu t'en souviens exactement ?

— Oh ! oui... Il y en avait un qui disait : *La vieille miaulait ferme... Je l'ai étranglée sans le savoir... Quant au pante, il était en train d'esquinter Planche... Planche-à-pain... oui, c'est bien ce mot-là... Puis il a ajouté : Je lui ai enfoncé le tiers-point dans la peau !...*

Felodias se dressa debout, haletant :

— Peux-tu te rappeler la date de... ce soir-là ?

— La date ?... Attendez...

« Je m'enfuis dans la nuit...

« J'étais à Bonneuil à midi... Ensuite...

« Ensuite j'arrivai à Boissy... dans l'après-midi...

Il y avait une grande affiche de théâtre... Je m'amusai à la regarder, histoire de voir le jour qu'on était... parce que je ne savais plus... depuis que j'avais quitté Nozent...

« Il y avait en haut de l'affiche... de grosses lettres... je m'en souviens très bien...

« 16 Septembre... Grande représentation...

« C'est tout ce que je peux vous dire.

Le colosse étreignit les deux mains de l'enfant. Sa face exprimait on ne sait quoi de triomphal. Ses yeux rayonnaient, sa bouche frémissait, son corps tremblait...

Seule, la voix semblait s'être éteinte sous l'empire de l'émotion.

— Petit !... petit !... balbutia Felodias, souviens-toi bien de ce que tu m'as dit là. N'en perds pas un mot... pas une syllabe ! Ma vie est suspendue à tes lèvres !

## III

## LA RÉSURRECTION

Tout au fond d'une cour de la rue des Saints-Pères, dans un de ces vastes appartements d'hôtel historique qui gardent encore des traces vénérables de moulures, de frises, de corniches, pour attester la splendeur de leur passé déchu, vivait un vieillard dont la figure grave et sombre semblait avoir été créée pour le cadre rigide de son intérieur.

Il sortait peu.

Pour toute domesticité, il avait une vieille bonne qui cumulait les fonctions de cuisinière, de femme de chambre et de femme de service.

Cette bonne avait perdu à peu près l'usage de la voix ; son maître esquissait des gestes, elle les interprétait.

Il n'était guère possible de rêver une existence aussi morne dans un appartement aussi triste.

Pourtant la fenêtre d'un cabinet de travail ouvrant sur le jardin de l'hôtel restait parfois éclairée jusqu'à deux heures du matin ; le vieillard avait la passion de lire.

Ce vieillard était M. Jaudin.

Depuis cinq ans bientôt, il vivait d'une pensée unique et cette pensée était un remords.

Au reçu de la dépêche de Felodias qui ne lui laissait plus aucun espoir de retrouver Lucien, il était resté de longues heures accablé, prostré dans cet anéantissement total de l'être qui suit les grandes catastrophes.

Puis il avait murmuré le mot fatal : Perdu !

Il ne reverrait plus cet enfant qui avait été toute sa vie parce qu'il avait été toute sa douleur... cet enfant d'autant plus cher à son cœur qu'il était issu de sa faiblesse à lui.

Le magistrat incorruptible, le conseiller austère de la Cour d'Appel dont l'esprit juste et large faisait autorité au Palais, l'ancien président de la 2<sup>e</sup> Chambre dont les jugements toujours impartiaux, souvent indulgents, étaient commentés avec admiration par la presse... ce magistrat avait, en une minute d'oubli, passé un compromis avec sa conscience et transigé avec son devoir.

Un enfant était né de ses œuvres ; au lieu de le reconnaître, de lui donner son nom, de l'élever, d'accepter moralement sa paternité physique, il avait conclu un marché avec la mère pour que celle-ci pût couvrir légalement leur faute par l'apostrophe d'un passant.

Quel était ce passant ? un ivrogne, un bourreau... quant à sa mère, c'était la digne comparse de cet individu...

Il avait fallu sept ans à Jaudin pour apprendre l'ignoble hypocrisie des époux Meulder.

Et, au moment précis où il fallait arracher son enfant aux mains des brutes qui le martyrisaient.

deux événements surgissaient coup sur coup : la fuite de Lucien et l'assassinat du couple

Dans sa pensée ces deux drames se rattachaient l'un à l'autre.

Un homme s'était présenté un jour à Jaudin et lui avait tenu ce langage :

« Monsieur, je suis détenteur du secret qui dés-honore votre vie.

« L'enfant qui a fui du domicile de ses parents est le vôtre.

« Je peux le retrouver. Versez-moi une petite provision d'argent et je vous le ramène. »

L'homme n'avait plus reparu...

La mission confidentielle dont l'avait chargé Jaudin lui avait fourni l'occasion de méditer et de perpétrer un crime !

Car, pour le magistrat, le policier était bien l'auteur du crime de Nogent.

Il ne pouvait se faire aucune illusion à cet égard.

Eût-il conservé un léger doute, le billet laconique de Felodias lui annonçant ses tentatives infructueuses l'eût dissipé instantanément.

Ce billet lui avait été adressé le soir même du crime dans le but évident de lui donner le change au cas où il aurait eu l'intention d'éclairer la justice.

En somme, le policier avait tendu un piège sous les pieds du magistrat, et celui-ci y était tombé maladroitement.

Aussi s'était-il bien gardé de se mêler en quoi que ce soit à l'instruction de l'affaire.

Une petite photographie de Lucien à l'âge de cinq ans, ne le quittait jamais.

La photographie représentait Lucien en buste, avec de frêles boucles de cheveux sur un front bien découvert, des yeux immenses reflétant une expression pensive qui donnait à toute sa physionomie le caractère précoce de la mélancolie.

A ces moments, Jaudin sentait un reproche sourdre du fond de sa conscience et ce reproche faisait courir en lui un frisson glacial.

Il comprenait à présent que les préjugés qu'engendre l'honneur mondial ne prévalent pas contre un cri d'entraîlles.

Depuis six mois Jaudin avait pris prématurément sa retraite.

Il avait démenagé de la rue de Douai et était venu habiter le quartier désert de l'Université, espérant trouver dans la solitude d'un vieil hôtel à l'abri des bruits extérieurs, un apaisement à ses tourments.

L'apaisement ne s'était pas produit.

Le vieillard avait continué à vivre seul en face de sa conscience.

Il n'espérait plus rien... si ce n'est l'oubli bien-faisant de la tombe.

Qu'on juge maintenant de son émoi lorsque, par un soir de mai, sa bonne pénétra dans son salon que le crépuscule envahissait.

— Un monsieur et un petit garçon viennent d'entrer... Ils demandent à vous parler.

Un petit garçon ! jamais un enfant n'avait pénétré chez lui.

Le cœur a des presciences soudaines, le sien lui cria à cette seconde qu'il s'agissait de Lucien.

Cependant il n'osait pas croire... ou plutôt il se refusait à croire par crainte d'une déception mortelle.

Il dit à mi-voix.

— Faites entrer.

Puis il se renversa sur le dossier de son fauteuil sous l'empire d'une appréhension qui lui faisait affluer tout le sang au cœur.

La porte s'ouvrit, Lucien parut et sans un mot, de tout l'élan de son cœur, se précipita dans les bras de Jaudin.

Comme une loque secouée par un vent violent, la gorge étranglée, les yeux dilatés sous on ne sait quelle sensation d'ivresse trop aiguë, le vieillard

sentit passer sur son visage moite la caresse d'un baiser.

La commotion était trop forte...

Un instant il crut qu'il allait s'évanouir, qu'il ne parviendrait pas à vaincre cette défaillance extrême des grandes joies.

Cependant il se ressaisit et la première parole qui s'échappa de ses lèvres fut l'affirmation de sa paternité :

— Lucien... Mon fils !

L'accent de tendresse infinie dont ces mots furent empreints dut aller droit au cœur de l'enfant car les pleurs lui jaillirent des yeux.

— Je ne vous... quitterai plus... n'est-ce pas ? balbutia-t-il.

— Jamais ! sanglota Jaudin... Jamais !...

— Vous étiez si bon lorsque vous veniez là-bas... à Nogent.

— Pauvre enfant ! que tu as dû souffrir.

— Oh ! oui... mais je n'y pense plus.

— Bravo, Lucien !

Jaudin se retourna et aperçut, à l'entrée du salon, la haute silhouette de Felodias qui se découpait dans la pénombre.

Surpris, il allait se lever pour devisager Felodias quand celui-ci s'avança vers lui et s'inclinant profondément :

— Monsieur le conseiller, je vous avais promis, il y a quatre ans et demi, de vous ramener cet enfant...

« Si je n'ai pas tenu ma promesse plus tôt, c'est à la suite de circonstances que je vais vous expliquer... si vous voulez bien m'entendre.

Jaudin se recula, les yeux égarés dans une sorte de stupéfaction mêlée à de l'épouvante...

Felodias dit familièrement à Lucien :

— Laisse-nous un instant... veux-tu ?

Puis l'enfant éloigné :

— Je vois, monsieur le conseiller, que vous reconnaissez en ma personne le contumax condamné par la Cour d'assises de la Seine aux travaux forcés à perpétuité... Rassurez-vous, je vous prie ; ce n'est pas un assassin qui est en votre présence ; c'est un honnête homme.

Jaudin restait muet, enfermé dans une dignité hautaine.

Felodias poursuivit :

— Je constate avec peine que vous me croyez l'auteur de cet épouvantable assassinat... Cela ne me surprend pas.

« L'instruction a prouvé ma culpabilité.

« Il me reste à vous démontrer mon innocence.

— Parlez, dit Jaudin d'une voix sourde.

— Je serai obligé d'entrer dans de menus détails...

Ce sera un peu long...

« D'abord, remontons à la source des faits.

« Le 14 septembre 1885, dans l'après-midi, je me promenais sur les bords de la Marne.

« Vous m'aviez remis huit jours auparavant une somme de deux cents francs pour m'indemniser des frais entraînés par la recherche de Lucien.

« Malgré la meilleure volonté du monde, malgré l'activité déployée, mes efforts étaient restés nuls.

« Je vous avoue que par cet après-midi j'étais littéralement découragé.

« A peine espérais-je une chance favorable du hasard...

« Or, ce hasard se présenta près du viaduc, dans la personne de Meulder, qui me connaissait de fraîche date, attendu que je m'étais tout récemment offert à lui comme représentant d'appareils d'éclairage, dans le but de lui arracher une indiscretion propice.

« On commença par causer et l'on finit par trinquer sous la tonnelle d'une guinguette, ensuite Meulder voulut à toutes forces me faire dîner chez lui.

« Sur la fin du repas, un petit télégraphiste entra et remit à Meulder la dépêche suivante :

*Connais endroit où se cache Lucien. Venez me trouver ce soir à neuf heures et demie à la Porte-Jaune. Vous reconnaîtrez.*

CHANSOL.

« Chansol, comme vous le pensez, était un nom d'emprunt.

« Mais l'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Je fus dégrisé sur-le-champ.

« Il s'agissait d'accompagner Meulder au rendez-vous et de découvrir le mystère qui planait sur cette dépêche, en même temps que l'identité de celui qui l'avait envoyée.

« Le plombier refusa nettement de se déranger.

« Ceci se passait, je vous l'ai dit, le 14 septembre.

« A tout hasard, je me rendis à la Porte-Jaune. Le mystérieux Chansol n'apparut point.

« Je rentrai à Paris, harassé et dormis quinze heures consécutives...

« Bref, le surlendemain au matin, ma concierge vint me prévenir que deux policiers s'étaient enquis dans sa loge de ma présence. La brave femme me remit en même temps un journal où mon crime était détaillé tout au long.

« Je lus le récit de l'assassinat, comme on dit.

« Eh bien, monsieur le conseiller, à en juger par les premières constatations faites par le Parquet, en faisant le poids des présomptions, des dépositions, des circonstances, des preuves qui entouraient le drame, j'en vins à me demander si je n'étais pas réellement l'assassin recherché par la police.

« Tout militait en faveur de ma culpabilité.

« La charge la plus écrasante était celle-ci : des voisins du plombier m'avaient vu sortir en courant de sa boutique aux environs de 9 heures du soir. Or, l'avis du médecin légiste était que le crime avait dû être accompli à cette heure...

« Même en admettant que je pusse démontrer par la suite mon innocence, je n'encourrais pas moins de longs mois de prévention...

« Je passai en Suisse.

« J'étais jadis un policier amateur doublé d'un ivrogne.

« Aujourd'hui, je suis marié, père de famille et l'heureux époux de Kate-Noé Frédy, qui m'a apporté quatre-vingt mille livres de rente.

« Kate m'aime et moi je l'adore...

« Mais, je m'aperçois que je verse dans le lyrisme en oubliant que je suis toujours à vos yeux, sans preuve contraire, le misérable assassin des époux Meulder.

« Or, cette preuve, Lucien me l'a fournie...

« Comment l'ai-je retrouvé ? Je vous en donnerai l'explication détaillée plus tard. Pour l'instant, écoutez la genèse du crime...

« Voulez-vous me permettre de m'asseoir ?

— Faites, dit Jaudin, qui était toujours debout, impassible.

Felodias s'assit et reprit :

— Il y avait à ce moment dans la banlieue Est parisienne une bande de cambrioleurs dite la bande des Crocheteurs.

« Cette bande était composée de trois jeunes bandits et d'un plus âgé qui était leur chef : Cruchet, dit Planche-à-Pain. Les autres s'appelaient respectivement Tintin, Blanquette et l'Albinos.

« Or, la Rouquine, la maîtresse de l'Albinos — une haitonneuse qui errait dans le bois, — fit la rencontre de Lucien et l'emmena dans la baraque qu'elle occupait dans la zone de Montreuil.

— Quelle horreur ! s'exclama Jaudin.

— Mon Dieu, la fille ne le maltraita pas.

« Elle se contenta de lui dérober une pièce de cinq francs que je lui avais donnée...

« Il faut bien admettre qu'elle fut guidée en cette

circonstance par un sentiment de pitié, puisqu'elle recueillit Lucien chez elle...

« Malheureusement Lucien, qui s'était montré à deux reprises réservé à mon égard, ne le fut pas vis-à-vis de la Rouquine.

« Un enfant se livre toujours de préférence à une femme parce que, sous la femme, il entrevoit d'instinct la mère.

« Lucien commit donc l'indiscrétion d'indiquer le domicile paternel à la Rouquine qui en fit part à son amant et ce dernier à Planche-à-Pain...

« Vous devinez le reste : l'indiscrétion amena le crime.

— Je commence à comprendre, dit Jaudin.

— A mon avis, les quatre bandits durent simplement projeter le cambriolage du tiroir-caisse du plombier en son absence et, dans ce but, la fameuse dépêche signée Chansol fut adressée d'urgence.

« La femme endormie, le mari à la Porte-Jaune, rien ne serait venu les déranger dans leurs opérations nocturnes.

« L'un d'entre eux faisait sans doute le guet dans le voisinage et dut prendre ma silhouette pour celle de Meulder.

« Que se passa-t-il ensuite ?

« Il est certain que les bandits, ne trouvant pas le butin du tiroir-caisse suffisant, se risquèrent dans les chambres au premier étage où le colosse qu'était Meulder les reçut à son corps défendant.

« Remarquez qu'en se risquant au premier étage, ils ne comptaient se trouver qu'en présence de la femme de Meulder...

« Pour qu'il y ait eu crime, il a fallu une résistance acharnée de la part du plombier...

« Ce qui m'a toujours stupéfié, c'est la légèreté avec laquelle l'instruction a été conduite.

« On a oublié de procéder aux recherches et aux déductions les plus élémentaires.

« Ainsi, comment le Parquet expliquait-il la flaque de sang trouvée au pied de l'escalier qui conduisait de l'arrière boutique dans les chambres ?

« Cette flaque laissait à supposer qu'une lutte violente s'était livrée à cet endroit, c'est-à-dire au rez-de-chaussée... et que le sang provenait soit de la victime, soit du meurtrier.

« Comment admettre alors qu'une lutte aussi sanglante ait eu son dénouement au premier étage ?

Autre chose : Vous avez lu sans doute dans les journaux que la porte de la boutique n'était pas fermée à clef au moment de la découverte du crime : Cela coïncidait à merveille avec ma fuite précipitée, une fois le double meurtre commis...

« Mais pourquoi le Parquet a-t-il négligé de procéder à des investigations méticuleuses dans le jardin ?

« Les bandits ont dû pénétrer par là dans leur ignorance que la porte de la rue n'était pas fermée.

— C'est exact.

— Maintenant vous pourriez vous faire une réflexion, à savoir que ma propre imagination a très adroitement établi la genèse de ce crime.

« Il n'en est rien. Je vais vous en donner la preuve... ou plutôt c'est Lucien qui va vous la fournir.

« Il a parfaitement entendu, dans la nuit du 14 au 15 septembre, les propos tenus par les sinistres bandits qui avaient regagné en toute hâte la cabane de la zone habitée par la Rouquine.

« D'ailleurs, je vais appeler Lucien...

« Il répétera devant vous les mots textuels qu'il a entendus.

— C'est inutile... Je vous crois sur parole.

— La conversation surprise démontre péremptoirement mon innocence, puisqu'il y est fait mention du sobriquet de Planche-à-Pain... C'est là l'essentiel.

— En effet... mais que fit Lucien à ce moment ?

— Il s'enfuit, frappé de terreur... à travers les champs, dans la nuit, affolé et tout tremblant...

« Son odyssee est trop lamentable pour vous la raconter.

« Lucien a vécu quatre ans à Fléchières auprès d'une vieille femme qui l'avait recueilli... et qui le combla de soins et de tendresse.

« Il y a six mois, cette femme mourut.

« Lucien fut placé à Précheuse, à côté d'Etampes, chez un fermier brutal des griffes duquel je l'ai arraché hier.

« Une affaire particulière m'avait conduit à Fléchières ; c'est là, monsieur le conseiller, que j'ai retrouvé la trace de votre fils !

Jaudin lui tendit spontanément la main :

— Je vous en saurai gré, monsieur... Croyez-le bien.

— Je vous en procure moi-même l'occasion...

« A présent que le geste de votre main m'a accordé la réhabilitation morale, il me reste à solliciter la réhabilitation judiciaire.

« J'ignore complètement les démarches qu'il y a lieu de faire en la circonstance...

« Prenez, je vous prie, ma cause en mains et faites-moi restituer l'honneur.

— Il vous sera restitué...

« J'irai voir demain le procureur général du Parquet de la Seine et je lui expliquerai l'affaire.

— Mais je n'entends pas être inquiété.

— Vous ne le serez pas...

« Rien ne s'oppose à la revision de votre procès ; le fait nouveau existe.

— Cela n'est peut-être pas suffisant.

« Mon innocence ne sera jamais mieux démontrée que par l'arrestation des véritables assassins.

— La Sûreté s'en chargera.

— En attendant, je désire garder l'incognito du faux état-civil que je me suis procuré.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans votre cas, la demande en revision doit être rédigée et signée de votre main.

— C'est juste.

— Il faudra vous prêter à une formalité pénible.

— Ah !

— Vous serez forcé de vous constituer prisonnier.

— Jamais de la vie !

— Ce sera une simple formalité, je prends l'engagement de vous faire relâcher séance tenante...

« J'agirai dans ce sens sur l'esprit du procureur général et je ne sortirai de son cabinet qu'avec l'assurance formelle que vous ne serez pas inquiété...

« Puis la police n'a aucun intérêt à ébruiter l'affaire avant qu'elle se soit saisie des vrais coupables... Votre demande en revision ne sera connue qu'au lendemain de leur arrestation.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Alors, fiez-vous à moi.

— C'est ma seule ressource.

— Laissez-moi votre adresse...

« Elle m'est indispensable pour les démarches que je vais entreprendre.

— Voici ma carte. Elle est libellée au nom du comte Armel... Avec cette suscription, vos lettres me parviendront à Gournay.

Au seuil du salon, Felodias se retourna vers Jaudin qui l'accompagnait :

— A propos, j'ai laissé dans l'antichambre un petit paquet de hardes. Ce sont les vêtements de femme de Lucien.

« J'ai tenu à vous les apporter pour vous montrer quelle misère était celle du malheureux enfant.

— Je vous remercie, dit le magistrat...

Et sortant un portefeuille :

— Je vous dois sans doute le complet qu'il porte ?

— Oui. Je ne me serais pas permis de vous l'amener en haillons. Mais je vous en prie, ne me gâchez pas la joie que j'ai eue de lui faire ce petit cadeau.

— Je n'insiste pas.

— Au revoir, monsieur le conseiller.

— A bientôt... Comptez entièrement sur moi...

Lucien parut au moment où les deux hommes se serraient chaudement la main : Felodias l'embrassa et s'aperçut que, dans la plénitude de sa joie, il venait de laisser glisser une larme sur le front de l'enfant.

## IV

## LA CONFESION D'UNE ARTISTE LYRIQUE

Il est toujours pénible d'avouer ses faiblesses à une femme, même celles dont le destin vous a rendu coupable à votre insu.

Felodias en fit l'expérience mentale ; il arriva à Gournay avec l'intention bien arrêtée de raconter son étrange roman à Kate, de lui dévoiler les causes qui l'avaient poussé à se fabriquer un faux état civil, de lui avouer, en un mot, qu'il n'était pas le comte Armel et qu'il s'appelait tout prosaïquement Jean-Baptiste Felodias.

En présence de Kate, au milieu des effusions du retour, l'aveu s'arrêta net sur ses lèvres, et comme sa conscience exigeait un prétexte à son silence, il se fit la réflexion qu'il valait mieux attendre sa réhabilitation judiciaire pour se livrer à des confidences aussi délicates.

— En résumé, dit-il à Julienne, voici ce que j'ai appris : le comte de Praslong aurait eu des relations avec une certaine Lina Diézy, qui aurait joué le rôle de nourrice dans le rapt de votre enfant.

— Lina Diézy... murmura Julienne en rassemblant ses souvenirs.

— Ce nom ne vous dit rien ?

— Je cherche.

— C'est assurément la clef de l'intrigue... Vous connaissez le vieil adage : « Cherchez la femme ».

— Ah ! je crois me rappeler...

« Le comte me présenta cette femme un soir, au foyer de la Scala.

« C'était environ un an après notre mariage.

— Parfait ! La complice en question serait donc une théâtrale.

— Comment allez-vous faire ?

— Je vais m'adresser à une agence lyrique.

— Lina Diézy était à ce moment une étoile.

— Oui, on sait ce que valent les étoiles qui lui sent aux feux d'une rampe de concert...

— Hector, mon ami, fit tragiquement Kate, il faut retrouver à tout prix cette misérable !

— Sois sans crainte, ma chérie...

« Je la retrouverai, à condition que tu me donnes carte blanche.

— Carte blanche !

— Tu ne comprends pas ?

— Non, Hector.

— Cela signifie qu'il faut approuver les yeux fermés, les moyens que j'emploierai pour capter la confiance de cette jeune personne.

— La confiance ! s'exclama Kate scandalisée. Vous allez trop loin, mon ami.

— Ne jouons pas sur les mots.

« En admettant que Lina Diézy détienne le secret que nous cherchons, ce n'est pas en employant les moyens violents que je le lui ferai révéler.

— Evidemment.

— Il faut donc au préalable gagner sa sympathie par des relations...

— Oh ! le vilain mot.

— Des relations courtoises.

— Purement courtoises, Hector.

Felodias eut un rire bon enfant et déposant un baiser sur les joues de son épouse :

— Tranquillise-toi, ma chérie... Je n'ai nullement l'intention d'être infidèle.

« L'essentiel est d'arriver au but.

Flattée, Kate déclara nettement, avec la faculté admirable d'assimilation qu'elle possédait :

— Hector, je vous donne carte blanche !

— Merci.

Le lendemain soir, Felodias, sous une tenue superbe et un pardessus clair de demi-saison, qui mettait en relief sa puissante carrure, pénétrait dans la salle basse et enfumée d'un café-concert désigné par ce titre pompeux : l'Eden du XX<sup>e</sup>.

La représentation venait de commencer.

Une centaine de spectateurs s'éparpillaient sur des sièges crasseux, aux dossiers desquels une planchette était clouée pour recevoir les consommations qu'un garçon affairé versait au goût du client :

— Un bock ?... Un moka ?

Ce que le garçon baptisait du nom de moka, était une odieuse mixture noirâtre à base de chicorée, qui arrachait une grimace aux visages les moins récalcitrants.

Felodias s'assit et paya royalement un programme qu'une ouvreuse lui tendait.

Au fond, sur une sorte d'estrade qui embrassait toute la largeur de la salle, un faux ténor achevait de brailler consciencieusement une chanson.

Puis le régisseur fit glisser le numéro d'une pancarte accrochée bien en évidence sur le côté droit de la scène.

Un murmure de satisfaction courut dans la foule...

Felodias rapprocha le numéro de la pancarte du nom inscrit au programme et lut ces mots bien apparents :

LINA DIÉSY

dans son répertoire

Une grande fille brune, maladroitement maquillée, la robe ouverte sur une gorge maigre, les bras gantés de noir jusqu'aux coudes, parut sur l'estrade et fit une gracieuse révérence au public qui l'accueillit par des bravos frénétiques.

Puis les bravos ayant pris fin, elle déclama sur un ton langoureux qui ne manquait pas de justesse, la romance alors en vogue :

*Quand l'oiseau chante et qu'à plaisir  
Exprès pour vous s'ouvre les roses  
Voulez-vous bien ne plus dormir !*

Felodias griffonna au crayon sur un carré de bristol vierge :

« Le comte Armel, avec l'expression de sa sincère admiration. »

Cet hommage rendu au talent de l'artiste, il dit en aparté à une ouvreuse :

— Voulez-vous me faire plaisir ?

« Courez chez une fleuriste. Choisissez une superbe gerbe de roses et faites-la parvenir avec cette carte à l'artiste qui occupe la scène en ce moment... Voici vingt francs, inutile de me rendre la monnaie.

Littéralement éblouie par ces façons princières, et convaincue que l'achat de la gerbe laisserait une marge assez vaste en sa faveur, l'ouvreuse s'acquitta en hâte de sa mission confidentielle.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que Felodias sentit deux doigts prestes et légers le frapper doucement à l'épaule :

— Voulez-vous me suivre, monsieur ?

— Comment donc !

Un corridor étroit et encombré d'accessoires de mise en scène leur donna accès dans les coulisses de l'Eden du XX<sup>e</sup>.

L'ouvreuse poussa une petite porte et disparut : Felodias était dans la loge de Mlle Lina Diésv.

Il eut une seconde d'embarras devant la mise un peu légère de l'artiste qui s'excusa d'ailleurs gracieusement de le recevoir en deshabillé.

Felodias se redressa, et très galant :

— Mais votre négligé est charmant, mademoiselle. Je viens de goûter le talent de l'artiste et je savoure à présent les charmes de la femme.

— J'ai été très flattée de votre délicate attention. J'adore les roses !...

« Vous m'avez fait là un plaisir ! ajouta-elle en penchant son visage poudré sur la gerbe de fleurs.

— Tout le plaisir est pour moi...

« Figurez-vous qu'un caprice m'a poussé dans ces parages lointains...

« J'avais besoin de distraction ; je suis entré et votre voix d'or a exercé une telle emprise sur mes nerfs, pourtant blasés, que je n'ai pu résister au désir de vous connaître plus intimement...

« Permettez-moi seulement de m'étonner d'une chose ; c'est que vous consentiez à chanter dans cet établissement de troisième ordre.

La chanteuse soupira :

— Que voulez-vous ? La vie a ses grandeurs et ses décadences.

— Il n'y a pas pires revers qu'on ne puisse surmonter.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Par le temps qui court, une malheureuse artiste comme moi a besoin de protections sérieuses.

— Qu'à cela ne tienne. J'ai précisément des relations assez étendues dans le monde des coulisses. Voulez-vous me permettre de les tenir à votre disposition.

— Vous êtes trop aimable. Vous avez sans doute des intérêts dans quelque théâtre ?

— Ma foi, non. Ma fortune me dispense de ce souci, fit négligemment Felodias.

Les yeux de la fille de proie étincelèrent sous les paupières maquillées de kohl de l'artiste. Elle venait de flairer un « client sérieux ».

— Alors, dit-elle dans un sourire prometteur, intéressez-vous à moi... et je vous en saurai gré.

— C'est entendu...

« Mais pour s'intéresser sérieusement à une personne, il importe avant tout de lier amplement connaissance avec elle...

« Je ne serai pas fâché de passer le reste de la soirée en votre compagnie.

« On gagne toujours de l'esprit à s'entretenir avec une jolie femme.

— Vous me flattez.

— Nullement... Je me sens singulièrement désœuvré ce soir. Que diriez-vous d'un petit souper ?

— Oh ! monsieur, songez que je vous connais depuis dix minutes...

— C'est un souper de camarade que je vous propose, rien de plus...

« Cela ne vous engage absolument à rien.

— Eh bien, j'accepte.

— Ça c'est gentil... Vous êtes libre dès à présent ?

— Non pas. Je repars en fin de spectacle.

— Diable.

— J'entends du spectacle concert...

« Il y a une pièce en baisse de rideau, mais je n'y figure pas.

— En somme, vous serez libre à... ?

— Onze heures.

— A onze heures, je vous attendrai.

Felodias s'éclipsa de la loge sur une cordiale poignée de mains.

Il fuma un havane exquis en se promenant sur le boulevard de Ménilmontant, sans trop s'impatienter.

Puis, à onze heures moins le quart, il héla un fiacre et pria le cocher de stationner devant l'Eden du XX<sup>e</sup>.

L'attente fut de courte durée ; bientôt Lina Diésv

parut et s'engouffra rapidement dans le flacre qui roula vers la place de la République.

En entrant dans un des restaurants les plus renommés du Boulevard, Felodias demanda un cabinet particulier et comme Lina feignait de se récrier :

— Laissez donc, lui dit-il tout bas, avec cette allure nonchalante et de bon ton qui lui seyait à ravir dans les minutes solennelles, le charme de la conversation ne s'égrène qu'au sein de l'intimité.

Une fois installés dans le cabinet particulier, sous l'œil investigateur du garçon, Felodias interrogea sa compagne.

— Que désirez-vous ?

— Je m'en rapporte à votre goût.

— Dans ce cas, je vais tâcher de faire les choses de mon mieux...

« Un pâté de volailles, un buisson d'écrevisses, du champagne... »

— Quelle marque ? dit le garçon.

— La meilleure.

Cette réplique en imposa presque autant au garçon qu'à la chanteuse.

Celle-ci ôta ses gants, son chapeau, son manteau, et le cœur déjà chaviré à l'idée du souper sardanapalesque :

— Ça me rappelle les beaux jours, soupira-t-elle.

— Je suppose que vous n'avez pas de regrets d'arrière-saison, dit galamment Felodias.

— C'est ce qui vous trompe.

— Bah !

— Je n'ai pas toujours chanté dans les « beuglants » de quartier...

— Je l'ai déjà deviné.

— Telle que vous me voyez, j'ai fait courir tout Paris.

— Où ça ?

— A la Scala.

« Mon nom était en vedette sur l'affiche et je touchais deux louis de cachet.

— Ça ne m'étonne pas... Votre talent... Votre beauté...

— Oh ! ma beauté... elle est un peu passée comme ma toilette... On n'a pas toujours vingt ans.

— Mais il me semble que vous vous vieillissez à plaisir.

— Quel âge me donnez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— J'en avoue trente.

— C'est un tort...

« La table est servie. Nous allons, si vous le voulez bien, attaquer ce pâté... »

Le bouchon du champagne sauta.

De l'or liquide emplît les coupes.

Lina avait peine à dissimuler sa joie...

Il y avait longtemps qu'elle ne s'était trouvée à pareille aubaine...

Ses dents blanches mordirent à même la croûte du pâté.

— A la bonne heure ! s'exclama Felodias, je vois que l'appétit sera de la fête.

— J'ai toujours faim à cette heure.

— Parbleu ! rien de tel comme le chant pour faire le vide dans l'estomac...

« Goûtez au champagne ; il est délicieux.

Les lèvres de la chanteuse trempèrent avidement dans la mousse en fusion.

La coupe fut tarie d'un trait.

— Bravo ! fit Felodias en la remplissant à nouveau.

— Jadis, dit Lina d'une voix attendrie qui laissait percer une profonde amertume, je soupais tous les soirs au champagne. A cette époque, j'avais un train de maison...

— Que vous n'avez plus ? riposta inconsciemment Felodias.

— C'est ma faute aussi. Quand on est jeune on devrait en profiter... Il ne dépendait que de moi de me faire une situation sérieuse...

« Les prétendants ne manquaient pas... »

Une troisième coupe coula au fond du gosier altéré de la chanteuse au moment précis où le garçon apportait les écrevisses.

Légerement émoustillée, elle reprit, toujours sous l'empire de réminiscences par trop mélancoliques :

— La pire des choses, c'est de gaspiller sottement sa jeunesse...

« C'est de se lancer dans le tourbillon effréné de la vie parisienne, sans souci du lendemain... »

« Et quand ce lendemain est arrivé, on veut se reprendre, on veut effacer les rides des yeux et la flétrissure des traits... »

« Il est bien temps !... »

« On dégringole d'échelon à échelon... on va quêter les engagements... la voix râle et le ventre hurle... »

« Et tous les amis se détournent de vous... »

« A une autre !... »

— Décidément, pensa Felodias, elle a le vin triste.

Et emplissant de nouveau la coupe, il prononça de l'air d'un philosophe qui plane par-dessus les vétilles de la vie courante :

— Personne n'est à l'abri des revers de la fortune. L'essentiel est de lui opposer une force morale suffisante pour parer ses coups aveugles.

— Auriez-vous aussi éprouvé des déboires ?

— Je ne les compte plus.

— Vous avez perdu de l'argent ?

— Deux millions environ.

Les yeux de Lina s'écarquillèrent non pas de surprise, mais du ton détaché dont Felodias avait enveloppé une somme pareille.

Il attendit que l'effet produit eût atteint son maximum d'intensité et poursuivit nonchalamment :

— J'avais placé ces capitaux dans une entreprise véreuse... une prétendue Société de charbonnages belges à laquelle un ami de cercle m'avait intéressé.

A mi-voix, comme s'il se parlait à lui-même, Felodias ajouta :

— Une fière crapule que le comte de Praslong !

Lina s'était redressée, une flamme de haine dans le regard :

— Le comte de Praslong ?... Vous avez connu le comte de Praslong ?

— Je ne m'en félicite pas...

« Buvez, je vous prie : vous allez me faire croire que ce champagne est né dans le Palatinat.

Elle vida sa coupe.

— Eh bien, dit-elle, puisque nous sommes en veine de confidences, je vais vous avouer la vérité...

« Le comte de Praslong a été pendant quatre ans mon « ami ».

— S'il s'est conduit vis-à-vis de vous comme il s'est comporté vis-à-vis de moi, vous ne devez pas vous réjouir de l'avoir connu.

— Il m'a ruinée, monsieur !

— Vous l'aimiez donc ?

— J'ai eu cette folie.

— Baste ! l'amour excuse tout.

— On ne s'excuse pas soi-même quand on a eu affaire à un misérable...

« Tenez, quand il s'est fourré dans la tête d'être administrateur de la Société dont vous me parlez, il était acculé aux pires expédients... Il devait par-tout... il avait dévoré la fortune de sa femme... il n'avait plus rien à attendre... »

« Eh bien, j'ai engagé vingt mille francs de bijoux pour lui venir en aide, sur la foi d'une fausse créance qu'il me disait espérer recouvrer d'un jour à l'autre... »

— Vous aimait-il réellement ?

Elle eut un rire douloureux :

— Pensez-vous qu'un homme comme lui puisse avoir un sentiment vrai pour une femme ?

— Encore un peu de champagne...

« A propos, comment le comte de Praslong vous a-t-il quittée ?

— Oh ! il s'est contenté de passer la frontière sans me donner son adresse.

— C'est vrai. J'oubliais qu'il avait été compromis dans cette affaire de charbonnages.

— Compromis ?... Boijeau a eu huit ans de travaux forcés... il en a récolté cinq.

— Par défaut ?

— Naturellement.

Elle vida sa coupe et l'œil absolument trouble et mauvais :

— J'aurais dû le faire arrêter.

— Cela ne vous eût pas été facile sans doute... du moment où vous ignoriez l'endroit où il s'était réfugié.

— On l'aurait su.

— Et comment ?

— Par... d'autres personnes.

— Qui étaient compromises dans la même affaire ?

— Non... dans un rapt d'enfant.

— Enfin ! se dit Felodias, nous touchons au terme de nos investigations...

Il alluma un cigare pendant que Lina se grisait au fond d'une dernière coupe, et sur un ton tout à fait indifférent :

— Il me semble, en effet, me souvenir que la comtesse de Praslong a déposé une plainte à ce sujet... On n'a jamais pu retrouver l'enfant, n'est-ce pas ?

— Jamais.

— C'est bizarre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est difficile d'admettre qu'à notre époque on puisse égarer un enfant sans laisser aucune trace.

— Pour retrouver l'enfant, il faudrait d'abord mettre la main sur le père.

— C'est juste. Pourtant, si mes souvenirs sont exacts... le comte avait été de complicité avec une femme dans cet enlèvement ?

— Et si la femme ne parle pas ?

Felodias fit tomber négligemment la cendre de son cigare et, articulant nettement ses mots, sur un ton tranchant, incisif, bref :

— Alors, elle est aussi criminelle que lui.

Un flot de sang cingla la figure de la chanteuse :

— Qu'est-ce que vous en savez ? bégaya-t-elle.

— Oh ! je vous ai simplement exprimé mon opinion...

« Je ne trouve rien de plus barbare, de plus odieux que l'acte de ravir un enfant à sa mère...

« La voyez-vous sanglotante, écrasée, anéantie dans une douleur sans fin... ne conservant même plus l'espoir de voir la lumière dans les yeux de son enfant avant qu'elle ne s'éteigne dans les siens... Il n'est pas de bourreau qui infligerait un pareil supplice...

Felodias venait de frapper le grand coup, mais son excès d'éloquence l'avait essouffé singulièrement.

Les traits durcis, les paupières baissées, en proie à une émotion visible, Lina se taisait...

— Anxieux, Felodias la considérait à la dérobée :

— Parlera-t-elle ?

Une impulsion énergique pouvait seule sauver la situation.

Felodias déboucha une seconde bouteille de champagne, emplît les coupes.

Lina vida la sienne d'un trait puis, brusquement, la voix pâteuse, le visage effroyablement pâle sous le fard mal essuyé :

— Vous avez raison... je suis aussi criminelle que le comte de Praslong. Je suis la complice de ce bandit... que j'ai aimé !

Felodias réprima un effluve de joie infinie et feignit de ne prêter qu'une attention médiocre aux propos de son interlocutrice :

— Bon ! fit-il plaisamment, voilà que vous vous accusez à votre tour...

« Votre tempérament vous pousse à dramatiser les choses les plus banales.

Elle eut un geste de folle... Sa main droite renversa le plateau à dessert, et debout, les yeux figés dans une expression d'épouvante accrue par l'ivresse :

— Puisque je vous dis que c'est moi la complice, moi, moi, moi !

— En ce cas, je rétracte ce que j'ai dit.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?...

« Je ne me souviens plus...

« Ce que je sais, c'est que le comte de Praslong m'a entraînée à commettre une infamie !...

— Allons donc !

— Ça vous étonne ?

— Assurément.

— Est-ce que vous croyez que je vau le loup que vous avez jeté dans la gerbe de roses ?

— J'ai offert le cadeau à l'artiste.

— Vous avez eu raison... parce qu'une femme comme moi, ça ne vaut pas la peine qu'on s'y attache...

« Ce qui m'a plu en vous, c'est votre franchise...

« Je m'y connais allez ! Rien qu'à vous voir entrer dans ma loge, j'ai pensé : Voilà un honnête homme.

— Votre appréciation me touche profondément.

— Et c'est pourquoi je vous dis en ce moment ce que je pense...

« Vous n'irez pas le répéter bien sûr !...

« Tout de même, quand j'y songe, ça me brûle comme un fer rouge...

« J'ai des remords, quoi !...

« Vous ne comprenez peut-être pas...

« Je vous semble extravagante ?

— Nullement...

« Ce que je ne m'explique pas, c'est votre complicité avec le comte de Praslong dans cette histoire de rapt d'enfant...

« En somme, vous avez sans doute été sa complice inconsciente ?

— Absolument... J'ai su trop tard de quoi il retournait...

« La comtesse de Praslong avait demandé le divorce, vous m'entendez ?

— Très bien.

— Et l'enfant n'était pas de lui.

— Ah ! ah !

— Sans ça, le comte n'aurait pas eu d'intérêt à cacher l'enfant.

— C'est exact.

— Naturellement, je n'étais pas au courant de ses intrigues de ménage...

« Puis, voilà qu'un jour il me dit :

« Viens avec moi jusqu'au château de Fléchères.

« Ma femme vient d'accoucher... Tu vas jouer le rôle de nourrice... pour une raison que je t'expliquerai plus tard...

« Le médecin a dit qu'il fallait retirer l'enfant au plus vite du sein de la mère... »

« Je l'accompagne là-bas... »

« Je ne lui ai même pas demandé de quoi il s'agissait... »

« Au château, il m'a mis dans un couloir obscur l'enfant sur les bras... »

« On a repris le train pour Paris à 10 heures du soir... »

« Je me suis débarrassée de mes frusques de nourrice... »

« On est arrivé à la gare de l'Est à une heure du matin... »

« L'enfant pleurait. Je perdais la tête à l'entendre crier... »

« Un fiacre nous a conduits dans le passage Montgallet... tout là-bas... vers Reuilly... »

« Le comte a frappé à une sorte d'échoppe au fond d'un jardin... »

« Une femme... si on peut appeler ça une femme... est venue lui ouvrir.

« Je lui ai tendu l'enfant ; elle l'a pris brutalement... et sur un ton hargneux elle m'a dit : « C'est bon !... Vous pouvez vous en aller. »

« La porte de l'échoppe refermée, je me suis prise à frissonner au milieu du passage... sous le vague reflet d'un réverbère... J'avais la sensation que je venais de commettre un crime...

« Toute ma vie, je me souviendrai de cette minute-là...

— Un peu de champagne voulez-vous ?

« Ça étourdit... on oublie !

Felodias versa une nouvelle coupe...

Complètement grise, la fille reprit, les yeux dans le vide, la raison entièrement à la dérive :

— Je vous ai dit ça entre nous... n'est-ce pas ?

— Je ne saisis pas très bien, dit Felodias en rejetant son cigare consumé... Pourquoi vous êtes-vous prêtée inconsciemment au rôle que le comte de Praslong vous a fait jouer ?

— Est-ce que je savais !...

« Je n'ai commencé à avoir des soupçons qu'en remettant l'enfant à la mégère du passage Montgallet.

— Pourquoi avez-vous gardé le silence par la suite ?

— Pourquoi ! Pourquoi !

« Savez-vous pourquoi il existe des moments dans la vie où l'on est lâche... où l'on est criminelle malgré soi...

« D'ailleurs, je n'ai appris qu'un an après... par une amie... la plainte dont avait été saisi le juge d'instruction au sujet de ce rapt...

— Vous pouviez encore parler à ce moment.

— C'eût été me dénoncer... m'avouer complice...

— Vous pouviez plaider votre bonne foi.

— J'en ai eu l'intention... Je me suis rendue au passage Montgallet.

« Les époux Rogneux avaient disparu...

« Le comte aussi était parti à l'étranger...

« Je restais toute seule en face d'une situation qui m'épouvantait par ses conséquences...

« Et pourtant, je vous l'avoue, si à ce moment j'avais trouvé les Rogneux, je crois que j'aurais arraché la fillette de leurs griffes...

« J'aurais été capable d'aller trouver la mère et de lui dire : « Tenez, ne pleurez plus, je vous ramène votre enfant. »

« Puis tout ça s'est effacé... lentement...

« Il y a des moments où j'y pense et des jours où je n'y pense pas...

« Triste fête que je vous ai réservée, mon cher monsieur...

— Un dernier mot : Vous ignorez absolument ce que sont devenus les Rogneux ?

— Je l'ignore...

Un éclair de lucidité frappa le front de la chanteuse :

— Au fait, vous avez été trop sage... Je m'en aperçois un peu tard. Est-ce que vous seriez de la Préfectance ?

— Je ne mange pas de ce pain-là, dit Felodias avec un sourire de bonhomie.

— Tant mieux !...

« En tout cas, je m'en fiche !...

« Jaspinez à votre aise : moi, je n'ai rien dit ! rien !

— Soyez tranquille ; notre entretien n'aura pour vous aucune suite.

Felodias régla l'addition.

Sur le trottoir, sa compagne chancela brusquement ; l'air vif venait de fouetter son ivresse.

— A quelle adresse demeurez-vous ? interrogea-t-il.

— 62 ter, rue de Clignancourt, hoqueta la malheureuse.

Il héla un fiacre...

Tous deux s'y engouffrèrent.

— Cocher. A la gare de l'Est...

Felodias consulta sa montre ; le dernier train omnibus qui s'arrêtait à Nogent partait à minuit 50. Il avait juste le temps de prendre son billet.

A la hâte, il mit cinq francs dans la main du cocher.

— Conduisez madame au 62 ter de la rue Clignancourt. Au plaisir de vous revoir, madame.

Felodias allongeait démesurément la main par la portière, lorsqu'il s'aperçut que Lina dormait consciencieusement sur les coussins du fiacre.

## V

## UNE RENCONTRE INESPÉRÉE

A 1 h. 20, le train stoppa en gare de Nogent-Mulhouse.

Il restait à Felodias l'unique ressource de gagner Gournay à pied.

La perspective de deux heures de marche ne lui déplut point outre mesure ; la nuit est essentiellement propice aux réflexions profondes et il éprouvait précisément la nécessité impérieuse de réfléchir.

Un point capital était désormais acquis : le comte de Praslong avait procédé à l'enlèvement de Marie-Blanche, avec la complicité inconsciente de Lina Diézy et celle encore plus louche des époux Rogneux.

L'amour de ses anciennes fonctions était si bien ancré en son tempérament que Felodias ressentait une joie intense.

A ses yeux, la difficulté était une grâce d'état. D'ailleurs, le hasard, ce grand maître de la police ne l'avait-il pas servi à souhait jusqu'ici ?

Ne l'avait-il pas conduit à Fléchières pour le mettre sur la trace du seul témoin susceptible de faire éclater la lumière sur le crime de la rue du Parc ?

Cette évolution secrète, qui perpétue les lois du destin et précise par des faits sa justice immanente, Felodias la retrouvait dans l'entrée de l'ex-comtesse de Praslong au service de Kate.

Un incident de sa vie privée avait suscité un événement de la plus haute importance dans sa vie sociale.

Dans la vie, tout s'enchaîne ; le bon et le mauvais, le juste et l'injuste.

Etre rasséréiné sur le lendemain, c'est avoir foi au présent.

Aussi Felodias allait-il de ce pas ferme et souple à la fois qui semble être la marque de la sérénité du cerveau.

La nuit était obscure. De loin en loin, quelques réverbères le guidaient à travers les rues tortueuses du Perreux.

Des rossignols chantaient dans les fourrés des parcs voisins.

L'air, un peu lourd, s'allégeait par intermittences sous des souffles de brise...

Arrivé à la Maltournée, il alluma un cigare et vit surgir tout à coup d'une haie deux ombres suspectes...

Il n'eut pas une seconde d'émotion et ralentit au contraire son pas.

Son instinct de policier l'avertit cependant qu'il venait de faire une mauvaise rencontre...

Par surcroît de malchance, il avait oublié son revolver à Gournay, ce qui lui arrivait très rarement.

Cette constatation faite, il serra dans sa main droite le pommeau plombé d'un jonc.

Pour qui sait s'en servir, le jonc est, en raison de sa flexibilité, une arme terrible.

Felodias continuait tranquillement sa route...

Il avait dépassé les dernières maisons de La Maltournée quand le bruit sec d'une chaussure écrasant un gravier parvint à son oreille.

Cela ne faisait pas de doute ; les deux malandrins le suivaient.

Il n'eut garde de se retourner ; c'eût été mettre en garde ses adversaires et affaiblir ses moyens de défensive.

A une centaine de mètres du village, les deux malandrins surgirent brusquement du fossé de la route ; l'un d'eux s'avança fermement sur le côté droit :

— Voulez-vous me donner un peu de feu ?

En même temps, le second, à pas de loup, se glissait sournoisement derrière Felodias pour lui planter une lame entre les deux omoplates.

Le procédé était traditionnel et trop bien connu de Felodias.

Sans perdre son sang-froid, il feignit de tendre son cigare à son voisin de droite, tandis que son pied gauche frappait en pleine poitrine son voisin de derrière.

Le bandit s'écroula sur la route en poussant un juron...

A la même seconde, son comparse recevait en guise de feu, un formidable coup de jonc qui lui ensanglantait la face.

— Allons, les drôles ! cria Felodias, il faut se rendre ou avaler le crotin de la route.

— C'est bon, bégaya celui qui avait reçu le coup de jonc... t'es un meg ! On est à ton service.

Felodias se pencha sur lui, alluma un tison et retint à temps une exclamation.

Il venait de reconnaître l'un des jeunes bandits qu'il avait surpris cinq ans auparavant, dans une baraque de la zone.

Le hasard encore une fois venait de le servir, de le mettre sur la trace de l'un des acolytes de Planche-à-Pain, l'auteur du crime de Nogent.

— Voyons l'autre, se dit mentalement Felodias.

Un nouveau tison éclaira une physionomie qui lui était encore familière.

Nous pouvons mettre, à la place de Felodias, des noms sur ces physionomies-là : celui qui avait appris un exercice de chausson à ses dépens était Tintin, l'autre était Blanquette.

Tous deux étaient en piteux état ; Tintin râlait et Blanquette étanchait le sang de sa face.

Par mesure de prudence, Felodias jeta dans un champ la lame traitresse qui éclairait d'un reflet sinistre le macadam et sous le jet d'une réflexion spontanée, qui n'était autre que le trait de génie éclairant à l'instant propice le cerveau du policier en vue d'une capture adroite :

— Eh bien, quoi ? les zigs !...

« Faut-il vous enlever à bout de bras par les épaules et vous amener comme des lapins écorchés devant le commissaire ?

L'interpellation posée en ces termes réveilla en Blanquette des sentiments de confraternité :

— Allons ! fit-il en se relevant, sois bon prince. On t'a pris pour un bourgeois.

Le chenapan se tourna vers son collègue.

— Dis donc, l'aminche, faudrait voir à ne pas geindre comme un agneau qui vient de naitre.

— J'ai les côtes démolies... Je suis fait ! déclara sincèrement Tintin.

— Essaie au moins de te soulever !

Il fit un effort et réussit péniblement à rester debout.

Alors, Blanquette résuma franchement la situation :

— Quelles sont vos conditions, l'aristo ?

— Oh ! fit placidement Felodias, je n'ai pas de vancune...

« Je ne croyais pas avoir tapé si fort.

— On ne t'en veut pas... du moment que ça se

passé entre nous.. et que tu n'as pas envie de faire la casserole.

— Ce n'est pas dans mon tempérament.

— T'es un frère !... Si t'avais pas été nippé comme un bourgeois, on n'aurait pas tenté le coup.

— C'est sûr, fit Tintin qui commençait à reprendre haleine.

— Tu turbines par ici ?

— A Gournay... je me trotte après-demain.

— Le patron t'a donné ton « sac » ?

— Oui.

— T'es maître d'hôtel ?

— Tu l'as deviné !

— Tu as trouvé du « boulot » à Paris ?

— Non.

— Alors tu t'es attardé à faire la « bombe » ?

— Juste.

— Il est « costo » ton patron ?

— Je te crois !... Des millions !

— Il a de la famille ?

— Sa femme.

— Pas de « dauphins » ?

— Aucun.

— Une supposition qu'on lui rendrait visite... ça te contrarierait ?

— Moi !

— Alors, donne-nous un conseil.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner. Je quitte Gournay après-demain...

« Cassez les vitres tant que vous voudrez, à condition de ne pas me blesser les doigts.

— C'est compris...

« On ne rendra visite à ton patron qu'après que tu seras parti de la « taule »...

« Y s'appelle comment, cet ennemi du peuple ?

— Le comte Armel.

— Il s'absente des fois ?

— Le samedi seulement... au soir.

— Y va au théâtre avec sa princesse ?

— Oui... Il rentre par le dernier train.

— Et les larbins ?... Ton remplaçant ?

— Il ne rentre que dimanche matin.

— Le concierge ?

— C'est le cocher. Quand monsieur va au théâtre, le coupé l'attend à la gare de Chelles.

— La cuisinière ?

— Elle couche sous les combles.

— Pas de femme de chambre ?

— Une dame de compagnie... qui accompagne le couple au théâtre...

— Des molosses ?

— Aucun.

— Des serrures en veux-tu en voilà ?

— Celle du portail d'entrée.

— Les murs sont hauts ?

— Un saut d'écureuil...

« Puis en voilà assez !...

« Je ne serais pas fâché de voir soutirer un peu de monnaie à ce vieux grigou... moi, je suis pour ceux qui travaillent... mais je ne veux pas avoir le pouce pris dans la tenaille...

— Sois tranquille ; l'auras pas d'ennuis...

« Porte-toi bien, mon vieux copain !

Sans hésitation, Felodias prit la main de Blanquette, et négligea volontairement celle de Tintin qui continuait à geindre accroupi sur le talus de la route...

Après avoir dépassé l'Asile de Ville-Evrard, il s'engagea sur le chemin de halage du canal de la Marne.

Jamais la nuit ne lui avait semblé si belle !

L'âme de Felodias se pâmait littéralement sous un afflux de joie.

Sa réhabilitation était proche, certaine, tangible ! La Sûreté parisienne n'avait qu'à suivre ses instructions ; le coup de filet était préparé.

Les deux malandrins seraient cueillis proprement...

Habilement « cuisinés », ils laisseraient certai-

nement échapper l'aveu indispensable à l'arrestation de leurs deux acolytes.

Felodias, nous l'avons dit, avait bonne mémoire. Il se souvenait parfaitement de son entrée inattendue dans la baraque de la zone et de son altercation avec les quatre bandits.

L'assassinat des époux Meulder, étant survenu peu de temps après, avait dû provoquer la complicité de toute la bande.

Il ne pouvait mettre des noms sur la figure des deux larrons qu'il venait de rencontrer ; c'étaient de simples comparses anonymes dont il se souciait peu au fond, mais quand les louveteaux sont pris au piège, le seigneur Loup est bien près d'y tomber.

Celui-là, Felodias le connaissait ; depuis la bagarre des Becs-Salés, il avait conservé son matricule.

M. Jaudin n'aurait plus à se préoccuper de la révision du procès qui l'avait condamné par défaut à la peine des travaux forcés à perpétuité.

La question allait être vite simplifiée...

Précisément, en rentrant, il trouva une lettre du magistrat conçue en ces termes :

*Cher Monsieur,*

*J'ai vu le procureur général et lui ai longuement expliqué votre cas.*

*Pour éviter que la presse ne s'empare de l'affaire et en grossisse les conséquences, il préfère que vous vous absteniez provisoirement de toute demande en révision officielle.*

*M. le procureur général a confié immédiatement au service de la sûreté la tâche de procéder à l'arrestation des bandits sur la culpabilité desquels il n'a plus aucun doute, grâce aux preuves que je lui ai fournies.*

*En attendant, tenez-vous coi... La justice vous ignore pour l'instant...*

*Vous serez avisé en temps utile.*

*Votre bien dévoué,*

JAUDIN.

Fort heureusement Kate ne décachetait jamais, par une délicatesse bien compréhensible, les lettres arrivées en l'absence de son mari, car la lecture de celle-ci l'eût singulièrement alarmée.

Felodias traça fébrilement ces mots :

*Monsieur le Conseiller,*

*J'ai bien reçu votre aimable lettre et vous en remercie.*

*Un hasard fortuit vient de me mettre sur la piste de deux des assassins de la rue du Parc.*

*Usez je vous prie de votre haute influence auprès du Parquet pour qu'il me soit envoyé sans retard deux inspecteurs du service de la sûreté auxquels je donnerai les instructions nécessaires en vue de la capture.*

*J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Conseiller, votre respectueux serviteur.*

J.-B. FELODIAS,

*Alias : Comte Armel.*

Ceci fait, il allait jouir d'un repos bien gagné quand deux coups discrets résonnèrent à la porte du salon. En même temps, Julienne parut dans l'embrasure.

— Excusez-moi, monsieur le comte...

— Comment ! vous n'êtes pas encore couchée ?.. Savez-vous qu'il est trois heures du matin.

— Je sais... Je n'ai pas pu dormir.

La jeune femme levait sur lui des yeux d'angoisse, brûlants de fièvre et cernés par l'insomnie.

\* Son interrogation pour être muette n'en était que plus éloquente.

— Eh bien, dit Felodias, je n'ai pas perdu ma soirée.

— Vous avez retrouvé Lina Diézy ?

— Facilement... grâce à l'agence lyrique à laquelle je me suis adressé.

— Elle vous a appris... des choses ?

— Des choses intéressantes... très intéressantes.

« Le rustre du château de Fléchières avait deviné, c'est elle qui a joué le rôle de nourrice... »

« Mais ce serait trop long à vous expliquer... Je tombe de sommeil. »

— Avez-vous un espoir à me donner ?

— Certainement !... Ce sont les époux Rogneux... passage Montgallet... qui ont reçu en garde votre enfant. Il ne s'agit plus que de retrouver leur trace... car ils ont déménagé du passage Montgallet... »

« Patientez. Je suis sur la bonne piste. »

Elle tendit les mains, suppliante :

— Avec mon enfant, vous me rendrez la moitié de ma vie.

— Je voudrais vous la rendre tout entière.

— Hélas ! ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Il est mort... celui que j'aimais !

Un sanglot crispa sa gorge...

Lentement, elle sortit du salon, remonta dans sa chambre et là, agenouillée au pied de son lit, elle relut pour la millième fois l'adieu de l'aimé :

*Clo,*

*Je ne te reverrai plus. Je t'envoie mon dernier adieu au seuil de la frontière française.*

*Le sacrifice de ma vie est fait, je tombe victime de mes idées, de mes utopies humanitaires, de ma marche précoce « vers l'Idéal... »*

*Je ne me fais aucune illusion ; aussitôt en Russie, je passerai en jugement et serai condamné aux travaux forcés à perpétuité.*

*Adieu, ma petite Clo, adieu à toi que j'ai tant aimée, pour qui j'ai tant souffert, tant pleuré...*

*Jusqu'à mon dernier souffle, tu ne seras pas absente, ma pensée te revivra chaque heure, chaque seconde ; je conserverai la saveur de ta dernière caresse sur mes lèvres et l'écho de ta voix se répercutera doux et consolateur jusque dans le spasme de l'agonie suprême.*

*Souviens-toi Clo, des heures trop courtes que nous avons passées ensemble.*

*Vis, je le veux !...*

*Vis pour élever notre enfant... Je te confie cette tâche... A genoux, je te supplie de lui apprendre le nom de son père et d'en faire la créature d'élite que l'amour engendra dans son apothéose.*

*Adieu Clo, adieu !*

*Je t'aime et je t'aimerai dans l'au-delà.*

CHRISTIAN IVANHOFF.

## VI

### UN CAMBRIOLAGE PEU BANAL

— Fais-moi la courte échelle et ne me lâche pas en route.

— N'aie garde.

— Attention ! Une... deux !... ça y est.

— A mon tour à présent.

— Tu souffles comme un phoque... Hardi !

— J'y suis.

— Cré sort ! que t'es lourd !

— Il y a des tessons de bouteilles sur la crête du mur.

- Taffeur ! Ce sont des coins de porcelaine.
- J'ai les mains en sang.
- Eh bien, saute en bas !
- C'est fait.

Ce dialogue échangé à voix basse, Tintin et Blanquette se trouvèrent dans une petite cour non pavée au fond de laquelle se dressait un corps principal de bâtiment.

La porte d'entrée à deux battants, surélevée de trois marches, ouvrait sous une véranda minuscule qui ne pouvait avoir d'autre but que de rabattre la pluie en temps d'orage.

Tintin sortit une pince-monseigneur.

— On va faire sauter la « lourde ». Place les cales.

La pince-monseigneur opéra une pesée ; Blanquette en profita pour introduire une cale entre les deux battants.

La seconde pesée fit sauter le pêne.

— C'est du beau travail ! déclara Tintin en même temps qu'il pénétrait dans le corridor spacieux du rez-de-chaussée.

Blanquette, émotionné par ce début trop facile, lui souffla alors à l'oreille :

— Ecoute-moi, Tintin ; sois prudent !

— J'ai mon « lingue » !

— S'agit pas d'ça... on n'est pas sûr de la piaule. Une supposition que le type de la Maltournée serait un faux frère... Est-ce qu'on sait ?

— T'es épatant ! C'est à c'te heure que tu viens réciter un *De Profundis*...

— Il est encore temps de « se barrer ».

— T'es bête !... Si le type de la Maltournée avait jaspiné, nous serions déjà cueillis.

La logique apparente de cette réflexion mit fin aux transeuses pusillanimes de Blanquette :

— Ils pénétrèrent dans le salon.

— Nom d'un chien ! s'exclama Tintin, la nuit est couleur d'encre. Allume une « souffrante ».

Blanquette s'exécuta.

Une jolie lampe en forme de col-de-cygne, avec un abat-jour rose projeta dans le salon de vagues et doux reflets.

— A présent, il s'agit de reconnaître les lieux...

Voici un couloir... une fenêtre... un parc. On se fera la fuite par derrière en cas de danger...

« Attention ! l'inspection commence... »

« D'abord, qu'est-ce que ce meuble-là ?... »

« Il sent les fafiots à une lieue... »

« Ma pince va le soulager. »

Une petite pince plate fit sauter le couvercle d'un secrétaire Louis XV en bois de rose. Deux liasses de billets de banque s'étalèrent aux yeux ravis des deux cambrioleurs.

Ce fut de l'extase, presque du délire.

— La fortune !

— Mince de réjouissance !

— On ira aux bains de mer !

— Trêve de plaisanterie, déclara Tintin...

« R'luque-moi ces deux chandeliers sur la cheminée. C'est tout petit... ça n'a l'air de rien... mais c'est de l'or massif... »

— Pose-les sur le guéridon... debout... pour qu'on ne les oublie pas à la sortie...

— Passons chez la voisine.

La voisine était la salle à manger dont la porte grande ouverte communiquait avec le salon.

Un cri de joie à peine étouffé s'échappa de leurs lèvres.

Sur la table, une bouteille de Marsala se prélassait au milieu de tranches de filet froid à la gelée et d'un superbe Saint-Honoré aux fruits glacés.

Tintin esquissa un entrechat :

— A table !

— Ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

— Qu'est-ce qui l'arrête ?

— Il vaudrait peut-être mieux décaniller.

— Blanquette ! t'as un cœur de veau !

— Tu me l'as déjà dit.

— Pour une fois qu'on a l'occasion de faire bombe, v'là que tu rechignes !...

« Asseois-toi et goûte-moi ce vin-là... »

— C'est un rêve ! opina Blanquette.

— Pour sûr ce ne sont pas des raisins de la zone qu'ont fait ce vin-là...

« Prends cette tranche de filet... »

« C'est tendre comme la rosée. »

Il y eut un moment de silence...

Sous le pâle reflet de la lampe, les deux comparés s'abandonnaient à leur ivresse délicieuse, tout en savourant goulûment le Marsala et le filet à la gelée.

Puis Blanquette, décidément trop attendri, éprouva ce vague besoin de réminiscences qui est la manifestation la plus caractéristique du bien-être.

— Planche-à-Pain serait à la noce... soupira-t-il. Il a peut-être eu tort de nous lâcher.

— S'il a eu tort !

— Il se croit plus malin qu'il n'est.

— A qui le dis-tu... »

« Quand il m'a fait ses adieux au mois de mars, il crânait comme un bourgeois. »

« C'est pas un métier, qu'y me fait, d'attacher un cheveu de femme ou un poil de queue de jument à la serrure d'une grille. On risque le paquet pour pas grand-chose... »

— Il avait des projets ?

— Oui... Mais il n'est pas de taille à faire le rasta dans une ville d'eaux.

— Ça dépend ; sa clef en aluminium... avec les lamettes qui se brisent une à une dans la gorge de la serrure... jusqu'à ce qu'on ait trouvé le bon joint... c'est tapé !

— Oui, mais le truc n'est pas de son invention.

— Bah ?

— Il l'a chipé à un copain qui était serrurier de son état. Planche-à-Pain n'est pas plus malin qu'un autre...

« La preuve, c'est qu'on n'a pas entendu parler de lui... depuis trois mois qu'il est à Nice. »

— C'est positif !

— Si je n'étais pas venu à sa rescousse... là-bas... chez le plombier... il tournait carrément de l'œil...

« Ah ! là, là !... Fallait voir sa binette lorsque le plombier lui a eu coupé le pouce droit. Il renâclait ferme !... »

— Tu as fait une riche besogne, ce jour-là !

— Il n'y a que moi qui n'ai pas été touché...

— Et pourtant tu as estourbi les deux pan-tres.

— Moi, je ne flanche jamais...

— L'Albinos, lui, flanchait toujours au dernier moment.

— L'Albinos ! soupira mélancoliquement Tintin, c'était un bon zig... seulement il avait du sang de navet...

— La preuve est qu'il est mort de la poitrine.

— Si l'on veut... J'ai idée que le coup de tête que le plombier lui a envoyé dans l'estomac n'était pas fait pour le guérir... Ah ! ce qu'il en a vomit une mare de sang au pied de l'escalier !...

— Qu'est devenue sa Rouquine ?

— Paraît qu'elle joue à présent la fille sage dans son patelin... au Morvan.

— Elle a mal tourné, quoi !...

« Verse-moi un autre verre... »

« On a eu tort de remuer ces choses... Ça vous fait froid ! »

— Le fait est que s'il n'y avait pas eu le mou-chard pour nous tirer d'embaras...

— Quoi qu'il est devenu encore celui-là ?

— Il a dû changer de métier...

— La Préfectance n'a pu mettre la main des sus ?

— Jamais.

— Ça se comprend, du moment qu'il avait mangé de son pain, elle a fait son jeu.

— Turellement... Oh ! cré nom d'un chien !  
— Quoi ?  
— Goûte-moi ce quartier d'orange ! Dire qu'on n'avait pas encore goûté à ce qu'il y a de meilleur sur terre...

— Ça vous donne envie de redevenir honnête, punctua Blanquette, visiblement émoustillé par les libations du Marsala.

— Tu as envie de t'établir ?  
— Je ne dis pas non.  
— Et ton casier ?  
— Six mois de prison... en v'là une affaire ! D'abord, si je m'établissais, je me ferais un état civil.

— Avec de la pomme de terre.  
— Une carte d'identité avec un timbre de mairie... il y en a pour dix secondes... Un acte de naissance, itou.

— Il s'agit d'avoir le timbre de Marianne.  
— On le décalque... quand il est humide... avec une pomme de terre coupée en deux... Ça donne sur le papier une empreinte épataante.

— C'est bon à savoir... le coup de la pomme de terre.

— Tous les chemineaux le connaissent.  
Un craquement singulier se fit entendre. Les deux cambrioleurs dressèrent l'oreille.

Au même instant, la pendule du salon sonna onze coups précipités.

Tintin se leva.  
— Il est l'heure de déguerpir...  
Ils passèrent au salon, prirent chacun un chandelier et éteignirent la lampe.

Cela fait, ils se dirigèrent sans bruit à tâtons vers la sortie.

Tintin marchait le premier...  
Il pénétrait dans le corridor quand une corde s'enroula autour de son cou en forme de lasso et le renversa sur les dalles. Il s'éroula en poussant un formidable juron.

— Crédié ! je suis fait !  
En même temps Blanquette sentit une poigne d'acier lui fouiller profondément les cartilages de la gorge.

Il fut si décontenancé qu'il n'éprouva même pas l'idée d'une résistance quelconque.

Felodias, d'ailleurs, le ligota en une seconde. La capture de Tintin nécessita, au contraire, une énergie à toute épreuve de la part des deux inspecteurs de la Sûreté. On fut obligé de lui entraver les pieds et de lui mettre les poucettes.

L'opération fut réalisée dans l'obscurité la plus complète.

Le domestique éclaira alors la scène...

Les faces des deux jeunes bandits apparurent alors sinistres, terreuses, les yeux jaillis des orbites sous l'impulsion de la terreur, les traits crispés dans une rage aveugle accrue par l'impuissance.

Blanquette tremblait... Ses dents s'entre-choquaient... Une sueur froide coulait de son front.

Une écume bilieuse débordait de la bouche de Tintin.

Ses yeux de fouine découvrirent soudain Felodias qui le contemplant, ironique, appuyé contre le chambranle de la porte.

— Mille millions de tonnerres ! Je vais t'ouvrir le ventre, sale Judas !

— Calme-toi, dit tranquillement Felodias.

— Tu nous a vendus !... lâche !

— Tu te plains, ricana Felodias, que j'aie préparé un souper froid à ton intention...

Les inspecteurs fouillèrent les deux bandits et après avoir restitué à Felodias les billets de banque et les chandeliers, s'emparèrent de leur attirail de cambriolage : pinces, couteaux, clefs, etc...

Les futures pièces à conviction furent empaquetées soigneusement et confiées à la garde du do-

mestique qui devait accompagner les inspecteurs jusqu'à la gendarmerie de Neuilly.

— Mince ! s'exclama Tintin, on va aller à patte jusqu'à la gendarmerie ?

— Et de la gendarmerie jusqu'à la Tour Pointue. Je tiens à vous avertir qu'à la moindre tentative de fuite, nous ferons usage de nos revolvers.

— En v'là-t'y pas une affaire pour un coup raté, fit Tintin qui payait décidément d'audace.

— Oui, dit un inspecteur, à condition que les époux Meulder ressuscitent.

Ce fut le coup de massue.

— Mince ! ils nous ont entendu jaspiner.

— Par ta faute, hoqueta Blanquette.

— C'est toi qui a amené l'entretien là-dessus.

— Allons... en avant, marche !

— Une supposition, dit Tintin, que vous dégageriez un peu mes pieds... J'ai l'air d'aller à l'abbaye de Monte-à-Regret.

— Tu en prends, en effet, le chemin, observa Felodias.

Le cortège traversa la cour et se dirigea vers le pont de Gournay.

Le péager se leva pour ouvrir la barrière et exigea sa redevance.

— Du gibier pareil, fit un inspecteur, ça devrait pourtant passer en franchise !...

Au premier étage, on s'impatientait ; Julienne auprès de Kate s'efforçait de tempérer ses frayeurs...

La rentrée de Felodias mit fin aux angoisses de l'Américaine :

— Le rideau est baissé, déclara-t-il.

Julienne, vous pouvez vous retirer.

La jeune femme sortie, Felodias s'approcha tendrement de Kate allongée dans un fauteuil, et déposant deux gros baisers sur ses joues poupines :

— A présent, ma grosse Kate adorée, l'heure est venue de te faire ma confession... C'est ta confession d'un honnête homme.

L'absolution lui fut généreusement accordée.

## VII

## UN JOLI COUPLE

Le passage Montgallet a la physionomie d'une ruelle de village bourguignon.

Ses maisons basses, disparates, irrégulièrement profilées, s'agrémentent pour la plupart de jardins de quelques mètres carrés de surface enclos d'une palissade rudimentaire.

Des gens pauvres et paisibles vivent là, dans cette trouée d'air, de ces mille et une petites industries parisiennes qui recèlent au besoin de véritables artistes.

Tout au fond, Felodias distingua, derrière des touffes de topinambours, un homme qui battait la semelle assis sur un tabouret au seuil de l'échoppe.

— Pardon, mon brave... je venais solliciter de votre obligeance un renseignement.

— Je ne demande pas mieux, si c'est en mon pouvoir.

Curieuse, une jeune femme parut bientôt, suivie d'une fillette.

— C'est à vous, cette fillette ?

— Je pense qu'oui, ricana le cordonnier.

— Elle est jolie... très jolie !

Une pièce blanche se glissa dans les mains de la fillette.

On se confondit en remerciements, puis la glace étant ainsi rompue :

— Voici l'objet de ma visite, dit Felodias. Pour

une affaire de succession... oh ! une bagatelle... je suis chargé, par maître Richard, de retrouver un certain Rogneux... Vous le connaissez ?

- Je crois bien : C'est mon prédécesseur.
- Pourriez-vous m'indiquer son adresse ?
- Ça me serait bien difficile.
- Diable !

« Vous avez dû pourtant régler avec Rogneux certaines questions d'intérêts lorsqu'il vous a cédé son fonds ?

- Son fonds ! Vous me la baillez belle !

La femme intervint :

— Si on avait su au juste ce qu'étaient ces gens-là, on ne serait pas venu ici, bien sûr !...  
— Autant dire que Rogneux a emporté les outils et nous a laissé les ordures.

— En somme, c'est un ouvrier peu recommandable.

— Un ouvrier ! A peine était-il capable de ressembler tant bien que mal une paire de godillots...

« Son patron d'apprentissage ne lui avait pas appris à faire le fin... »

« Au fait, vous ne le connaissez peut-être pas son patron d'apprentissage ? »

- Ma foi, non
- C'est un contremaitre de centrale...

La femme intervint à nouveau.

— Voyez-vous, mon bon monsieur, c'est malheureux que l'argent d'une succession aille à ces gens-là...

- Des voleurs, en un mot ?
- Oui, monsieur, des voleurs... rien de plus.

« Rogneux ne battait la semelle que pour se donner des apparences honnêtes... »

« D'ailleurs, ce qu'il gagnait dans son métier n'aurait même pas suffi à payer les marchands de vin du voisinage. »

- Il buvait ?
- S'il buvait !... Gris, atrocement gris du matin au soir !

— Où le couple puisait-il réellement ses ressources ?

- Est-ce qu'on sait ?..
- « Tenez, l'avant-veille de leur déménagement, un camion s'est arrêté devant leur porte. Le charretier et Rogneux ont chargé un gros sac très lourd... qui ne renfermait pas de la farine. »

- Que pouvait-il bien contenir ?
- De la limaille de bronze... Oui, monsieur.

« C'est la police qui nous l'a dit... mais elle est arrivée trop tard : les Rogneux étaient partis sans laisser leur adresse... »

« Figurez-vous qu'ils avaient loué au premier une chambre à un manoeuvre... une espèce de propre à rien qui était dans les bonnes grâces de la femme Rogneux. »

« Alors, le manoeuvre, en quittant le soir son atelier, emplissait ses poches de tournures... »

- « Ça vaut dans les vingt-trois sous le kilo. »
- Rogneux était le recéleur ?
- Naturellement. Et combien de choses louches qu'on ignore !

— Et qui sont sans doute des plus intéressantes...

- Mais, dites-moi, le ménage Rogneux avait des enfants ?
- Une douzaine pour le moins.
- Comment pouvaient-ils vivre avec une charge semblable ?

— Les enfants ?... mais c'était le plus clair de leurs revenus.

- Allons donc !
- Je vous dis la vérité...

« Aussitôt le gosse venu au monde, la marâtre le couvrait de haillons et l'emportait par tous les temps à travers Paris. Elle montait les escaliers des maisons bourgeoises... et en avant le coup d'épingle ! »

- Une épingle !
- Vous ne connaissez pas ce truc-là ?... Plus

l'enfant crie dans les bras de la mère, plus il éveille la pitié. Alors l'épingle adroitement cachée le rappelle à l'ordre.

Felodias, perplexe, prit congé du cordonnier et de sa femme.

Comment allait-il retrouver la trace des époux Rogneux ?

Il ne lui restait qu'une chance bien aléatoire, celle de s'adresser au service de la Sûreté.

Rogneux figurait certainement dans ses registres, mais à une adresse qui n'était plus sienne depuis longtemps.

Brusquement, il se rappela le vieil adage : Cherchez la femme.

Or, la femme était une professionnelle de la mendicité. C'est dans cette catégorie sociale qu'il fallait la chercher.

Felodias avait jadis exécuté trop souvent des rafles dans la rue Galande pour ignorer le syndicat des mendiants de Paris.

C'est en effet un vrai syndicat que celui qui tient ses assises dans un des estaminets de la rue Galande, un syndicat où l'on parle fort, où l'on discute passionnément, entre deux lampées d'alcool, avec, aux dents, le brûle-gueule traditionnel qui consume l'acre tabac des mégotiers.

Ce syndicat vend même à son profit les places de ses membres décédés.

On a vu vendre et payer séance tenante une place d'église 280 francs !

Pour cinq francs, le mendiant se procure deux cents adresses de maisons charitables, pour quinze francs il s'en procure neuf cent cinquante.

Moyennant quinze centimes, le mendiant trouve asile pour la nuit de huit heures du soir à deux heures du matin : il s'étend à même le plancher sordide d'un rez-de-chaussée et ronfle bruyamment, le sommeil sans cesse interrompu par les nouveaux arrivants qui veulent en « pioncer une ».

Il est vrai que pour cinq centimes de plus, le mendiant couche au premier étage sur l'ancien plancher de la Belle Gabrielle !

Quand Felodias se présenta rue Galande, sept heures venaient de sonner.

Déjà une population dense grouillait dans une salle sombre, humide, empestée de relents d'alcool et de nicotine.

Il y avait là des faux aveugles aux paupières tuméfiées, bordées d'une croûte rouge, de faux manchots dont le morceau d'os s'agitait dans une des manches de leur paletot, un cul-de-jatte qui avait laissé sa caisse roulante à la porte et se tenait tranquillement debout devant le comptoir ; deux sourds-muets s'entretenaient à voix basse d'une manille projetée chez le bistro voisin ; des bras et des jambes de bois à un franc de location journalière s'entassaient dans un angle de l'estaminet.

Felodias s'approcha du comptoir et commanda d'une voix forte :

- Un sirop de grenadine !
- Ce fut une exclamation, un tolle général.
- Hé ! l'aristo !
- Hé ! le bourgeois !
- C'est ta tournée ?
- Tu régales ?

Bonhomme, Felodias jeta une pièce de cinq francs sur le zinc :

- Allons-y pour une tournée... C'est de bon cœur
- Un vieillard à la barbe blanche crasseuse s'approcha de Felodias :

— Tu n'es pas de la rousse, toi ? fit-il, soupçonneux.

Felodias se redressa hautain, comme cravaché en pleine face :

— Tu n'as pas reniflé mes vêtements, mon vieux père.

Un mendiant qui avait entendu le colloque houspilla le vieillard :

— Ne faites pas attention à ce qu'il vous dit : ça radote. Moi, je parie que vous êtes journaliste.

— Non, je suis clerc de notaire...

— Ah !... Et qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Je suis chargé par mon patron de rechercher une femme...

— Qui hérite ?

— Oh ! d'une bagatelle... cinq cents francs environ.

Le silence s'était fait...

Les verres étaient pleins, les gosiers altérés se délectèrent dans l'alcool corrosif.

— C'est une nommée Rogneux... On m'a dit qu'elle faisait la quête à domicile.

— Rogneux... Rogneux... Non, je ne connais pas... Hé ! la compagnie ! Qu'est-ce qui connaît la femme Rogneux ?

Une voix s'éleva en même temps qu'un aveugle aux cils chassieux se détacha du groupe.

— Moi !

— Savez-vous où elle habite ?

— Cité Doré... Je ne me rappelle pas le numéro, par exemple... Attendez donc ; c'est la troisième maison... à gauche... côté de la rue Jenner.

— Merci, mon ami... A votre bonne santé à tous !

Une fois dans la rue, Felodias exhala un long soupir : il avait eu l'impression de pénétrer dans une geôle de damnés !

## VIII

## LA CITÉ DORÉ

— Monsieur Rogneux... je vous prie ?

Un rapide coup d'œil jeté autour de lui, en même temps que la question, permit à Felodias de sonder la misère crasseuse du bouge.

Sur le sol battu, s'élevait un monticule de chiffons graisseux, de papiers maculés, de débris, de poubelles qu'une demi-douzaine d'enfants accroupis péle-mêle, triaient avec nonchalance.

L'aîné des enfants pouvait avoir dix ans ; le plus jeune en avait cinq.

De ce foyer d'infection s'élevait une odeur complexe, âcre, nauséabonde, faite de relents de vieux linge, de moisissure, de déchets de putréfaction mal définie, de tout ce que la nature, en un mot, peut offrir de plus pestilentiel dans son œuvre morbide.

Vers une fenêtre étroite, aux croisillons détruits, assis sur un tabouret, un homme aux cheveux et à la barbe hirsutes, au teint bilieux éclairé par un regard louche, le maxillaire proéminent et simiesque, le nez fort et pointu en forme de boutoir, tapait sur une bigorne.

A la question de Felodias, cet homme releva la tête, considéra sournoisement son interlocuteur et dit sur un ton nasillard :

— Rogneux... C'est moi... que me voulez-vous ?

Felodias, étant donné les antécédents du personnage, avait jugé inutile d'inventer une thèse sentimentale pour motiver l'objet de sa visite. Il déclara tout de go :

— Je viens pour une affaire très grave... Une affaire qui pourrait avoir des suites judiciaires si les éclaircissements que je vais solliciter de vous ne satisfont pas entièrement la personne qui m'a chargé de cette démarche.

Et, le torse cambré, la main droite solidement étayée sur un gourdin, ses deux pointes de moustache retroussées (il les avait laissé croître depuis l'Idylle de Zurich), martial d'allure, imposant du geste, Felodias poursuivit :

— Il s'agit d'un enfant...

— C'est ma femme qui s'occupe des mioches, répliqua la voix nasillard...

« Elle est allée faire un ménage.

— Votre femme mendie, je le sais.

— Monsieur est de la « mouche » ?

— Non pas, vous pouvez parfaitement me répondre en l'absence de votre femme.

— Je ne demande pas mieux... Seulement je suis pressé... Dépêchez-vous.

— Il vous a été confié une fillette en nourrice il y a quelques années...

— Une fillette ?

— Je vais raviver vos souvenirs par une date : cette fillette vous a été remise le 1<sup>er</sup> janvier 1886.

— Ça remonte loin.

— En effet... ça remonte à cinq ans bientôt. Vous restiez à ce moment passage Montgallet.

« Un homme et une femme se sont présentés dans la nuit à votre échoppe...

« L'affaire avait été traitée d'avance...

« Votre femme a pris l'enfant en disant seulement : « C'est bon » et a refermé la porte. Vous voyez que je sais tout.

— Moi, je ne sais rien.

Felodias mit une ombre de menace dans sa voix :

— Vous ne savez rien ?...

« Faites attention à ce que vous dites !

— Que voulez-vous que je vous dise ?

« Il vous plait de forger une histoire : je vous écoute.

— Eh bien, écoutez-moi bien... L'homme et la femme qui vous ont confié l'enfant me sont connus.

— Vous êtes plus avancé que moi qui ne les connais pas.

— J'étais tout disposé à vous remettre une somme assez importante contre la délivrance de l'enfant.

— Je ne peux pourtant pas le fabriquer... à moins qu'il ne vous plaise de prendre un de ceux-là... Mais ceux-là... je vous avertis... ils sont inscrits à la mairie sous le nom de Rogneux.

— Vous détournez la question... et vous vous obstinez à nier la vérité.

— La vérité ?

— Parfaitement.

— Ma femme n'a jamais pris d'enfant en nourrice.

— Au fait, peut-être ne savez-vous pas à quelle sanction pénale vous vous exposez. L'homme qui vous a confié la fillette : appelle le comte de Praslong !

Les sourcils en broussailles du savetier frissonnèrent imperceptiblement.

— J'ai bien dit : le comte de Praslong, accentua Felodias... Condamné par défaut à la peine de cinq ans de travaux forcés pour banqueroute frauduleuse... Il est accusé en outre d'un rapt d'enfant dans lequel vous avez été son complice...

« A l'heure actuelle le comte de Praslong est arrêté et il est dans votre intérêt de parler.

— Quand je vous disais que vous étiez de la Préférance ! ricana Rogneux.

— Soit. Mettons que j'appartienne à la Préfecture de police... mais réfléchissez, réfléchissez beaucoup...

— C'est tout réfléchi.

— Demain, un mandat d'arrêt peut être lancé contre vous...

— Ce n'est pas la première fois qu'on condamnerait un innocent. Ah ça ! est-ce que vous allez m'énerver plus longtemps avec votre histoire d'enfant ?

— Je vous adjure de parler, Rogneux.

— Je ne parlerai pas... pour la bonne raison que je ne sais rien.

— C'est bien ; la justice suivra son cours.

— Je ne la crains pas.

— Non, parce que vous avez eu déjà maille à partir avec elle.

— Hein ?

L'œil trouble, le front barré d'une ride profonde qui amincissait ses tempes frémissantes, le savetier s'était levé un tranchet à la main.

Felodias estima que le moment était venu de déguerpir promptement.

Pas à pas, il recula faisant face à son adversaire qui lui lançait une bordée d'injures.

Une fois au milieu de la chaussée Felodias lui décrocha :

— Tu retourneras apprendre ton métier à la Centrale.

Puis il tourna la rue Jenner et descendit le boulevard de la Gare.

Pour une fois, l'ex-policier venait de commettre la gaffe, professionnellement parlant.

A ses menaces, Rogneux avait opposé des dénégations formelles.

La voie était barrée désormais par la faute de Felodias.

Gagner la sympathie du savetier sous un prétexte quelconque, l'entraîner à des libations réitérées, se montrer prodigue à l'égard de sa progéniture, causer peu et écouter beaucoup, attendre les révélations au lieu de les provoquer, voilà ce qui eût été digne d'un policier adroit.

La partie était-elle perdue irrémédiablement ?

Cependant à bien réfléchir, Rogneux, sous la crainte d'une arrestation éventuelle, ne s'en tiendrait pas à la visite de Felodias.

En somme, son rôle de comparse l'obligeait à prendre le mot d'ordre auprès du triste héros qui avait soudoyé ses services.

Deux alternatives se présentaient : ou le comte de Praslong était au delà de la frontière, ou il se cachait à Paris.

Dans le premier cas Rogneux lui écrirait immédiatement ; dans le second, il se rendrait à son domicile.

La seule chance de réussite consistait donc à épier les allées et venues du savetier.

Cette décision prise, Felodias revint sur ses pas et s'engouffra chez un marchand de vins dont la boutique faisait face à la cité Doré.

Des rideaux de guipure le protégeaient contre la vue du dehors.

A dix heures du matin, Rogneux enfla la rue Jenner et Felodias se lança sur sa piste.

Après maintes libations dans les bars, le savetier pénétra dans une superbe maison de la rue du Louvre.

Cette seule enseigne s'étalait à la façade à un balcon de l'entresol :

#### DIGOIN

##### *Cabinet d'affaires Vente et Recouvrements*

Rogneux pénétra dans l'antichambre et demanda à parler à M. Thomas.

— Il est occupé en ce moment.

— Bien, J'attendrai.

Il s'assit parmi trois visiteurs et attendit patiemment son tour.

A onze heures, une tenture se souleva et un homme de forte carrure, aux traits rudes, la tête affligée d'une calvitie, le visage brun enfoui sous une barbe et une moustache grises abondantes, dit à mi-voix :

— Voulez-vous venir, Monsieur ?

Rogneux ne se fit pas prier plus longtemps et passa dans le cabinet directorial.

— Bonjour, Monsieur de Praslong, fit-il, sur un ton respectueux et goguenard à la fois.

M. de Praslong, les mains nouées sur les pans de sa redingote, articula, blême :

— Causez un peu plus bas, je vous prie.

Et, sévère, hautain :

— Je ne m'explique pas votre visite.

— C'est-à-dire que vous vous demandez en ce moment comment j'ai trouvé votre adresse.

— En effet...

— La dernière fois que vous êtes venu à la maison me porter cinq cents francs, j'ai eu de la curiosité à votre sujet...

« Jusque-là vos lettres chargées me parvenaient de la Belgique... »

« Je n'avais jamais eu l'honneur de vous voir depuis votre... visite au passage Montgallé... Alors ça m'a intrigué... j'aime bien à voir clair en plein jour.

— Et vous m'avez suivi ?

— Naturellement... J'ai même demandé à un de vos employés le nom du Monsieur qui venait de rentrer... « M'sieu Thomas » qu'y m'a répondu.

« J'ai pensé que vous aviez laissé vos titres de noblesse à la porte et je suis sorti sans plus de curiosité.

— Du moment que vous receviez la pension alimentaire pour l'enfant, vous n'aviez aucune raison de pénétrer dans ma vie privée.

— C'est que... la vie privée... c'est parfois plus intéressant que tout le reste.

— Allez-vous-en Rogneux... Vous êtes ivre !

— Pas tout à fait... j'ai bien avalé quelques verres de vin blanc en route... mais la raison est encore solide.

— Allez-vous-en, vous dis-je.

— Alors, pourquoi serais-je venu ?...

« Vous ne supposez pas que je suis un homme à perdre une matinée de gaieté de cœur ?

— Eh bien, parlez... et parlez vite...

Rogneux s'étala confortablement dans le fauteuil, et souverainement narquois :

— Je ne vous reconnais plus, monsieur le comte. Soyez calme, que diable !... et laissez-moi vous expliquer tranquillement la chose.

— Allez, fit le comte de Praslong.

— Vous m'avez confié... il y a quelques années... une gosse... Que m'avez-vous dit à ce moment ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Vous nous avez dit à ma femme et à moi que vous aviez le plus grand intérêt à ne pas ébruiter cette naissance... qu'il fallait absolument qu'elle soit tenue secrète jusqu'à nouvel ordre... que rien ne devait en transpirer... moyennant quoi vous nous verseriez cinquante francs par mois... d'avance bien entendu.

« A vous dire vrai, je ne tenais pas à prendre en charge la gosse... »

« L'affaire me paraissait louche.

— Je vous conseille de faire la fine bouche.

— Après tout, je n'ai pas envie de retourner à la Centrale... mais ma femme a insisté.

« Elle est quasiment de votre pays.

« Elle a resté domestique chez madame votre mère... »

« Puis on avait eu souvent l'occasion de vous demander un secours par ci par là.

« Bref, pour ce tas de raisons, on s'est décidé à prendre l'enfant sans vous demander d'où il venait.

— N'ai-je pas tenu mes engagements ?

— Si... comme nous avons tenu les nôtres. Le malheur est que Marie-Blanche a voulu vivre...

« Je comprends que ça vous embête de verser de l'argent inutilement. Mais vous comprendrez que je ne peux pas risquer l'échafaud à votre place.

— Je ne vous ai jamais fait de reproches à cet égard.

— On sait ce que parler veut dire...

« La seule fois que vous êtes venu à la maison, quand ma femme vous a dit que Marie-Blanche se portait bien à la campagne, ça a paru singulièrement vous contrarier... »

— Abrégez.  
 — Je touche à la fin, ne vous impatientez pas. J'ai reçu ce matin la visite d'un monsieur qui est tout bêtement venu me réclamer Marie-Blanche.  
 Le comte sursauta :  
 — Quel est cet homme ? Comment a-t-il su que vous étiez en possession de l'enfant ?  
 — Voilà ce qu'il ne m'a pas dit non plus.  
 — Il a parlé de moi ?  
 — Je vous crois !  
 — Il sait mon nom ?  
 — Tiens ! c'est blague !  
 Des gouttes de sueur perlèrent brusquement au front de M. de Praslong :  
 — N'oubliez pas, Rogneux, que personne... personne... vous entendez bien ?... n'a des droits sur l'enfant en dehors de moi.  
 — Je veux bien vous croire... Malheureusement le monsieur prétend tout le contraire.  
 — Et que lui avez-vous répondu ?  
 — Je l'ai prié de repasser.  
 — Alors, c'est ainsi que vous tenez vos engagements ?  
 — Je suis venu justement dans cette intention. Puis ce n'est pas la peine de vous faire languir ; j'ai besoin de cinq mille francs.  
 La tentative de chantage était précise, avouée. M. de Praslong l'interpréta dans ce sens.  
 — Rogneux, dit-il, je connais à présent l'objet de votre visite. Vous êtes venu en réalité pour me faire chanter.  
 — Appelez ça comme vous voudrez... j'ai besoin de cinq mille francs. Il me les faut... Voilà tout.  
 — Je vais vous faire arrêter.  
 — Vous ne le ferez pas.  
 — Pourquoi ?  
 — Parce que vous vous dénonceriez vous-même.  
 « Ce n'est pas la peine de jouer au plus fin. Vous avez une condamnation de cinq ans de travaux forcés sur la conscience ; je pense que vous ne vous souciez pas d'aller la purger.  
 « Au fond, je ne dis pas ça histoire de vous mépriser...  
 « Je n'ai pas l'intention de jaspiner non plus. L'essentiel est qu'on se comprenne et qu'on arrive à s'entendre. Versez-moi la somme que je vous demande et l'on reste une paire d'amis...  
 « Sinon, je mange le morceau.  
 Le misérable se tut, visiblement satisfait de la netteté qu'il avait mise à se résumer.  
 Le comte s'épongeait le front.  
 Sa conviction intime était qu'il était entièrement à la merci de son acolyte, absolument désarmé contre lui.  
 Il voulut tenter la possibilité d'une transaction :  
 — Cinq mille francs, dit-il, c'est énorme.  
 — Une bouchée de pain ! monsieur le comte, ricana Rogneux.  
 — Je ne la possède pas.  
 « Je peux vous donner deux mille francs séance tenante...  
 — Autrefois vous en auriez jeté le double sur un tapis de jeu en moins d'une heure.  
 — Ma situation n'est plus la même.  
 — Possible... N'importe, vous n'en êtes pas à cinq mille francs près...  
 « Vous croyez donc qu'on ne sait pas lire ? Qu'est-ce qu'il y a sur votre enseigne ? Digoin... Gidoïn... un nom dans ce genre... un prête-nom, quoi !...  
 « Le client serait bien embarrassé de s'adresser à lui : ce coco-là doit toujours être en voyage et pour cause...  
 « Le patron de la « boîte », c'est vous...  
 Rogneux se leva :  
 — Aboulez les « fafiots » et je me trotte !  
 — Soit, fit brusquement M. de Praslong. Je vais vous donner les cinq mille francs demandés, mais

il est bien entendu que c'est le prix de votre silence absolu.

— Je serai sourd-muet, monsieur le comte.  
 — Sous aucun prétexte, vous ne divulguez mon identité ?  
 — Entendu.  
 — Le secret de Marie-Blanche reste entre nous ?  
 — Marie-Blanche est en lieu sûr... vous le savez.  
 — Maintenant... car il faut tout prévoir... si la justice vous appelait en témoignage, vous m'ignoreriez.

« D'ailleurs, notez bien ceci, Rogneux : vous avez autant d'intérêt que moi à garder le silence, car je n'aurais pas de peine à prouver que vous avez été réellement mon complice... et dame ! il pourrait vous en cuire.

— Je sais... je sais...

« Du moment que vous ne chicanez pas sur l'argent, on s'entendra toujours...

Le comte ouvrit son coffre-fort, en sortit cinq billets de mille.

— Votre serviteur...

Puis au seuil de la porte du cabinet :

— A partir d'ici on ne se connaît plus.

Le lendemain matin, à neuf heures, M. de Praslong sautait d'une urbaine et passait rapidement sous le porche de l'immeuble.

En même temps dans un autre fiacre qui stationnait juste en face, ce dialogue s'engageait :

— C'est lui.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument sûre.

— Vous l'avez bien reconnu ?

— Je ne peux m'être trompée.

— Bien. Le point est acquis.

Felodias alluma un cigare et ajouta :

— Qu'allez-vous faire, à présent ?

— Ce que vous déciderez.

— Faites procéder à l'arrestation de votre ex-mari.

Julienne eut une moue.

— Faut-il y renoncer d'une façon... ?

— Définitive... à moins d'un cas de force majeure.

— Je vous comprends ; si la possession de votre enfant est au prix de cette arrestation, vous n'hésiteriez pas à la provoquer ? Alors, vous êtes décidée à tenter une démarche auprès de M. de Praslong ?

— Oui.

Felodias hochait la tête :

— Je ne veux influencer en rien votre détermination, mais je vous avoue franchement que je doute fort du résultat à en attendre.

— J'aurai toujours accompli mon devoir.

— Allez... Je ne vous retiens plus...

« Vous me retrouverez sous la porte cochère.

Felodias ouvrit la portière du fiacre, et une fois descendu, tendit la main à Julienne :

— Si vous avez la moindre appréhension au sujet de la visite que vous allez rendre à M. de Praslong, il vaut mieux vous en abstenir.

— Je n'ai pas peur...

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Non, merci...

— Si vous courez le moindre danger, ouvrez la fenêtre et appelez... Je serai là.

Elle allait franchir le seuil de la porte cochère, quand Felodias la rappela :

— Pour Dieu, ne soyez pas aussi fébrile et surtout aussi impatiente... Avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez faire ?

— J'ai tout prévu.

— Sauf la chose la plus élémentaire...

« M. de Praslong peut feindre de vous donner satisfaction et vous indiquer une fausse adresse.

Julienne ouvrit des yeux hagards qui prouvaient

surabondamment qu'elle n'avait pas songé à une telle éventualité.

Felodias reprit tout bas :

— Pendant que vous courrez à la fausse adresse, il déguerpira sans vous laisser la sienne... et le tour sera joué.

— Que faut-il faire en ce cas ?

— Il faut ne pas vous contenter des indications qu'il vous donnera. Sommez-le nettement d'avoir à vous conduire auprès de votre fille, suivez-le pas à pas, et à la moindre tentative de fuite...

Il s'interrompit brusquement :

— Au fait, c'est superflu ce que je vous dis là. M. de Praslong vous aurait échappé avant que vous tourniez la rue du Louvre...

« A présent que je connais le personnage, je le pisterai moi-même au besoin... »

« Allez et faites vite.

La jeune femme monta au premier étage.

Le cœur lui battait à rompre.

Une sorte de tremblement nerveux qu'elle s'efforçait de refouler la secouait intérieurement.

Défaillante, elle pénétra dans l'antichambre du cabinet d'affaires et demanda au garçon de bureau :

— M. de Praslong, s'il vous plaît ?

— M. de Praslong ? fit le garçon absourdi...

« Vous devez vous tromper. Je ne connais pas ici de personne de ce nom.

Dans son trouble, elle n'avait pas songé que le comte se cachait sous un faux nom, mais elle se ressaisit promptement.

— Je vous demande pardon... C'est votre patron que je désire voir.

— Il est seul en ce moment. Vous pouvez entrer.

Sans plus de cérémonie, le garçon releva la portière et s'effaça pour laisser passer la visiteuse...

Littéralement médusé, le regard horrifié, un jet de sang violant sa figure crispée, M. de Praslong se leva instinctivement à l'entrée de Julienne.

— Vous !... ici !... murmura-t-il d'une voix rauque.

A cette seconde, la jeune femme sentit une force inconnue l'affermir :

— Je comprends, dit-elle, que ma visite ait lieu de vous surprendre et qu'elle vous soit excessivement désagréable...

« Aussi, je l'écouterai le plus possible.

— Que voulez-vous ?

— Je veux, accentua-t-elle nettement, que vous me rendiez mon enfant. Je n'essaierai pas de vous attendrir. Je sais que vous apportez dans vos vengeances un acharnement aveugle...

« Mais je vous prie de ne pas oublier que vous êtes en ce moment sous ma discrétion entière, absolue... »

— Vous oseriez me dénoncer ?

— Une dénonciation, quelle que soit me répugne. Pourtant je surmonterais au besoin ce dégoût...

« Je veux mon enfant, je le veux !... »

« Et pour l'avoir, j'irai jusqu'au bout ! »

M. de Praslong réfléchit une minute, cherchant visiblement la brèche qui devait lui permettre l'évasion.

— C'est bien, dit-il, je m'incline.

« Je vais vous écrire le nom et l'adresse des personnes auxquelles j'ai confié votre fille.

— Inutile... On ne me la rendra pas sans votre présence.

— Alors, je vais vous donner un mot.

Elle se cambra, hautaine, méprisante :

— Vous n'avez pas perdu l'habitude de mentir...

« Me croyez-vous assez naïve pour courir délibérément au domicile que vous m'indiquerez ? Votre ruse est trop enfantine... Venez me conduire auprès d'elle ou apprêtez-vous à la relégation.

Une injure s'échappa des lèvres du comte.

En l'espace de trois secondes, il s'emparait de son

chapeau, ouvrait la porte du bureau, la refermait à clef et s'enfuyait précipitamment.

La recommandation de Felodias permit à Julienne, prisonnière, de recouvrer instantanément son sang-froid.

D'un bond, elle fut sur le balcon et cria, violente, exaspérée, éperdue, à deux reprises :

— Arrêtez-le ! arrêtez-le !

D'en bas, Felodias lui fit un signe qui signifiait : Tranquillisez-vous... Je suis là !...

M. de Praslong sortit affairé, haletant, du vestibule de l'immeuble, s'éloigna dans la rue à grandes enjambées.

Il avait à peine fait cinquante mètres qu'un homme lui barra brusquement le passage en le bousculant fortement.

— Pardon, monsieur... vous venez de me bousculer.

— Moi ?... C'est vous-même qui vous êtes jeté maladroitement dans mes jambes.

— Vous allez me suivre au poste, hurla Felodias qui voulait provoquer un attroupement...

En même temps, sa poigne s'abaissait sur le bras droit du comte.

Une gifle formidable vint prouver à Felodias la vigueur des muscles de son adversaire.

Il riposta par un croc-en-jambe qui étala le comte en travers de la chaussée.

Un agent parut à cette seconde psychologique, et invita les deux combattants à aller fournir leurs explications devant le commissaire.

— Oh ! fit M. de Praslong... Une simple altercation... Je présente mes excuses à monsieur.

— Et moi, je ne les accepte pas.

Après deux minutes de pourparlers, M. de Praslong dut s'incliner devant la force publique.

Le commissaire était précisément à son bureau. Felodias s'inclina gravement devant lui, et souverainement ironique :

— Monsieur le commissaire, fit-il, la rixe qui m'amène devant vous n'est qu'un vain prétexte ; je tenais surtout à vous faire hier connaissance avec M. de Praslong... contumax frappé par la Cour d'assises de cinq ans de travaux forcés.

## IX

## A L'INSTRUCTION

— Garde, introduisez le prévenu Rogneux.

M. Vandoit, juge d'instruction près le Parquet de la Seine — moustache d'argent, favoris clair-de-lune, visage de prélat indulgent, se renversa nonchalamment sur le dossier de son fauteuil, et les deux index pointant à la base du nez, se recueillit quelques secondes en vue de son interrogatoire.

Rogneux parut sous une veste de couil dépenaillée, tortillant entre ses mains crasseuses une casquette informe.

— Votre nom... profession... âge... domicile ?

— Joseph Rogneux... 42 ans... cordonnier... demeurant 3 bis, cité Doré.

— Vous êtes inculpé d'un rapt d'enfant, commis de complicité avec le comte de Praslong et au préjudice de Clotilde-Julienne Groslier, épouse divorcée de celui-ci.

— Monsieur le juge, je ne sais même pas de quoi il retourne.

— Je vais préciser...

« Le 1<sup>er</sup> janvier 1886, vers trois heures du matin, un homme et une femme se présentèrent chez vous, passage Montgallet...

« La femme, je n'ai pas à vous la nommer pour l'instant... »

« L'homme était le comte de Praslong... »

« Votre épouse prit un enfant du sexe féminin, âgé de trois jours, des mains de la compagne de Praslong, en disant seulement : « C'est bon ! » et referma la porte... »

« Cela prouve surabondamment que vous aviez reçu au préalable la visite de M. de Praslong et que vous vous étiez concertés d'avance au sujet de la remise de l'enfant. »

— Je ne sais même pas de quoi vous voulez parler... »

« Un comte ? monsieur le juge, pensez-vous que je sois un homme à « frayer » avec la noblesse ? »

— Le comte de Praslong vous connaissait... Votre femme avait été au service de sa mère. »

— Vous me l'apprenez... »

« Ce que ma femme a fait avant son mariage, je ne m'en suis jamais occupé. »

— Vous prétendez ne pas connaître le comte de Praslong ? »

— Je ne le connais pas. »

— Un témoin affirmera en votre présence qu'il vous a vu sortir du cabinet d'affaires que M. de Praslong dirigeait clandestinement rue du Louvre. »

— Je voudrais bien voir ce témoin-là. »

— Garde, veuillez appeler M. Felodias. »

Felodias parut.

— Voici le témoin précité : Le reconnaissez-vous ? »

— Oui, il est venu la semaine dernière à la maison pour m'entretenir de cette histoire d'enfant à laquelle je ne comprends rien... rien du tout ! »

— Ce monsieur affirme vous avoir vu sortir vers 11 heures du matin lundi dernier... deux heures après la visite qu'il vous avait faite cité Doré... de l'immeuble de la rue du Louvre où M. de Praslong avait son cabinet d'affaires. »

— Il se trompe. »

Felodias s'avança respectueusement vers le juge d'instruction :

— Je crois, monsieur le juge, qu'il est inutile d'essayer d'arracher un aveu à cet homme... »

« M. de Praslong a dû lui donner la forte somme pour qu'il se taise. »

— C'est mon avis, dit M. Vaudoit... »

« Garde, reconduisez le prévenu et priez en passant votre collègue d'introduire M. de Praslong... »

« Quant à vous, M. Felodias, vous pouvez vous retirer... pour l'instant. »

Au bout d'une minute entra le comte, physiquement terrassé, maigri, vieilli.

Il gardait néanmoins une apparence de cranerie, presque de défi qui contrastait avec le délabrement de sa structure.

— J'ai été saisi, prononça M. Vaudoit, d'une plainte en rapt d'enfant dont vous êtes l'auteur. »

« La plainte remonte au 15 janvier 1886. »

« Ma convocation ne put vous toucher à cette époque, attendu que vous étiez sous le coup d'un mandat d'arrêt pour une émission frauduleuse de valeurs, ce qui motiva votre fuite... »

« Aujourd'hui, vous ne pouvez plus espérer échapper aux rigueurs pénales qui vous ont frappé. Vous n'avez plus intérêt à dissimuler la vérité. La justice vous tiendra même compte de la franchise que vous mettrez à l'éclairer au sujet de la plainte que le Parquet m'a confiée. »

— Monsieur le juge, je me rends loyalement à votre invitation ; je parlerai avec franchise. Avant d'aborder les faits, je me permettrai de vous dire catégoriquement que je n'avais aucune raison plausible de procéder à l'enlèvement qui m'est reproché. »

— Pardon ! Il résulte des déclarations de la comtesse que vous n'ignoriez pas que l'enfant n'était pas de vous. Elle affirme que vos relations... intimes ont cessé totalement un an après votre ma-

riage, c'est-à-dire bien longtemps avant que vous ne l'interniez à Fléchières. »

— Je n'ai jamais séquestré ma femme. »

— Le dossier que j'ai là sous les yeux... et qui m'a été communiqué par le Parquet de Coulommiers, vous donne un démenti flagrant. »

— J'ignore les pièces renfermées dans ce dossier. »

— Elles ont trait à votre divorce. »

« Bornez-vous pour l'instant à répondre aux questions que je vais vous poser : »

« Le docteur Périer, de Fléchières, qui avait procédé à l'accouchement de votre femme, vous a-t-il dit, dans la matinée du 30 décembre 1885, qu'en raison de la fièvre puerpérale qui venait de se déclarer chez Mme de Praslong, il importait que l'enfant lui fût retiré d'urgence ? »

— Parfaitement. »

— Qu'avez-vous fait à ce moment ? »

— Je me suis rendu à Paris. »

— Un seul train s'offrait dans la matinée à votre départ, celui qui passe à Joiselle à 10 h. 57. »

— Je l'ai pris. »

— Ensuite ? »

— J'ai déjeuné aussitôt mon arrivée à Paris, dans un restaurant de la rue Lafayette... »

— Pouvez-vous me l'indiquer ? »

— Je ne m'en souviens plus... »

« Après avoir déjeuné, j'allais me mettre en quête d'un bureau de nourrice lorsqu'en longeant le square Montholon, j'eus comme une sorte de pressentiment à l'aspect d'une jeune femme vêtue en nourrice qui bayait aux cornelles sur un banc. »

« Sa figure avait le hâle des filles de campagne. Elle me parut forte, saine, admirablement constituée... »

« Je m'approchai d'elle et je sus immédiatement que mon pressentiment ne m'avait pas trahi : elle s'était fait inscrire à un bureau de placement et attendait un emploi. »

— A quel bureau de placement s'était-elle fait inscrire ? »

— Ma mémoire ne va pas jusque-là. Cette femme me dit s'appeler Anna Prunier... Son mari était carrier à Domaize... tout près de Meaux... »

« J'arrivai au château avec la nourrice, vers neuf heures du soir... »

« La sage-femme nous remit l'enfant et nous repartîmes en hâte, car le dernier train qui filait dans la direction de Paris passait à Joiselle à 11 heures 10. »

— Il résulte de la déposition de votre domestique que la nourrice et vous, avez gagné la gare à pied. »

— C'est exact. »

— Vous aviez pourtant l'habitude de faire atteler pour prendre le train ? »

— Mon domestique était couché, je ne voulus pas le déranger. »

— Continuez. »

— A la station de Meaux, la nourrice descendit et emporta l'enfant... »

« Je voulus l'accompagner, elle me dit qu'il n'y avait aucune nécessité à cela, que son village était distant d'une demi-lieue à peine de la gare... »

« Je restai donc dans le train jusqu'à Paris... »

« Le surlendemain, j'écrivis de Bruxelles à l'adresse que cette femme m'avait indiquée ; ma lettre me fut retournée... D'autres lettres qui suivirent n'eurent pas de meilleur résultat... »

« Je suis persuadé que j'ai été victime d'une misérable... »

« Mon seul tort en cette affaire a été de ne pas m'entourer de renseignements plus sérieux... et de m'en être remis à la bonne foi d'une personne de rencontre. »

— Vous n'avez rien à ajouter à votre déposition ? »

— Absolument rien. »

— Êtes-vous prêt à la signer ? »

— Parfaitement. »

— Greffier, faites signer sa déposition au prévenu... et priez cette dame d'entrer.

Le comte de Praslong reposait le porte-plume que lui avait tendu le greffier quand le frou-frou d'une toilette le fit se retourner...

Une femme entra. Il reconnut Lina Diézy...

Une seconde, son souffle se suspendit à ses lèvres murées. Mais, se sachant sous l'œil investigateur du juge d'instruction, il se contint.

Au fond, il se demandait quelle pouvait bien être la cheville ouvrière qui avait permis au juge d'assembler un à un tous les acteurs du drame derrière lequel s'arc-boutait son échafaudage factice.

Il sentait là une machination puissante, ourdie par un maître-policier et dont le fil ténébreux lui échappait.

Ce facteur étrange, qui semblait avoir guidé à lui seul l'enquête et provoqué son arrestation, qui était-il ? Mystère !

En tout cas, de Praslong était bien décidé à se faire, à nier au besoin l'évidence, à s'en tenir au scénario adroitement inventé, qu'il venait d'expliquer au juge.

— Mademoiselle, dit M. Vaudoit en s'inclinant légèrement devant Lina Diézy, je regrette beaucoup le dérangement que je vous cause...

« J'aurais voulu m'en tenir à la déclaration écrite que vous m'avez adressée hier... Malheureusement, étant donnée la nature délicate de l'affaire dans laquelle vous avez été impliquée — oh ! la bonne foi assurément — je me suis vu dans l'obligation de vous convoquer à mon cabinet.

« Reconnaissez-vous cet homme ?

— Oui, Monsieur, fit Lina en baissant les yeux.

— Maintenez-vous, Mademoiselle, les termes de votre déclaration écrite... que j'ai là sous les yeux ?... Est-il vrai que vous vous êtes rendue avec le comte de Praslong au château de Fléchières, et que vous avez remis, en sa présence et sur son ordre, dans la nuit du 1<sup>er</sup> janvier 1886, une fillette aux mains des époux Rogneux, passage Montgallet ?

— Je vous ai écrit la vérité, Monsieur le juge...

De Praslong eut un éclat :

— Mais c'est de la pure invention !

— Une invention... dans quel but ?

— Dans le but de me nuire... pour se venger de mon abandon.

Lina haussa dédaigneusement les épaules :

— J'aurais voulu connaître votre abandon plus tôt...

Le comte s'approcha d'elle, subitement radouci :

— C'est vrai... J'ai eu des torts envers vous, mais je vous ai aimée, Lina... je vous ai beaucoup aimée...

— Où voulez-vous en venir ?

— Je veux que vous démentiez l'absurde fable que vous avez imaginée...

« Voyons, Lina, jamais vous n'avez été à Fléchières... Avouez-le !

— Vous jouez admirablement la comédie, mais je ne ferai pas cela pour vous...

« Je n'éprouve en ce moment que du regret, avec une forte dose de mépris !...

« Je voudrais que la pauvre femme qui pleure son enfant par ma faute et par la vôtre le retrouve. Je vous affirme que ce serait ma plus grande joie...

« A mon tour je vous prie d'avoir un excès de franchise ; quand on a récolté cinq ans de travaux forcés, on n'en est pas à un aveu près.

— C'est bien, Mademoiselle. Vous pouvez vous retirer.

M. Vaudoit jugea inutile de confronter pour l'instant de Praslong et Rogneux ; il avait surabondamment compris la complicité tacite des deux tristes personnages. Il résolut de s'en tenir là pour la journée.

— Signez votre déposition, dit-il au comte.

Celui-ci s'exécuta et sortit sous l'escorte du garde de service.

Alors, M. Vaudoit pria son greffier de le laisser seul un instant et ouvrant la porte d'un cabinet voisin :

— Entrez, madame.

Julienne s'avança pâle, horriblement défaite.

En quelques mots, le juge la mit au courant des résultats de ses interrogatoires.

Elle s'assit et, soudainement, éclata en sanglots :

— Calmez-vous, je vous en prie, dit paternellement le juge... Si mon instruction n'a pas donné de résultats aujourd'hui, elle peut en donner par la suite.

— Je n'espère plus... Ma fille est morte !

— Rien ne le prouve.

— En tout cas, elle est perdue pour moi.

— Qu'en savez-vous ?

— Même devant l'échafaud, le misérable n'avouerait pas.

— Je viens d'en avoir la conviction...

« C'est un de ces hommes qui savourent la vengeance comme d'autres se grisent à l'esprit du bien...

« Notre tâche est singulièrement ardue...

« Pour qu'une instruction aboutisse, il est indispensable que la police ait travaillé fermement le terrain ; or, dans le cas présent, elle a été obligée de procéder immédiatement à l'arrestation du contumax ; une affaire a contrarié l'autre.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, s'il n'y avait pas eu un cas forcé d'arrestation, j'aurais procédé tout autrement...

« Mon enquête aurait été menée discrètement, à l'insu des deux scolytes...

« La police aurait secrètement pénétré leurs relations... elle aurait épié leurs allées et venues... En un mot, elle aurait retrouvé la piste de votre enfant avant d'ébruiter l'affaire...

« Aujourd'hui, il n'est plus temps. Rogneux qui, à mon avis, détient l'enfant, l'a certainement placée en lieu sûr.

— Peut-être les deux misérables se décideront-ils à entrer dans la voie des aveux par la suite.

— C'est une erreur. Ils ne parleront pas d'avantage devant la barre de la Cour d'assises que dans mon cabinet... Puis, sur quelle base voulez-vous que je m'appuie ?

« Sur l'unique témoignage de Lina Diézy ? L'avocat de Praslong aura beau jeu pour démontrer qu'il s'agit là d'une vengeance de fille...

— Alors ?

— Alors, je ne peux prendre pour l'instant aucune décision.

« Je ferai traîner l'instruction en longueur dans l'attente d'un fait nouveau...

— Qui ne peut se produire.

— Ça dépend... Un inspecteur de la Sûreté sera exclusivement consacré à surveiller l'entourage de Rogneux... car il est évident qu'une personne affiliée à lui cache Marie-Blanche...

— Sa femme ?

— Une créature aussi indigne que lui... Elle mentie !...

— J'ai une idée.

— Parlez.

— Il y a peut-être des gens, passage Montgallet, qui affirmeraient...

— Quoi ? Que votre fille a été confiée à la femme Rogneux ?...

« A la rigueur, ça pourrait se trouver... quoique j'en doute fort... parmi trois ou quatre enfants en bas-âge, le nouveau venu passe inaperçu... Croyez-moi : la culpabilité des deux inculpés est moralement établie...

« Il ne faut pas s'attarder sur ce point...

« En somme, la question capitale qui vous intéresse est de rentrer en possession de votre enfant...

« Donc, il importe de surseoir à l'action publique pour rentrer dans le domaine privé.

« C'est dans cette voie que convergeront désormais tous mes efforts.

— Je vous remercie, Monsieur.

Le juge l'accompagna jusqu'au seuil de son cabinet et voulut la quitter sur une parole réconfortante :

— Allons, Madame, ne perdez pas courage...

Mais elle secoua tristement la tête.

Tout ressort moral semblait brisé en elle.

Felodias, qui l'attendait dans le couloir, lui offrit son bras.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— Rien ! fit-elle d'une voix blanche...

— Le juge ne vous a laissé aucun espoir ?

— L'espoir qu'on laisse aux malheureuses.

— Vous me semblez abattue... Remettez-vous.

— Il me semble que je n'existe plus !

Sur le boulevard du Palais, elle quitta son bras :

— J'ai besoin d'être seule... Je voudrais aller prier dans quelque église...

— Où vous retrouverai-je ?

— A la gare de l'Est... Si vous le voulez bien.

— Soit, nous prendrons le train de 6 h. 3.

— Et si je n'y suis pas ?

— Je vous attendrai.

— Non... ne m'attendez pas...

« J'aurai peut-être une course à faire... »

« Vous m'excuserez auprès de Madame.

Un sinistre pressentiment mordit Felodias :

— Julienne, dit-il gravement à mi-voix, je ne veux pas vous laisser seule...

— Que craignez-vous ?

— Rien... C'est votre état qui m'inquiète.

— Je me sens déjà mieux.

— Alors, promettez-moi d'être à Gournay avant 11 heures du soir.

Elle le regarda fixement, comme pour lui prouver la sincérité de sa conscience :

— Je ne vous mentirai pas... je n'aurai pas le courage de mentir... à vous qui m'avez montré tant d'attachement, tant de bonté, tant de dévouement... J'ai eu, il est vrai, un moment de défaillance en sortant du Palais...

« La mort m'a frôlé de son aile... mais je n'y songe plus... Vous pouvez être tranquille... Je serai ce soir à Gournay... »

« Je vais regarder Dieu en face et lui demander si vraiment il n'a pas pitié de moi.

Le cœur étroit par une émotion profonde, Felodias la regardait s'éloigner par les quais...

## X

## LA SENSATION DU VIDE

La soirée était délicieuse.

Les passants semblaient moins affairés, les quais plus déserts à cette heure exquise où les hirondelles lissaient leur trame dans le brouillard léger qui noyait les tours de Notre-Dame.

Comme si elle eût marché en rêve, la jeune femme allait lentement, la tête penchée et lourde sous le poids des souvenirs qui lancinaient sa détresse.

Ah ! qu'elle était loin, l'heure extatique du Bois de Vincennes où elle se penchait, langoureuse et frémissante, sur l'épaule de l'Aimé. Heure d'oubli, d'inconscience qui marquait l'avant-dernière étape de leur bonheur ; heure unique puisqu'elle semblait disperser dans la nuit envahissante les suprêmes atomes de leurs deux âmes confondues...

Les deux étaient assis sur un banc ; le clapotis du ruisseau de Gravelle se glissait dans le murmure de leur conversation.

Leur entretien datait d'hier ; les paroles qu'ils avaient échangées tremblaient encore au fond de sa gorge crispée... Sa mémoire n'était que trop fidèle, la rétrospection trop sincère :

— Marchons, veux-tu ? lui avait-elle dit...

« La fraîcheur me pénètre... et puis l'appréhension de te quitter me donne des frissons... »

« Comme la vie est odieuse, mon aimé !... »

« Chaque fois que j'entrevois la possibilité d'un rendez-vous, je ne vis plus, je ne dors plus, je suis haletante à la pensée de te revoir, d'unir mes lèvres aux tiennes.

« Puis la minute où tu m'appartiens fuit comme un éclair.

« Je m'arrache de tes bras, et au prix de souffrances inouïes... je paie l'ivresse d'un instant !

Qu'étaient ces souffrances en regard de celles qu'elle avait subies depuis leur séparation.

Elle souffrait alors dans l'impatiencé angoissante d'appartenir à celui qu'elle aimait.

Aujourd'hui, elle se débattait dans le vide !

Elle avait quitté inconsciemment le quai, traversé un pont...

A présent, elle s'enfonçait dans des rues presque désertes, silencieuses, bordées de vieilles maisons recueillies comme elle sur leur passé.

Ses yeux ne pouvaient plus pleurer.

Les souvenirs continuaient à marteler ses tempes, à voltiger à ses pieds, à papillonner devant son passage.

Elle revêcut les mois trop courts passés dans l'intimité du modeste logement de la rue Saint-Jacques.

Elle se souvint de ce soir d'apothéose où elle lui avait révélé l'espoir grisant de sa maternité prochaine :

« — Oui... je la sens battre en moi cette âme « nouvelle née de la nôtre... »

« Nous aurons un enfant pétri de notre tendresse, issu de nos larmes, conçu par tout ce que « notre amour renferme de meilleur... »

« Oh ! Paul, que je suis heureuse ! »

« Je le vois déjà, ce petit être... »

« Elle a ton visage, ta bouche, tes yeux... »

« Tu lui donneras ta bonté et je lui donnerai ma « chair... et tout ce que tu aimes en moi ! »

L'église de Saint-Séverin dressa tout à coup son porche gothique devant ses pas.

Sa foi éperdue s'y réfugia.

Une chapelle latérale reçut la prière de ce pauvre cœur blessé, pantelant, dont l'agonie s'avivait au sein du silence mystique qui planait sous les nefs.

Elle eut cette prière mentale qui agite d'un trépidement invisible les lèvres exsangues qui n'ont plus rien à offrir à leur soif de tendresse, devant lesquelles le baiser d'amour a fui dans la fulgurance d'un songe.

Quand elle se releva, la nuit emplissait les bas-côtés et la crypte...

Elle sortit, remonta le boulevard Saint-Germain, erra inconsciemment çà et là par le Quartier-Latin, dans son allure démente qui imprimait à ses pas un geste automate continu.

Sans but, sans trêve, elle fuyait au devant d'on ne sait quel destin qui précédait son ombre mouvante ; l'inertie de sa pensée la rendait indifférente à tout ce qui l'environnait ; ses yeux ne voyaient que du vide, un espace infini où sa silhouette se profilait, solitaire et rigide.

La malheureuse erra ainsi de longues heures, passant et repassant inconsciemment dans les mêmes rues, les mêmes boulevards, les mêmes carrefours ; ses pas semblant graviter comme son esprit dans une sphère sans issue, puis, rue Champollion, elle s'arrêta brusquement : une syncope venait de lui balayer le front.

Elle chancela, se raidit instinctivement et éprouva comme une sorte de honte à l'idée de s'abîmer

sur le pavé, de laisser là son corps exposé à la vue des passants. Sa pudeur de femme ralluma son dernier souffle d'énergie ; elle fit quelques pas, obliqua à droite vers la devanture d'une crémèrie aux rideaux de tulle rendus transparents sous la clarté d'un bec Auer...

La patronne vit cette forme humaine se soutenir, défaillante, au chambranle de la porte...

Elle accourut, aida Julienne à s'asseoir, lui servit un potage fumant...

Quelques cuillerées ranimèrent la malheureuse; ses yeux hagards embrassèrent une petite salle proprette, un comptoir de zinc, un vase de porcelaine où se mouraient des lys.

Au fond un groupe de jeunes gens et de jeunes filles causaient, en langue russe, en aspirant l'arôme du thé qu'on venait de leur servir.

Et soudain un nom frappa son oreille :

— Ivanhoff !

Frémissante, elle écouta, sa vie suspendue à son haleine.

S'était-elle trompée ? Avait-elle été le jouet d'une hallucination !

Non, elle ne s'était pas trompée ; le nom se glissa de nouveau dans l'entretien des jeunes gens.

Spontanément, comme si ses forces se fussent centuplées, elle se leva, s'approcha du groupe et, suppliante, la voix mouillée de pleurs :

— Pardonnez-moi, dit-elle, mon indiscretion... J'ai entendu le nom d'un être qui m'est cher... que je pleure depuis cinq ans...

— Ivanhoff ? fit un grand blond exubérant de jeunesse, d'aspect très sympathique.

— C'est cela... Christian Ivanhoff...

— Il a été l'objet d'une extradition en 1885, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

Une jeune fille avança un siège :

— Asseyez-vous, Madame, nous sommes entre amis... tous réfugiés russes... On ne fait qu'une famille... et l'on cause bas de peur des indiscretions.

— Oh ! Merci... Merci !...

Le grand blond s'approcha tout près de Julienne.

— J'ai connu Christian... à Varsovie.

« Nous avons fait nos études ensemble... »

« Le hasard voulut que je fisse un voyage en Suisse, lors du complot contre le gouverneur de la province... »

« J'aimais beaucoup Christian.

Elle eut un cri navrant.

— Il est mort !

— Non pas... Nous espérons le revoir bientôt parmi nous... Notre organisation nous permet de recevoir assez souvent des nouvelles de nos camarades détenus en Sibérie... Les gardes-chiourmes sont parfois nos meilleurs auxiliaires...

« On a reçu une confidence aujourd'hui... au sujet de Christian et de son ami Lwinski... »

« C'est pourquoi l'on en parlait.

L'étudiant russe tira un grimoire d'une enveloppe :

— Bien entendu, c'est écrit en langage conventionnel... Mais je vais vous lire ce qui vous intéresse...

« La lettre émane d'un camarade ; elle est datée de Tomsk.

Il lut :

« La discipline s'est relâchée depuis quelque temps. On a réduit d'une heure par jour le travail dans les mines. La ration de riz a été augmentée de dix grammes.

« Nos frères Christian et Lwinski ont réussi à s'évader le mois dernier.

« Leur intention était de se diriger vers la Mongolie et de gagner un port de la mer de Chine.

« À l'heure actuelle, ils doivent être en lieu sûr, car ils avaient pu emporter beaucoup d'argent sur eux... »

« Christian m'a embrassé avant son départ ; il pleurait comme un enfant... »

« Un amour l'attache là-bas à Paris... Il aimait éperdument une femme qu'il espère rejoindre sous peu... »

« J'ai souhaité bonne chance à nos deux frères en les étreignant dans mes bras... »

« Si vous les revoyez, dites-leur qu'ils ne m'oublient pas... Ce sont surtout les subsides qui font défaut pour notre évasion... »

Un cri d'effroi partit soudain du groupe et l'on releva, en hâte, la jeune femme évanouie.

### TROISIÈME PARTIE

#### Marie-Blanche

#### I

#### UNE IDYLLE

La vieille bonne desservait la table pour apporter le café.

Lucien Meulder se leva et demanda à M. Jaudin :

— Où allons-nous cet après-midi ?

— Où tu voudras.

Joyeux, le torse bombé sous son dolman d'artilleur dont les manches portaient le compas rouge des galons de brigadier, Lucien proposa :

— A Fontanas... par la vallée ?

— Soit.

— C'est encore la plus belle promenade des environs de Clermont.

M. Jaudin, immuablement grave et pensif, s'absorba dans la lecture de la *Gazette des Tribunaux*, et Lucien s'accouda sur l'appui de la fenêtre.

Le petit appartement qu'ils occupaient, boulevard Vercingétorix, avait une vue magnifique.

Le regard de Lucien restait pourtant vague, indifférent au paysage, figé dans quelque rétrospection ravissante à en juger par le sourire qui éclairait la mâle sérénité de ses traits.

Peut-être songait-il à son étrange destinée, d'abord ballotée dans les tranches d'une enfance souffreteuse, cahotée par monts et par vaux, et aujourd'hui si radieuse !

Quel chemin parcouru depuis son départ de Nogent, ses nuits à la belle étoile et son refuge provisoire dans la baraque de la zone de Montreuil.

Cela l'attendrissait de se remémorer ce passé déjà vieux de quinze ans, de se rappeler ses peurs, ses angoisses, ses détresses, toutes les étapes de son calvaire.

Bien des fois, il se surprenait à revivre les péripéties de sa fuite éperdue du hangar de la Rouquine, cette fuite qui paralysait l'effroi des propos entendus et qui l'avait jeté, haletant, sur le banc d'une allée, à quelques pas d'une route où passaient des voitures de maratchers.

Puis il avait marché, traversé Charenton, Créteil, Bonneuil... il s'était entraîné jusqu'à Boissy-Saint-Léger, Brie-Comte-Robert...

Il revoyait la petite cabane du cantonnier où,

épuisé, à bout de souffle, il avait cru puiser dans le sommeil l'oubli de tout.

Et c'étaient ensuite la syncope inévitable, la chute sur le talus, le réveil entré des mains compatissantes, l'arrivée à la gendarmerie, le mutisme obstiné opposé aux questions du brigadier, la porte de la chambre de sûreté grinçant sur ses gonds rouillés, l'évasion nocturne, l'instinct de liberté le poussant à échafauder un roman d'orphelin, la berline grimant la côte au pas de ses deux trotteurs, le saut propice sur le marche-pied... et l'arrêt à Fléchières où la Fanchette l'avait recueilli.

La Fanchette ! Ce nom seul évoquait en lui des années bienheureuses, des souvenirs pieux, épars dans un attachement filial, un bruit de caresses dans la poésie des champs.

Ah ! que tout cela était pur, touchant, auréolé de larmes, sanctifié par la gratitude fervente du cœur, mais si lointain !

A présent, Lucien pouvait aspirer à un brillant avenir.

Sorti de l'Ecole centrale avec le numéro 2, ayant séjourné un an à l'Institut d'Electricité, il espérait bien occuper un jour une place importante dans l'industrie.

M. Jaudin n'avait pas voulu se séparer de lui durant l'année de service militaire qu'il accomplissait ; il l'avait suivi à Clermont et loué ce petit appartement proche du Jardin des Plantes, à proximité de la caserne du 16<sup>e</sup> d'artillerie.

Quotidiennement, de 5 heures à 9 heures du soir, Lucien venait retrouver le vieillard et dîner à sa table.

Une affection vibrante et réciproque présidait à leur intimité ; l'ex-conseiller à la Cour d'appel n'avait pas vieilli depuis dix ans ; une humeur joviale perceait même souvent sous la rigidité professionnelle du visage.

Toute sa vie s'était concentrée en Lucien, en ce fils désavoué jadis et dont il s'enorgueillissait aujourd'hui.

M. Jaudin but son café, Lucien l'imita et tous deux descendirent, s'engouffrèrent dans le coupé qui roula à grande allure vers la place de Jaude.

De nombreux promeneurs s'acheminaient par la rue Blatin, vers Royat dont la saison battait son plein.

Bâtie à l'entrée de la vallée de Fontanas, derrière le formidable paravent que forme le viaduc de 450 mètres d'altitude élevé sur la ligne de Tulle, la coquette station déployait sous un soleil de feu le luxe de ses hôtels et de ses villas juchés sur les flancs des deux contreforts qui enserrèrent le lit de la Tiretaine.

Une foule élégante se pressait aux abords du Casino.

Des promeneurs solitaires, des caravanes d'Anglais, des touristes cosmopolites, des Parisiennes alanguies abritant leur nuque blonde sous des ombrelles de soie multicolore, tout un monde récemment débarqué errait dans les ruelles du vieux Royat, autour de l'église romane caparaçonnée de lierre, au seuil des thermes d'où filtrait, il y a deux mille ans, le cristal tiède des sources à travers le prisme des stalactites.

Au trot, le coupé s'enfonça dans la vallée, sur la route blanche et poudreuse.

Lucien baissa les portières.

Une brise légère, parfumée, vint leur fouetter le visage sous une sensation de fraîcheur exquise.

Bientôt la route devint accidentée.

Puis, les premières maisons de Fontanas apparurent, groupées dans un repli du plateau immense déroulé à perte de vue, au pied de l'assise puissante des anciens cratères égueulés.

Le cocher s'arrêta, comme il en avait l'habitude, devant une petite auberge rustique, tout à l'entrée du village.

A cette halte, on convenait du retour à une heure fixe ; M. Jaudin et Lucien descendaient de voiture, le premier se promenait lentement aux alentours du village, s'asseyait toutes les cinq minutes sur un tapis de bruyères ou d'anémones, s'absorbait dans la contemplation d'une pousse ou d'un insecte ; le second gravissait d'une allure d'alpiniste la base des puys.

— A quelle heure nous retrouverons-nous ? interrogea M. Jaudin.

— A 6 heures.

— Entendu.

Lucien marcha rapidement jusqu'à la jonction de la route de Fontanas avec celle de la Baraque, puis il prit à travers champs et ralentit le pas.

Ses yeux se fixèrent sur les petites taches mouvantes que faisaient les troupeaux dans le lointain des pâturages abrupts. Des bruits de clochette, des aboiements de chien lui parvenaient.

D'un bout à l'autre du plateau, les bêtes paissaient par groupes paisibles et comme inertes, les vaches à la lisière des escarpements, les moutons et les chèvres agrippés à la crête des laves, la tête penchée sur le cœur rose des bruyères, les pattes enfouies dans les genêts en pleine floraison.

Là-haut sur le sentier muletier qui contournait le puy de Dôme un peu au-dessous de son sommet, la neige subsistait, liséré blanc cerclant un cône gris.

A gauche, dans la vaste échancrure du Col de Ceyssat, des bouquets d'arbres très verts rompaient l'aridité monotone du plateau et donnaient l'illusion d'une oasis entrevue aux confins du désert.

Arrivé sur un mamelon Lucien s'arrêta.

Sa figure rayonna, en même temps qu'une rougeur furtive lui cinglait le front.

Il s'allongea sur l'herbe roussie et respira bruyamment, comme si son cœur eût été lourdement oppressé par la fatigue de l'ascension.

Au-dessous du mamelon, dans un de ces vallonnements que les puys découpent à leur base, une jeune fille était accroupie à l'ombre d'un pin rabougri, un chien à ses côtés veillait sur le troupeau dispersé autour d'elle.

Chaussée de petits sabots en noyer verni, vêtue d'une jupe courte de cotonnade rose et d'un corsage clair, coiffée d'un chapeau de paille léger retombant sur le front en forme de capeline, la jeune fille était absorbée dans une lecture.

Des traits artistement ciselés dans un teint mat très pur, des yeux bleus à l'ovale infléchi aux tempes, un nez d'une rectitude de ligne parfaite, une bouche gracieuse, un menton qu'on aurait cru pétri par un statuaire, deux coquillages nacrés nichés dans les frisures de ces cheveux d'or vif, imprimaient à sa physionomie on ne sait quelle expression calme et grandiose de beauté qui faisait un contraste saillant avec sa mise de paysanne...

Le chien, en aboyant, l'avertit de la présence d'un étranger ; elle se retourna, vit venir Lucien et rougit brusquement.

Il s'avança, très troublé lui-même, et chercha un dérivatif pour atténuer l'impression première :

— J'avais l'intention de vous surprendre... Co brave « Labri » a déjoué mon projet.

Elle murmura, confuse à l'excès :

— Avec lui, je suis bien tranquille.

Puis s'enhardissant :

— Vous m'aviez promis de ne pas revenir dimanche dernier.

Il caressa le chien, s'assit à quelques pas d'elle :

— C'est vrai. Je n'ai pas tenu ma promesse ou plutôt je n'ai pas pu la tenir.

« J'ai manqué de fermeté au dernier moment. Je vous ai vue trois fois sans oser vous parler, je me suis décidé la quatrième ; aujourd'hui, je suis plus résolu que jamais.

— A quoi ?  
 — A vous aimer.  
 Elle lui jeta un regard effarouché et tendre à la fois :  
 — Oh ! c'est mal de vous jouer d'une petite paysanne comme moi... de laquelle vous n'avez rien à attendre.  
 — J'espère vous fléchir et me faire aimer de vous.  
 « J'ai vécu toute la semaine à l'idée de cette minute passée auprès de vous. Ne la gâtez pas, je vous en prie, par un mot trop cruel.  
 — Je ne voudrais pas vous causer du chagrin. Cependant, à quoi bon s'en créer inutilement l'un et l'autre ?  
 — C'est presque un aveu.  
 Son visage s'empourpra :  
 — Ecoutez-moi, monsieur Lucien, nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Eloignez-vous... par bonté.  
 — Je le voudrais que je ne pourrais pas...  
 « Oh ! je sais bien que la façon dont je me suis présenté à vous ne saurait vous inspirer confiance. Un artilleur en promenade qui vient vous tenir compagnie au pied des monts Dômes peut parfaitement vous paraître suspect...  
 « Mais, ce n'est pas de ma faute, je vous le jure ; le hasard a voulu que je vous rencontre là... dans ce pâturage...  
 « Je ne m'étais jamais approché d'une jeune fille. Vous êtes la première à qui mon cœur s'ouvre sans façons, sans détours, dans toute sa sincérité...  
 « Je peux vous paraître bête dans mon embarras à vous dire ces choses-là, mais je vous assure que ce que je ressens pour vous est absolument pur et dégagé de toute arrière-pensée.  
 Elle l'écoutait, ravie au fond, éprouvant beaucoup de difficulté à réprimer le trouble qui l'envahissait.  
 Lui, reprit :  
 — D'ailleurs, je me ferais un scrupule d'abuser par le plus petit mensonge une jeune fille de votre condition...  
 « J'ai eu une enfance malheureuse...  
 « J'ai gardé les troupeaux comme vous, dans une ferme de la Beauce...  
 « Mon maître me chicanait sur le pain et ne me ménageait pas les coups...  
 « Tenez, en ce moment, par une réminiscence de mes jeunes années, j'éprouve une sorte de joie très douce à vivre un instant auprès de vous, dans le décor des champs, dans la paix qui nous entoure...  
 Elle interrogea, timide :  
 — Il vous reste encore beaucoup de temps à passer au service ?  
 — Quelques mois... Je ne fais qu'un an.  
 — Ah !  
 — Oui... grâce à mon diplôme d'ingénieur.  
 — Ingénieur ! soupira-t-elle. La distance qui nous sépare est tellement grande, que je rougis rien qu'à la pensée de vous parler...  
 « Je vous en prie, monsieur Lucien, allez-vous-en.  
 — Vous me faites regretter d'avoir poussé trop loin ma franchise.  
 — Ne regrettez rien... Eloignez-vous.  
 — Je n'en ferai rien.  
 — Votre imprudence me créera des ennuis.  
 — Quels ennuis ? Ah ! par exemple !  
 — Mes maîtres pourraient me chasser.  
 — Ils sont donc bien méchants ?  
 — Je n'ai jamais reçu une bonne parole d'eux.  
 — Mais vos parents ?  
 — Je n'en ai pas... c'est-à-dire que je n'en ai pas connu. Ce sont les Chambas qui m'ont élevée. J'avais quatre ans quand on m'a apportée chez eux.

— Vous êtes née ?  
 — A Paris.  
 — Dans quel arrondissement ?  
 — Je l'ignore... Je n'ai pas encore eu besoin de mon acte de naissance.  
 — Vous devez pourtant vous souvenir de la femme qui vous a nourrie ?  
 — Je m'en souviens vaguement...  
 « Nous étions sept à huit enfants...  
 « Ma nourrice me portait dans ses bras pour aller mendier...  
 — Vous ne l'avez pas revue ?  
 — Jamais.  
 Il se rapprocha d'elle et lui dit tendrement :  
 — Je vous aime davantage depuis un instant. L'idée que vous avez souffert des mêmes angoisses, des mêmes privations, des mêmes brutalités que moi vous rend plus chère à mes yeux...  
 — Quelle folie de parler ainsi à une pauvre paysanne !  
 — Je vous trouve bien supérieure au milieu dans lequel vous vivez... Votre instruction...  
 — J'ai été à l'école irrégulièrement jusqu'à treize ans, puis je me suis instruite comme j'ai pu...  
 « J'emporte des livres en cachette, car mes maîtres ne me permettent de lire que le dimanche. La semaine, je tricote, je couds, je rapièce...  
 « Heureusement, je travaille vite, alors il me reste toujours un moment pour lire.  
 — Ne suis-je pas trop indiscret en vous demandant votre âge ?  
 — Je ne suis pas bien fixée là-dessus...  
 « Les Chambas disent que j'aurai seize ans au mois de décembre prochain.  
 — Seize ans !  
 Il s'absorba dans la contemplation du visage idéalement frais de la jeune fille, se prit à tressaillir au contact imprévu et furtif de sa main droite qu'elle allongeait pour la laisser reposer sur la tête du chien accroupi à ses pieds.  
 Il retint impulsivement cette petite main blanche dans la sienne.  
 Et grisé, éperdu, la voix étranglée, il balbutia :  
 — Je sens que vous serez le seul amour de ma vie.

Elle retira brusquement sa main et se prit à sangloter, sous l'empire de ces commotions intérieures qui brisent les âmes douloureuses au moindre afflux de joie.  
 Sans doute, se refusait-elle à envisager un autre avenir que celui de son existence de servage, d'humiliation et de honte ; la chaude sincérité, la politesse, la déférence, la bonté que Lucien avait apportées dans leur entretien avaient dû bouleverser son être.  
 Un sentiment, à la fois exquis et poignant, s'empara du jeune homme.  
 Il se pencha doucement, effleura son front et, très grave, avec, dans la voix, une nuance de prière :  
 — Dites-moi votre nom... rien que votre nom... Je veux l'emporter ce soir sur mes lèvres !  
 Elle murmura faiblement :  
 — Marie-Blanche.

## II

## RENCONTRE IMPRÉVUE

Lucien vécut une semaine dans cet état d'esprit voisin de la démence où l'esprit ailé plane à des hauteurs prodigieuses.  
 Il vivait d'une image : Marie-Blanche errait en lui insoupçonnée, inviolable. Il entendait sa voix, buvait ses larmes.

Etant sous le joug d'une extase perpétuelle, il n'empêchait pas sur l'avenir. Le présent lui suffisait et pour ceux qui aiment, le présent, c'est l'infini.

M. Jaudin avait trouvé en lui un champ fécond pour la semence des idées qui ennoblissent l'âme et la rendent impropre à la culture des bactéries sociales.

Son caractère ne se prêtait à aucun ferment d'égoïsme, le masque du faux ne pouvait adhérer à sa figure ; il entrevoyait la bonté comme un principe d'équité, une règle absolue et mathématique.

Quand ces natures-là se prennent tout à coup à frémir pour la première fois au contact d'un être aimé, il en résulte un ébranlement profond de leur organisme, une ruée vertigineuse de toutes leurs facultés.

L'amour devient la splendide floraison d'un monde de sensations intenses. En l'espace d'un jour, d'une heure, d'une minute parfois, le cœur prend racine, la pensée germe et s'épanouit, et les impressions antérieures s'effacent sous la vision présente.

A cinq heures, en sortant de la caserne, Lucien montait le boulevard Lafayette et, arrivé à la Pyramide Desaix, avant de tourner l'angle du boulevard Vercingétorix, il s'arrêtait longuement pour contempler la chaîne des Dômes.

Il fixait dans cette chaîne un point imaginaire, mais rendu précis par la tension de sa pensée, et il disait mentalement :

— Marie-Blanche est là !

Une émotion infiniment douce le gagnait à ces instants-là ; il avait besoin de faire assaut d'énergie pour taire sa contemplation et prendre le chemin du logis de M. Jaudin.

Celui-ci l'embrassait et l'on se mettait à table. Lucien égayait la conversation des propos de quartier, des aventures colportées d'escadron en escadron, des nouvelles recueillies autour des salles de rapport.

M. Jaudin le trouva toute la semaine animé d'une verve exubérante et communicative.

Sa belle humeur lui infusait une jovialité d'arrière-saison qui n'était pas faite pour lui déplaire...

Quand l'heure de la promenade traditionnelle arriva le dimanche suivant, Lucien frémissait d'impatience.

Jusqu'au dernier moment, il resta dans une expectative prudente, jouant un jeu serré, répondant aux questions précises de M. Jaudin par des paroles évasives, voulant lui laisser supposer qu'il n'avait pas d'idée bien arrêtée sur le but de leur promenade.

— Où irons-nous ?

— Je ne sais... Attendons.

Et l'attente dura jusqu'à l'arrivée du coupé.

Alors Lucien demanda négligemment :

— Avez-vous un projet, mon père ?

— Aucun.

— Si l'on retournait à Fontanas ?...

« Le temps est superbe, mais la chaleur est insupportable... Là-haut, on goûte une fraîcheur exquise.

M. Jaudin le dévisagea, et sérieusement inquiet cette fois :

— Qu'est-ce qui t'attire dans cette excursion ? dit-il.

— Oh ! rien... J'adore le paysage.

— En ce cas, je te demanderai l'autorisation... de t'accompagner... jusqu'au bout.

Lucien se troubla brusquement :

— A quoi bon ?

— Je partagerai pour une fois tes émotions de touriste.

— Je crains que cela ne soit très fatigant pour vous.

— Bast !

— Soit ! fit Lucien, maussade.

Le silence tomba un instant entre eux, puis M. Jaudin déclara :

— Je reviens sur ma décision.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle te contrarie.

« Tu as la tête d'un homme qui a perdu son procès. Avoue plutôt que tu as un gros secret à me laisser ignorer... »

« Il y a quelques jours, j'étais dans le doute, aujourd'hui j'en ai la conviction. »

— Eh bien ! je l'avoue ! J'ai un secret et je vous demande la permission de vous le taire pour l'instant.

— Voilà un accès de franchise qui te réhabilite... Allons, partons !

Deux heures après Lucien arrivait au pâturage des Chambas. Marie-Blanche n'y était pas, le troupeau non plus.

Un pressentiment sinistre l'envahit soudain. Son cœur cessa un instant de battre.

Puis il avisa une bergère à deux cents mètres de là et lui demanda humblement :

— Vous connaissiez la jeune fille qui gardait le troupeau des Chambas ?

— Marie-Blanche ? Je crois bien. Je suis de Fontanas aussi.

— Savez-vous pourquoi elle n'est pas venue aujourd'hui ?

— Elle ne viendra plus.

Le jeune homme faillit chanceler et interrogea la voix rauque :

— Elle a donc quitté le village ?

— Oui, monsieur... il y a dix jours de ça...

« Son père est venu la chercher... »

« Paraît qu'il est très riche et qu'il l'a emmenée dans un château. »

— Pourriez-vous m'indiquer la maison des Chambas ?

— La troisième maison... à gauche... sur la route... en allant à Royat.

— Je vous remercie.

Il redescendit, haletant, frappa à la porte indiquée.

Un gros homme sanguin, l'œil méfiant et sournois, vêtu d'une blouse bleue, vint lui ouvrir :

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je venais solliciter de votre obligeance l'adresse de Mlle Marie-Blanche.

— Est-ce que ça vous regarde, par hasard, mon militaire ?

La porte se poussa brutalement sur lui.

Il aperçut au fond du village le cocher campé sur le siège du coupé et lui demanda :

— Savez-vous où se trouve mon père ?

— Monsieur a pris la sente que vous voyez... là... sur la lisière du bois...

« Vous le trouverez sans doute à quelques pas. Effectivement M. Jaudin était assis tout près, sur la mousse, au pied d'un bouquet de noisetiers. »

Il vit venir Lucien atterré, livide et demanda subitement angoissé :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a... Il y a...

Les lèvres serrées, la poitrine écrasée sous le poids d'une souffrance indicible, Lucien ne pouvait parler.

M. Jaudin se leva, affolé :

— Voyons, Lucien... qu'est-ce qu'il y a ?... Parle ! Que t'est-il arrivé ?

Le jeune homme se ressaisit :

— Je vais vous dire en quelques mots ce qu'il en est...

« J'avais connu une jeune fille, une bergère... seize ans... une beauté, des yeux comme des étoiles... »

« Je lui ai parlé trois fois... les deux premières

fois d'une façon insignifiante... la troisième d'une façon plus sérieuse... dimanche dernier...

« Ne me grondez pas ; ma raison a chaviré... mon cœur a subi le vertige... Je l'aimais !

— Voilà donc le fameux secret !

— Oui... je ne voulais que vous le confier plus tard... mais je souffre trop en ce moment. Je me sens devenir fou...

« La jeune fille est partie sans savoir où... et si je ne la retrouve pas, je ne veux plus vivre !

M. Jaudin formula sentencieusement :

— C'est grave... très grave.

« Voyons si on peut trouver un remède.

Lucien interpréta mal ces mots :

— Non, c'est inutile, ne cherchez pas à me guérir, à provoquer l'oubli en moi.

« Je sais bien que c'est une folie de s'éprendre, dans la situation que j'occupe grâce à vous, d'une pauvre petite fille des champs qui n'a que son honnêteté et sa beauté pour patrimoine...

« Mais je comptais sur votre bonté pour vous fléchir, pour vous faire comprendre que mon bonheur est là et pas autre part...

— Pardon ! interrompit M. Jaudin, l'ai-je fait à un moment quelconque la moindre allusion au sujet de ton mariage éventuel ?

— Jamais.

— Alors pourquoi me taxer gratuitement de vénalité ?

« Si tu m'avais demandé au préalable mon avis à cet égard, je t'aurais répondu : N'écoute que ton cœur et fais abstraction de toute autre considération...

« La fortune rend méprisable l'homme qui la considère comme une force sociale et détourne ses propres sentiments en sa faveur. Où demeurait cette jeune fille ?

— À Fontanas... chez un rustre qui a nom Chambas.

— Elle était domestique chez lui ?

— Oui.

— Comment s'appelait-elle ?

— Marie-Blanche.

— Ce sont là ses prénoms.

— J'ignore son nom... Elle est née à Paris...

— Où ses parents demeurent ?

— Elle ne les a pas connus.

— T'es-tu enquis auprès de Chambas de son nouveau domicile ?

— Il m'a poussé la porte au nez.

— Tu n'as aucun autre renseignement à me donner.

— Une bergère m'a dit que Marie-Blanche avait été emmenée par son père... dans un château.

— Voilà un père vraiment original qui laisse sa fille garder les troupeaux jusqu'à seize ans pour l'emmener ensuite dans un palais ! Rentrons au village...

« Tu m'indiqueras la maison de Chambas. En ma présence il parlera bon gré, mal gré.

Un quart d'heure après M. Jaudin se trouvait en présence de Chambas et lui glissait sa carte.

« L'homme chaussa ses lunettes et lut :

E. JAUDIN

*Ancien Président de Chambre  
à la Cour d'appel de Paris*

Une attitude hypocritement obséquieuse de la part de son interlocuteur prouva à M. Jaudin que la présentation de sa carte n'avait pas été une formalité superflue.

— Asseyez-vous... On est sans façon à la campagne.

— Mon fils s'en est aperçu tout à l'heure lorsque vous lui avez poussé la porte au nez sur la demande d'un simple renseignement.

— Ah ! ce soldat...

— Ce soldat est ingénieur des Arts et Manufactures et accomplit sa période d'un an de service militaire.

Décontenancé, Chambas balbutia :

— C'est que... voyez-vous... il passe tant de militaires dans notre pays...

« On ne sait pas au juste de quoi il en retourne.

— Je vais vous le dire.

« Vous aviez à votre service une jeune fille. Elle vous a quittés pour des raisons que je n'ai pas à vous exposer, je désire savoir son nouveau domicile.

« Elle est mineure, vous remplissiez donc auprès d'elle le rôle de tuteur effectif et vous en êtes responsable jusqu'à sa majorité, sauf au cas où un tuteur légal se serait révélé.

« En tout cas, le Parquet a le droit et le devoir de vous demander en quelles mains vous avez confié cette mineure, et je n'hésiterai pas un seul instant à m'adresser immédiatement à lui si vous ne pouvez me fournir des indications précises à ce sujet.

« Cela avait été dit d'une voix nette, tranchante, dont la fermeté dénotait une résolution implacable.

« L'impression qu'en reçut Chambas fut telle que ses yeux s'agrandirent d'effroi.

— Monsieur le juge, dit-il, je ne demande pas mieux qu'à vous dire la vérité. D'abord, je dois vous déclarer que j'ai été dupe en cette affaire. Marie-Blanche m'avait été remise par un camarade de régiment... un nommé Rogneux.

« Un soir, il m'a apporté la petite qui avait dans les quatre ans en me disant qu'il était surchargé de famille, qu'il ne pouvait même pas donner du pain à tous ses enfants, tant il en avait, et patati et patata...

« Bref, la femme et moi, qui n'en avions point, on a consenti à prendre la petite...

« Et comme de juste, on l'appelait la petite Rogneux, vu qu'on n'avait pas son acte de naissance...

« On a donc gardé la petite sans jamais demander un sou à Rogneux...

« Ça n'aurait pas été facile d'ailleurs, puisqu'on ne l'a jamais revu.

« On lui a bien écrit deux ou trois fois, les lettres nous sont revenues, on en a été pour ses timbres...

« Mais v'là que vendredi dernier, un monsieur est entré chez nous et nous a déclaré tout de go qu'il venait prendre Marie-Blanche, qui était à proprement parler sa fille.

« A l'appui de son dire il nous a montré un bout de papier... que voici...

« C'est de l'écriture de Rogneux... j'en suis sûr... M. Jaudin lut :

*Mon cher Chambas.*

*Tu voudras bien remettre la petite Marie-Blanche qui doit être grande à présent au porteur de la présente qui est son père de nom et de fait.*

ROGNEUX.

— Vous pensez si on a été contents, la femme et moi ; une gamine qu'on avait élevée, qu'on avait envoyée à l'école, qui nous avait coûté les yeux de la tête...

« Venir nous l'enlever juste au moment où elle nous rendait quelques services de ci de là !...

« Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que le monsieur nous a appris qu'il avait versé beaucoup d'argent à Rogneux pour elle...

« Bref, le monsieur a su en conter à Marie-Blanche.

« Il lui a dit qu'il lui expliquerait plus tard le pourquoi de la chose... Comment ça s'était fait

qu'il l'avait laissée chez nous jusqu'à ce jour... mais qu'elle serait heureuse et riche à présent... qu'elle vivrait sur le pied d'une princesse.

« Voilà l'histoire !... »

« Pour être juste, le monsieur nous a versé deux cents pistoles pour nous dédommager du mal qu'on avait eu. »

— Comment s'appelait ce monsieur ?

— Ah ! j'ai le nom sur la langue : il s'appelait M. de Versepuy.

— Où réside-t-il ?

— Au château de Maranches, près Bourg-Lastic... à ce qu'il nous a dit.

— Je vous remercie, fit M. Jaudin.

Et en s'éloignant :

— Au revoir, mon brave homme...

« Si j'ai encore besoin de vous, je reviendrai. »

— A vot' service.

Lucien attendait M. Jaudin en se promenant sur la route.

— Eh bien ? demanda-t-il au comble de l'anxiété.

— Eh bien, il n'y a rien de perdu.

« J'ai obtenu les indications nécessaires... qui vont te permettre de retrouver Marie-Blanche. »

« Elle a été apportée à Fontanas, âgée de quatre ans, par un sieur Rogneux, lequel a autorisé Chambas à s'en dessaisir au profit de son père véridable. »

— Où est-elle ?

— Au château de Maranches, près Bourg-Lastic.

« Montons en voiture... Cocher, vous nous arrêterez à Royat, au café Flacier. »

Au trot rapide d'un demi-sang, le coupé descendit la vallée de Fontanas et s'arrêta devant le café désigné.

M. Jaudin et Lucien s'assirent à la terrasse déjà bondée de consommateurs.

— Apportez-moi le Bottin des départements, dit le magistrat au garçon qui leur servait deux bocks.

Il ouvrit le Bottin, s'absorba dix minutes dans ses recherches, puis la gravité sereine de son visage s'altéra brusquement.

— L'affaire se complique...

— Pourquoi ?

— Parce qu'aucun château de Maranches ne figure dans le canton de Bourg-Lastic.

— Cet homme vous a trompé.

— C'est peu probable... J'ai appris par une longue expérience à lire le mensonge sur les physiologies.

— Pourtant...

— Ma conviction est que Chambas a été de bonne foi dans ses déclarations. Il faut chercher le menteur sous le masque de M. de Versepuy, le soldisant père de Marie-Blanche.

— Comment allons-nous faire ? fit Lucien dans un geste désespéré.

— Laisse-moi réfléchir. J'aviserai ensuite.

— Oh ! Ce monsieur que la grosse dame en rose accompagne...

— Eh bien ?

— Il me semble le reconnaître.

Lucien s'était levé sous une impulsion impétueuse et avait franchi vivement le seuil de la terrasse du café.

— Pardon, monsieur, dit-il en se découvrant, à moins que je ne fasse confusion, n'êtes-vous pas ?...

Brusque, une main se posa sur son épaule :

— Lucien !

— Felodias !

Une effusion spontanée, puissante, accola leurs mains.

— Oh ! mon petit Lulu... Je ne t'aurais jamais reconnu sous l'uniforme...

« De l'eau a passé sous les ponts depuis qu'on ne s'est vu. »

« J'oublie de te présenter à ma femme... Ma chérie, un gamin que j'ai connu en culottes courtes... aujourd'hui brigadier au 16<sup>e</sup> d'artillerie. »

Lucien s'inclina courtoisement devant Kate.

Puis se tournant vers Felodias :

— M. Jaudin est là... assis sur la terrasse.

— Je le saluerai avec joie. Les présentations sont superflues... je l'aperçois...

« Il m'a reconnu aussi... »

Felodias s'avança vers M. Jaudin, la main tendue :

— Monsieur le conseiller... Je crois que j'ai le plaisir d'être reconnu de vous...

— Comment donc ?

Et se tournant vers Kate :

— Madame Felodias ?

— Oui, monsieur, minauda Kate... Mon mari m'a souvent parlé de vous.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir...

— Nous sommes arrivés ce matin, dit Felodias en s'asseyant à son tour.

« Nous avons laissé le petit garçon à l'hôtel Bristol, où nous sommes descendus, il était brisé de fatigue. »

— Vous avez un petit garçon ? interrogea Lucien.

— Un grand garçon... qui va sur ses treize ans... dit Kalé dans un mouvement d'orgueil.

— Mes compliments, riposta M. Jaudin... Permettez-moi de vous offrir une consommation... à votre choix.

— Je prendrai volontiers une glace...

« Il fait très chaud, en Auvergne. »

— C'est la première fois que vous y venez ?

— La première...

« On m'a tant vanté le paysage que mon mari et moi nous nous sommes laissé tenter... en débarquant du Havre. »

— Ah ! Vous venez d'Amérique ?

— En droite ligne.

Felodias alluma un cigare et prit la parole :

— Monsieur Jaudin, notre dernière entrevue remonte à douze ans, si je ne m'abuse...

« Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi nos relations ont brusquement pris fin ? »

— Je me le suis demandé très souvent.

« Nous avons même été à Gournay avec Lucien, dans l'espoir de vous rendre visite. Peu de temps après les débats de Cour d'assises... au sujet de l'affaire... »

— Nous sommes partis le surlendemain du jour où l'arrêt a été prononcé. Imaginez-vous que ma femme assistait à l'audience...

« Elle a écouté sans sourciller la condamnation à dix ans de réclusion de Blanquette et aux travaux forcés à perpétuité de Tintin... puis en entendant la condamnation à mort prononcée contre Planche-à-Pain, elle s'est évanouie. »

— Cela ne me surprend pas.

— J'ai reçu ce jour-là, affirma Kate, la plus violente sensation de ma vie... une de ces sensations !... Chez nous, l'échafaud n'existe pas...

— Nous sommes donc partis en Amérique, reprit Felodias, ma femme m'ayant déclaré qu'elle ne pouvait plus vivre ici après une telle émotion.

« La notification de ma réhabilitation judiciaire m'a touché à Cincinnati, où nous avons séjourné dix-huit mois. »

« Puis nous nous sommes rendus dans nos propriétés de Californie. »

« Voilà pourquoi vous aviez tout lieu de supposer, monsieur le conseiller, que j'étais rayé de la liste des vivants. »

— Vous avez dû revoir la France avec joie, après une aussi longue absence ?

— J'ai pleuré en apercevant le rivage... sur le pont du paquebot...

— C'est très compréhensible.

— Ce qui l'est moins, c'est la rapidité avec la

quelle j'ai vieilli sous ce satané climat... Mes cheveux sont tout blancs..

Lucien posa familièrement la main sur l'épaule de Felodias et à mi-voix :

— Je voudrais bien pouvoir vous parler une minute en particulier.

— Tu as des confidences à me faire ?

— Oui.

— Qu'à cela ne tienne...

« Monsieur Jaudin, voulez-vous nous permettre d'aller faire un tour dans le parc ?

— Allez.

— Vous ne vous ennuyez pas en compagnie de ma femme ?

— Sa société ne peut que m'être très agréable.

Felodias et Lucien se levèrent.

— A présent, dit Felodias, raconte-moi un peu ta vie... Je ne serai pas fâché de la connaître en détail.

— Ma vie se résume à peu de chose...

« J'ai fait mes études... J'ai beaucoup travaillé...

« Je suis sorti l'année dernière de l'École centrale des arts et manufactures. Et j'ai été très heureux auprès de M. Jaudin.

— Je te crois !

— Malheureusement... le bonheur tient parfois à un cheveu.

— Et c'est ce cheveu qui t'échappe.

— Vous vous en étiez douté ?

— Parbleu ! tu avais une tête de supplicié sur cette terrasse.

— Savez-vous ce que j'ai pensé en vous voyant ?...

« J'ai pensé que vous m'aviez tiré d'un fort mauvais pas jadis et que la Providence vous envoyait à la seconde précise...

— Pour te lirer une seconde épine du pied ?

— C'est cela.

— De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit d'une jeune fille que j'aime... et que je ne peux retrouver.

— Il est écrit que j'ai été créé et mis au monde pour dénouer les aventures d'autrui.

— Ne vous fâchez pas...

— Oh ! je plaisante...

« Pour toi, je serais bien encore capable de refaire la traversée du Havre à New-York. Voyons le matricule de cette jeune fille.

— C'est une bergère... que j'ai connue au Puy-de-Dôme.

— Quel âge ?

— Seize ans.

— Voilà une idylle peu banale...

« Un central s'éprenant d'une bergère !...

— Dimanche dernier, j'ai causé assez longtemps avec Marie-Blanche.

— Hein ?

— Prenez garde, vous avez failli bousculer cette petite dame.

— Ça n'a pas d'importance. Continue.

— Cet après-midi, je me suis rendu au pâturage, croyant l'y trouver. Elle n'y était pas.

« M. Jaudin est allé chez son maître, un sieur Chambas, qui lui a déclaré que Marie-Blanche avait été emmenée par son père sur la foi d'une autorisation donnée par un nommé Rogneux qui lui aurait confié la fillette, alors âgée de quatre ans.

Felodias s'était arrêté tout à coup, l'air ahuri d'un homme en plein cauchemar.

— Vous ne m'avez peut-être pas compris ? interrogea Lucien.

— Si... si... Ma tête en éclate.

— Chambas a déclaré à M. Jaudin que c'était un M. de Versepuy, propriétaire du château de Maranches, près de Bourg-Lastic, qui avait emmené Marie-Blanche. Or, le château, pas plus que le propriétaire, ne figurent sur le Bolin...

« C'est ce côté mystérieux qui m'épouvante.

— Il y a de quoi.

— Vous croyez que Marie-Blanche court un danger ?

— Un grand danger.

— Il est à supposer que ce monsieur de Versepuy n'est pas le père réel de Marie-Blanche ?

— Non. C'est seulement son père légal, fit Felodias pensif, le regard perdu dans la foule de réflexions qui l'assaillaient.

— Mais alors, vous le connaissez ! s'exclama Lucien.

— Je crois le connaître.

— Vous n'en êtes pas sûr ?

— Je ne dois pourtant pas me tromper...

« La seule certitude que je possède concerne l'état civil de ta fiancée.

« Elle est inscrite sur le registre de la mairie de Fléchières sous les noms et prénoms de Marie-Blanche de Praslong.

— De Praslong !... Il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu...

— Je ne vais pas te faire languir plus longtemps... La vie a de ces retours qui sont vraiment singuliers...

« Je me suis morfondu en vain... il y a douze ans à la recherche de Marie-Blanche... et j'ai à peine mis le pied en France, retour d'Amérique, que tu la ramènes dans mes jambes...

« Approche-toi de moi... Ces choses-là méritent d'être racontées à voix basse.

Et Felodias narra avec une clarté étonnante le douloureux roman de l'ex-comtesse de Praslong et de Christian Ivanhoff.

Cela demanda vingt minutes.

— A présent, dit-il, tu en sais autant que moi.

— Alors, vous croyez à l'enlèvement de Marie-Blanche ?

— Ça m'en a tout l'air. J'ai lu là-bas... en Californie... dans un journal français, que le comte de Praslong, évadé de la Guyane, avait été arrêté à Paris.

« En ajoutant aux cinq ans de travaux forcés qu'il avait à purger, les conséquences pénales de sa nouvelle fugue, cela correspond à peu près avec la date de son retour.

— Que faire ?

— Prévenir immédiatement M. et Mme Ivanhoff.

— Vous avez leur adresse ?

— Oui... Ils nous ont régulièrement écrit... là-bas. Ce sont des gens pour qui la reconnaissance est sacrée. Leur dernière lettre nous est parvenue la veille de notre départ.

Felodias tira une lettre d'un portefeuille et dit à mi-voix :

— 20 bis, avenue Kléber... à Paris.

— Je compte sur vous pour faire le nécessaire. Vous allez leur télégraphier à l'instant ?

— Impossible...

— Pourquoi ?

— Parce que le télégraphe ferme les dimanches à partir de midi en France...

— Je n'y songeais pas.

— Voyons la dépêche que je vais adresser demain à la première heure à M. et Mme Ivanhoff...

« C'est assez délicat à traduire...

« Il faut pourtant mettre les points sur les i... car il importe d'agir immédiatement.

Il griffonna sur un calepin :

*Hasard heureux m'a mis sur la trace de Marie-Blanche. Accourez.*

FELODIAS,

Hôtel Bristol, Royat-les-Bains.

— La rédaction te plait ?

— Je m'en rapporte à vous.

« Vous pensez que M. et Mme Ivanhoff nous mettront sur la bonne piste ?

— Je l'espère. Ah ! c'est vrai ; je ne t'ai pas dit que le comte de Praslong est originaire d'Auvergne. « Sa mère a dû lui laisser en mourant de vagues ruines féodales dans ces parages. C'est dans ces ruines que nous tâcherons de découvrir le vieux hibou !

III

EN PLEIN RÊVE

Ils venaient de passer dans un délicieux petit salon orné de tentures mauves et de lambris laqués, et aménagé pour cabinet de travail ; Christian s'absorbait dans la correction des épreuves d'un article destiné à *L'Emancipation Russe*, journal de la colonie slave dont il était le principal commanditaire et le rédacteur en chef ; Clotilde découpait gravement les feuillets d'un magazine.

Sa haute taille bien prise dans un veston d'intérieur, le buste puissant, les cheveux blonds coupés en brosse, les traits fins, quoique énergiques, ciselés dans un teint clair, le regard empreint d'une extrême vivacité, Christian semblait le prototype de ces hommes du Nord auxquels la maturité donne un relief saisissant de beauté virile.

Clotilde gardait encore la ligne impeccable de son profil de médaille éclairé par l'orbe de ses yeux noirs aux longs cils.

Sa chevelure luxuriante d'ébène avait perdu son reflet métallique et s'était parsemée d'un nuage de fils blancs, qui prêtait à sa physiologie le charme troublant d'une marquise de Trianon.

Depuis douze ans, Christian et Clotilde n'avaient pas quitté cet appartement de l'avenue Kléber et menaient une existence uniquement emplie d'amour et de travail.

Ils s'étaient mariés en Angleterre, par crainte de voir leur bonheur détruit une seconde fois ; Christian avait publié sous un pseudonyme de nombreux ouvrages traitant des réformes sociales attendues par le peuple russe, et qui lui avaient valu l'attention des fins lettrés.

Son père, riche négociant en fourrures de Moscou, lui envoyait toujours par l'entremise de l'ami mystérieux de Leipzig une rente mensuelle de deux cents roubles.

A l'époque où Nicolas II était monté sur le trône impérial de la Sainte Russie, un ukase avait englobé dans son amnistie le délit pour lequel Christian avait séjourné près de cinq ans en Sibérie. Désormais, il était libre de vivre au grand jour.

Un seul nuage planait sur l'horizon de leur félicité, parfaite d'apparence.

Christian avait tout tenté, tout épuisé pour retrouver Marie-Blanche.

Après des trances, des angoisses, des déceptions toujours renouvelées, Christian et Clotilde avaient continué à vivre avec l'idée de leur enfant irrémédiablement perdue.

Toutes leurs caresses, toute leur soif éperdue d'amour étaient empoisonnées par cette idée.

Ils avaient résolu, par un accord tacite, de ne plus parler de Marie-Blanche, de ne faire aucune allusion à son sujet, de taire réciproquement leur deuil intime.

Leur douleur se voilait de silence, se drapait dans le suaire du souvenir.

Rarement, une crise se déchaînait chez Clo, une crise d'affolement que nulle puissance humaine n'eût pu prévenir.

Alors il s'agenouillait à ses pieds, sans voix, sans souffle, sans regard, ou bien il s'accusait, se maudissait, criait tout hant des remords imaginaires vécus dans une nuit de cauchemar :

— C'est moi, ma petite Clo, lui disait-il, qui suis

l'auteur de ta souffrance... moi qui provoque tes larmes...

« Pourquoi t'ai-je laissée toute seule au moment d'être mère, sans défense, aux prises avec un misérable ?...

« Tes frêles mains blanches ont été brisées impunément par la poigne d'un bourreau !...

« Tu m'as appelé et je n'étais pas là...

« Je n'aurais pas dû t'aimer puisque je ne disposais pas de l'avenir pour te défendre...

Et c'était au tour de la jeune femme de s'accuser, d'évoquer les steppes glaciales des bagnes de Sibérie où, par sa faute... oui par sa faute... elle en était convaincue... le nihiliste avait entraîné son existence de forçat sous la menace constante du knout des gardes-chiourme.

Ses souffrances n'avaient rien été en comparaison de celles de Christian, elle avait eu le beau rôle, il avait supporté à lui seul les conséquences de leur liaison tragique.

La bonne souleva la portière du salon, tendit à Christian le télégramme.

Il l'ouvrit et poussa un cri aigu, surhumain, un cri de délire.

— Lis... Clo... lis cela... lis vite !

Elle s'empara de la dépêche, la parcourut...

« Hasard heureux m'a mis sur la trace de Marie-Blanche. Accourez... »

Puis elle tomba dans ses bras, délirante sous l'afflux de joie ressentie, et ils pleurèrent ainsi deux minutes, en silence, dans l'étreinte de leurs cœurs convulsés au contact de leurs fronts radieux.

— Partons !... Partons tout de suite... Christian ! Il y a des trains à toute heure de la journée.

— Mais, ma chérie, nous devons prendre l'express le plus rapide... !

« C'est la meilleure façon d'aller vite...

« Et puis, notre séjour à Royal peut se prolonger. Il faut nous organiser en conséquence... emporter tout au moins une valise.

— Une valise !

— Voyons, Clo, sois raisonnable !...

« Ne t'impatiente pas. On ne peut pourtant pas faire un voyage de quatre cent vingt kilomètres sans quelques préparatifs.

Christian consulta un indicateur des chemins de fer ; ils avaient le choix entre deux rapides qui parlaient dans la soirée de Paris, l'un sur la ligne d'Orléans, l'autre sur la ligne du Bourbonnais.

Ils se décidèrent pour ce dernier.

A 8 h. 10, le train s'ébranla, emportant parmi les voyageurs deux êtres dont la joie confinait à la folie.

Enervée, frémissante, les yeux sillonnés d'éclairs, Clo se penchait souvent par la portière et regardait le paysage fuir vertigineusement dans la nuit.

Melun !... Montargis !... Gien !... Cogne !... La Charité !... Nevers avec ses dix minutes d'arrêt...

Mon Dieu ! que tout cela était long, long à n'en plus finir...

Puis, sur la prière instante de Christian, elle s'assagissait quelques instants, s'asseyait à ses côtés ; d'un geste ses beaux bras fermes enlaçaient son cou, et à mi-voix, tendre, vibrante, éperdue d'enthousiasme, l'âme chavirée sous une marée d'ivresse, elle causait, s'attardait tour à tour à des propos sérieux ou enfantins, mêlant la réminiscence au rêve, confondant tout, le passé, le présent, l'avenir comme si son bonheur eût constitué un élément indestructible englobant les affres de la veille dans la certitude du lendemain.

Elle lui demanda :

— Comment te la représentes-tu, notre fille ?

— Je me la représente pétrie à ton image... avec tes yeux, tes traits, la bouche... tes formes...

— Erreur ! Erreur ! mon Christian adoré. Les petites filles ressemblent toujours à leur papa...

« Parie... parions qu'elle te ressemble !  
Il riait, gagné par l'exubérance de sa joie, et elle poursuivait :

— Songe donc que Marie-Blanche a été conçue de ton âme...

« Songe que durant de longs mois ta pensée unique nous a alimentées toutes deux, qu'elle donnait à l'une, le souffle, à l'autre, la force de vivre...

« Comment veux-tu qu'elle ne te ressemble pas ?

Il voulut restreindre son enthousiasme dans la crainte d'une déception trop violente à l'arrivée, les termes de la dépêche lui paraissant imprécis ; mais elle se révolta à l'idée d'un nouvel insuccès :

— Ne gâte pas ma joie, mon chéri...

« Notre enfant est retrouvée...

« Je ne me trompe pas, je t'assure. Je connais M. Felodias : il ne nous aurait pas envoyé ce télégramme si une déception nous attendait...

« Il est vrai que tu ne le connais pas, toi. Il était déjà parti en Amérique à ton retour...

« Et Kate !... généreuse, d'une bonté impulsive et d'une franchise !...

La rétrospection l'accula à l'aveu, l'attendrit au point de mettre à nu ses pudeurs intimes, les détreffes inavouées du passé :

— Tu ne sais pas, poursuivit-elle, tout ce que ta petite Clo doit à ces gens... J'ai menti en te racontant la façon dont j'étais entrée en relations avec M. et Mme Felodias...

« Ta pauvre Clo mourait de faim...

« Elle s'était dépouillée de son dernier bijou...

« J'avais bien des camarades d'enfance qui m'auraient prêté quelque argent, mais tu me connais...

« Je me serais laissé mourir plutôt que de frapper à leur porte...

« Alors, je vis une annonce dans un journal au sujet d'une dame de compagnie...

« J'allai à Gournay... à pied... et en passant le pont je défailis presque...

« Enfin, j'eus la force de me traîner jusque dans le salon de Kate...

« Encore une nouvelle syncope !... mais, par exemple ! ce fut une affaire terminée.

« Tiens, quand j'y songe, j'en ai les larmes aux yeux... Ah ! les braves gens !

L'aveu le laissa en proie à une émotion refoulée à grand-peine qui lui comprimait la gorge et gonflait sa poitrine d'un jet de chagrin ultime.

Elle s'en aperçut, l'embrassa tendrement pour dissiper l'impression angoissante qui l'avait envahi :

— Ne parlons plus de ça, Christian...

« La joie me fait délirer.

Et la locomotive filait, filait à toute vapeur, emportant dans ses tourbillons de fumée les parcelles brillantes de leur rêve enfin ressuscité après une éclipse de seize ans !

Saint-Germain-des-Fossés... Gannat !... Clermont !...

Au moment où ils entraient dans cette dernière gare, l'aurore se levait radieuse à l'horizon des pampres verts de la Limagne, de l'immense plaine, embuée de givre diamanté sous les premiers rayons du soleil filtrant, limpides, à travers les prismes de rosée.

Une demi-heure après, une voiture les descendait à l'hôtel Bristol.

## IV

## L'ENLÈVEMENT

Lorsqu'ils eurent dépassé les dernières maisons de Fontanas, Prasloug dit à Marie-Blanche :

— Nous sommes obligés de gagner la gare de Durtol à pied... Cela ne vous fatiguera pas trop ?

Elle répondit dans un rire léger qui découvrit deux rangées d'ivoire blotties dans la pulpe rose des lèvres :

— Dans la montagne, on ne s'effraie pas pour si peu.

— Alors, allongeons le pas...

« Donnez-moi votre petit paquet de linge.

— Oh ! ce n'est pas lourd.

— Qu'importe !...

« C'est là tout votre trousseau de jeune fille ?

— Oui, vous voyez qu'il n'est pas bien encombrant.

— Ces Chambas vous laissaient manquer de tout ?

— A peu près... Ce sont des gens très avares auxquels la dépense répugne...

— Mais vous pouviez vous acheter vous-même les vêtements dont vous aviez besoin ?

— Je n'ai jamais eu d'argent en ma possession.

— C'est vrai... Je n'y songeais plus.

Il l'enveloppa d'un regard équivoque, et la voix pénétrée d'une sympathie feinte :

— Vous avez dû pâtir au contact de ces rustres si après au gain...

« Mais tranquillisez-vous : Désormais, vous serez libre, heureuse... Vous commencez seulement à vivre à partir de cet instant ; je le vois dans vos yeux.

Elle sourit, s'abandonna toute à la griserie d'une vie nouvelle à peine ébauchée.

Oui, elle se sentait vraiment heureuse à l'idée de fuir le logis humide et malpropre de Fontanas, la courrette où le purin giclait sous ses sabots, la grande pièce sombre au sol battu avec son âtre ouvert à tous les vents, la table grasseuse de hêtre aux pieds vermoulus, la fenêtre étroite rencoignée derrière la ruelle du lit avec trois barreaux de fer et un rideau de serge verte.

Elle n'éprouvait nul regret à quitter le grabat qu'on lui avait aménagé, à l'aide de six planches de bouleau, dans la bergerie même, ce grabat aux draps de toile bise renouvelés trois fois l'an, la paille dure comme une couche de gravier, sur laquelle son corps reposait mal durant les nuits trop courtes, et d'où elle se levait avec la tête lourde de tous les relents qui émanaient des cinquante à soixante bêtes accroupies péle-mêle.

L'été, ces relents, joints à la chaleur ambiante, la suffoquaient, l'écoeurait littéralement, elle éprouvait souvent le cauchemar de dormir dans un milieu malsain, nauséabond, pestilentiel, qui viciait son haleine et l'asphyxiait lentement.

L'hiver, les planches disjointes ou mal assemblées laissaient filtrer par leurs interstices le froid cinglant qui balaie la crinière blanche des Dômes, et la faisait s'éveiller brusquement, transie et grelottante, sous les lambeaux de couvertures.

Elle avait quitté les Chambas sans la moindre émotion, ils ne lui avaient rien donné de leur cœur, elle ne gardait rien d'eux, si ce n'est le souvenir de leurs injustices, de leurs brutalités, de leurs vexations blessantes et journalières.

Ah ! en avait-elle subi des humiliations et des insultes à leur service !...

Pas de repos, pas de dimanche, pas une heure qui mit un rayon de joie au milieu de sa vie harassante.

Un ordre accompagné le plus souvent d'un juron, c'était sa façon à Chambas de se faire obéir.

— Petite, fais ça.

« Petite, remue-toi un peu, cré tonnerre !

D'autre fois, il la gourmandait sur sa mollesse, la faisait rougir de honte en prétendant « que la faim n'était pas dans son sang »...

A la longue, la souffrance l'avait affermie, elle refoulait avec une force admirable ses larmes pour les laisser s'épancher dans l'isolement, o qui faisait dire à Chambas :

— Elle n'a pas de cœur !

Aussi, elle goûtait pour la première fois un plaisir inouï à l'idée de l'existence nouvelle que Praslong lui faisait entrevoir ; quoi qu'elle lui réservât, cette existence serait toujours infiniment préférable à sa condition antérieure, au joug du servage sous lequel ses frères épaulés avaient fléchi jusqu'ici.

Et elle allait confiante, le cœur épanoui vers une destinée qu'elle pressentait radieuse.

Çà et là, dans le moutonnement agreste des landes fleuries d'anémones pourpres, de pervenches bleues, de pâquerettes blanches aux fleurons jaunes, de pieds-de-lièvre roses, de crucifères multicolores, des oiseaux passaient, filaient, se posaient, chantaient, rayaient de hachures vives l'air du soir sous les reflets embrasés du soleil qui se mourait à la pointe du Pariou.

Puis, par les pentes abruptes, des troupeaux dévalèrent au bruit des clochettes qui désignaient leur chef de file ; des chiens aboyèrent, coururent à l'horizon des laves grises et des déchirures surgies aux flancs des cratères ; des silhouettes de bergères parurent, émanciées et rabougries, sous la perspective du soir, avec leurs chapeaux de paille capuchonnés sur le bonnet blanc tuyauté. Et leurs appels trouaient le silence de petits cris aigus, brèves et sonores comme des fusées de chant.

Cela impressionna Marie-Blanche.

La beauté du décor, la poésie du tableau l'auraient laissée la veille encore indifférente, insensible.

Et voilà qu'à présent ces troupeaux, ces chiens, ces bergères se mouvaient, s'agitaient, vivaient d'une vie qui lui semblait familiale et très douce.

La vie des champs, pour la première fois, lui fit oublier en quelque sorte son côté matériel pour ne la laisser se souvenir que de ce qu'elle renfermait de bon.

Elle éprouva à cette seconde un regret réel de quitter la vallée de Fontanas, de dire adieu à ce paysage intime au milieu duquel elle avait grandi.

Et, par une dérivation naturelle de sa pensée, elle se reporta au dimanche précédent...

Il lui sembla voir Lucien se dresser devant elle au milieu de la route, avec sa figure mâle et l'expression compatissante de ses yeux ardents ; il lui sembla entendre sa voix musicale, vibrante de sincérité, aux fluctuations de tendresse indéfinissables.

Elle le revit à ses côtés, attentif à ses gestes, buvant ses paroles, tantôt ému et grave, tantôt exquis de franchise spontanée et d'impulsion naturelle.

Non, il ne devait pas avoir menti, le jeune homme qui lui avait déclaré son amour, qui avait balbutié à son oreille ces mots neufs, chastes et troublants qui révélaient une âme de seize ans.

Une haleine fraîche glissa soudain sur son front et y laissa l'imperceptible trace d'une rougeur furtive ; elle venait de sentir les lèvres de Lucien effleurer son front virginal...

Oh ! ce baiser pur, simple, enivrant, comme elle en gardait la saveur !...

La sensation évoquée remuait en elle la douceur ineffable dont le cœur frémissant se pénètre au choc de la première caresse !

Un sentiment vague, nouveau, inconnu, venait de s'éveiller en elle dont la répercussion extérieure l'effarait.

Elle comprit que l'ombre de mélancolie qui venait de l'envahir, à la vue des pâturages désertés à l'approche de la nuit, n'était pas uniquement provoquée par la rétrospection d'une enfance besogneuse, d'une jeunesse stérile, d'une nostalgie imprévue.

Ce n'était pas le village qu'elle regrettait : c'était Lucien.

Et à son insu, elle souffrait à l'idée de ne plus le revoir, de mettre un terme définitif à leur touchante idylle à peine esquissée.

— Vous n'avancez plus ? dit Praslong, qui, à la dérobée, surveillait son allure.

La voix la ramena à la réalité, à des réflexions plus positives.

— Je songeais, dit-elle en s'efforçant de sourire, à tout ce que je quitte.

— Bast ! demain il n'y paraîtra plus.

— Je l'espère.

— Vous vous habituerez bien vite à jouir de la vie au lieu d'en souffrir comme vous avez fait jusqu'à ce jour...

« Je vous dirai demain le douloureux secret qui m'a forcé à vous abandonner à votre naissance...

— Je ne vous le demande pas.

— Je sais. Mais je vous dois ma confession.

« Croyez, en attendant, qu'il s'agit d'un fait absolument étranger à ma volonté, d'un fait qui a brisé ma jeunesse en même temps que votre enfance.

« Mais, désormais, nous verrouillerons la porte sur le passé et nous ouvrirons toute grande la fenêtre sur l'avenir...

« Notre château est une vieille bicoque du moyen âge, un nid d'aigle abandonné depuis la mort de ma mère, survenue il y a quelques années...

« Les murs sont délabrés, le parc végété, les propriétés sont d'un médiocre rapport... Tout cela a besoin d'être restauré, arrangé, repeint, planté, cultivé, surveillé...

« Je me propose d'y mettre de l'ordre.

« Votre goût et mon expérience suffiront à ressusciter toutes ces ruines...

« Et une fois les ordres donnés, pendant que les réparations s'effectueront, nous irons faire un voyage d'agrément en Suisse...

« Nous partirons la semaine prochaine...

« Le château est inhabitable en ce moment, il sera confortable à notre retour...

« J'ai eu une existence très mouvementée, j'ai besoin à présent de beaucoup de repos dans beaucoup de solitude...

« Mon idéal sera le vôtre ?

— Je serai toujours heureuse auprès de vous, répliqua-t-elle.

La nuit était complètement tombée quand ils arrivèrent à Durtol.

Le train omnibus qui devait les emmener ne passait qu'une heure plus tard.

— Nous avons le temps de dîner, fit le comte de Praslong. Entrons dans cette petite auberge.

Ils dînèrent tranquillement, puis montèrent dans un compartiment de première classe.

À dix heures du soir, le train stoppa à une petite station de la vallée de la Sioule.

— Nous voici arrivés. Descendons.

« La voiture de mon fermier nous attend.

Effectivement, une sorte de char-à-bancs était rangé à la sortie de la gare.

Praslong serra la main au fermier, un vieil homme à la figure chafouine enfouie dans un collier épais de barbe grise :

— Bonsoir, Béjut...

— Bonsoir, not' maître...

— Mets ta jument au trot et tâche de ne pas nous laisser en panne dans une ornière.

— Il n'y a point de danger. Le chemin est sec comme le sol d'une grange et la nuit est claire...

« Allons, hue ! la Bichote.

Et le fouet cingla les flancs d'une jument étique et boîteuse dont la piteuse carcasse sifflait dans l'obscurité comme celle d'une bête d'Apocalypse.

## V

### DANS LE PARC

Le château de la Goulie est une de ces anciennes forteresses féodales, d'architecture massive, que flanquait un mur d'enceinte avec tours crénelées

aux angles, et qu'on rencontre fréquemment dans la Haute-Auvergne.

Le château couronne le sommet de l'assise, le chemin qui y donne accès s'amorce dans la vallée sur la route de Pontgibaud et grimpe en lacets à travers un parc magnifique jusqu'à la cour d'honneur.

La Goulie eut à soutenir de terribles assauts pendant les guerres de religion, un siège mémorable la classa dans les annales historiques de la province, mais des glorieux vestiges de jadis il ne subsiste plus qu'une citerne comblée, l'entrée d'un souterrain affaissé, une tour écroulée à ras du sol et quelques laves éparses sur la périphérie de l'enceinte fortifiée.

La véritable curiosité qui attire actuellement le touriste à la Goulie est le *Gour du Quaire*.

Le mot Gour a besoin d'une explication. Gour, dans le Plateau Central, signifie abîme.

Vous longez une rivière, un ruisseau, un ru pour employer le terme local.

L'eau claire, limpide, court sur un lit de gravier peu profond.

Tout à coup, à un coude brusqué, sous un tertre escarpé où frissonnent de vieux aulnes, rabougris, vous apercevez l'eau immobile, ténébreuse comme une énorme flaque d'encre.

Jetez une pierre dans la flaque, vous entendrez un bruit sourd, mais aucun ricochet ne se dessinera à la surface.

Lancez un bâton à quelques mètres en aval, il s'avance lentement, imperceptiblement en longeant la rive, puis vous le voyez soudain comme agrippé, harponné par une main mystérieuse, dévié malgré lui de la ligne droite qu'il suivait auparavant; il tourne une seconde, deux secondes, l'une de ses extrémités s'enfonce verticalement dans un remous d'écume à peine visible... il a disparu. Voilà le gour.

Le plus habile nageur qui s'aventure à proximité est irrémédiablement perdu.

Certains lacs qui se sont formés dans l'évasement conique du sommet des anciens cratères, ou se sont creusés dans leurs flancs, possèdent des gours redoutables.

Les plus sinistres légendes les environnent.

Le gour ne rend pas ce qu'il absorbe dans son entonnoir monstrueux.

Celui du Quaire conserve la légende d'un sieur de Meylard, châtelain du lieu vers l'an 1410, qui s'y engloutit debout, sur les étriers de son cheval emballé.

Maintenant, si l'on désire l'explication scientifique du gour, il est facile de la trouver dans les bouleversements géologiques, dans ces éruptions formidables qui dévastèrent le Plateau Central des milliers de siècles avant l'occupation romaine.

Des fissures s'ouvrirent çà et là dans le sol en fusion, dans les vallées où coulaient les torrents de lave vomis par les Dômes; les fissures sont devenues gours et les gours sont restés abîmes.

Marie-Blanche s'éveilla dans une chambre vaste et nue, aux tapisseries fanées, aux boiseries vermoulues.

La fenêtre, au cintre bas percé dans un mur d'un mètre d'épaisseur, laissait filtrer à travers des rameaux de lierre au jour blafard de sépulchre.

Au-dessus du chevet du lit, tout accroché un grand crucifix sculpté dans une racine de buis.

Une armoire s'encadra dans un angle.

Face au lit, un tableau frappa le regard de Marie-Blanche: c'était le portrait en pied d'une femme d'une cinquantaine d'années dont les bandeaux s'enroulaient en coque sur les tempes amincies. Le visage hautain, aux traits réguliers, trahissait une sorte de malaise indéfinissable, un rictus douloureux qui pinçait les commissures des lèvres et plissait la paupière inférieure.

Marie-Blanche pensa que c'était le portrait de sa grand-mère; elle le contempla longtemps avec une expression de tristesse dans le regard qui semblait être le ricochet de l'ombre sévère qui se détachait du mur.

Puis elle se dirigea vers la cheminée pour corriger sa coiffure devant la glace, et aperçut sur le manteau une branche de buis dans une coupe de cristal.

Elle se prit à frémir...

Cela lui rappela un souvenir vieux de quatre ans, une amie de Fontanas dont elle avait été saluer la dépouille, petit marbre blanc caché sous des draps blancs, avec un rameau de buis trempant dans l'eau bénite d'un verre posé sur une tablette ronde.

Elle ne songea plus à sa coiffure, se retourna machinalement et vit un prie-Dieu, avec un missel poussiéreux, à coins de cuivre, dont les tranches dorées débordaient l'extrémité du dossier.

Le portrait, la branche de buis, le prie-Dieu, le missel, tout cela l'impressionna, emplit son cerveau candide d'une émotion pieuse et angoissante à la fois.

Elle comprit que l'aéole s'était éteinte dans cette chambre, laquelle avait dû être rangée, en hâte, une fois le corps enlevé, par des gens de service qui s'étaient empressés ensuite de la fermer à clef.

Elle descendit vivement au rez-de-chaussée et rencontra Praslong dans le vestibule, solennel et sombre sous sa haute voûte formée par les dix arceaux de ses piliers romains noyés en partie dans la maçonnerie.

— Eh bien, interrogea-t-il sur un ton joyeux, avez-vous bien dormi?

Elle répondit, encore mal remise de son trouble:

— Oui... mais la chambre est trop vaste pour moi.

— Bast! vous vous y habituez.

Elle n'osa insister et demanda, timide:

— Que faut-il faire?

— Mais, vous n'avez rien à faire...

« La mère Béguil vient de vous apporter une tasse de lait... Buvez-la... »

« Nous irons ensuite faire une promenade dans le parc et, en rentrant, nous trouverons le déjeuner prêt. »

Il la guida dans la salle à manger.

Docile, elle but la tasse de lait, et le suivit par le chemin en lacets qui, du perron, zigzaguait sur la pente boisée jusque vers le torrent.

Lorsqu'ils eurent fait une centaine de mètres, Praslong bourra une pipe et se rapprocha d'elle, le regard singulièrement allumé au contact de sa frêle beauté blonde:

— Je vous ai promis hier soir, dit-il, de vous faire ma confession. Je vais vous la faire en toute sincérité...

« Ici nous ne sommes que deux étrangers en face l'un de l'autre... »

« Notre affection mutuelle ne peut s'éveiller que si nous apprenons réciproquement à nous connaître... »

« Il est vrai que votre vie n'est pas compliquée; je la connais suffisamment... mais vous ignorez la mienne, et cela suffit pour jeter un froid entre nous. »

— Je ne vous demande aucun aveu...

« J'aurai toujours pour vous l'affection qu'une jeune fille doit à son père. »

— Je ne suis pas votre père!

Elle devint brusquement hagarde, prise de panique.

— Oh! rassurez-vous, fit-il dans un sourire cynique, je ne vous ai pas trompée en vous amenant ici...

« Je vais vous en fournir la preuve... »

« Voici l'extrait de votre acte de naissance que la mairie de Fléchières m'a envoyé, il y a quelques jours, sur ma demande. »

Il sortit d'un calepin une feuille de papier timbré et la lui tendit.

Elle la parcourut lentement et demanda, étonnée, en la lui rendant :

« Comment se fait-il qu'on m'ait appelée jusqu'ici la petite Rogneux... alors que mon acte de naissance ne mentionne pas ce nom-là ? »

« Comment allez-vous comprendre... »

« D'abord, je ne précise mon identité : Je suis le comte de Praslong. »

Elle s'arrêta interdite et répéta machinalement : « Le... comte de Praslong. »

« Cela vous étonne parce que je me suis déclaré à Chambas sous un autre nom... que je lui ai indiqué une fausse résidence ?... »

« Est-ce que cet homme avait besoin de connaître la vérité et de pénétrer dans mon passé comme dans le vôtre ?... Maintenant, je vais lever le voile sur le mystère qui plane à vos yeux autour de votre naissance... Il faut que vous sachiez tout !... »

« J'épousai à trente ans une pauvre orpheline de dix-huit printemps dont la beauté m'avait séduit... Je fus heureux quelques années ou du moins j'eus l'illusion de l'être... »

« J'éprouvais une sorte d'orgueil à introduire ma jeune femme dans le monde, je me croyais en droit d'être aimé, d'être payé de retour et je ne négligeais rien pour cela... »

« Puis, un jour, je m'aperçus que j'étais lâchement trompé... »

« A la suite d'une scène violente, ma femme s'en fut rejoindre son « ami », un nihiliste que la police russe traqua par la suite et qui a dû expier ses tristes exploits dans les bagnes de Sibérie... »

Il s'arrêta deux secondes, affectant d'être secoué par une émotion violente, et dit à voix basse :

« C'est de leur union que vous êtes née. Elle se tut, oppressée, l'esprit confusément affolé par ce qu'elle avait d'entendre. »

Et le misérable poursuivit :

« Oui, je dus endosser une paternité qui n'était pas mienne. Je dus couvrir de mon nom l'enfant d'un autre. »

« Et ce ne fut pas tout... »

« Pour subvenir à ses prodigalités, aveuglé que j'étais par l'amour immense que je lui avais voué, je m'étais ruiné follement, inconsciemment. »

« En l'espace de quatre ans, la fortune que je tenais de mon père était dissipée. »

« Je ne sais plus comment j'eus la force de surmonter cette épouvantable situation... »

« Je me suis expatrié en Amérique où j'ai vécu seize ans. J'ai réussi à reconstituer ma fortune... et aussitôt de retour, j'ai songé à vous. »

« J'ai pensé qu'il était indigne de ma part de vous faire supporter le poids d'une faute à laquelle vous étiez absolument étrangère... »

« J'ai eu conscience de votre irresponsabilité ; la haine sourde qui avait jailli injustement sur vous s'est éteinte. »

« Je me suis dit que si la mère avait empoisonné ma jeunesse, la fille me réconcilierait avec la vie et serait le charme de mes vieux jours... »

« Ne m'en gardez aucune gratitude ; depuis que je vous ai vue, depuis que vous êtes auprès de moi je sens l'apaisement... plus que l'apaisement... une sorte de bien-être, une sensation de calme, de paix, de repos moral qui m'envahit et m'émotionne à mon insu... »

« J'ai beaucoup à me faire pardonner... J'avais versé avant mon départ pour l'Amérique une forte somme au couple Rogneux pour vous élever convenablement. »

« La courte enquête à laquelle je me suis livré dans son entourage m'a procuré la triste conviction que j'avais été dupé d'un ivrogne et d'une marâtre... »

« Peut-être a-t-il mieux valu d'ailleurs que ces

gens abjects vous confient en bas âge aux Chambas... »

« Enfin, oubliez tout cela, je vous prie, ne soyez plus qu'à la joie de l'heure présente... »

« Je m'appliquerai à vous faire marcher dans un sentier de roses, et pour toute récompense, pour toute gratitude, je ne vous demande qu'une chose : c'est de me traiter non comme un père... puisque par le sang nous sommes absolument étrangers l'un à l'autre... mais comme un ami, un vieil ami dont le dévouement vous est désormais définitivement acquis. »

Marie-Blanche demeurait immobile au milieu du chemin ; sa gorge se soulevait convulsivement sous l'étoffe claire du corsage. Les joues embrasées aux pommettes, elle balbutia :

« Merci... Merci ! »

Puis la voix brusquement métamorphosée, le corps raidi sous l'impulsion d'une hardiesse :

« Et ma mère... qu'est-elle devenue ? »

Il passa la main sur son front, affectant de chasser la vision d'un cauchemar obsédant et dit :

« Je ne sais pas... si je dois vous dire toute la vérité. »

« Oui... oui... dites-la moi... je vous en supplie ! »

« Je crains... »

« Non, ne craignez rien. »

« Eh bien, votre mère... après avoir traîné une vie... mouvementée dans les lieux de plaisir... est... morte. »

Elle chancela, s'appuya contre le tronc d'un sycomore...

Il lui prit la main, la baisa au front :

« Remettez-vous... Je n'aurais pas dû vous dire cela... »

Elle se ressaisit, et le cœur chaviré, la voix brisée, sanglotante :

« Je vous demande pardon, dit-elle... »

« L'émotion a été plus forte que ma volonté... »

« Voyez-vous, jusqu'ici je portais l'image de ma mère en moi... »

« Elle me suivait partout... Elle me conseillait, m'apaisait, me donnait la force de supporter les pires chagrins... »

« Quand on est toute seule, qu'on n'a personne autour de soi pour sécher vos larmes, l'esprit se crée de ces images-là... »

« Moi, je voyais ma mère pure, sans tache, douce, aimante, souffrant comme moi de la même destinée. Je me disais qu'elle existait quelque part, qu'elle pensait à moi comme je pensais à elle, et qu'un jour viendrait où l'on se réunirait, où l'on s'embrasserait tout à son aise, où l'on ne se quitterait plus !... »

« Oui, quelque chose me criait cela au cœur, quelque chose qui me faisait espérer que je ne mourrais pas sans la voir, sans la connaître... »

« Alors quand j'ai entendu tout cela... quand vous m'avez dit qu'elle était morte... il m'est passé comme un voile noir devant les yeux... »

« Mieux aurait valu que je ne sache pas... que je ne sache jamais ! »

## VI

## PAGE D'ALBUM

Le lendemain était un dimanche.

Marie-Blanche manifesta le désir d'aller à la messe.

« Qu'à cela ne tienne, fit Praslong, vous accompagnerez la mère Bégul... »

« Mais le village est un peu éloigné... »

« Cela me distraira. »

« En ce cas, ne soyez pas trop longtemps. J'ai

l'intention de vous emmener à Riom, aussitôt après déjeuner.

— A Riom ?

— Oui. Vous ne pouvez songer à conserver des vêtements aussi simples que ceux que vous avez apportés de Fontanas.

— Le luxe me laisse indifférente.

— A défaut de luxe, il faut tout au moins du confortable.

« Nous irons au « Phare Riomois ».

« Vous y choisirez vous-même votre trousseau et vos toilettes.

— Ça occasionnera beaucoup de dépenses.

— C'est une question qui n'a aucune importance pour moi...

Elle rougit légèrement et dit :

— Puisque vous le voulez...

Elle rejoignit la mère Bégut et toutes deux s'acheminèrent à travers la vallée, vers le bourg dont le campanile se profilait en droite ligne de la route de Pontgibaud sur le coteau escarpé...

La mère Bégut, une sexagénaire ratatinée sous un châle de laine noire, la figure en parchemin froissé éclairée par deux petits yeux ronds de belette, trottinait d'une allure extraordinaire pour son âge.

Fort peu communicative, de nature sournoise, elle répondait aux questions de Marie-Blanche par des monosyllabes ou des réflexions à côté.

Au retour, elles croisèrent un paysan qui dit en patois, sur un ton plutôt ironique que guilleret :

— Eh bien, mère Bégut, c'est-y que le gouvernement n'a plus voulu donner du pain à vot' maître ?

La fermière cligna un œil oblique vers Marie-Blanche, pour faire comprendre au paysan qu'il aurait mieux fait de garder sa réflexion par devers lui.

Mais il interpréta mal le geste de la Bégut, et continua en patois :

— Parait qu'il a vendu son château et son domaine...

Cette fois les petits trous ronds de belette s'agrandirent, démesurés.

— Vous ne le savez pas ? reprit le paysan.

La Bégut se rapprocha de lui tandis que Marie-Blanche, par discrétion, s'éloignait de quelques pas et se penchait sur une haie pour cueillir des touffes d'aubépine.

La Bégut parlait à voix basse, pressée, saccadée, mais la voix du paysan, forte et bien timbrée, parvenait distinctement à la jeune fille.

— Quoi que vous me dites-là ?

— Je vous dis, mère Bégut, ce que tout le monde sait dans le pays... Le château et le domaine ont été vendus pour cent mille et des francs... voire que c'est un avocat de Riom qui a acheté le tout.

« Entre nous, mère Bégut, Praslong ne pouvait plus vivre ici... on lui aurait jeté partout la pierre...

« Mieux vaut qu'il aille faire ses malpropretés autre part.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir avec mon pauvre homme ?

— C'est une façon de parler, mère Bégut... Depuis le temps que vous occupez le domaine, vous avez bien dû mettre quelques écus dans de vieux bas.

« Allons, sans adieu, mère Bégut.

Le paysan reprit sa route et la Bégut recommença à trottiner, mais d'un pas plus lent, les épaules plus voûtées, le corps plus ratatiné sous le poids des réflexions suggérées par la grosse nouvelle surprise.

Et Marie-Blanche marchait à ses côtés, toute frissonnante à l'idée de ce qu'elle avait entendu.

Était-ce bien au comte de Praslong que le paysan avait fait allusion ?

— Le gouvernement n'a plus voulu donner du pain à votre maître...

Le sens énigmatique de la phrase la laissait ré-

veuse, cahotait son esprit dans un dédale de suppositions diverses où il finissait par s'égarer.

Le domaine... le château vendus... s'agissait-il de la Goulie ?

Est-ce que ce fait ne se rapprochait pas des propos que lui avait tenus le comte de Praslong concernant leur départ imminent pour la Suisse ?

Une phrase surtout la hantait, lui jetait au cœur une angoisse imprévue qu'elle n'osait chasser, ne pouvant l'approfondir...

« Mieux vaut qu'il aille faire ses malpropretés autre part. »

Celui dont elle portait le nom était-il donc taré ? Était-il suspect, honni, exécré à tel point ?

Jusqu'à preuve du contraire, elle voulait croire le comte de Praslong un parfait honnête homme.

Maintenant que la chère image maternelle était irrémédiablement effacée en elle, son cœur se tournait d'instinct vers un autre soutien moral aussi naturel que le premier et plus tangible, puisqu'elle venait d'en ressentir l'heureux effet.

Pourtant, malgré l'appel fait à sa raison, malgré les démentis que celle-ci opposait aux échos d'appréhension intérieure, elle n'était nullement affermie.

Quelque chose sourdait de sa conscience qui l'avertissait d'un danger imminent...

A déjeuner, elle trouva le comte de Praslong d'une galté inaccoutumée qui animait son teint devenu terreux sous le climat de la Guyane.

— Croiriez-vous, dit-il en lui servant une aile de poulet, que je n'ai jamais été aussi heureux...

« Je me sens revivre à votre contact...

« C'est une nouvelle jeunesse qui s'infiltre goutte à goutte en moi...

« Bégut a découvert dans la cave quelques bouteilles de Chanturgue 1830...

« Goutez-le ; il est exquis.

Elle posa ses lèvres roses au bord du verre incliné.

— En effet, acquiesça-t-elle...

— Que faites-vous ? Votre aile de poulet est encore presque intacte dans votre assiette.

— Je n'ai pas grand-faim.

— En vérité, vous semblez gênée...

« Il faut pourtant vous habituer à votre nouvelle situation. Vous êtes chez vous...

« Buvez, et l'appétit viendra.

Elle vida son verre à demi, se sentit la tête lourde, emplit d'un malaise étrange, et comme il emplissait de nouveau le verre, elle l'arrêta et additionna d'eau le fameux Chanturgue.

— Je ne suis pas habituée au vin, dit-elle. Ça donne le vertige.

— Vous n'en buviez donc pas chez les Chambas ?

— Une fois l'an.

— Le lait était votre boisson favorite ?

— Oh ! non pas...

« On allait le vendre à Royat en belle saison... L'hiver on écrémait les jattes.

Et le déjeuner se poursuivit, des propos futiles alternant avec les plats que la mère Bégut posait d'un air maussade sur la table.

Praslong riait, buvait, s'excitait, le regard louche constamment fixé sur Marie-Blanche dont les yeux chastes se baissaient de plus en plus sur la nappe.

A la longue, ce regard la gênait, l'intimidait, elle avait hâte de quitter la table.

Aussi vit-elle avec plaisir la mère Bégut servir le café et se retirer pour « aller préparer le déjeuner à son homme ».

De Praslong alluma alors un cigare et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Savez-vous, dit-il, ce que je pensais à l'instant ?..

« Je me reportais à vingt ans dans le passé et je me demandais pourquoi le destin avait établi une telle disproportion d'âge entre nous... pourquoi ma

vie est à son déclin, alors que la vôtre est à son aurore... Nous étions faits pour nous comprendre.

Elle eut un sourire contraint qui trahissait son épouvante.

— La vie a des circonstances odieuses, poursuivit-il...

— Je ne peux arriver à me convaincre que vous êtes ma fille de par la loi, tandis que nous n'avons rien de commun de par le sang...

Il lui prit la main droite qu'il garda dans la sienne.

— Oui, je suis jaloux... à certains moments... en songeant que celle qui m'a trahi vous a donné le jour... en songeant que vous êtes issue d'un homme qui a brisé mon bonheur, mes illusions, mon amour...

« Car vous êtes vraiment jolie... d'une joliesse qui a encore plus de charme que la véritable beauté... »

« Il se dégage de vous on ne sait quelle fraîcheur, on ne sait quelle grâce séduisante qui trouble et attire la sympathie... »

Elle retira brusquement sa main moite.

Une rougeur intense cingla ses joues.

Sa pudeur éprouva la sensation d'une blessure.

— Qu'avez-vous ? interrogea-t-il en feignant une inquiétude toute paternelle.

— Rien... fit-elle en se levant...

« Je vais aller prendre un peu l'air. »

— Vous ne venez pas à Riom ?...

— Je préférerais remettre le voyage à un autre jour...

« Cela ne vous contrarie pas ? »

— Mon Dieu, non. Venez-vous alors vous promener dans le parc ?

— Je suis un peu fatiguée...

« Je vais respirer l'air cinq minutes à la fenêtre de ma chambre, puis me reposer une heure... voulez bien. »

— Dans ce cas, je vais occuper mes loisirs de l'après-midi à la visite de nos propriétés. Vous ne vous ennuyerez pas trop en mon absence ?

— Nullement.

— Aimez-vous la lecture ?

— Beaucoup.

— Voici la clé de la bibliothèque... Vous savez... dans le salon ? Vous ferez vous-même votre choix...

— Je vous remercie...

Il prit sa canne et se dirigea vers le perron.

Marie-Blanche le vit s'éloigner par la grande allée bordée d'une double rangée de tilleuls. Elle monta dans sa chambre, s'accouda à la fenêtre qui ouvrait sur la cour principale.

Une agitation violente l'avait gagnée.

Les frayeurs instinctives du matin la reprirent, corroborées cette fois par les faits et gestes du déjeuner.

L'attitude du comte à son égard lui sembla louche sans qu'elle pût en déterminer exactement les causes.

Sa main droite avait gardé la sensation d'un contact malsain qui l'aurait souillée à son insu.

À présent, elle voyait l'homme sous un autre aspect, un aspect qui la terrorisait d'une épouvante inconsciente, absolument impulsive.

La façon dont Praslong l'avait arrachée aux Chambas, la parole autoritaire dont il s'était servi pour la leur réclamer, le geste hautain qu'il avait eu en leur versant les quelques billets de cent francs exigés par leur rapacité sournoise, la conversation qu'il lui avait tenue sur la route de Durtol, tout cela lui avait paru naturel.

L'arrivée à la Goulie ne lui avait provoqué aucun étonnement.

Le château lui avait semblé propice pour abriter un rêve de bonheur.

N'était-il pas juste qu'après avoir tant pâti, tant souffert, tant pleuré, une aube nouvelle l'emplit

d'un rayon de soleil, de ce soleil qu'on dit luire indistinctement pour tous ?

Et voici que ces douces illusions s'écroulaient, que les laves séculaires du manoir recouvraient la fragilité d'un château de cartes.

Elle voyait passer devant ses yeux la lueur diabolique de ceux du comte, elle surprenait à sa voix un accent faux, elle appréhendait son voyage équivoque.

L'entretien du paysan avec la mère Bégut revint hanter sa mémoire avec une consistance extraordinaire, une précision inouïe.

Elle eut peur, peur de quelque vague abîme insoupçonné où sa naïveté la pousserait, où sa foi, sa virginité, son honneur, tout ce qui faisait le charme de ses seize ans, sombrerait infailliblement.

Elle descendit, pénétra dans le salon, ouvrit la bibliothèque.

Dans l'amas des livres et des brochures épars sur les rayons, une reliure à tranches dorées attira son attention.

C'était un superbe album de maroquin chagriné, dont les folios de bristol stuque encastraient des photographies.

Elle s'assit auprès d'un guéridon, feuilleta l'album et à la dernière page poussa soudain un cri étouffé.

Sur une carte-album, elle venait de reconnaître le comte de Praslong en frac, donnant la main à une jeune fille d'une idéale beauté, dont le regard s'abaissait, pudique, sous le voile blanc.

Il n'y avait pas de doute, c'était sa mère qui vivait, qui respirait là sous ses yeux, la douce image ornée par son imagination pieuse d'enfant.

Marie-Blanche s'absorba dans sa contemplation un quart d'heure durant, hypnotisée, ravie, le cœur en délire.

Ses larmes tombaient silencieusement.

Puis elle tourna machinalement le folio de bristol et vit une découpe de journal collée au verso.

Plus aucune photographie ; l'album s'arrêtait là.

La découpe lui parut originale, elle se pencha et lut :

#### AUTOUR D'UN RAPT.

*Nos lecteurs n'ont pas oublié le souvenir du comte de Praslong.*

*Ce triste personnage, issu d'une vieille famille d'Auvergne, après une existence effrénée de viveur qui avait compromis littéralement sa fortune et gaspillé entièrement la dot de sa femme, était entré dans le cercle... vicieux de plusieurs conseils d'administration louches, dont un notamment, la Société des charbonnages de Villette-la-Sambre, lui avait valu la condamnation à cinq ans de travaux forcés.*

*Le comte de Praslong, par une fuite à l'étranger, avait pu se soustraire à l'exécution des rigueurs pénales qui l'avaient frappé.*

*Or, il vient d'être arrêté ces jours-ci, et la police a appris avec stupéfaction qu'il dirigeait depuis deux ans déjà, sous un faux nom, un cabinet d'affaires clandestin de la rue du Louvre.*

*Avant de le diriger sur un convoi de déportés, M. le juge d'instruction tient à élucider une vieille affaire dans laquelle le comte de Praslong est également inculpé.*

*Il s'agit d'un rapt d'enfant, dont il se serait rendu coupable au préjudice de sa femme (aujourd'hui divorcée d'avec lui), de complicité avec un sieur Rogneux.*

*Fait curieux : l'ex-comtesse de Praslong affirme que la fillette qui répond aux prénoms de Marie-Blanche, et dont la naissance a été déclarée à la mairie de Fléchières (Seine-et-Marne), n'est pas issue de son mari, lequel aurait soustrait l'enfant dans un simple but de vengeance.*

Jusqu'ici toutes les recherches sont restées infructueuses et le comte de Praslong a été interrogé en vain.

Au bas de la découpeure, sur le bristol, une main avait tracé ces lignes manuscrites :

Que la malheureuse femme qui a perdu son enfant, pardonne à une vieille mère qui a renié le sien.

## VII

## LA FIN D'UN CAUCHEMAR

En entrant, à sept heures, Praslong retrouva la mère Bégut occupée à dresser son couvert, et s'étonna aussitôt de l'absence de Marie-Blanche.

— La « demoiselle » est couchée, fit la mère Bégut sur un ton passablement bourru.

« Elle avait la fièvre. Je lui ai mis un peu d'eau sédative sur le front... »

« Elle a bu un bol de bouillon... Puis elle a dit qu'elle ne voulait plus qu'on la dérange jusqu'à demain matin... »

— Je vais la voir.

— Sainte-Vierge ! gardez-vous en bien...

« Je viens d'entr'ouvrir à l'instant, sans faire de bruit, la porte de sa chambre... »

« Elle dormait... Du moment qu'elle dort, il n'y a plus de danger... »

— Soit. Je me range à votre avis.

Praslong dîna d'un fort bel appétit et se coucha sans la moindre inquiétude morale.

Le lendemain matin, il frappait discrètement à la porte de Marie-Blanche.

La jeune fille, qui venait à peine de s'habiller, lui ouvrit et se recula instinctivement vers la croisée grande ouverte.

Ses beaux yeux étaient tuméfiés, boursoufflés par l'insomnie. Son teint avait pâli à l'excès.

De Praslong s'avança jusqu'au milieu de la chambre, s'assit, et demanda :

— Eh bien, vous sentez-vous mieux ?

Elle répondit :

— Oui.

La syllabe siffla entre ses lèvres exsangues.

— A la bonne heure ! J'ai été affreusement tourmenté toute la nuit...

« Hier soir, je voulais venir prendre de vos nouvelles... La mère Bégut m'en a empêché en me disant que vous veniez de vous assoupir... »

« Enfin, ce ne sera rien, je l'espère... »

Il s'interrompit trois secondes, et reprit, devant le mutisme de Marie-Blanche :

— Une indisposition sérieuse m'aurait d'autant plus contrarié que j'avais caressé le projet d'aller villégiaturer en Suisse dès la fin de la semaine... mais je vous laisse le soin de fixer vous-même le jour de notre départ.

Elle se tut, le visage obstinément tourné vers la fenêtre, où s'engouffrait l'air embaumé du matin.

Cette attitude l'étonna, lui parut tout au moins singulière :

— Vous ne me regardez pas ?...

« Vous ne me répondez pas ?... »

« Seriez-vous réellement malade ?... »

« Parlez, je vous en prie... »

Marie-Blanche se tourna légèrement de côté, le regard baissé :

— Je voudrais m'en aller...

— Sacristi ! Je ne demande pas mieux, puisque je vous proposais à l'instant de fixer le jour de notre départ...

« Vous ne semblez pas vous plaire à la Goulie. Ça n'a rien d'étonnant.

« La demeure conviendrait à ravir à un ermite. Je vous avoue volontiers que je ne m'y plais pas non plus... »

« Voulez-vous que nous partions demain ? »

Elle répliqua, avec une nuance de fermeté dans le ton :

— Je partirai... seule.

— Seule ?

— Oui... seule.

Ahuri, Praslong la fixa :

— Qu'est-ce que ça signifie ?...

Debout, rigide comme une statue, l'haleine courte, Marie-Blanche déclara :

— Je n'ai plus qu'un désir : c'est de m'en aller d'ici, de fuir cette demeure...

« Si vous le voulez, je partirai à l'instant même... »

« Je ne suppose pas que vous y voyez un inconvénient quelconque... »

« Laissez-moi vivre à ma guise... »

« Je ne vous demande rien... si ce n'est l'oubli. »

Il se leva, la figure empourprée, à demi congestionnée, les yeux flambants, sous l'empire d'une colère sourde, trop violente pour être indignée :

— Ah ça ! est-ce que vous auriez dissimulé sous un malaise une intention hostile à mon égard ? Auriez-vous quelque chose à me reprocher ?

— Je n'ai rien à vous reprocher.

— Vous m'en donnez la preuve contraire.

— Nullement. Je vous ai demandé simplement de me laisser reprendre ma liberté.

— Votre liberté ?

« Mais je vous l'ai laissée pleine, entière, absolue !... »

— Alors, je veux partir.

— Nous partirons ensemble... quand vous voudrez.

— Jamais !

— Hein ?

— Je veux désormais être ignorée de vous.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas à vous le dire.

— Je veux le savoir.

— Ne me forcez pas à vous dire des choses désagréables.

— Par exemple ! Je croyais avoir droit à un peu de gratitude de votre part : je m'aperçois que je me suis trompé.

Elle se dressa soudain devant lui, frémissante, le regard indigné, superbe de franchise et d'audace :

— C'est vous qui m'avez trompée !

— En quoi ?

— En tout... Vous avez abusé de ma naïveté pour m'amener ici...

« Dans quel but ? Je l'ignore... mais je rougis rien qu'à y songer. »

— Vous oubliez à qui vous parlez.

— Je sais à qui je parle.

— Je suis votre père... de par la loi.

— C'est possible.

— Vous êtes encore mineure.

— Je le sais aussi.

— L'exige que vous viviez auprès de moi jusqu'à votre majorité.

— C'est votre droit ?

— Strict.

Elle se tut un moment, puis ses cils frissonnèrent, son corps eut comme un sursaut d'épouvante, et, à mi-voix, lentement, elle dit :

— Ça m'étonne...

« Un soir, à la veillée... à Fontanas... on causait d'un homme qui était revenu dans le pays... après une absence de dix ans... Il avait arrêté un huissier qui revenait de La Baraque et l'avait presque assommé, après s'être emparé de sa sacoche... »

« Eh bien, quand il est revenu, sa femme n'a pas voulu le recevoir... ses deux garçons non plus... et le père Chambas disait que c'était leur affaire... qu'un forçat perdait toute autorité vis-à-vis de sa famille... »

« C'était à la veillée... il y a deux ans...

« Je m'en souviens bien.

Les yeux incendiés d'une lueur sinistre, les joues teintes d'un reflet d'apoplexie, Praslong avait compris qu'il était inutile de prolonger plus longtemps l'entretien dans un sens équivoque :

— Qu'est-ce qui vous a dit que j'étais un ancien forçat ?

— Personne.

— La mère Bégut a jasé.

— C'est faux.

— Vous me semblez pourtant admirablement renseignée, ricana-t-il.

— Oui... la Providence m'a renseignée à temps. Elle m'a appris ce que j'étais... ce que j'ignorais... tout ce que vos mensonges m'avaient caché.

— Mes mensonges ?

Marie-Blanche, superbe d'indignation, sublime d'énergie, les traits figés dans une sorte d'impassibilité glaciale qui excluait toute idée de peur, tout soupçon de défaillance, le cingla de mots qui firent empreinte sur son masque, l'éclaboussant de la boue fétide qui s'attache aux larmes secrètes :

— Oui, accentua-t-elle, vos mensonges ! Car vous n'étiez qu'un menteur... un menteur odieux... un menteur retour du bagne !... un misérable renié par sa mère, haï, méprisé de tous, comme de moi-même...

« Vous vous êtes demandé comment j'étais parvenue à soulever votre masque...

« Vous ne le saurez pas...

« Je ne suis qu'une bergère... une pauvre fille qui s'est instruite comme elle a pu... qui s'exprime tant bien que mal... mais la misère, ça rend précoce...

« La souffrance journalière, la rudesse des maîtres, l'ingratitude des gens, l'habitude de vivre aux champs, de tout entendre et de ne rien dire, tout cela mûrit les idées...

« Et parce que je vais sur mes seize ans, vous avez cru me diriger à votre gré, me conduire je ne sais où, faire de moi je ne sais quoi...

« Je voudrais être chez les Chambas à cette heure, chez eux, on pleure mais on ne se salit pas !

Exaspéré, il s'avança sur elle, voulut la saisir, la terroriser de sa poigne de brute ; une gifle violente se coucha sur sa joue.

Et, cambrée, raidie, farouche, admirablement belle dans son attitude de défense, la bouche méprisante, elle lui cria par deux fois :

— Que voulez-vous de moi ?...

« Qu'espérez-vous de moi ?...

L'enfant de seize ans fit reculer l'ex-forçat.

Le stigmate imprimé sur sa joue, au lieu de faire jaillir sa colère, le frappa d'une brusque commotion qui le laissa tremblant, décontenancé, sans plus de force, humilié et passif comme une bête dont un coup de fouet a cravaché les flancs.

Sans doute, le séjour prolongé du bagne avait marqué son empreinte dans cette nature jadis sanguine, violente, implacable dans l'exécution de ses vengeances. La matraque des gardes-obionnes avait dû mater à la longue ce caractère irritable, dompter les révoltes secrètes qui couvaient sous ce front fourbe d'Arverne abâtardi par les vices du viveur parisien.

Autrefois, l'affront l'eût fait bondir de rage : le germe de ses instincts mauvais eût éclaté à la surface de sa figure pourpre ; sa brutalité native eût cruellement châtié le geste impulsif de Marie-Blanche.

Et voici qu'à présent, il se sentait étrangement lâche, voici qu'il hésitait à frapper une enfant arc-boutée devant lui, prête à se défendre jusqu'au dernier souffle dans une lutte qu'elle pressentait sans merci.

Ses desseins à l'égard de la jeune fille étaient trop vils, trop odieux pour que nous y fassions la moindre allusion.

Praslong croyait bien arriver, à force de ruse et

d'hypocrisie, au but infâme qu'il avait entrevu là-bas... sous le ciel de feu de la Guyane... mais ses batteries avaient été démasquées trop tôt.

Le plan, à peine ébauché, échouait.

La maison louche, péniblement échafaudée, venait de s'écrouler, sous un choc mystérieux.

D'où venait ce choc ? qui avait imprimé la poussée ?

Il était sûr des Bégut : les deux vieillards étaient trop avarés, trop intéressés, trop limorés pour s'être permis une indiscretion qui pouvait leur nuire.

Alors, que supposer, qu'admettre ?

Aucune hypothèse ne s'offrait ; personne ne s'était présenté au château ; Marie-Blanche ne pouvait avoir reçu secrètement une lettre, puisque les Chambas eux-mêmes ignoraient sa présence à la Goulie.

Quelle était donc la circonstance insoupçonnée, mystérieuse, qui venait de faire avorter ses projets au moment où ceux-ci étaient en si bonne voie ?

Il entendit, en écho, la voix de Marie-Blanche :

— Je m'en vais !

Il se ressaisit, lui barra le passage, et tira violemment la porte sur lui, en ayant soin de faire jouer aussitôt le pêne dans la serrure.

La jeune fille se heurta, les mains crispées, au bouton de la porte, et lui cria, dans son exaspération, une insulte qui résumait tout le mépris, toute la haine qui s'étaient emparés d'elle :

— Lâche !

Le mot se répercuta, sonore, dans le corridor et cingla au passage le misérable dans sa fuite hâtive.

Marie-Blanche éprouva ce frisson glacial qui secoue tout être humain à l'impression première de sa captivité.

Elle comprit qu'elle était désormais murée entre ces murs formidables, en ce lieu désert où son appel serait vain, où ses bras se lèveraient désespérément dans l'attente d'une délivrance illusoire.

L'homme, qui était son père aux yeux de la loi, la séquestrait, fort de son autorité légale, conscient de l'impunité de son crime.

Sa geôle ne se rouvrirait qu'en échange d'une soumission dont elle n'osait supputer les conséquences.

Pourtant, l'effroi de la situation ne lui ôta nullement son sang-froid.

Elle fut aussi forte dans sa captivité qu'elle l'avait été en face de Praslong.

Aussitôt celui-ci sorti, elle envisagea ses chances d'évasion.

La fenêtre, avec ses barreaux de fer enguirlandés de lierre, était impraticable.

A quoi bon tenter de briser la porte, de faire sauter la serrure ?

Elle trouverait les issues du rez-de-chaussée closes...

Elle allait, venait, l'œil aux aguets, épiait les moulures du plafond, scrutant les arabesques du tapis mauve et or qu'elle foulait, cherchant dans les encoignures de cette vaste pièce sombre, aux relents funèbres, l'imperceptible trouée d'air où son cœur pourrait aspirer les effluves des genêts fleuris, des plaines ensoleillées, de l'espace radieux.

La faim vrillait ses entrailles sans qu'elle s'en rendît compte ; l'angoisse morale effaçait le trouble physique ; aucune sensation matérielle ne pouvait dominer le cri éperdu de son cœur aux abois.

Pourtant, à son insu, quelques gouttes froides perlaient à son front mal, des buées de vertige lui soufflaient autour des tempes ; le vide laissé par un bol de bouillon absorbé depuis vingt-quatre heures se faisait terriblement ressentir ; une nuée d'atomes noirs flottaient, par intermittences, devant ses yeux apeurés.

A un moment, elle chancela, s'appuya instincti-

vement contre un panneau de tapisserie, représentant des amours rustiques, et qui s'étendait sur toute la surface du mur latéral, entre l'armoire et la fenêtre.

Sa main se blessa à l'appui, lui imprima une souffrance courte, mais vive, telle une tête de clou qui aurait heurté le derme fragile de la paume.

Machinalement, elle souleva le panneau, aperçut une toute petite porte dérobée dont le bouton de la targette saillait.

Un éclair illumina son regard...

Elle poussa la targette, vit un escalier étroit en colimaçon, taillé à même l'épaisseur du mur, et dont les dernières marches se dessinaient vaguement au-dessous de ses pieds dans une obscurité de souterrain.

Une porte venait de s'ouvrir sur sa nuit. Le mur offrait sa brèche à la délivrance de la captive.

A midi, Praslong lui demanda, de l'extérieur, si elle voulait descendre pour déjeuner.

Elle répondit sèchement :

— Non !

Elle préféra le supplice de la faim à celui que lui aurait infligé la vue de son bourreau.

Mais trois minutes s'étaient à peine écoulées que la Bégut entra avec des mets froids, une bouteille de vin, une carafe d'eau, un morceau de pain, qu'elle étala sur un guéridon, recouvert au préalable d'une serviette blanche.

Elle déjeuna sans hâte, attendit le retour de la Bégut, et lui dit :

— Ce soir, je descendrai...

« A quelle heure dine-t-on ?

La vieille femme la dévisagea, étonnée, et répliqua sur un ton bref :

— Monsieur sort cet après-midi : il ne rentrera qu'à la tombée de la nuit.

Puis, sur le seuil de la porte, les bras encombrés des restes du déjeuner, elle lui lança, ironique :

— C'est point la peine, not'demoiselle, d'essayer de se tirer...

« Monsieur l'a défendu.

— C'est bon. Je ne sortirai pas. Vous pouvez laisser ma chambre ouverte.

La Bégut eut ce geste obséquieux et suprêmement hypocrite des gens qui s'excusent d'avoir à obéir à un ordre dont l'exécution les ravit intérieurement.

— Monsieur m'a dit de fermer vot' chambre à clé...

« Je ne suis qu'une pauvre femme qui est obligée de se plier sous la consigne...

Et la Bégut tourna par deux fois la clé dans la serrure.

Marie-Blanche se reposa sur son lit deux heures durant, puis elle se leva, fit un petit paquet du linge qu'elle avait apporté à la Goulie, et attendit...

Le crépuscule commençait à envahir les collines boisées qui bordent la vallée de la Sioule, lorsqu'elle se risqua, dans l'obscurité, par l'étroit escalier en colimaçon, qui aboutissait à une sorte de couloir dallé, à la voûte très haute, suintant encore l'humidité à travers les lézardes de ses lavées grises, recouvertes de chaux effritée, écaillée par plusieurs siècles.

Guidée par une mince raie lumineuse qui barrait le bout du couloir, elle se dirigeait à tâtons vers une issue douteuse...

Soudain, sa main rencontra la boiserie d'une porte massive et basse.

Un verrou puissant allongeait sa tige d'acier cylindrique dans la paroi de pierre. A défaut d'usage, le verrou s'était rouillé, et la rouille avait formé enduit aux parties frottantes.

Marie-Blanche dut déployer des efforts surhumains pour briser la glaise métallique du verrou, et réussir à le faire glisser dans ses anneaux.

Puis, la porte ouverte, elle se trouva sur le côté est du bâtiment à la limite de la falaise rocheuse

qui dévalait presque à pic jusque vers le torrent replié à cet endroit en un de ses circuits brusques.

Elle craignit, en contournant le château pour gagner le chemin qui y donnait accès, de rencontrer Praslong.

Habitée à grimper ou à se laisser glisser au flanc des rochers, son enfance s'étant écoulée sur les pentes abruptes, vertigineuses parfois, des hauts pâturages de la chaîne des Dômes, elle descendit, sous la brume envahissante, le long de la falaise, improvisant une sente en lacet au milieu de cet escarpement dénudé, hérissé de pointes de granit aiguës comme des aiguilles, ou tranchantes comme des faux posées à ras du sol.

Mille difficultés surgissaient à travers la sente frayée ; des ronces la faisaient trébucher, des quartiers de basaltes fendillés tremblaient sous ses pas ; ses mains s'accrochaient, se blessaient aux aspérités ; elle rampait aux cols dangereux, avec les oreilles emplies de ce murmure effarant que les torrents ont au fond des ravins.

A un moment, elle tomba, roula une dizaine de mètres, et se releva, les genoux contusionnés, des gouttelettes de sang filtrant, menus réseaux pourpres, sur la chair blanche des mollets.

La douleur violente qu'elle en éprouva ne suspendit pas un seul instant sa marche.

Haletante, elle gagna la rive du torrent, longea le gour du Quaire, et, arrivée à l'intersection du chemin de la Goulie avec la route de Pontgibaud, elle s'arrêta, reprit le souffle.

Elle avait remarqué non loin de là, la veille, en revenant de la messe, une borne kilométrique qui portait cette inscription :

#### ROUTE NATIONALE

N° 41

Clermont-Fd — 25 km.

Pontgibaud — 8 km.

Sans hésitation, elle remonta la route, dans la direction de Clermont.

La nuit était descendue, très claire, presque diaphane.

Où allait Marie-Blanche ?

Pour l'instant, elle ne songeait qu'à fuir promptement, à s'éloigner en hâte de la Goulie.

Elle rassembla toutes ses forces, imprima à son pas l'allure vive d'une personne que la peur talonne, et arriva à Saint-Ours, au moment où un train de marchandises franchissait le passage à niveau.

Elle ne pouvait songer à attendre l'arrivée d'un train omnibus, ou d'un train mixte, n'ayant pas un centime en poche.

Pourtant 26 kilomètres la séparaient encore de Clermont. Un paysan qu'elle questionna à l'entrée du village, lui donna cette indication exacte.

A l'idée de franchir ce long parcours, une défaillance morale la prit...

Un sanglot étreignit sa gorge moite.

Elle eut, à cette seconde, la prescience que ses forces la trahiraient, qu'elle s'écraserait, comme une frêle épave sur la route récemment macadamisée, qu'elle choirait, évanouie, inerte, pantelante, telle une loque de chair à la merci de la pitié du passant.

L'horreur que lui inspirait de Praslong lui insuffla des bribes de cette énergie vacillante, désespérée, à laquelle se suspend le désir inconscient de vivre.

Elle trembla sous la perspective du danger qu'elle venait de courir, danger absolument imprécis en son cerveau virginal, mais que sa conscience lui avait fait pressentir redoutable, ténébreux, environné de toutes les ombres suspectes qui menacent la vertu d'une jeune fille.

Une seule pensée, consolante, reconfortante, semblait apaiser le remous des vagues boucuses qui

l'assaillaient et paraissaient monter à l'assaut de son crâne enfiévré : c'était l'image de sa mère, ternie, souillée un instant par les mensonges d'un ~~incroyable~~.

Elle se réjouissait à présent que cette mère incon nue, que cette fée tutélaire élevée sur un autel sanctifié par son imagination pieuse, fut toujours digne de son amour anonyme, de l'offrande muette de son âme attendrie.

Où qu'elle fût, morte ou vivante, que son abandon fût voulu ou involontaire, Marie-Blanche l'aimait, cette mère pétrie à l'heure des chagrins intimes, réveillée aux instants de crises... ces crises éperdues où le cœur râle dans le néant et appelle impulsivement, entre deux sanglots, la vision bénie, unique, immatérielle d'une affection pure comme la source d'une oasis, où sa soif d'aimer enfin s'éteint.

Seule, au milieu de la route, brisée de fatigue, les genoux saignants, les yeux hagards, Marie-Blanche voyait la silhouette de sa mère lui tendre les bras dans l'ombre...

Plus elle avançait, plus la silhouette reculait, mais elle était convaincue qu'à l'heure propice une main maternelle se poserait sur son front brûlant, qu'une voix divine vibrerait au bout de l'étape.

La photographie, surprise dans l'album était impérissablement gravée en son cerveau : Marie-Blanche connaissait à présent sa mère ; l'image était si familière qu'elle portait l'empreinte de la réalité, qu'elle vivait, dans le nimbe d'une auréole devant son regard filial.

Quelque chose criait en elle, qui l'avertissait que le jour était proche où son âme défaillirait toute entre les bras de sa mère. Elle se sentait le courage nécessaire pour la retrouver, pour franchir l'espace qui les séparait, pour réunir deux existences dans une seule, pour mêler deux larmes dans un baiser.

Onze heures sonnaient lorsque Marie-Blanche approcha du village de Durtol.

Tout à coup, elle éprouva un étourdissement, se raidit pour ne pas tomber.

La fatigue l'avait vaincue...

Un bois de pins s'allongeait à droite de la route. Elle enjamba le fossé, se coucha sur la mousse fraîche.

Confusément, sous la sensation de sommeil qui appesantissait ses paupières, l'idée du lendemain la hantait.

A quelle porte allait-elle frapper ?

Retourner chez les Chambas lui parut impossible : c'était mettre Praslong sur sa piste.

Mieux valait se placer à Clermont, occuper un emploi modeste dans la première maison qui s'offrirait.

Mais elle ne connaissait personne...

Pour la seconde fois, depuis son départ de Fontanas, elle revit Lucien avec son visage mâle et franc, assis à ses côtés, sur la bruyère rose, elle entendit sa voix débordante de sincérité, elle surprit ses yeux expressifs rivés sur les siens...

Pourquoi n'irait-elle pas le prier de lui venir en aide, de la soutenir sur la pente ardue du calvaire qu'elle gravissait ? Quelle fausse honte s'opposait à sa démarche ?

— Protégez-moi... Secourez-moi... Procurez-moi de quoi vivre... de quoi rester honnête... de quoi ne pas succomber tout à fait... Vous m'avez dit que vous étiez riche : tendez la main à une pauvre fille sans parents, sans ressources, sans le moindre appui...

Sûrement, elle n'aurait pas à se repentir de la preuve de confiance qu'elle allait lui donner ; la sympathie naissante qui avait germé en elle à l'égard de Lucien ne serait pas trahie...

Puis, à la seconde précise où elle s'assoupissait sur la mousse, Lucien n'était-il pas le seul tuteur sur lequel sa détresse chancelante pût s'appuyer ?

N'était-elle pas acculée, par la nécessité, à cette supplique désespérée qui pouvait paraître insensée vis-à-vis de la malveillance d'autrui, répréhensible au point de vue superficiel de la morale gourmée qui régit le monde, mais qui était tout à fait naturelle, au fond ?

Marie-Blanche s'endormit : ses lèvres balbutièrent, au seuil du rêve, ce nom : Lucien Meuldaire... dans son idée, cela devait s'écrire ainsi... c'était bien là le nom qu'elle avait entendu de la bouche du jeune homme, lors de leur première entrevue.

## VIII

## LE DRAME

Marie-Blanche s'éveilla fort tard, dans la matinée, sous la sensation d'un bruit étrange et continu, assez semblable à ce roulement sourd qui accompagne les coups de tonnerre dans le lointain.

Ses paupières, encore endolories, s'ouvrirent, et elle aperçut, sur la route, un tourbillon de poussière soulevé au passage d'une automobile lancée à toute vitesse.

Si, au lieu de s'être endormie sur la mousse, en retrait de cinquante pas sur le profil extérieur de la route, Marie-Blanche se fût couchée sur le gazon du talus, comme le font certains chemineaux, l'auto se serait certainement arrêtée ; les gens qui la montaient l'auraient interrogée, et le drame qui va suivre eût été évité.

En effet, aussitôt leur descente à l'hôtel Bristol, à 6 heures du matin, M. et Mme Ivanhoff avaient été mis au courant, par Felodias, de la singulière idylle de Lucien et de Marie-Blanche, et n'avaient pas douté un seul instant que leur propre fille n'était autre que la bergère de Fontanas.

Un docteur russe, ami d'Ivanhoff, mettait immédiatement une automobile de 60 chevaux à sa disposition, ainsi que le chauffeur : Clo, Christian et Felodias y prenaient place, la voiture démarrait, rejoignait la route de Chamalières, et gravissait les pentes raides du plateau de Durtol, à une vitesse de 40 kilomètres à l'heure.

Clo, quelques mois après son mariage, avait fait un court séjour à la Goulie ; ses souvenirs étaient trop lointains pour lui permettre de se remémorer la topographie exacte de l'ancienne demeure féodale ; mais le chauffeur avait excursionné dans tous les environs ; il connaissait par cœur la Haute et la Basse-Auvergne ; le moindre rocher historique ne lui était pas étranger ; il n'ignorait pas la position de la Goulie, à deux portées de fusil sur la route de Limoges à Clermont. Ses voyageurs n'avaient pas à s'inquiéter : il les conduirait en moins d'une heure à leur but.

A Saint-Ours, Felodias eut une inspiration qui révéla son caractère de policier : à la traversée du village, il aperçut un homme à casquette galonnée, sur laquelle se détachaient ces deux lettres cousues à fil d'argent : P. O.

— Arrête, dit-il au chauffeur.

L'automobile stoppa.

Felodias s'avança vers l'employé, et, se découvrant :

— Pardon, monsieur, à quelle distance sommes-nous de la Goulie ?

— Une lieue, à peine.

— Merci... Le château est historique, je crois...

Peut-on le visiter ?

— Ah ! fit l'employé dans un sourire énigmatique, je ne pourrais pas vous l'affirmer.

— Il est habité ?

— Oui... j'ai vu le propriétaire... vendredi soir...

à la gare... avec une jeune fille. La charrette de son fermier l'attendait...

« Quant à vous dire s'il se fera un plaisir de vous recevoir, c'est autre chose... »

« Sa défunte mère était accueillante... on l'estimait dans le pays... mais le fils ! »

— Quoi ?

— Il revient du bague, puisque vous voulez tout savoir.

— Je vous remercie infiniment du renseignement, fit Felodias dans un rire sarcastique.

Il remonta dans l'automobile qui se remit en route, et Christian qui avait entendu la conversation, lui serra impulsivement la main :

— Cher monsieur, mes félicitations...

« J'admire votre talent de policier... »

— Ah ! répliqua modestement Felodias, de pareilles investigations sont à la portée de tous... Il faut toujours avoir l'air bête pour laisser le rôle intelligent à son interlocuteur...

« A présent, nous sommes renseignés : Praslong a traité avec les Chambas vendredi. »

« On l'a vu débarquer le soir même avec une jeune fille à la gare... »

« Donc, Marie-Blanche est au château ; ça ne fait plus de doute. »

« Qu'allez-vous faire, une fois à la Goulie ? »

— Je l'ignore, répliqua Christian, sur ce ton de désinvolture, qui cache sous un calme apparent, la froide et implacable décision des hommes du Nord.

— Vous ne devriez pas l'ignorer.

— Bast ! on verra...

— Vous m'avez tout l'air d'un homme qui médite le meurtre avec le plus parfait sang-froid...

— Laissez donc ! riposta Christian, les traits contractés, nous avons un compte à régler avec Praslong : c'est affaire entre lui et moi.

— Je n'ai jamais compris le besoin irraisonné qu'éprouve un honnête homme à se mesurer avec un goujat... voire avec un vaurien. La psychologie de l'acte m'échappe...

« En somme, vous avez affaire à une brute : est-ce une raison pour vous ravaler à son niveau ? »

— Certainement non, mais il est des cas spéciaux où la raison se tait devant l'instinct.

— La raison ne doit jamais céder le pas à l'instinct primitif de l'homme.

— Permettez : Si vous rencontrez dans un bois un serpent, quel est votre premier mouvement ? Celui de l'écraser... de le fouler du pied... de le mettre dans l'impossibilité de nuire, non seulement à vous-même, mais encore à ceux qu'un hasard, une curiosité ou une nécessité peut amener ultérieurement dans ces parages.

— Votre logique est très juste, mais, socialement, elle n'est pas admise.

— Je sais. La société se réserve le droit de châtier elle-même le crime commis à votre préjudice ; mais il est des cas où l'on peut s'arroger ce droit sans se disqualifier.

— Il est toujours désagréable de comparaître devant une Cour d'assises, même lorsqu'on sait son acquittement inévitable.

Clo intervint :

— M. Felodias a raison, dit-elle.

« Ecoute-le, si tu m'aimes ! Fie-t'en à sa sagacité, à son expérience... »

« L'homme qui sait se maîtriser au moment critique est toujours le plus fort. »

— Je ne désapprouve pas la violence, reprit Felodias, quand elle est ordonnée, entraînée par un cas de force majeure...

« Je vous ai observé depuis notre départ de Royat... J'ai lu votre pensée. »

« Sacristi ! ce n'était pas chose difficile. Votre visage trahit assez vos intentions... »

« En un mot, vous allez vous mettre en face de Praslong, et lui dire tranquillement : »

« — Rends-moi ma fille, ou je t'étrangle ! »...

« Eh ! bien, une pareille attitude est ridicule. »

« Allez-vous vous salir, à son contact ? »

« Allez-vous risquer votre vie pour Ça ? »

« La chose la plus prudente que vous puissiez faire, c'est d'abord de laisser l'auto sur la route, et d'aller discrètement aux investigations aux alentours du château... »

« Ensuite, vous prendrez un parti décisif... à moins toutefois que Marie-Blanche ne se prête à son insu, à un enlèvement que nous pouvons d'ores et déjà envisager... »

« Le jugement du divorce a confié à Mme Ivanhoff la garde de sa fille. Elle lui appartient jusqu'à sa majorité : dans ces conditions, un enlèvement ne souffrirait pas la plus petite difficulté. »

« Mais le chauffeur ralentit : je crois que nous sommes arrivés. »

En effet, l'auto stoppa à l'intersection de la route de Pontgibaud et du chemin de la Goulie.

Clo considéra la masse grise du château juché tout au sommet des frondaisons séculaires qui s'épanouissaient dans le dévalément abrupt de la colline.

Elle eut un frisson, et murmura :

— C'est là !

Christian lui dit :

— Reste là, ma chérie... et ne t'impatiente pas.

Elle étreignit violemment, secouée d'un pressentiment sinistre, les deux mains de Felodias :

— Je vous le confie.

— N'ayez crainte...

Les deux hommes s'enfoncèrent par le chemin latéral, qui, avant de grimper en lacets sur le flanc de la colline, suivait en droite ligne le torrent jusqu'au Gour du Quaire.

Felodias restait pensif, songeant vraisemblablement au moyen le plus rationnel qui s'offrait pour la réussite de leurs projets.

— Nous ne pouvons songer, dit-il à voix basse, nous introduire tout de go auprès de Praslong.

— Pourquoi ça ?

— Etes-vous assez naïf pour croire qu'il vous délivrera Marie-Blanche sur une simple réquisition de votre part ?

Le regard de Christian s'alluma d'une lueur terrible, sa main droite se crispa dans la poche du veston, sur la crosse d'un revolver.

Felodias devina le geste caché.

« La violence n'a jamais fourni que de piètres résultats... »

« Ce qu'il importe avant tout, c'est de se renseigner sur les allées et venues de la jeune fille... de guetter sa sortie et de l'approcher au moment propice... »

« Praslong a tout au moins un fermier... une fermière... quelque domestique qu'on peut faire jaser adroitement... »

Tout à coup, Felodias s'interrompit : ils longeaient à ce moment le Gour du Quaire, au tournant brusque que faisait le chemin en amorçant la pente.

Praslong, soucieux, morne, appuyé sur une grosse épine, apparut.

— C'est lui ! murmura Felodias à l'oreille de Christian... Passons notre chemin sans lui prêter attention.

Christian, les traits crispés, pâle comme un suaire, ne répliqua pas, feignit d'obtempérer aux objurgations de Felodias ; mais, à la seconde où Praslong allait les croiser, il s'avança tout à coup vers lui, lui barra le passage.

— Pardon, monsieur... il y a douze ans que je vous cherche !

Praslong releva lentement la tête :

— Qui êtes-vous ? fit-il sèchement.

— Oh ! ricana Ivanhoff, les présentations seront vite faites...

« Je suis M. Christian Ivanhoff. »

« Vous êtes jadis le caprice de vous faire escorter d'un commissaire de police pour me surprendre »

en compagnie de celle que votre inconduite avait écoeuvée... Vous voyez que nous sommes d'anciennes connaissances.

— Que me voulez-vous ? interrogea Praslong, hautain, dont la figure louche s'était singulièrement embrunie.

— Je veux vous dire, en premier lieu, que vous êtes un misérable... que vous avez torturé lâchement une malheureuse femme impuissante à se défendre... et que, non content de l'avoir torturée, séquestrée, brutalisée, vous avez broyé seize ans consécutifs son cœur de mère en lui enlevant son enfant... le mien... le nôtre... l'enfant dont le jugement en divorce vous dépouillait...

« Je viens vous demander de me rendre séance tenante, les comptes de votre tutelle odieuse !... »

« Marie-Blanche est chez vous : c'est ma fille... je l'exige... »

— L'enfant dont vous me parlez n'est pas chez moi, riposta Praslong.

Le teint pâle de Christian se colora soudain de taches pourpres ; sa colère touchait au paroxysme ; il tremblait :

— Marie-Blanche est chez vous...

« Des Rogneux, elle a passé aux mains des Chambas, et de Fontanas, elle est venue ici... vendredi soir... »

« Vous voyez que je suis bien renseigné... qu'il est inutile de chercher des faux-fuyants. »

Praslong fit un pas :

— Passez votre chemin, monsieur.

Terrifié à force de rage contenue, Christian lui dit sur un ton qui sifflait entre ses lèvres serrées :

— Vous ne vous en irez pas !

« Vous avez à choisir entre deux solutions : ou me mettre en présence de ma fille, ou m'accompagner au Parquet. »

Et, martelant ses syllabes :

— Entre ces deux solutions, il n'y a d'autre issue que la mort !

Praslong ricana :

— Des menaces !

— Non, un simple avertissement...

« Nous avons un compte à régler... un compte très vieux ; il faut qu'il soit réglé sur-le-champ... »

« Rendez-moi Marie-Blanche, et je vous tiens quitte de tout l'arriéré, j'efface votre passé ignoble, votre conduite abjecte... j'oublie les tourments, les cruautés, les bestialités, les larmes, les sanglots que vous avez infligés à celle que j'aimais. »

— C'était ma femme !

— Je le sais... une enfant crédule dont vous avez abusé... une orpheline qui vous a apporté douze cent mille francs de dot que vous avez dévorés en quelques années dans les chambres de filles et les tripots... Je sais ça...

« Acte de bête féroce, ou de numéro de bagné... à votre choix ! »

Brusque, une détonation retentit...

Felodias poussa un cri sourd, et tomba. Une balle venait de lui pénétrer dans le bras.

Praslong avait eu un mouvement rapide, en tendant son revolver dans la direction de Christian ; mais celui-ci, prompt comme l'éclair, avait paralysé et fait dévier le bras d'un formidable coup de poing : la balle était partie sous l'impulsion imprimée à la détente et était allée frapper Felodias qui se tenait en bordure du chemin, à droite de son ami.

La détonation venait à peine de réentendre que les deux hommes étaient aux prises dans un corps à corps effroyable.

Ce fut une lutte muette d'une minute, où le craquement des muscles alternait avec le souffle rauque et bruyant des gorges haletantes.

Du chemin, ils roulèrent sur le gazon, près du gour béant, dont la masse liquide, ténébreuse et inerte, semblait gicler leur chute.

Les chocs ensanglantaient leurs mains, tumé-

fiaient leurs figures embrasées par la fureur ; des râles sortaient de leurs poitrines accolées, broyées dans une étreinte mutuelle et féroce ; et l'agonie croissante de leurs forces épuisées, à bout, crispait leurs traits dans une expression sauvage.

Tout à coup, Christian sentit Praslong glisser mollement sous lui, en même temps qu'il éprouva la sensation de perdre pied...

Instinctivement, son bras droit s'enroula autour d'un jeune aulne...

Il entendit un bruit sourd, singulier, fit un effort surhumain pour remonter sur le tertre, et considéra ensuite, stupide, l'abîme insoupçonné, la pieuvre invisible dont les tentacules mystérieuses venaient de se refermer sournoisement sur son adversaire.

Il resta debout, immobile, le corps figé dans une raideur spectrale, et frissonnant non pas des efforts dépensés au cours de la lutte forcenée, mais de l'issue inattendue de celle-ci.

Une sorte d'épouvante le gagnait à regarder cette eau couleur d'encre, cette surface impassible, ce trou insondable embusqué là... à ses pieds...

Il pensait :

— Praslong va remonter sur l'eau... il ne peut pas être noyé... Je le délivrerai encore à temps.

Et son regard s'obstinait à fouiller cette masse trouble, effarante, à y surprendre une ride, une bulle d'air vite évaporée à la surface, un frémissement à peine perceptible.

Sa colère avait chu : il ne restait plus place que pour l'effroi.

Il s'absorba ainsi trois minutes, penché sur le tertre qui dominait le gour, puis il se rendit compte que la mort avait passé... qu'il était désormais impossible de l'éluider...

En tombant dans le gour, Praslong avait plongé dans l'éternité...

L'appel de Felodias, qui venait de se relever, lui jeta un sursaut, le ramena à l'impression réelle des circonstances.

— Etes-vous blessé sérieusement, mon ami ? interrogea-t-il.

— Oui... ce n'est pas dangereux... je le suppose du moins... mais c'est excessivement douloureux...

« La balle m'a frappé là... un peu au-dessous de l'épaule... sur l'instant, la commotion m'a étourdi... à présent, la souffrance seule persiste, abominable !... »

« Allez chercher l'auto, je vous prie, je ne serais pas fichu de me traîner jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée. »

Au bout de dix minutes, l'auto arrivait : Felodias y montait, soutenu par Christian, puis on repartait à grande allure dans la direction de Clermont.

Après avoir passé Saint-Ours, Clotilde, à demi terrorisée devant ces deux hommes dont l'un avait le bras cassé, et l'autre le visage ensanglanté, les pressait de questions sur les faits qui venaient de se dérouler :

Christian, hébété, se taisait.

Felodias, qui gardait mieux son sang-froid, expliqua le drame, mais il ne se souvenait plus exactement de ce qui s'était passé à partir de l'instant où la balle l'avait atteint ; il avait vu, impuissant à les séparer, Christian et Praslong aux prises, rouler du chemin sur l'herbe, et de l'herbe sur le tertre... puis, soudain, une silhouette avait disparu à ses yeux : le choc sourd d'un corps tombant à l'eau lui était parvenu, très vague...

C'était tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait entendu...

Ce sanglota durant tout le parcours : l'issue tragique du drame ne lui rendait pas Marie-Blanche, elle ouvrait, au contraire, à l'égard de Christian, une instruction criminelle dont les conséquences pouvaient lui être funestes.

A dix heures du matin, l'automobile stoppa devant l'hôtel Bristol : le chirurgien était immédiate-

ment appelé auprès de Felodias ; Christian prit à peine le temps de se laver le visage, de changer de vêtements, de s'excuser auprès de Kate.

Une demi-heure après, il était introduit dans le cabinet du procureur général, et le Parquet se transportait immédiatement à la Goulie.

## IX

## L'ARTILLEUR ET LA BERGÈRE

Dans le repos d'une manœuvre, les artilleurs allaient, les bras ballants, dans la cour du quartier, croisant les groupes de sous-officiers en petite tenue d'exercice.

Lucien, qui errait seul, pensif, aperçut, soudain, une silhouette féminine franchir la grande grille de la caserne.

Son cœur cessa de battre... Il avait reconnu Marie-Blanche.

Depuis trente-six heures, l'image de la jeune fille le persécutait, l'obsédait, le hantait sans intermitteances, lui jetait dans les veines la chaleur morbide d'une fièvre aiguë.

Et voici que l'illusion venait de prendre corps, qu'à cent mètres... là-bas... au fond de la cour, l'Aimée était apparue...

Si invraisemblable que pût paraître sa présence, dans la cour de ce quartier d'artillerie, le doute n'était pas possible : même à cette distance, son allure lui était familière.

Il s'avança rapidement... Marie-Blanche se renseignait auprès du maréchal des logis du corps de garde... En se retournant, elle aperçut Lucien, elle rougit, fit quelques pas à sa rencontre, et tout bas, les yeux baissés, la voix éteinte sous l'angoisse d'une timidité indicible :

— Je voudrais vous parler... monsieur.

Aussi troublé qu'elle, il balbutia :

— Attendez-moi un instant... voulez-vous ?...

Marie-Blanche le vit se diriger en hâte vers un officier qui était le capitaine de sa batterie.

Elle l'attendit cinq minutes au dehors de la cour, puis il arriva, essoufflé, en tenue réglementaire.

— Le capitaine, dit-il, m'a accordé quatre heures de congé... Marchons, pour ne pas éveiller l'attention des indiscrets.

Remarquant la rougeur violente qui avait cinglé tout à coup la face de la jeune fille, le tremblement convulsif qui l'agitait :

— Qu'avez-vous ?... Que vous est-il arrivé ?... Parlez !...

Et, dans une tendre fluctuation de voix :

— Imaginez-vous que je suis votre frère... un grand frère qui aime beaucoup sa petite sœur.

Tout en marchant, elle sanglota :

— Je ne peux... plus... à présent...

Un fiacre vide passait : Lucien l'arrêta.

— Cocher... boulevard Vercingétorix.

Et, se tournant vers Marie-Blanche :

— Montez... Dans un instant, nous serons chez mon père.

Il la souleva, plus morte que vive, s'assit à ses côtés ; le fiacre remonta l'avenue.

Suppliant, infiniment tendre, il tenta de la reconforter, de chasser l'émotion éperdue qui la secouait comme une loque :

— Voyons... Marie-Blanche... remettez-vous...

Ses petites mains abritèrent la pudeur effarouchée de son visage de statuette :

Elle pleurait abondamment.

Lucien prit sa main droite qu'elle lui abandonna ; il la sentit frémir, brûlante, dans la sienne, et repris tout à coup par la réalité poignante, le cœur mordu par un soupçon terrifiant :

— Il ne vous est arrivé aucun mal, dites ?...

« Vous n'avez pas eu à souffrir la... violence du misérable qui vous a enlevée... »

Elle eut un sursaut brusque de surprise :

— Vous savez donc ?...

— Oui je sais...

« Vous avez été enlevée par un homme, de retour du bain, qui, sous un couvert de bonté, voulait vous amener à je ne sais quelles misérables fins... »

La jeune fille eut un cri déchirant :

— Cet homme est mon père.

— Aux yeux de la loi...

— Qui vous l'a dit ?

— Je vais vous l'expliquer...

« Avant-hier, je montai au pâturage... »

« Je ne vous trouvais pas... »

« Vous jugez de mon désespoir... »

« J'avais tu jusque-là notre secret à mon père... mais la souffrance fut plus forte : je lui confessai mes angoisses... »

« Je lui dis que je vous croyais perdue... Que je ne voulais plus vivre... je lui dis toutes les choses insensées qui vous traversent le cerveau... »

« En redescendant de Fontanas, nous nous attablâmes à la terrasse d'un café, et la Providence jeta, au milieu de la nuit où je me débattais, une lanterne magique, sous la forme d'un vieil ami... que j'avais perdu de vue depuis douze ans. »

« Et, voyez comme le hasard a des coïncidences curieuses, divines : monsieur et madame Felodias avaient recueilli un jour votre mère dans une heure de détresse... »

Les yeux de Marie-Blanche s'agrandirent, brillèrent comme des escarboucles...

— Ma mère ! balbutia-t-elle, éperdue

— Oui... votre mère.

— Vous la connaissez ?

— Non, mais nous la connaissons ensemble... dans une heure peut-être.

— Dans une heure !

— Oui, M. Felodias a télégraphié hier matin à M. et Mme Ivanhoff... votre père et votre mère... Ils ont dû arriver ce matin par l'express... et descendre à l'hôtel Bristol, à Royat...

« Mais nous voici arrivés nous-mêmes... descendons. »

Lucien sauta prestement sur le marchepied, tendit la main à Marie-Blanche, mais celle-ci, médusée, le visage transfiguré, resta immobile, comme en proie à un rêve dont elle ne pouvait secouer la douce torpeur.

Elle essaya de se soulever : ses jambes flageolaient.

Un hoquet convulsif la secoua, cependant que sa figure était radieuse, muée dans une sérénité d'au-delà.

Lucien la souleva délicatement, la reposa sur le trottoir, et la soutenant :

— Marchez... Essayez de marcher...

Pas à pas, comme un enfant dont on guide les pieds chancelants, il la conduisit jusqu'au fond du vestibule...

La vie de Marie-Blanche semblait suspendue à un souffle...

Sur un coup de sonnette, la vieille bonne de M. Jaudin apparut.

— Mon père est là ? interrogea-t-il haletant.

— Oui, il vient de se lever... il est encore dans sa chambre.

— Veuillez lui dire qu'il vienne me trouver tout de suite au salon.

Le salon, une toute petite pièce carrée, attenant à la salle à manger, servait de cabinet de lecture à M. Jaudin.

Marie-Blanche chut dans un fauteuil toute tremblante.

L'ancien magistrat parut, s'arrêta interloqué...

— Marie-Blanche !... murmura simplement Lucien.

Alors, on vit : les traits sévères de M. Jaudin se décolorèrent insensiblement, son regard s'éclaircit peu à peu ; se fondre dans une expression de bonté, d'attendrissement indéfinissable, imprimer à toute sa face solennelle de pontife de la Loi un ne sait quel reflet de mansuétude et de joie ravie.

Marie-Blanche baissait obstinément les yeux, toute confusée de honte, tout empourprée par les larmes, frissonnante de crainte et de pudeur.

A contempler sa détresse, sa beauté gracile, sa mignonne figure auréolée de la fraîcheur chaste de ses seize ans, M. Jaudin sentit un irrésistible élan de sympathie le gagner, accaparer tout son être.

Il s'approcha, mit dans sa voix grave et profonde une nuance affectueuse.

— Remettez-vous, mon enfant.

L'accent vibrant de bonté du vieillard éveilla en l'enfant des échos inconnus, refoula d'un jet sa timidité :

— Pardonnez-moi, monsieur... mais il faut que vous sachiez... il faut que je vous dise tout ce que j'ai souffert...

« M. de Praslong m'avait emmenée à la Goulie sous prétexte qu'il était mon père. Je l'ai suivi, confiante, ne me doutant de rien... »

« Songez que je n'avais connu jusqu'à ce jour aucune affection réelle... »

Elle s'arrêta deux secondes, un sanglot rauque s'étouffa dans sa gorge.

— Et puis, reprit-elle, lundi, dans l'après-midi, en feuilletant pour me distraire un album rangé dans la bibliothèque, j'ai connu le roman de ma vie...

« Une coupure de journal était collée au dos d'une photographie, et j'ai lu des choses... odieuses... »

« J'ai appris que je portais le nom d'un homme qui avait subi la peine des travaux forcés... d'un misérable qui avait torturé ma mère... et qui m'avait conduite à la Goulie dans je ne sais quel but... »

« La terreur s'est emparée de moi... »

« Hier matin, j'ai dit à M. de Praslong que je voulais m'en aller... et, sur son refus de me laisser partir, je lui ai lancé en plein visage tout le mépris qu'il m'inspirait... »

« Le sang me bouillonnait dans les veines... »

« Puis, quand il m'a eu enfermée dans une chambre, je n'ai plus eu que l'idée fixe de m'évader, de fuir à tout prix... »

« Dieu est venu à mon aide. »

« Un escalier secret aboutissait derrière une tapisserie. »

« Je me suis sauvée à la nuit tombante. »

« J'ai gagné les champs... le chemin... mais avant d'arriver à Durtol, la fatigue m'a prise, m'a coupée sans plus de force dans un bois de pins, tout près de la route, et, quand je me suis éveillée ce matin, j'ai eu une peur !... une de ces peurs qui vous font monter des sueurs froides au front... la peur qui vous fait trembler à l'idée de mourir de faim... toute seule... sans une main pour vous relever... »

« Je ne voulais pas retourner chez les Chambas pour rien au monde... de peur que M. de Praslong me retrouve... »

« Je ne connaissais personne à Clermont... Toute ma vie s'est écoulée à Fontanas, dans la montagne. »

« Et je n'avais pas un sou sur moi, pas un ! »

« Alors, j'ai eu l'idée de demander M. Lucien à la caserne... »

« Nous nous étions parlé une heure en tout... deux dimanches de suite... au pâturage... »

« Il m'avait parlé de vous... il m'avait dit que vous étiez bon... et je pensais que si M. Lucien vous en priait, vous me viendriez en aide, que vous me procureriez une place pour gagner honnêtement ma vie... »

« Puis, j'avais la sensation qu'on me poursuivait, je voyais partout des ombres de gendarmes... je me voyais ramenée de force à la Goulie... »

« Et je me disais qu'une fois auprès de vous, vous sauriez bien empêcher qu'on me fasse du mal, que je ne courrais désormais aucun danger... »

« Mais, plus j'approchais de Clermont, plus mes jambes me trahissaient... »

« Je suis restée un grand moment devant l'entrée de la caserne, sans oser avancer, sans pouvoir me décider... il me semblait que tous les passants me fixaient et me désignaient du doigt... »

« Puis, j'ai eu comme un étourdissement, et j'ai compris que j'allais m'évanouir là... à bout de souffle... »

« Alors, j'ai ramassé toutes mes forces, j'ai fermé les yeux, et je suis entrée... »

— Pauvre enfant ! fit M. Jaudin sous l'empire d'une émotion poignante.

Soudain, Marie-Blanche poussa un léger cri, et se renversa, les yeux révoltés, crispée aux bras du fauteuil.

— Une syncope, dit M. Jaudin à Lucien.

« Reste auprès d'elle. »

« Je vais faire le nécessaire. »

Il disparut promptement et on l'entendit dans le couloir appeler précipitamment sa vieille bonne.

Lucien s'était agenouillé, éperdu, aux pieds de la jeune fille :

— Marie-Blanche !... supplia-t-il.

Elle ouvrit lentement les yeux, sourit faiblement pour le rassurer.

— Ce n'est rien, balbutia-t-elle... C'est passé... »

Il couvrait, en les baisant, ses mains de larmes, et il répétait, extatique, grisé, fou :

— Je vous aime, ma petite Marie-Blanche... Je vous aime de toute mon âme... Je vous aimerai toute ma vie... »

Et, comme elle le regardait, toute vibrante à son insu sous ses élans passionnés de tendresse, il lui dit :

— Jurez-moi que... quoi qu'il arrive... quelle que soit la nouvelle situation qui va vous être faite... vous ne m'oublierez pas. Jurez-moi que nous serons l'un à l'autre... »

Elle renversa légèrement la tête sur l'épaule du jeune homme dans un aveu muet.

Mais l'arrivée de M. Jaudin les surprit aussitôt : le bon vieillard tenait dans les mains la tasse de chocolat au lait que sa bonne lui servait chaque matin, à son réveil :

— Lucien, approche le guéridon auprès de mademoiselle... et prends vite la tasse... car je me brûle les doigts, sapristi !

La tasse posée sur le guéridon, M. Jaudin se tourna vers Marie-Blanche :

— Buvez vite... ça vous fera plus de bien que tous les vulnérables possibles... »

— Oh ! monsieur, dit la jeune fille confuse, c'est trop de bonté... »

Lentement, cuillerée par cuillerée, elle absorba le contenu de la tasse, puis sa figure s'éclaira d'une impression de bien-être, de péril conjuré à temps, et elle cherchait des mots pour exprimer la gratitude dont son cœur débordait, quand un coup de timbre résonna.

M. Jaudin sortit...

La petite voix aiguë de la grosse Kate se fit entendre au fond du vestibule, dans une exubérance de langage inouïe.

Les mots parvenaient, distincts, à l'oreille de Lucien :

— Excusez-moi, mon cher conseiller... Mme Ivanhoff et moi, nous venons faire appel à votre haute bienveillance dans une circonstance grave, très grave... »

« Mon mari n'a pas pu venir : il est blessé... Quant à M. Ivanhoff, il accompagne le parquet à

la Goulie... un drame, monsieur, un drame horrible !...

« Nous comptons sur vous pour en atténuer les conséquences... »

Tragique, la voix éplorée de Kate retentissait :

— Ah ! quel malheur ! quel malheur !

— Entrez donc, mesdames, dit M. Jaudin en s'effaçant au seuil de la porte du salon.

Et, comme Lucien et Marie-Blanche s'étaient levés à l'entrée des deux visiteuses, M. Jaudin ajouta, paternel et souriant, sur le ton d'une présentation :

— Mes deux enfants adoptifs... Marie-Blanche et Lucien... qui se sont fiancés tout récemment.

Un cri terrible, un cri d'entrailles éperdu...

On vit une minute deux formes humaines enlacées... un silence s'établit, coupé par des sanglots... puis Clotilde éprouva comme un spasme de joie délirante, elle s'affaissa graduellement, doucement, entraînant dans sa chute Marie-Blanche dont les lèvres buvaient pieusement pour la première fois à la source maternelle.

POST-SCRIPTUM

L'instruction ouverte sur le drame de la Goulie s'est close par une ordonnance de non-lieu, le juge ayant conclu à la mort accidentelle de Pralong.

Marie-Blanche et Lucien, qui est aujourd'hui ingénieur à la Société générale de Traction, occupent avec M. Jaudin l'appartement situé au-dessus de celui de M. et Mme Ivanhoff.

Felodias est complètement remis de sa blessure ; il vient, une fois par semaine en compagnie de Kate, dont la santé s'épanouit de plus en plus, dîner avenue Kléber, et quand il surprend Lucien et Marie-Blanche en train de lire leur ivresse mutuelle dans le regard l'un de l'autre, il ne manque jamais de s'écrier, de sa bonne grosse voix joviale :

— Dire que j'avais été créé et mis au monde pour faire le bonheur de ces deux tourtereaux-là !

FIN

Le 1<sup>er</sup> Septembre paraît

FLORAISON D'AMOURS

par

FERNAND-LAFARGUE

Le roman complet : 30 centimes